
Digitized by Google


ARTES
LIBRARY
UNIVERSITY

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON

TOME IV.


Digitized by Google

[redacted]

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE D'ANT. MONTARSOLO.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR LE CARÊME.

TOME TROISIÈME.

LILLE.

L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE ESQUERMOISE, N.° 55.

1822.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

Da gloriam Deo; nos scimus quia hic homo peccator est.

Rendez gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Joan. 9. 24.

Que peut se promettre la vertu la plus pure et la plus irrépréhensible de l'injustice du monde, puisqu'il a pu trouver autrefois dans la sainteté même de Jésus-Christ des sujets de scandale et de censure? S'il opère aux yeux des Juifs des prodiges éclatans, s'il rend aujourd'hui la vue à un aveugle-né, ils l'accusent d'être violateur du sabbat; d'opérer ces miracles au nom de Belzebuth, plutôt qu'au nom du Seigneur, et de ne vouloir par ces prestiges qu'anéantir et détruire la loi de Moïse : *Non est hic homo à Deo, qui sabbatum*

non custodit; (Joan. 9. 16.) c'est-à-dire, qu'ils attaquent ses intentions, pour rendre ses œuvres suspectes et criminelles.

S'il honore de sa présence la table des pharisiens, pour prendre de-là occasion de les rappeler et de les instruire, ils le regardent comme un pécheur, et comme un homme de bonne chère : *Ecce homo vorax, et potator vini;* (Matth. 11. 19.) c'est-à-dire, qu'ils lui font un crime de ses œuvres, lorsqu'ils leur importe de ne pas examiner la droiture de ses intentions.

Enfin, s'il paroît dans le temple armé de zèle et de sévérité, pour venger les profanations qui déshonorent ce lieu saint, le zèle de la gloire de de son Père qui le dévore, n'est plus dans leur bouche qu'une usurpation injuste d'une autorité qui ne lui appartient pas, c'est-à-dire, qu'ils se jettent sur des reproches vagues et sans fondement, quand ils n'ont rien à dire contre ses intentions et contre ses œuvres.

Je le dis en gémissant, mes Frères, la piété des gens de bien ne trouve pas aujourd'hui plus d'indulgence parmi nous, que la sainteté de Jésus-Christ en trouva autrefois dans la Judée. Les justes sont devenus l'objet des dérisions et de la censure publique; et dans un siècle où les désordres sont si communs, où les excès et les scandales fournissent tant de matière à la malignité des discours et des censures, on fait grace à tout, excepté à la vertu et à l'innocence.

Oui, mes Frères, si ce qui paroît de la con-

duite des gens de bien est irréprochable, et ne donne point de prise à la censure; vous vous retranchez sur leurs intentions, qui ne paroissent point; vous les accusez d'aller à leurs fins, et d'avoir leurs desseins et leurs vues : *Non est hic homo à Deo.*

Si leur vertu semble se rapprocher de nous quelquefois, et rabattre de sa sévérité pour nous attirer à Dieu, en se conformant à nos mœurs et à nos manières; sans vous mettre en peine de leurs intentions, vous leur faites un crime des complaisances les plus innocentes, et des relâchemens les plus dignes d'indulgence : *Eccè homo vorax, et potator vini.*

Enfin, si leur vertu, embrasée d'un feu divin, ne garde plus de mesures avec le monde, et ne laisse rien à dire, ni contre leurs intentions, ni contre leurs œuvres; vous vous répandez en discours vagues, en reproches sans fondement, contre leur zèle et leur piété même.

Or, souffrez, mes Frères, que je m'élève une fois ici contre un abus si honteux à la religion, si injurieux à l'esprit qui forme les saints, si scandaleux parmi des chrétiens, si capable d'attirer sur nous ces malédictions éternelles qui changèrent autrefois l'héritage du Seigneur en une terre déserte et abandonnée, et si digne du zèle de notre ministère.

Vous attaquez les intentions des gens de bien, quand vous n'avez rien à dire contre leurs œuvres; et c'est une témérité. Vous exagérer leurs foi-

blesses, et vous leur faites des crimes des imperfections les plus légères; et c'est une inhumanité. Vous tournez même en ridicule leur ferveur et leur zèle; et c'est une impiété. Et voilà, mes Frères, les trois caractères de l'injustice du monde envers les gens de bien. Une injustice de témérité qui soupçonne toujours leurs intentions. Une injustice d'inhumanité, qui ne fait point de grace à leurs plus légères imperfections. Une injustice d'impiété, qui fait de leur zèle et de leur sainteté, un sujet de mépris et de dérision. Puissent ces vérités, ô mon Dieu! rendre à la vertu l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et forcer le monde lui-même à respecter des justes qu'il n'est pas digne de posséder! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus grand, et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentimens, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la douceur dans les injures, le mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événemens de la vie; en un mot, tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son Sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Evangile. Plus

même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus; plus une ame juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique; et si les païens eux-mêmes respectoient si fort les chrétiens dans un temps où tous les chrétiens étoient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens qui sont encore justes parmi nous sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles.

Il est donc bien triste pour notre ministère, que la corruption de nos mœurs nous oblige à faire ici ce que les premiers défenseurs de la foi faisoient autrefois avec tant de dignité devant les *tribunaux* païens; c'est-à-dire, l'apologie des serviteurs de Jésus-Christ; et qu'il faille apprendre à des chrétiens à honorer ceux qui font profession de l'être : cependant rien n'est plus nécessaire; et ce qui paroît le plus dominer aujourd'hui dans le langage du monde, ce sont les censures et les dérisions de la piété. J'avoue que le monde semble respecter la vertu en idée; mais il méprise toujours ceux qui en font profession : il convient que rien n'est plus estimable qu'une piété solide et sincère; mais il se plaint qu'on ne la trouve nulle part; et en séparant toujours la vertu de ceux qui la pratiquent, il ne fait semblant de respecter le fantôme de la sainteté et de la justice, que pour avoir plus de droit de mépriser et de censurer le juste.

Or, le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre la vertu, c'est sur la droiture des intentions des gens de bien. Comme ce qui paroît de leurs actions donne d'ordinaire peu de prise à la malignité et à la censure, on se retranche sur leurs intentions : on prétend aujourd'hui surtout, où sous un prince aussi grand que religieux, la vertu autrefois étrangère et moquée à la cour, y est devenue la voie la plus sûre des graces et des récompenses; on prétend que c'est là où visent ceux qui en font une profession publique; qu'ils ne veulent qu'aller à leurs fins, et que ceux qui paroissent les plus saints et les plus désintéressés, n'ont par-dessus les autres, que plus d'art et plus d'adresse : si on leur fait grace sur la bassesse de de ce motif, on leur en prête d'autres aussi indignes de l'élévation, de la vertu et de la sincérité chrétienne. Ainsi, qu'une ame touchée de ses égaremens revienne à Dieu; ce n'est pas Dieu qu'elle cherche, c'est le monde par une voie plus fine et plus détournée : ce n'est pas la grace qui a changé son cœur, c'est l'âge qui commence à effacer ses traits, et qui ne la retire des plaisirs, que parce que les plaisirs commencent à la fuir eux-mêmes. Si le zèle embrasse des œuvres de miséricorde; ce n'est pas qu'on soit charitable; c'est qu'on veut devenir important : si l'on se renferme dans la prière et dans la retraite, ce n'est pas la piété qui craint les périls du monde; c'est une singularité et une osten-

tation qui veut s'en attirer les suffrages: enfin, le mérite des plus saintes actions est toujours déprisé dans la bouche des mondains, par les soupçons dont ils noircissent les intentions.

Or, je trouve dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice: c'est une témérité d'indiscrétion, puisque vous jugez, vous décidez sur ce que vous ne pouvez connoître: c'est une témérité de corruption, puisque d'ordinaire on ne suppose dans les autres que ce qu'on sent en soi-même: enfin, une témérité de contradiction, puisque vous trouvez injustes et insensés à votre égard, les mêmes soupçons qui vous paroissent si bien fondés contre votre frère. Ne perdez pas, je vous prie, la suite de ces vérités.

Je dis d'abord une témérité d'indiscrétion; car, mes Frères, à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées: lui seul qui voit le secret des cœurs, peut en juger: ils ne seront manifestés que dans ce jour redoutable où sa lumière luira dans les ténèbres. Un voile impénétrable est répandu ici-bas sur les profondeurs du cœur humain: il faut donc attendre que le voile soit déchiré; que les passions honteuses qui se cachent, comme parle l'Apôtre, soient manifestées; et que le mystère d'iniquité, qui opère en secret, soit révélé: jusque-là, ce qui se passe dans le cœur des hommes, caché à notre connoissance, est interdit à la témérité de nos jugemens: lors même que ce que nous voyons de la

conduite de nos frères ne leur est pas favorable, la charité nous oblige de supposer que ce que nous ne voyons pas le rectifie et le répare; et d'excuser les défauts des actions qui nous blessent, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées. Or, si la religion doit nous rendre indulgens et favorables, même à leurs vices, souffriroit-elle que nous fussions cruels et inexorables, même à leurs vertus?

En effet, mes Frères, ce qui rend ici votre témérité plus injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons; car si vous ne soupçonniez les gens de bien que de quelqu'une des ces foiblesses inséparables de la condition humaine; de trop de sensibilité dans les injures, de trop d'attention à leurs intérêts, de trop d'inflexibilité dans leurs sentimens; nous aurions droit de vous répondre, comme nous dirons dans la suite, que vous exigez des gens de bien une exemption de tout défaut, et un degré de perfection qui n'est pas de cette vie. Mais vous n'en demeurez pas là: vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie; de faire servir à leurs vues et à leurs passions, les choses les plus saintes; d'être des imposteurs publics, et de se jouer de Dieu et des hommes, et cela sur les seules apparences de la vertu. Quoi, mes Frères! vous n'oseriez, après le crime le plus éclatant, porter d'un criminel convaincu, un jugement si cruel et si odieux; vous regarde-

riez plutôt sa faute comme un de ces malheurs qui peuvent arriver à tous les hommes, et dont un méchant moment peut nous rendre capables; et vous le portez d'un homme de bien? et vous soupçonnez du juste sur une vie sainte et louable, ce que des mœurs scandaleuses et criminelles n'oseroient vous faire soupçonner d'un pécheur? et vous regardez comme un bon mot contre les serviteurs de Dieu, ce qui vous paroîtroit une barbarie contre un homme flétri de mille crimes? Faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence; qu'il suffise de servir Jésus-Christ pour être indigne de tout ménagement; et que les saintes pratiques de la piété, qui auroient dû attirer du respect à votre frère, deviennent les seuls titres qui le confondent dans votre esprit avec les scélérats et les impies?

Je conviens que l'hypocrite est digne de l'exécration de Dieu et des hommes; que l'abus qu'il fait de la religion est le plus grand de tous les crimes; que les dérisions et les satyres sont trop douces pour décrier un vice qui mérite l'horreur du genre humain; et qu'un théâtre profane a eu tort de ne donner que du ridicule à un caractère si abominable, si honteux et si affligeant pour l'Eglise, et qui doit plutôt exciter les larmes et l'indignation, que la risée des fidèles.

Mais je dis que ce déchaînement éternel contre la vertu; que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite; que cette malignité, qui, en faisant des

éloges pompeux de la justice, ne trouve presqu'aucun juste qui les mérite : je dis que ce langage, dont on fait si peu de scrupule dans le monde, anéantit la religion, et tend à rendre toute vertu suspecte : je dis que par-là vous fournissez des armes aux impies, dans un siècle où tant d'autres scandales n'autorisent que trop l'impiété. Vous leur aidez à croire qu'il n'y a plus de justes sur la terre; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Eglise, et dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu, dont ils n'avoient que le fantôme et les apparences; et que l'Evangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites. Comprenez-vous, mes Frères, tout le crime de ces dérisions insensées? vous croyez rire de la fausse vertu, et vous blasphémez contre la religion. Je le répète; en vous défiant de la sincérité des justes, que vous voyez, l'impie conclut que ceux qui les ont précédés et que nous ne voyons pas, leur étoient semblables; que les martyrs eux-mêmes, qui couroient à la mort avec tant de fermeté, et qui rendoient à la vérité le témoignage le plus éclatant et le moins suspect que l'homme puisse lui rendre, n'étoient que des furieux qui cherchoient une gloire humaine par une vaine ostentation de courage et d'héroïsme; et qu'enfin, la tradition vénérable de tant de saints, qui de siècle en siècle ont honoré et édifié l'Eglise, n'est qu'une tradition de fourberie et d'artifice. Et plût à Dieu que ce ne fût ici

qu'un emportement de zèle et d'exagération ! ces blasphêmes, qui font horreur, et qui auroient dû être ensevelis avec le paganisme, nous avons encore la douleur de les entendre parmi nous. Et vous-mêmes, qui en frémissez, vous les mettez pourtant, sans le vouloir, dans la bouche de l'impie; ce sont vos censures éternelles de la piété, qui ont rendu en nos jours l'impiété si commune et si impunie.

Je n'ajoute pas que par-là tout devient douteux et incertain dans la société. Il n'y a donc plus, ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes; car s'il ne faut plus compter sur la sincérité et sur la vertu des justes; si leur piété n'est que le masque de leurs passions, nous ne compterons pas sans doute plus sur la probité des pécheurs et des mondains : tous les hommes ne seront donc plus que des fourbes et des scélérats dont il faudra se défier, et ne vivre avec eux, que comme avec des ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils cachent sous les dehors de l'amitié et de l'humanité, le dessein, ou de nous tromper, ou de nous perdre. Il n'y a qu'un cœur profondément mauvais et corrompu, qui puisse supposer tant de noirceur et de corruption dans les autres.

Et voilà le second caractère de cette témérité dont nous parlons. Oui, mes Frères, ce fonds de malignité, qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une ame noire et corrompue. Comme

les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde; que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse; que vous n'avez rien de droit, rien de noble, rien de sincère : vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes : vous ne sauriez vous persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères et généreux sur la terre : vous croyez voir partout ce que vous sentez en vous-même : vous ne pouvez comprendre que l'honneur, la fidélité, la sincérité, et tant d'autres vertus toujours fausses dans votre cœur, aient quelque chose de plus vrai et de plus réel, dans le cœur des personnes mêmes les plus respectables par leur élévation ou par leur caractère : vous ressemblez aux courtisans du roi des Ammonites; comme ils n'avoient point d'autre occupation que d'être sans cesse attentifs à se supplanter les uns les autres, et à se dresser mutuellement des piéges, ils n'eurent pas de peine à croire que David n'alloit pas de meilleure foi avec leur maître. Vous croyez, disoient-ils à ce prince, que David pense à honorer la mémoire de votre père, en vous envoyant des députés qui viennent vous consoler sur sa mort : *Putas quod propter honorem patris tui miserit David ad te consolatores?* (2. Reg. 10. 3.) ce ne sont pas des consolateurs qu'il vous envoie, ce sont des espions; c'est un fourbe, qui sous les dehors pompeux d'une ambassade honorable et pleine d'amitié, vient faire examiner les endroits foibles de votre royaume, et prendre des mesures pour vous surprendre : *Et non*

non ideò ut investigaret et exploraret civitatem. (2. Reg. 10. 3.) C'est le malheur des cours surtout : comme on y est né et qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu aussi-bien que dans le vice : comme c'est une scène où chacun joue un personnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait qu'y jouer le personnage de la vertu : la sincérité rare ou inutile, y paroît toujours impossible.

Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre : il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes, et mesure, par ce qui lui en coûteroit à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Aussi, mes Frères, examinez ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien : vous trouverez que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui cherchent même à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs foiblesses sont des foiblesses de tous les hommes ; que ceux qui paroissent les plus vertueux, n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour les cacher ; et qu'au fond, si on les voyoit de près, on trouveroit qu'ils sont faits comme les autres hommes : ils font de cette pensée injuste une ressource affreuse à leurs débauches : ils s'affermissent dans le désordre, en y associant tous ceux que la crédulité des peuples appelle gens de bien : ils se font une idée affreuse du genre humain,

pour être moins effrayés de celles qu'ils sont obligés d'avoir d'eux-mêmes ; et tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu, afin que le vice plus commun leur paroisse plus excusable ; comme si, ô mon Dieu ! la multitude des criminels pouvoit ôter à votre justice le droit de punir le crime.

Mais on a vu tant d'hypocrites, dites-vous, qui ont abusé si long-temps le monde, qu'on regardoit comme des saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étoient que des hommes pervers et corrompus.

Je l'avoue avec douleur, mes Frères ; mais que voulez-vous conclure de là ? que tous les gens de bien leur ressemblent ? la conséquence est affreuse : et où en seroit le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tous le reste des hommes ? On a vu tant d'épouses infidèles : n'y a-t-il donc plus de pudeur et de fidélité dans le lien sacré du mariage ? tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère : la justice et l'intégrité sont-elles donc bannies de tous les tribunaux ? les histoires nous ont conservé le souvenir de tant de princes perfides, dissimulés, sans foi, sans honneur ; également infidèles à leurs ennemis, à leurs alliés, à leurs sujets : la droiture, la vérité, la religion, n'environnent-elles donc plus le trône ? Levez les yeux, et regardez le prince grand et respectable qui l'honore et qui le remplit : les siècles passés ont vu tant de sujets distingués par leurs noms, par leurs charges, par les bienfaits de leur souverain, trahir le prince et

la patrie, et entretenir avec l'ennemi des intelligences criminelles : trouveriez-vous le maître que vous servez avec tant de zèle et de valeur, équitable, si là-dessus la fidélité d'un chacun de vous lui devenoit suspecte ? Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur envers tous les autres hommes, ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien ? pourquoi une conséquence ridicule partout ailleurs, ne seroit-elle sensée que contre la vertu ? la perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres disciples fussent des traîtres et des infidèles? l'hypocrisie de Simon le magicien prouve-t-elle que la conversion de tous les autres disciples qui embrassoient la foi, ne fût qu'un artifice pour arriver à leurs fins ; et qu'ils ne marchassent pas droit, comme lui, dans la voie de Dieu ? quoi de plus injuste et de plus insensé, que de faire à tous un crime de la faute d'un seul ? Il est difficile, je l'avoue, que le vice ne se pare quelquefois des apparences de la vertu ; que l'ange de ténèbres ne se transfigure quelquefois en ange de lumière ; et que les passions, qui mettent tout en œuvre pour réussir, ne s'avisent pas quelquefois d'appeler à leur secours les apparences mêmes de la piété, sous un règne surtout où la piété honorée, est presque le chemin de la fortune et des graces. Mais c'est une extravagance de faire retomber sur toute vertu l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même ; et de croire que quelques abus découverts dans une profession sainte et vénérable, dés-

honorent généralement tous ceux qui l'ont embrassée. C'est, mes Frères, que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas; et que nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous. Je le veux; mais je vous répond : quand même vous vous tromperiez, en ne voulant pas soupçonner vos frères, et en rendant à une fausse vertu l'estime et l'honneur qui ne sont dus qu'à la vertu véritable; qu'en seroit-il? que vous arriveroit-il de si triste, de si honteux, de votre crédulité? vous auriez jugé selon les règles de la charité, qui ne croit pas facilement le mal, et qui se réjouit même des apparences du bien; selon les règles de la justice, qui n'est pas capable envers les autres d'une malignité dont elle ne voudroit pas qu'on usât à son égard; selon les règles de la prudence, qui ne juge que sur ce qu'elle voit, et laisse au Seigneur le jugement des intentions et des pensées; enfin, selon les règles de la bonté et de l'humanité, qui présume toujours en faveur de ses frères. Et qu'y auroit-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer? il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence : ces erreurs font tant d'honneur à un bon cœur : il n'y a que des hommes vrais et vertueux qui en soient capables; mais comme vous ne l'êtes pas, vous aimez encore mieux vous tromper, en degradant l'homme de

bien de l'honneur qui lui est dû, qu'en courant risque de ne pas couvrir l'hypocrite de la confusion qu'il mérite.

Mais d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? prenez-vous si fort à cœur les intérêts de la gloire de Dieu, que vous veuilliez le venger de ces imposteurs qui le déshonorent? Que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connoissez même pas? qu'y a-t-il qui vous intéresse si fort dans la droiture ou dans l'hypocrisie de ses adorateurs, vous qui ne savez pas même comment on l'adore? Ah! s'il étoit le Dieu de votre cœur, si vous l'aimiez comme votre Seigneur et votre Père, si sa gloire vous étoit chère, on pardonneroit du moins à un excès de zèle l'audace avec laquelle vous vous élevez contre l'outrage, que fait à Dieu et à son culte, la vertu simulée de l'hypocrite. Les justes qui l'aiment et qui le servent, auroient, ce semble, plus de droit d'éclater contre un abus si injurieux à la piété sincère. Mais vous qui vivez comme les païens qui n'ont point d'espérance, abîmé dans le désordre, et dont toute la vie n'est qu'un crime continuel; ah! ce n'est pas à vous à prendre les intérêts de la gloire de Dieu contre les fausses vertus qui font tant de tort et tant de peine à l'Eglise: qu'il soit servi de bonne foi, ou par pure grimace, ce n'est pas une affaire qui vous regarde. D'où vient donc un zèle si déplacé?

Voulez-vous le savoir ? ce n'est pas le Seigneur que vous voulez venger, ce n'est pas sa gloire qui vous intéresse, c'est celle des gens de bien que vous cherchez à flétrir : ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît : vous n'êtes pas le censeur du vice ; vous n'êtes que l'ennemi de la vertu : en un mot, vous ne haïssez dans l'hypocrite, que la ressemblance de l'homme de bien.

En effet, si vos censures partoient d'un fonds de religion et de zèle véritable, ah ! vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde : que dis-je ? loin de nous alléguer ces exemples avec un air triomphant, vous gémiriez du scandale dont ils ont affligé l'Eglise ; loin de vous applaudir lorsque vous nous en renouvelez le souvenir, vous souhaiteriez que ces tristes événemens fussent effacés de la mémoire des hommes. La loi maudissoit celui qui découvroit la honte et la turpitude de ceux qui lui avoient donné la vie ; mais c'est la honte et le déshonneur de l'Eglise votre mère, que vous exposez avec plaisir à la dérision publique. Prenez-vous soin de rappeler certaines circonstances humiliantes pour votre maison, et qui ont déshonoré autrefois le nom et la vie de quelqu'un de vos ancêtres ? ne voudriez-vous pas effacer ces traits odieux des histoires qui les ont conservés à la postérité ? ne regardez-vous pas, comme les ennemis de votre nom, ceux qui vont fouiller dans les siècles passés,

pour y déterrer ces endroits odieux, et les faire revivre dans la mémoire des hommes? n'opposez-vous pas à leur malignité cette maxime d'équité, que les fautes sont personnelles; et qu'il est injuste de faire retomber sur tous ceux qui ont porté votre nom, la mauvaise conduite d'un seul qui l'a déshonoré?

Appliquez-vous la règle à vous-même : l'Eglise est votre maison; les justes seuls sont vos proches, vos frères, vos prédécesseurs, vos ancêtres; eux seuls composent cette famille des premiers-nés à laquelle vous devez être éternellement réuni. Les impies seront un jour comme s'ils n'avoient jamais été; les liens du sang, de la nature, de la société, qui vous unissent à eux, périront; un cahos immense et éternel les séparera des enfans de Dieu; ils ne seront plus, ni vos frères, ni vos aïeux, ni vos proches; ils seront rejetés, oubliés, effacés de la terre des vivans, inutiles aux desseins de Dieu, retranchés pour toujours de son royaume, et ne tenant plus par aucun lien à la société des justes, qui seront alors seuls vos frères, vos ancêtres, votre peuple, votre tribu. Que faites-vous donc en découvrant avec complaisance l'ignominie de quelque faux juste qui déshonore leur histoire? c'est votre maison, votre nom, vos proches, vos ancêtres, que vous déshonorez : vous venez flétrir l'éclat de tant d'actions glorieuses qui ont rendu leur mémoire immortelle dans tous les siècles, par l'infidélité d'un seul, qui portant le même nom qu'eux l'avilit par des mœurs et

une conduite fort dissemblable : c'est donc sur vous-même que retombe cet opprobre ; à moins que vous n'ayez déjà renoncé à la société des saints, et que vous n'aimiez mieux choisir votre partage éternel avec les impies et les infidèles.

Mais ce qu'il y a ici de plus bizarre dans cette témérité qui veut toujours juger et noircir les intentions secrètes des gens de bien, c'est qu'en cela vous tombez en contradiction avec vous-même : dernier caractère de cette témérité.

Oui, mes Frères, vous les accusez d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu. Mais vous sied-il, à vous qui vivez à la cour, de leur faire ce reproche ? toute votre vie est une feinte éternelle ; vous jouez partout un rôle qui n'est point le vôtre ; vous flattez ceux que vous n'aimez pas ; vous rampez devant d'autres que vous méprisez ; vous faites l'empressé auprès de ceux de qui vous attendez des graces, quoiqu'au fond vous regardiez leur faveur avec envie, et que vous les croyiez indignes de leur élévation ; en un mot, toute votre vie est un personnage continuel. Partout votre cœur dément votre conduite ; partout votre visage est la contradiction de vos sentimens ; vous êtes les hypocrites du monde, de l'ambition, de la faveur, de la fortune ; et il vous appartient bien après cela de venir accuser les justes des mêmes feintes, et de faire sonner si haut leur dissimulation et leur prétendue hypocrisie : quand vous n'aurez rien à vous reprocher là-dessus, on

écoutera la témérité de vos censures; ou plutôt vous avez raison d'être jaloux de la gloire des artifices et des bassesses, et de trouver mauvais que les justes veuillent se mêler d'un art qui vous appartient et qui vous est propre.

D'ailleurs, vous vous récriez si fort lorsque le monde, trop attentif à vos démarches, interprète malignement certaines visites marquées, certaines assiduités suspectes, certains regards affectés : vous dites si haut alors, que si cela est ainsi, personne ne sera plus innocent; qu'il n'y aura plus de femme régulière dans le monde; que rien n'est si aisé que de donner un air de crime aux choses les plus innocentes; qu'il faut donc se bannir de la société, et s'interdire tout commerce avec le genre humain : vous déclamez alors si vivement contre la malignité des hommes, qui sur des démarches indifférentes vous prêtent des intentions criminelles. Mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que vous formez contre eux? et s'il vous est permis d'aller chercher en eux le crime sous les apparences mêmes de la vertu, pourquoi trouvez-vous si mauvais que le monde ose le supposer en vous, et vous croire criminel sur les apparences du crime même?

Enfin, lorsque nous vous reprochons, femmes du monde, votre assiduité aux spectacles, et aux lieux où l'innocence court tant de risques; l'indécence et l'immodestie de vos parures; vous nous répondez que vous n'avez point de mauvaises

intentions, que vous n'en voulez à personne; vous voulez qu'on vous passe des mœurs indécentes et criminelles sur la prétendue innocence de vos intentions que tout dément au dehors; et vous ne sauriez passer aux gens de bien des mœurs saintes et louables sur la droiture de leur cœur, dont tout paroît au dehors vous répondre: vous exigez qu'on juge vos intentions pures, lorsque vos œuvres ne le sont pas; et vous croyez avoir droit de vous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paroissent. Cessez donc, ou de nous faire l'apologie de vos vices, ou la censure de leur vertu.

C'est ainsi, mes Frères, que tout s'empoisonne entre nos mains, et que tout nous éloigne de Dieu : le spectacle même de la vertu, devient pour nous un prétexte de vice; et les exemples eux-mêmes de la piété, sont les écueils de notre innocence. Il semble, ô mon Dieu ! que le monde ne nous fournit pas assez d'occasions de nous perdre; que les exemples des pécheurs ne suffisent pas pour autoriser nos égaremens : nous allons leur chercher un appui jusque dans les vertus mêmes des justes.

Mais vous nous direz que le monde n'a pas si grand tort de censurer ceux qui se donnent pour gens de bien; qu'on en voit tous les jours qui sont plus vifs que les autres hommes sur la fortune, plus empressés pour le plaisir, plus délicats sur les injures, plus fiers dans l'élévation,

plus attachés à leurs intérêts. C'est ici la seconde injustice du monde envers les gens de bien : non-seulement on interprète malignement leurs intentions, ce qui est une témérité; mais encore on exagère leurs plus légères imperfections, et c'est une inhumanité.

SECONDE PARTIE.

On peut dire que le monde est envers les justes un censeur plus sévère que l'Evangile même; qu'il exige d'eux plus de perfection, et que leurs foiblesses trouvent devant le tribunal des hommes moins d'indulgence, qu'elles n'en trouveront un jour devant le tribunal de Dieu même.

Or, je dis que cette attention à exagérer les défauts les plus légers des gens de bien, seconde injustice où le monde tombe à leur égard, est une inhumanité, par rapport à la foiblesse de l'homme, à la difficulté de la vertu, et enfin aux maximes du monde même. Ne vous lassez pas, mes Frères, de m'écouter.

Une inhumanité par rapport à la foiblesse de l'homme. Oui, mes Frères, c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites : ce n'est pas la condition de cette vie mortelle : chacun presque porte dans la piété ses défauts, ses humeurs et ses propres foiblesses : la grace corrige la nature, mais ne la détruit pas : l'Esprit de Dieu, qui crée en nous un homme

nouveau, y laisse encore bien des traits de l'ancien : la conversion finit nos vices, mais n'éteint pas nos passions : en un mot, elle forme en nous le chrétien, mais elle nous laisse encore l'homme. Les plus justes conservent donc encore bien des restes du pécheur : David, ce modèle de pénitence, mêloit encore à ses vertus trop d'indulgence pour ses enfans, et des regards de complaisance sur la multitude de son peuple et sur la prospérité de son règne : la mère des enfans de Zébédée, malgré la foi qui l'attachoit à Jésus-Christ, n'avoit rien perdu de sa vivacité pour l'élévation de ses enfans, et pour leur assurer les premières places dans un royaume terrestre : les apôtres eux-mêmes disputoient encore entre eux des rangs et des préséances : nous ne serons parfaitement délivrés de toutes ces misères, que lorsque nous serons délivrés de ce corps de mort qui en est la source. La vertu la plus éclatante a donc toujours ici-bas ses taches et ses difformités, qu'il ne faut pas regarder de trop près ; et il y a toujours dans les plus justes des endroits par où ils ressemblent au reste des hommes. Tout ce qu'on peut donc exiger de la foiblesse humaine, c'est que les vertus l'emportent sur les vices, le bon sur le mauvais ; c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste.

Et certes, mes Frères, pleins de passions, comme nous sommes, dans la condition misérable de cette vie ; chargés d'un corps de péché qui appesantit

appesantit notre ame; esclaves de nos sens et de la chair; portant au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu; en proie à mille desirs qui combattent contre notre ame; les jouets éternels de notre inconstance et de l'instabilité de notre cœur; ne trouvant rien en nous qui favorise nos devoirs; vifs pour tout ce qui nous éloigne de Dieu; dégoûtés de tout ce qui nous en approche; n'aimant que ce qui nous perd; ne haïssant que ce qui nous sauve; foibles pour le bien; toujours prêts pour le mal; et en un mot, trouvant dans la vertu l'écueil de la vertu même; doit-il vous paroître étrange, que des hommes environnés, pétris de tant de misères, en laissent encore paroître quelques-unes; que des hommes si corrompus ne soient pas toujours également saints? et si vous aviez de l'équité, ne les trouveriez-vous pas plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux plus gens de bien certaines foiblesses sensibles, qui vous frappent et qui vous révoltent. Premièrement, il veut par-là les humilier, et mettre leur vertu plus en sûreté en la leur cachant à eux-mêmes. Secondement, il veut ranimer leur vigilance; car il ne laisse des Amorrhéens dans la terre de Chanaan, c'est-à-dire, des passions dans le cœur de ses serviteurs, que de peur que délivrés de tous leurs ennemis, ils ne s'endorment dans l'oisiveté et dans une dangereuse confiance.

Troisièmement, il veut exciter en eux un desir continuel de la patrie éternelle, et leur rendre l'exil de cette vie plus amer, par le sentiment des misères dont ils ne sauroient obtenir ici-bas une entière délivrance. Quatrièmement, peut-être aussi pour ne pas décourager les pécheurs par le spectacle d'une vertu trop parfaite, et à laquelle ils croiroient ne pouvoir jamais atteindre. Cinquièmement, c'est pour ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, en leur laissant une source continuelle de péché. Sixièmement, pour prévenir les honneurs excessifs que le monde pourroit rendre à leur vertu, si elle étoit si pure et si éclatante, et de peur qu'elle ne trouvât sa récompense ou son écueil, dans les vaines louanges des hommes. Que dirai-je enfin ? c'est peut-être encore pour achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété; vous confirmer, vous qui m'écoutez, par les foiblesses des gens de bien, dans l'opinion insensée qu'il n'y a point de véritable vertu sur la terre; vous autoriser dans vos désordres, en leur en supposant de semblables; et vous rendre inutile tout exemple de la piété des justes. Vous triomphez des foiblesses des gens de bien; et leurs foiblesses sont peut-être des punitions de Dieu sur vous, et des moyens dont sa justice se sert pour nourrir vos préventions injustes contre la vertu, et achever de vous endurcir dans le crime. Dieu est terrible dans ses jugemens; et la consommation de l'iniquité est d'ordinaire la suite de l'iniquité même.

Mais en second lieu, quand la foiblesse de l'homme ne rendroit pas barbares et inhumaines vos censures sur les défauts qui peuvent rester encore aux gens de bien, elles le seroient par rapport à la difficulté toute seule de la vertu.

Car, de bonne foi, mes Frères, vous paroît-il si aisé de vivre selon Dieu et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment? Est-il si naturel de se renoncer sans cesse soi-même, d'être toujours en garde contre son propre cœur, d'en vaincre les antipathies, d'en réprimer les penchans, d'en abattre la fierté, d'en fixer l'inconstance? Est-il si facile de retenir les saillies de l'esprit, d'en modérer les jugemens, d'en désavouer les soupçons, d'en adoucir l'aigreur, d'en étouffer la malignité? Est-ce une affaire si aisée d'être l'ennemi éternel de son propre corps, d'en vaincre la paresse, d'en mortifier les goûts, d'en crucifier les desirs? Est-il si naturel de pardonner les injures, de souffrir les mépris, d'aimer et de combler de biens ceux qui nous font du mal, de sacrifier sa fortune pour ne pas manquer à sa conscience, de s'interdire des plaisirs où tous nos penchans nous entraînent, de résister aux exemples, de soutenir tout seul le parti de la vertu contre la multitude qui le condamne? Tout cela vous paroît-il si aisé, que ceux qui s'en écartent d'un seul point, ne vous semblent dignes d'aucune indulgence? que nous dites-vous vous-mêmes tous les jours sur

ou d'extravagance; jugez-en vous-mêmes. Vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins; qu'un autre est fort exact à faire sa cour; qu'un autre encore a une vertu si sensible et si délicate, qu'une piqûre le blesse et le révolte; que celui-ci ne pardonne point; que celle-là n'est pas fâchée encore de plaire; qu'une autre a une vertu fort commode, et mène une vie douce et agréable; qu'une autre enfin est toute pétrie d'humeur et de caprice, et que dans l'enceinte de sa maison, personne ne peut compatir avec elle: que sais-je? car les discours et les satyres ne finissent pas sur cet article; et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne sauroit jamais en faire des saints et les conduire au salut: voilà vos maximes. Et cependant lorsque nous venons nous-mêmes vous annoncer ici que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, dissipée, et presque toute profane que vous menez, ne sauroit être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal: vous nous accusez de dureté, et d'outrer les règles et les devoirs de votre état; vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais, mes Frères, de quel côté est ici la dureté et l'injustice? vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques endroits qui vous ressemblent; parce qu'ils mêlent quelques-uns de vos défauts à une infinité de vertus et de bonnes œuvres, qui les réparent; et vous vous croyez dans la voie du

salut, vous qui n'avez que ces défauts, sans la piété elle-même qui les purifie? O homme! qui êtes-vous donc pour sauver ceux que le Seigneur condamne, et pour condamner ceux qu'il justifie?

Ce n'est pas assez, et vous allez voir encore combien peu sur ce point, vous vous accordez avec vous-mêmes. En effet, lorsque les gens de bien vivent dans une retraite entière; qu'ils ne gardent plus de mesures avec le monde; qu'ils se cachent pour toujours aux yeux du public; qu'ils quittent même certaines places de faveur et de distinction; qu'ils se dépouillent de leurs charges et de leurs dignités, pour vaquer uniquement à leur salut; qu'ils mènent une vie de larmes, de prière, de mortification, de silence (et ces exemples, notre siècle a été assez heureux pour vous en fournir); qu'avez-vous dit alors? qu'ils poussoient les choses trop loin; qu'on leur donnoit des conseils violens; que leur zèle n'étoit pas selon la science; que si tout le monde les imitoit, les devoirs publics seroient négligés; que personne ne rendroit plus à la patrie et à l'état les services dont il ne peut se passer; qu'il ne faut point tant de singularité; et que la véritable dévotion, c'est de vivre uniment, et de remplir les devoirs de l'état où Dieu nous a placés : voilà vos maximes. Mais d'un autre côté, lorsque les gens de bien accordent avec la piété les devoirs de leur état, et les intérêts innocens de leur fortune; qu'ils gardent encore certaines mesures de bienséance et de société avec le monde; qu'ils

paroissent aux lieux d'où leur rang ne leur permet pas de se bannir; qu'ils participent encore à certains plaisirs publics que la situation où ils se trouvent leur rend inévitables; en un mot, qu'ils sont prudens dans le bien, et simples dans le mal: ah! vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes; qu'à ce prix-là ils vous paroît fort aisé de servir Dieu; qu'il n'y a rien dans leur dévotion qui vous fasse peur; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en falloit pas davantage. La vertu a beau paroître sous différentes faces, il suffit qu'elle soit vertu, pour vous déplaire et mériter vos censures. Accordez-vous donc avec vous-mêmes: vous voulez que les gens de bien soient faits comme vous, et vous les condamnez dès qu'ils vous ressemblent.

Vous renouvelez l'injustice et la dureté des Juifs de notre Evangile. Lorsque Jean-Baptiste parut dans le désert, revêtu de poil de chameau, ne mangeant ni ne buvant, et donnant à la Judée le spectacle d'une vertu plus austère que celle de tous les justes et de tous les prophètes qui l'avoient précédé; ils regardoient, dit Jésus-Christ, l'austérité de ses mœurs comme l'illusion d'un esprit imposteur, qui le séduisoit et ne le poussoit à ces excès, que pour lui faire trouver dans la vanité le dédommagement de sa pénitence. Le Fils de l'Homme au contraire, vint ensuite, continue le Sauveur, mangeant et buvant; leur proposant dans sa conduite le modèle d'une vertu plus à portée de la foiblesse humaine; et pour servir

d'exemple à tous, menant une vie simple et commune que tous pussent imiter : est-il plus à couvert de leurs censures? ah ! ils le font passer pour un homme de plaisir et de bonne chère; et la condescendance de sa vertu n'est plus dans leur esprit qu'un relâchement qui la flétrit et la déshonore. Les vertus les plus dissemblables ne réussissent qu'à s'attirer les mêmes reproches. Ah ! mes Frères, que les gens de bien seroient à plaindre, s'ils avoient à être jugés devant le tribunal des hommes! mais ils savent que le monde qui les juge, est déjà lui-même jugé.

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, mes Frères, dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les plus légères imperfections des gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après une vie entière de crimes et d'excès, donne seulement au lit de la mort quelques foibles marques de repentir; s'il prononce seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé; s'il consent enfin, après bien des délais et des répugnances, à recevoir les graces et les derniers remèdes de l'Eglise, qu'on n'osoit même lui proposer; ah! vous le rangez parmi les saints : vous dites qu'il a fait une mort chrétienne, qu'il s'est reconnu, qu'il a demandé pardon à Dieu; et là-dessus vous espérez tout de son salut, et vous ne doutez plus que le Seigneur ne lui ait fait miséricorde. Quelques marques forcées de religion qu'on lui a arrachées, suffisent, selon vous, pour lui as-

les piéges qu'ils me tendent tous les jours, sont le seul prix de mon zèle pour leur salut? *Numquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ?* (Jérem. 18. 20.) Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je ne parois en votre présence que pour vous parler en leur faveur : vous savez que mes larmes ne coulent devant vous que pour effacer leurs crimes; que mes prières ne montent jusqu'à votre trône que pour attirer sur eux vos miséricordes éternelles : vous vous souvenez, Dieu de nos pères, de tous les soupirs que j'ai répandus à vos pieds pour détourner votre colère prête à éclater sur leurs têtes, avec quelle douleur je les ai vus courir à leur perte, et combien leurs prévarications m'ont toujours trouvé plus sensible que leurs mépris et leurs dérisions injustes : *Recordare quòd steterim in conspectu tuo, ut loquerer prò eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis.* (Ibid.)

Vous sentez sans doute là-dessus, mes Frères, toute l'injustice de votre conduite; mais que seroit-ce, si en achevant ce que je m'étois d'abord proposé, je vous montrois que non-seulement vous donnez aux bonnes œuvres des gens de bien, des motifs corrompus; ce qui est une témérité : non-seulement vous exagérez leurs plus légères foiblesses; ce qui est une inhumanité : mais encore quand vous n'avez rien à dire contre la droiture de leurs intentions, et que leurs défauts ne donnent point de prise à vos censures, vous

vous

vous retranchez à donner du ridicule même à leur vertu ; ce qui est une impiété !

Oui, mes Frères, une impiété. Vous faites de la religion un jeu, une scène comique, vous la traduisez encore comme autrefois les païens sur un théâtre infâme ; et là, vous exposez à la risée des spectateurs ses mystères saints, et ce que la terre a de plus sacré et de plus respectable. Vous pouvez excuser vos passions sur la foiblesse du tempérament, et sur la fragilité humaine ; mais vos dérisions de la vertu ne sauroient trouver d'excuse que dans un mépris impie de la vertu même : cependant ce langage d'irréligion et de blasphême, si autorisé dans le monde, n'est plus qu'un enjouement, un jeu d'esprit, un langage dont la vanité elle-même s'honore.

Mais, mes Frères, par-là vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes ; vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres ; vous tentez la vertu, et vous la rendez insoutenable à elle-même.

Vous persécutez la vertu, et vous vous la rendez inutile à vous-mêmes. Oui, mon cher auditeur, l'exemple des gens de bien étoit un moyen de salut que la bonté de Dieu vous avoit préparé : or, sa justice indignée des dérisions que vous faites de ses miséricordes sur ses serviteurs, les retire à jamais de vous ; et il vous punit du mépris que vous faites de la piété, en vous refusant le don de la piété même. Les rois de la terre vengent avec éclat les injures qu'on fait à leurs

statues ; parce que ce sont des monumens publics et sacrés qui les représentent, et qui expriment au naturel la majesté de leurs traits et de leur visage. Mais les justes sont ici-bas les statues vivantes du grand roi, les images véritables d'un Dieu saint ; c'est en eux qu'il peint la majesté de ses traits les plus purs et les plus brillans ; et il frappe toujours d'un anathème éternel les sacriléges qui osent en faire le sujet de leurs dérisions et de leurs outrages.

D'ailleurs, quand même le Seigneur, pour punir vos dérisions de la piété, ne vous refuseroit pas le don inestimable de la piété même, elles vous forment un respect humain invincible, qui ne vous permettra jamais d'en prendre le parti. Car, je vous prie, si jamais lassé du monde, de vos désordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu, et sauver votre ame que vous perdez, comment oserez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en avez fait si souvent des plaisanteries publiques et profanes? comment pourrez-vous vous faire une gloire des devoirs de la religion, vous à qui on entend dire tous les jours, qu'on perd l'esprit dès qu'on devient dévot ; qu'un tel et une telle avoient mille bonnes qualités qui les faisoient souhaiter partout ; mais que la dévotion les a gâtés à un point qu'ils sont devenus insupportables ; qu'ils affectent de se donner du ridicule ; qu'il semble qu'il faut renoncer au sens commun dès qu'on a levé l'étendard de la piété ; que le Seigneur vous préserve de cette manie ; que vous

tâchez d'être honnête homme ; mais que Dieu merci, vous n'êtes pas dévot ! Quel langage ! c'est-à-dire, que, Dieu merci, vous êtes marqué d'avance du caractère des réprouvés ; que vous pouvez bien vous répondre que vous ne changerez point, et que vous mourrez tel que vous êtes. Quelle impiété ! et c'est parmi des chrétiens, qu'on tient tous les jours ces discours avec ostentation et avec complaisance !

Ah ! mes Frères ! permettez ici une réflexion à ma douleur. Les patriarches, ces hommes si vénérables, si puissans, même selon le monde, ne se faisoient connoître aux rois et aux peuples des différens pays où l'ordre du Seigneur les conduisoit, que par ces termes religieux : Je crains le Seigneur : *Timeo Deum*. Ils ne se renommoient pas par la grandeur de leur race, dont l'origine touchoit encore à celle de l'univers, par la gloire de leurs ancêtres, par l'éclat du sang d'Abraham, de cet homme le vainqueur des rois, le modèle de tous les sages de la terre, et le seul héros dont le monde pouvoit alors se glorifier. Nous craignons le Seigneur ; c'étoit là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, le seul caractère par où ils vouloient être distingués de tous les autres hommes ; c'étoit le signe magnifique qui paroissoit à la tête de leurs tentes et de leurs troupeaux, qui brilloit dans leurs étendards, et qui portoit partout avec eux la gloire de leurs nom, et celle du Dieu de leurs pères. Et nous, mes Frères, nous nous défendons de la ré-

putation d'homme juste et craignant Dieu, comme d'un titre de honte et d'infamie : nous étalons avec orgueil les vaines distinctions du rang et de la naissance : les marques frivoles de nos noms et de nos dignités, nous précèdent, nous annoncent partout ; et nous cachons le signe glorieux du Dieu de nos pères, et nous nous glorifions même de n'être pas du nombre de ceux qui le craignent et qui l'adorent. O Dieu ! laissez donc à ces hommes insensés une gloire si affreuse : confondez leur extravagance et leur impiété, en permettant qu'ils se glorifient jusqu'à la fin de leur confusion et de leur ignominie.

Ce n'est pas tout, mes Frères : non-seulement par ces dérisions déplorables vous vous rendez la vertu inutile à vous-mêmes, vous la rendez encore odieuse et inutile aux autres ; c'est-à-dire, non seulement vous vous fermez à vous-mêmes toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'ames que la grace presse en secret de sortir de leurs crimes et de vivre chrétiennement ; qui n'osent se déclarer de peur de s'exposer à vos railleries profanes ; qui ne craignent dans une nouvelle vie que le ridicule que vous donnez à la vertu ; qui n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix du ciel qui les appelle ; et balancent dans la grande affaire de l'éternité, entre les jugemens de Dieu et vos dérisions insensées.

C'est-à-dire, que par-là vous anéantissez le fruit de l'Evangile que nous annonçons, et rendez

notre ministère inutile : vous ôtez à la religion sa terreur et sa majesté, et répandez sur tout l'extérieur de la piété, un ridicule qui retombe sur la religion même : vous perpétuez dans le monde les préjugés contre la vertu, et maintenez parmi les hommes l'illusion la plus universelle dont le démon se sert pour les séduire, qui est de traiter la piété de travers et de folie : vous autorisez les blasphêmes des libertins et des impies : vous accoutumez les pécheurs à se faire du vice et du déréglement, un sujet d'ostentation et de gloire; et à regarder la débauche comme un bon air, en l'opposant au ridicule de la vertu. Que dirai-je enfin? par vous la piété devient la fable du monde, le jouet des impies, la honte des pécheurs, le scandale des foibles, l'écueil même des justes : par vous le vice est en honneur, la vertu est avilie, les vérités s'affoiblissent, la foi s'éteint, la religion s'anéantit, la corruption gagne; et comme le prophète l'avoit prédit, la désolation persévère jusqu'à la consommation et la fin.

Ajoutons encore : par vous la vertu devient insoutenable à elle-même : vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes; vous ébranlez leur foi; vous découragez leur zèle; vous suspendez leurs bons desirs; vous étouffez dans leurs cœurs les plus vives impressions de la grace; vous les arrêtez sur mille démarches de ferveur et de vertu, qu'ils n'osent exposer à l'impiété de vos censures; vous les obligez malgré eux de se conformer encore à vos usages et à

vos maximes qu'ils détestent, à rabattre de leur retraite, de leurs austérités, de leurs prières; et à ne consacrer à ces devoirs que des momens dérobés qui puissent échapper à vos regards et à vos railleries; et par-là, vous privez l'Eglise de l'édification de leurs exemples; les foibles, du secours qu'ils y trouveroient; les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendroit; les justes, d'une consolation qui les soutiendroit; et la religion, d'un spectacle qui l'honore.

Hélas, mes Frères! les tyrans ne faisoient autrefois des dérisions publiques des chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues: ils se moquoient des honneurs publics qu'ils leur voyoient rendre à Jésus-Christ, à un crucifié, et de la préférence qu'ils lui donnoient sur Jupiter et sur les dieux de l'empire, dont la pompe et la magnificence des temples et des autels, l'ancienneté des lois, et la majesté des Césars, rendoient le culte respectable; du reste, ils donnoient des éloges publics à leurs mœurs; ils admiroient leur modestie, leur frugalité, leur charité, leur patience, leur vie innocente et mortifiée, leur éloignement des cirques et des plaisirs publics; ils ne pouvoient s'empêcher de regarder avec vénération les mœurs sages, retirées, pudiques, douces, bienfaisantes, de ces hommes simples et fidèles. Vous au contraire plus insensés, vous ne trouvez pas mauvais qu'ils adorent Jésus-Christ, et qu'ils mettent dans le mystère de la croix leur confiance et leur salut;

mais vous trouvez ridicule qu'ils s'interdisent les plaisirs publics, qu'ils vivent dans la pratique de la retraite, de la mortification, de la prière; mais vous les trouvez dignes de vos dérisions et de vos censures, parce qu'ils sont humbles, simples, chastes et modestes; et la vie chrétienne qui a pu trouver des admirateurs jusque parmi les tyrans, ne trouve auprès de vous que des traits moqueurs et des railleries profanes.

Quelle folie, mes Frères! de ne trouver digne de risée dans un monde, qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances; de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connoissent le frivole, et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir! quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux anges, utiles à leurs frères! quelle folie de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attend, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe!

Respectons la vertu, mes Frères; elle seule sur la terre mérite notre admiration et nos hommages. Si nous sommes encore trop foibles pour en remplir les devoirs, soyons assez équitables pour en estimer l'éclat et l'innocence; si nous ne pouvons pas vivre comme les justes, souhaitons de le devenir, envions leur destinée; si nous ne pouvons pas encore imiter leurs exemples, regardons les dérisions de la vertu, non-seulement comme des blasphèmes contre l'Esprit-Saint,

mais comme des outrages faits à l'humanité, que la vertu toute seule honore; reprochons-nous les vices qui ne nous permettent pas de ressembler aux gens de bien, loin de leur reprocher les vertus qui nous les rendent dissemblables; en un mot, par notre respect véritable pour la piété, méritons d'obtenir un jour le don de la piété même.

Et vous, mes Frères, qui servez le Seigneur, souvenez-vous que les intérêts de la vertu sont entre vos mains; que les foiblesses, que les taches que vous y mêlez, deviennent, pour ainsi dire, les taches de la religion même: comprenez tout ce que le monde attend de vous, et quels engagemens vous contractez envers le public, lorsque vous vous déclarez pour le parti de la piété, et avec quelle dignité, quelle fidélité, quelle élévation, vous devez soutenir le caractère et le personnage de serviteur de Jésus-Christ. Oui, mes Frères, soutenons avec majesté les intérêts de la vertu, et les regards de ceux qui la méprisent: achetons le droit d'être insensibles à leurs censures, en n'y donnant point de lieu: forçons le monde de respecter ce qu'il ne sauroit aimer: ne faisons pas de la profession sainte de la piété un gain sordide, un vil intérêt, une vie d'humeur et de caprice, un titre de mollesse et d'oisiveté, une singularité qui nous honore, un entêtement qui nous flatte, un esprit de division qui nous sépare: faisons-en le prix de l'éternité, la voie du ciel, la règle de nos devoirs, la répa-

ration de nos crimes, un esprit de modestie qui nous cache, une componction qui nous humilie, une douceur qui nous rapproche de nos frères, une charité qui les souffre, une indulgence qui les attire, un esprit de paix qui nous les lie; et enfin, une union de cœurs, de desirs, d'affections, de biens et de maux sur la terre, qui sera l'image et l'espérance de cette union éternelle, que la charité doit consommer dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MORT.

Cùm appropinquaret Jesus portæ civitatis, eccè defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit le fils unique de sa mère. Luc. 7. 12.

JAMAIS mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes ? C'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie ; en un temps où échappé aux accidens de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison, qui commence l'homme, il paroissoit le moins exposé aux surprises de la mort, et laissoit enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains

de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée : assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs, qu'une tristesse profonde n'écoute guère ; ils entourent avec elle le triste cercueil ; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle ; mais est-il une instruction ? ils en sont frappés, attendris ; mais en sont-ils moins attachés à la vie ? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles ?

A de semblables exemples, mes Frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentimens qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs, sont des sentimens d'une journée, comme si la mort elle-même devoit être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines ; mais l'objet qui nous frappoit, une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachemens pour la terre, ne sont pas moins vifs, que si nous travaillions pour des années éternelles : et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation, fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets, dont on vient de voir de ses propres yeux, et tou-

cher presque de ses mains, le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici: l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraie, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image: ce qu'elle a d'incertain, nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de terrible et de certain, nous en fait craindre la pensée. Or je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre: la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver: c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau: dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Ce n'étoit point là notre

première

première destinée : l'auteur de notre être avoit d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité : il avoit mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'auroit, ni affoibli, ni éteint : son ouvrage étoit concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre, ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme ; et Adam devint mortel, dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que la mort est entrée dans le monde.* (Rom. 5. 12.)

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins ; mais qui finit toujours par le trépas : nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau : le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit ; les alimens nous corrompent, les remèdes nous affoiblissent ; ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devroit être plus familière à l'homme, que celle de la mort ? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les

yeux, que peut-il voir que ce triste objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivre, fait-il une différence assez grande, pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ezéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchent en vain*, comme lui, *le reste de leurs années*; (Is. 38. 10.) enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparoître. Le moment fatal marqué à chacun, est un secret écrit dans le livre éternel que l'agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devroit, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons

même au delà de cet âge. Notre crainte ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout; de sorte que l'incertitude qui ne devroit tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or je dis d'abord, mes Frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi? parce qu'on peut vous redemander votre ame à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre? parce que le péril est toujours présent, l'attention seroit moins nécessaire? et dans quelle autre affaire que celle du salut, l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Evangile, qui sous prétexte que son maître tardoit de revenir, et qu'il ignoroit l'heure de son arrivée, usoit de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paroît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah, mes Frères! si l'heure étoit marquée à chacun de nous; si le royaume de Dieu venoit avec observation; si en naissant nous portions

écrit sur notre front, le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, ne nous laisseroit pas un moment tranquilles : nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous : cette image toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûteroit de tout, nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux : ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimeroit nos passions, éteindroit nos haines, désarmeroit nos vengeances, calmeroit les révoltes de la chair, viendroit se mêler à tous nos projets ; et notre vie ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne seroit qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes Frères ? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effraieroit, nous détacheroit du monde et de nous-mêmes, nous rappelleroit à Dieu, nous occuperoit sans cesse ; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant ; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins ; et cette mort qui est peut-être à la porte, ne nous occupe point, nous laisse tranquilles : que dis-je ? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachemens criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune ; et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas

aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.

Remarquez en effet, mes Frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de sa raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidens rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevélis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous englontisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs, que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés : c'est un malheur familier ; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples ; presque tous les hommes sont surpris de la mort ; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyoient encore loin ; tous se disoient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Evangile : *Mon ame, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années.* (Luc. 12. 19.) Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir ; tous vous ont laissé vous-même étonné de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes ; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Sei-

gneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui ; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettoient d'en sortir comme vous : il faudra demain rentrer en lice ; qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul ? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture ? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau ; et Hérode est frappé au milieu des applaudissemens insensés de son peuple : point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre ; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avoit choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort ; et Baltazar expire autour d'une table somptueuse : point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel ; et Holopherne au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël : point de crime qui ne puisse

finir vos crimes; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian: point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort: en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie, où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites; vous en convenez; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution, qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne rouloit que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas si affreuse: car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur, où dans votre péché; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus; entre les mains de qui tombera votre ame, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps; si elle sera environnée de lumière,

et portée aux pieds du trône sur les aîles des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes : vous êtes entre ces deux éternités; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez : la mort seule vous découvrira ce secret; et dans cette incertitude, vous êtes tranquilles? et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devoit décider de rien pour vous? Ah, mes Frères! si tout devoit finir avec nous, l'impie auroit encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et buvons, nous mourrons demain : plus il trouveroit de douceur à vivre, plus il auroit raison de craindre la mort, qui ne seroit pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous à qui la foi découvre au delà, des peines ou des récompenses éternelles; nous qui devons arriver à la mort incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je? de la fureur, en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain; mais de vivre comme si nous pensions comme lui? Eh! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une ame qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent

avec nous le même péril, peut nous rassurer; ou des ressources dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles; ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction, qui nous apprend, à nos dépens, à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes Frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous, ne diminue rien au nôtre : toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort, sont d'ordinaire des illusions; et la religion elle-même qui les fournit, n'en espère presque rien: enfin, la surprise est sans retour; nous ne mourons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïm étoit jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me feroit craindre pour vous; des

mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvemens de l'ambition, les dangers de la guerre, les desirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalom, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera long-temps dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'état; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse? que la France seroit heureuse, si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité

pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas, mes Frères! ce qui doit finir, peut-il vous paroître long? regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu; voilà tout ce qui vous en reste : tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paroîtroit pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instans fugitifs : tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers; toutes les révolutions d'empires et de royaumes; tous ces grands événemens qui embellissent nos histoires, ne seroient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore : vous

en avez été la plupart, non-seulement spectateurs; mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparoissent, elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin; et nous

nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivans se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint : Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit, avec indignation, de foibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les Sages, dit l'Apôtre? et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

Cependant, mes Frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrens, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine

en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un dégré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incommodé; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'étoit le seul qui pouvoit vous la disputer: un autre enfin vous approche d'une dignité; et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparoître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs, tous nos attachemens pour le monde; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes, que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-

t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache ?

Ici, mes Frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort ?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par-là le seul bien qui ne passera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paroître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les royaumes du monde et toute leur gloire, ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra, au lit de la mort, s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvemens, tous vos desirs, doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour;

ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris ; regarder toutes vos démarches, comme les démarches d'un mourant qui attend à tous momens qu'on vienne lui redemander son ame ; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte ; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent, que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence ; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, le temps presse ; vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie ? la mort que vous porteriez dans le sein, vous permetroit-elle des délais et des remises ? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions : vous portez la mort dans votre ame, puisque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier ; tous les instans sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le breuvage empoisonné qui infecte votre ame, ne sauroit vous mener loin : la bonté de Dieu vous offre encore le remède ; hâtez-vous, encore une fois, d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudroit-il des exhortations pour vous y résoudre ? ne devroit-il pas suffire qu'on vous

montrât le bienfait de la guérison ? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage ? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère ? Vous touchez à votre dernière heure ; vous allez paroître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu. Vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence ; la même surprise vous attend ; vous mourrez comme eux avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avoit annoncé, et nous vous l'annonçons : leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour ; c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfans, et qui se perpétue sur la terre ; nous voulons tous mieux vivre, et nous mourrons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes Frères, les réflexions sages et naturelles, où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudens de ne pas vous en occuper davantage, que si elle ne devoit jamais arriver ; ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant, vous excuse encore moins de folie, d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine, le rappelle en même temps à sa fin ; blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir ; disparoître à tout ce qui nous environne ; entrer dans les abîmes de l'éternité ; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau ; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes ; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devoit hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies ; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitoient, les peintures où leurs traits sont encore vivans, tout ce qui pourroit réveiller en nous avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je ? nous craignons les récits lugubres ; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions ; nous croyons voir partout des pré-

sages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événemens encore plus ridicules : nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes Frères, ces frayeurs excessives étoient pardonnables à des païens pour qui la mort étoit le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendoient rien au delà du tombeau, et que vivant sans espérance, ils mouroient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas, que parce qu'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi ! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendroit indolent et inappliqué ? les terreurs outrées de votre imagination vous guériroient de cette crainte sage même qui opère le salut ? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien ? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure ? quoi ! s'il falloit

marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices; ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre dans la sagesse de la religion, toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire, le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuse. Mais pensez-y, ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir, vous rapproche d'elle; et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui

laissez tout ce qu'il a de plus terrible ! Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit foible et timide s'y accoutumeroit insensiblement ; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards, et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation : au lit de la mort, elle ne seroit plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne : la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir, et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troubleroit, feroit sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où seroit l'inconvénient ? n'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes ? On en perdroit la raison, dites-vous, si l'on y pensoit tout de bon. On en perdroit la raison ? mais tant d'ames fidèles, qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions, et le plus puissant motif de leur fidélité ; mais tant d'illustres pénitens, qui s'enfermoient tout vivans dans des tombeaux, pour ne pas perdre de vue l'image de la mort ; mais les saints, qui mouroient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison ? Vous en perdriez la raison ? c'est-à-dire, vous regarderiez le monde, comme un exil ; les plaisirs, comme une ivresse ; le péché, comme le plus grand des malheurs ; les places,

les honneurs, la faveur, la fortune, comme des songes; le salut, comme la grande et unique affaire : est-ce là perdre la raison? Heureuse folie ! et que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! vous en perdriez la raison? Oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit; oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie, qui regarde comme une foiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne : mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Evangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit-Saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse, si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même, cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure, qui en embellira votre ame. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'étoit mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, seroit capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes : c'est-à-dire, de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour

vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires? commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt ; et il est bien plus aisé de modérer les excès de la piété, que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportemens de votre zèle ; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne : vous ne vous connoissez pas vous-même ; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin ; et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva dans sa lâcheté la tentation qu'il ne sembloit craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion ! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout ; la crainte

de donner trop d'attention à son salut, nous empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition ? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde; et tout est excès pour Dieu : on craint, et on se reproche de n'en pas faire assez pour une fortune de boue; et on s'arrête de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu, d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : car cette impression de crainte et de terreur est une grace singulière dont Dieu vous favorise. Hélas ! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être? combien de sages et de philosophes dans le christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement; et ne raisonnent toute leur vie, que pour se préparer en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit, aussi puérile que

que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même? combien de ses hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous, que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent, sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)? combien de pécheurs dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image? combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devoient mourir? C'est donc une grace signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre ame : c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui : si vous sortez jamais de vos égaremens, vous n'en sortirez que par-là : votre salut paroît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu : vous rendez inutile une grace qui vous

est propre : vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé ; et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires ; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres ; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité ; vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre ; vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion ; alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit pour le réglement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore : rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions : venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas ; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire:

venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant: des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes: mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place: représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déjà liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparoître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets, par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance, à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant; vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paroître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction;

c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappellez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez; et quelque loin qu'il puise être, ce cera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible, vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle : ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà, pour punir les infidélités et les désordres de votre vie : c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui tout couvert des plaies les plus honteuses, qui défigurent en vous son image; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce seroit périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience; finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtimens; mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort : alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement; et le sacrifice que vous aurez déjà

fait à Dieu du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant, le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car dites-moi, mes Frères, qu'a la mort de si effrayant pour une ame fidèle ? de quoi la sépare-t-elle ? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui étoit défendu de faire servir à la félicité de ses sens; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps, qui avoit été jusque-là, ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints desirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeoient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendoient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentoient ses périls; enfin de la vie, qui n'étoit pour elle qu'un exil, et un desir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte ? elle lui rend des biens immuables, et que personne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même, assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions, qui avoient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix inaltérable, qu'elle n'avoit jamais pu trouver

dans le monde; la dissolution de tous les liens qui l'attachoient à la terre, et qui l'y retenoient comme captive; enfin la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu! pour une ame fidèle, qui puisse l'y attacher? C'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continuelles; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente, et tout nous est interdit; où ce qui plaît le plus, est ce qu'il faut le plus fuir et craindre; en un mot, où si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une ame chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi, mes Frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction? ils savent que leur fin est proche; que les tribulations courtes et passagères de cette vie, seront suivies d'un poids de gloire éternelle; et dans cette pensée ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en eux ces mouvemens dangereux,

qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice ? ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel; et qu'alors délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ? et leur foi plus foible, est-elle sur le point de se ralentir, ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Evangile ? ah ! le jour du Seigneur n'est pas loin; ils touchent à la bienheureuse récompense; et la fin de leur course qu'ils voient déjà, les anime, et leur fait reprendre de nouvelles forces. Ecoutez comme l'Apôtre consoloit autrefois les premiers fidèles : Mes Frères, leur disoit-il, le temps est court, le jour approche, le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas; réjouissez-vous donc; je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'étoit-là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des juifs, et la risée des gentils. Ils savoient que la mort alloit essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y auroit plus pour eux, ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y seroit nouveau; et cette pensée adoucissoit toutes leurs peines. Ah ! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur feroit pas goûter la mort, et qu'il les laisseroit vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes Frères; parce que pour des hommes affligés et malheureux, comme ils étoient, la mort devoit paroître une ressource. Vous vous trompez; ah! ce n'étoient pas leurs persécutions et leurs souffrances qui faisoient leur malheur et leur tristesse; c'étoit-là leur joie, leur consolation, leur gloire: nous nous glorifions dans les tribulations, disoient-ils: *Gloriamur in tribulationibus:* (Rom. 5. 3.) c'étoit l'éloignement où ils vivoient encore de Jésus-Christ; c'étoit là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendoit la mort si desirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disoit l'Apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur; et cet éloignement étoit un état triste et violent pour ces hommes fidèles: toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep; comme des ruisseaux éloignés de leur source; comme des étrangers errans loin de leur patrie; comme des captifs enchaînés dans une prison qui attendent leur délivrance; comme des enfans bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. De-

puis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure ; nous attendons la bienheureuse espérance et l'avénement du Seigneur ; ce desir fait toute notre piété et notre consolation : et ne pas desirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui ; c'est renoncer aux promesses de la foi, et au titre glorieux de citoyen du ciel ; c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes Frères, la mort n'a rien que de doux et de desirable pour une ame juste : arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde, qui ne lui avoit jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avoit jamais aimé : ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre ; qu'elle avoit toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avoit pas laissé de craindre les dangereuses illusions : elle sent sans inquiétude, que dis-je ? avec plaisir, ce corps mortel qui avoit été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses foiblesses, se revêtir de l'immortalité : elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son ame : elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours

en un âge encore florissant; au contraire, elle remercie son libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu, ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avoient tant coûté à la foiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées: elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfans des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses desirs, voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité; elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les Esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle étoit sortie. Puissiez-vous, mes Frères, voir ainsi terminer votre course: c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

Veni, et vide.

Venez, et voyez. Joan. 11. 34.

Il n'est point de pécheur invétéré qui eût la force de se souffrir dans l'horreur de son état, s'il pouvoit se voir au naturel et se connoître. Une ame qui a vieilli dans le crime, n'est supportable à elle-même, que parce que la même passion qui fait tous ses malheurs, les lui cache ; et que son désordre est en même temps et le glaive cruel qui fait la plaie, et le bandeau fatal qui la dérobe aux yeux du malade.

Voilà pourquoi l'Eglise, pour découvrir le pécheur à lui-même durant ce temps de pénitence, nous représente presque tous les jours, sous de nouvelles images, l'état déplorable d'une ame qui croupit depuis long-temps dans son péché : tantôt sous la figure d'un paralytique de trente-huit ans ; et c'est pour nous marquer l'insensibilité

et la paix funeste qui suit toujours l'habitude du crime : tantôt sous le symbole d'un prodigue réduit à vivre avec les plus vils animaux ; et sous ces traits, elle veut nous faire sentir son avilissement et sa honte : tantôt sous l'image d'un aveugle-né ; et c'est pour nous peindre l'horreur et la profondeur de ses ténèbres : tantôt enfin sous la parabole d'un esprit sourd et muet ; et c'est pour nous figurer plus vivement l'asservissement où l'habitude criminelle retient toutes les puissances d'une ame infortunée.

Aujourd'hui, comme pour rassembler tous ces traits différens sous une seule image encore plus terrible et plus touchante, l'Eglise nous propose Lazare dans le tombeau ; mort depuis quatre jours, exhalant déjà l'infection et la puanteur, les pieds et les mains liés, le visage couvert d'un voile lugubre, et n'excitant plus que l'horreur de ceux-mêmes que la tendresse et le sang lui avoient le plus étroitement unis pendant sa vie.

Venez donc, et voyez, vous, mon cher auditeur, qui vivez depuis tant d'années sous le joug honteux du désordre, et qui n'êtes point touché du malheur de votre état. *Veni, et vide*. Accourez à ce tombeau que la voix de Jésus-Christ va ouvrir aujourd'hui à vos yeux ; et venez voir dans ce spectacle d'infection et de pourriture, l'image naturelle de votre ame : *Veni, et vide*. Vous courez à des spectacles profanes, pour y voir vos passions représentées sous des couleurs agréables et trompeuses : venez les voir ici ex-

primées

primées au naturel; venez voir dans ce cadavre infect et puant, ce que vous êtes aux yeux de Dieu, et combien votre état est digne de vos larmes: *Veni, et vide*.

Mais de peur qu'en exposant ici seulement toute l'horreur de l'état d'une ame qui vit dans le désordre, je la trouble et la décourage, sans lui tendre la main, et lui aider à sortir de cet abîme; pour ne rien omettre de l'histoire de notre Evangile, je la partagerai en trois réflexions: vous verrez dans la première, combien est affreux et déplorable l'état d'une ame qui vit dans l'habitude du désordre: je vous montrerai dans la seconde, par quels moyens elle en peut sortir: et dans la troisième, quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance. O mon Dieu! faites entendre aujourd'hui votre voix puissante à ces ames infortunées qui reposent dans les ténèbres et dans les ombres de la mort: ordonnez encore une fois à ces ossemens arides de se ranimer, et de recouvrer la lumière et la vie de la grace qu'ils ont perdue. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Je remarque d'abord trois circonstances principales dans le spectacle déplorable qu'offre à nos yeux Lazare mort et enseveli. Premièrement, devenu déjà un amas de vers et de pourriture, il répand l'infection et la puanteur: *Jam fœtet*;

et voilà la profonde corruption d'une ame dans le péché d'habitude. Secondement, un voile lugubre couvre ses yeux et son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata;* et voilà l'aveuglement funeste d'une ame dans le péché d'habitude. Enfin, il paroît dans le tombeau les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis;* et voilà la triste servitude d'une ame dans le péché d'habitude. Or, c'est cette corruption profonde, ce funeste aveuglement, cette triste servitude, figurée par le spectacle de Lazare, mort et enseveli, qui forment précisément toute l'horreur et toute la misère d'une ame morte depuis long-temps aux yeux de Dieu.

En premier lieu, il n'est pas d'image plus naturelle d'une ame qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Aussi les livres saints nous représentent partout l'état du péché sous l'idée d'une mort affreuse ; et il semble que l'Esprit de Dieu n'a trouvé rien de plus propre que cette triste image, pour nous faire entrevoir du moins toute la difformité d'une ame en qui le péché habite.

Or, la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache : elle le prive de la vie ; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie, et c'est par-là que le péché commence à défigurer la beauté de l'ame ; car, mes Frères, Dieu est la vie de nos ames, la lumière de nos esprits, le mouvement, pour ainsi dire, de nos cœurs. Notre

justice, notre sagesse, notre vérité, ne sont que l'union d'un Dieu juste, sage, véritable, avec notre ame : toutes nos vertus ne sont que les différentes influences de son Esprit qui habite en nous : c'est lui qui excite nos bons desirs, qui forme nos saintes pensées, qui produit nos lumières pures, qui opère nos volontés justes; de sorte que toute la vie spirituelle et surnaturelle de notre ame, n'est que la vie de Dieu en nous, comme parle l'Apôtre.

Or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'éteint, cet Esprit se retire, tous ces mouvemens sont suspendus. Ainsi l'ame sans Dieu est une ame sans vie, sans mouvement, sans lumière, sans vérité, sans justice, sans charité : ce n'est plus qu'un cahos, un cadavre : sa vie n'est plus qu'une vie imaginaire et fantastique; et semblable à ces cadavres, qu'un esprit étranger anime, elle paroît vivre et agir, mais elle demeure dans la mort : *Vivens, mortua est.* (1. Tim. 5. 6.)

Voilà le premier degré de mort, que tout péché qui sépare une ame de Dieu introduit en elle; mais l'habitude du péché, qui est comme une mort invétérée, va plus loin. Aussi Lazare non-seulement n'a plus de vie dans le tombeau; mais, comme il y est depuis quatre jours, la corruption de son cadavre commence à répandre l'infection : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Car quoique le premier péché, qui nous fait perdre la grace, nous laisse aux yeux de Dieu, sans vie et sans mouvement; on peut dire néanmoins qu'il nous

reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines impressions de l'Esprit-Saint, certaines facilités à recouvrer la grace perdue. La foi n'est pas encore éteinte; les sentimens de vertu, pas encore effacés; la sensibilité aux vérités du salut, pas encore endurcie : c'est un cadavre, à la vérité; mais qui depuis peu expiré, conserve encore je ne sais quelles impressions de chaleur qui semblent partir d'un reste de vie. Mais à mesure que l'ame demeure dans la mort, et persévère dans le crime, la grace se retire; tout s'éteint en elle, tout s'altère, tout se corrompt, et sa corruption devient universelle : *Jam fœtet quatriduanus est enim.*

Je dis universelle : oui, mes Frères, tout change, tout se corrompt dans une ame par la continuité du désordre : les dons de la nature, la douceur, la droiture, l'humanité, la pudeur, les talens même de l'esprit; les bienfaits de la grace, les sentimens de religion, les remords de la conscience, les terreurs de la foi, la foi elle-même; la corruption entre dans tout, altère tout, et change en pourriture et en spectacle d'horreur, et les dons du ciel, et les bienfaits de la terre : rien ne demeure dans sa première situation : les traits les plus beaux sont ceux qui deviennent les plus hideux et les plus méconnoissables; les agrémens de l'esprit deviennent l'assaisonnement des passions et de la débauche; les sentimens de religion se changent en libertinage; la supériorité des lumières, en orgueil et en une affreuse philosophie; la noblesse des sentimens n'est plus qu'une

ambition sans bornes et sans mesure; la bonté et la tendresse du cœur, qu'un abandonnement à des amours impurs et profanes; les principes de gloire et d'honneur, qui avoient passé en nous avec le sang de nos ancêtres, qu'une ostentation de vanité, et la source de nos haines et de nos vengeances; notre rang, notre élévation, l'occasion de nos envies, de nos basses jalousies; enfin nos biens et notre prospérité, l'instrument funeste de tous nos crimes : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Mais la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul : un cadavre ne sauroit être long-temps caché sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour : on ne peut croupir long-temps dans le désordre, sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse sentir. On a beau cacher sous des mesures pénibles l'ignominie d'une conduite désordonnée; on a beau blanchir le sépulcre plein de pourriture et d'infection, la puanteur se répand; le crime se trahit tôt ou tard lui-même : une fumée noire et empestée sort toujours de ce feu profane qu'on cachoit avec tant de soin.

Une vie déréglée se manifeste par mille endroits : le public désabusé ouvre enfin les yeux; et plus on est découvert, et plus on se découvre : on s'accoutume à son ignominie; on se lasse de la gêne et de la contrainte : le crime qui coûte encore des attentions et des mesures, paroît trop acheté : on se démasque; on secoue ce reste de joug et de pudeur, qui nous faisoit encore crain-

dre les yeux des hommes; on veut jouir du désordre, sans précaution et sans embarras: et alors des domestiques, des amis, des proches; la cour, la ville, la province, tout se sent de l'infection de nos déréglemens et de nos exemples. Notre rang, notre élévation, ne servent plus qu'à rendre plus éclatant et plus immortel, le scandale de nos déréglemens: en mille lieux nos excès servent de modèle: le spectacle de nos mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troubloit encore: peut-être même on nous cite; on se sert de notre exemple pour séduire l'innocence, et vaincre une pudeur encore craintive; et jusqu'après notre mort, le bruit de nos dissolutions souillera encore la mémoire des hommes, embellira peut-être des histoires lascives; et long-temps après nous, et dans les âges qui nous suivront, le souvenir de nos crimes fera encore des coupables.

Enfin, mais je n'oserois le dire ici; la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même: la débauche laisse sur sa chair des traces honteuses de ses désordres: l'infection de son ame se répand souvent jusque sur un corps qu'il a fait servir à l'ignominie. Il dit par avance à la pourriture, comme Job: *Vous êtes mon père; et aux vers, c'est vous qui m'avez formé;* (Job. 16. 14.) et la corruption de son corps est une image affreuse de celle de son ame: *Jam fœtet, quatriduanus est enim.*

Grand Dieu ! puis-je donc me flatter que vous voudrez encore jeter sur moi quelques regards de miséricorde? ne frémirez-vous pas encore à la vue de cet amas de crimes et de pourriture que mon ame offre à vos yeux, comme vous frémissez aujourd'hui sur le tombeau de Lazare? Ah! détournez, Seigneur, vos yeux saints et terribles de ma profonde misère; mais faites que je ne les en détourne plus moi-même, et que je ne me regarde plus qu'avec toute l'horreur que mon état mérite : ôtez le bandeau qui me cache moi-même à moi-même, mes maux seront à demi guéris, dès que je pourrai les voir et les connoître.

Et voilà la seconde circonstance de l'état déplorable de Lazare; un voile lugubre couvroit son visage : *Et facies ejus sudario erat ligata :* c'est l'aveuglement profond qui forme le second caractère de l'habitude criminelle.

J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable : c'est un faux jugement qui nous fait chercher dans la créature le repos, la grandeur, l'indépendance, que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu seul : c'est un nuage qui dérobe à nos yeux l'ordre, la vérité, la justice, et substitue à leur place de vains fantômes. Cependant une première chute n'éteint pas tout-à-fait nos lumières : elle n'est pas toujours suivie d'une nuit profonde. A la vérité, l'Esprit de Dieu, source de toute lumière, se retire, et n'habite plus en nous; mais il reste

encore dans l'ame des traces de clarté : ainsi lorsque le soleil ne fait que se dérober à notre hémisphère, il demeure encore dans les airs certaines impressions de sa lumière, qui forment encore comme un jour imparfait; ce n'est qu'à mesure qu'il se retire, qu'arrive enfin la nuit profonde. De même à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent et augmentent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier: *Et facies ejus sudario erat ligata.*

Et alors tout devient une occasion d'erreur à l'ame criminelle; tout change de face à ses yeux; les passions les plus honteuses ne sont plus que des foiblesses; les attachemens les plus criminels, des sympathies que nous avons portées en naissant, et dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs; les excès de la table, les plaisirs innocens de la société; les vengeances, un juste ressentiment; les discours de licence et de libertinage, des saillies agréables et applaudies; les médisances les plus affreuses, un langage usité, et dont il n'y a que les esprits foibles qui puissent se faire un scrupule; les lois de l'Eglise, des usages surannés; le devoir du temps pascal, une bienséance qu'on donne à la coutume et non à la religion; la sévérité des jugemens de Dieu, des déclamations outrées, qui font tort à sa bonté et à sa clémence; la mort dans le péché, suite inévitable d'une vie criminelle, des prédictions où il entre plus de zèle que de vérité, et démenties par la confiance qui

nous promet un retour avant ce dernier moment; enfin, le ciel, la terre, l'enfer, toutes les créatures, la religion, le monde, les crimes, les vertus, les biens et les maux, les choses présentes et les futures, tout change de face aux yeux d'une ame qui vit dans l'habitude du crime; tout se montre à elle sous de fausses apparences; toute sa vie n'est plus qu'un prestige et une méprise continuelle. Hélas! si vous pouviez déchirer le voile fatal qui couvre vos yeux comme ceux de Lazare, et vous voir comme lui enseveli dans les ténèbres, tout couvert de pourriture, et répandant au loin l'infection et une odeur de mort! Mais maintenant tout cela est caché à vos yeux, dit Jésus-Christ: *Nunc autem hæc abscondita sunt ab oculis tuis*, (Luc. 19. 42.) vous ne voyez de vous même que les embellissemens et les dehors pompeux du tombeau funeste où vous croupissez; votre rang, votre naissance, vos talens, vos dignités, vos titres; c'est-à-dire, les trophées et les ornemens que la vanité des hommes y a élevés; mais ôtez la pierre qui couvre ce lieu d'horreur; regardez dedans: ne jugez pas de vous par ces dehors pompeux qui ne font qu'embellir votre cadavre; voyez ce que vous êtes aux yeux de Dieu; et si la corruption et l'aveuglement profond de votre ame ne vous touche pas assez, que sa servitude du moins vous réveille et vous rappelle à vous-même.

Dernière circonstance de l'état de Lazare mort et enseveli; il avoit les mains et les pieds liés:

Ligatus pedes et manus institis: et voilà l'image de la triste servitude d'une ame, depuis long-temps assujettie au péché.

Oui, mes Frères, le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude; le règne de la justice est un règne de liberté; l'ame fidèle et soumise à Dieu devient maîtresse de toutes les créatures; le juste est au-dessus de tout, parce qu'il est détaché de tout; il est maître du monde, parce qu'il méprise le monde; il ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu; ni de ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice; ni de ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste; ni de sa fortune, parce qu'il la craint; ni des jugemens des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu; ni des événemens, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la providence; ni de ses passions mêmes, parce que la charité qui est en lui, en est la règle et la mesure. Le juste seul jouit donc proprement d'une parfaite liberté : supérieur au monde, à lui-même, à toutes les créatures, à tous les événemens, il commence dès cette vie à régner avec Jésus-Christ; tout lui est soumis, et il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul.

Mais le pécheur, qui paroît vivre sans joug et sans règle, est pourtant un vil esclave : il dépend de tout, de son corps, de ses penchans, de ses caprices, de ses passions, de ses biens, de sa

fortune, de ses maîtres, de ses sujets, de ses amis, de ses ennemis, de ses protecteurs, de ses envieux, de toutes les créatures qui l'environnent; autant de dieux auxquels, ou l'amour, ou la crainte l'assujettit; autant d'idoles qui multiplient sa servitude : tandis qu'il se croit plus libre en secouant l'obéissance qu'il doit à Dieu seul : *Quæ est idolorum servitus :* (Galat. 5. 20.) il multiplie ses maîtres en refusant de se soumettre à celui seul qui rend libre ceux qui le servent, et qui fait même de ses serviteurs les maîtres du monde, et de tout ce que le monde enferme.

Je sais que la passion dans les commencemens, ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur : elle nous laisse croire quelque temps que nous sommes maîtres de nos penchans et de notre destinée : elle nous amuse d'un vain espoir de rompre, quand il nous plaira, nos chaînes : elle lâche le frein par lequel elle nous tient, de peur que nous nous apercevions trop tôt de notre servitude; mais quand une fois elle se sent maîtresse, et qu'elle ne craint plus nos retours et nos inconstances; ah! c'est alors qu'elle nous fait sentir tout le poids, et toute l'amertume de notre servitude : *Ligatus pedes et manus institis.*

Servitude honteuse par l'assujettissement de l'ame déréglée aux sens; sa raison, sa fierté, sa gloire, ses réflexions, tout cède au charme impérieux qui l'entraîne : honteuse par l'indignité des démarches que la force de la passion obtient d'elle; le rang, le sexe, le devoir, tout est oublié;

on dévore les rebuts les plus outrageans ; on fait les avances les plus humiliantes ; on laisse entrevoir les emportemens les plus indignes et les plus méprisables : honteuse par les devoirs les plus importans, et les intérêts les plus sérieux de la fortune sacrifiés à la passion injuste : honteuse par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée : honteuse enfin par les mœurs désordonnées continuées quelquefois jusque dans une vieillesse avancée ; l'âge augmente la fragilité ; la raison affoiblie par les anciens désordres, n'offre plus de résistance ; le corps usé par ses déréglemens, s'y laisse comme aller de lui-même, et supplée par les égaremens d'une imagination corrompue, ce qui manque à la vivacité de ses plaisirs : *Ligatus pedes et manus institis*.

Je ne parle pas des obstacles qui traversent toujours la passion ; des intérêts et des devoirs, qui la combattent ; des mesures et des ménagemens, qui la gênent ; des contre-temps, qui la découvrent ; des situations et des dégoûts, qui l'empoisonnent. On voudroit rompre ses chaînes, et on retombe à l'instant sous leur propre poids ; et dans le crime même, insensible au plaisir devenu dégoûtant, on ne sent plus que la dure servitude qui l'a rendu nécessaire : *Ligatus pedes et manus institis*.

Vous vous plaignez quelquefois des rigueurs de la vertu, mon cher auditeur ; vous craignez la vie chrétienne, comme une vie d'assujettissement et de tristesse : mais qu'y trouveriez-vous de si triste,

triste, que ce que vous éprouvez dans le désordre? Ah! si vous osiez vous plaindre de l'amertume et de la tyrannie de vos passions; si vous osiez avouer les troubles, les dégoûts, les fureurs, les agitations de votre ame; si vous étiez de bonne foi sur ce qui se passe de triste dans votre cœur; il n'est point de destinée qui ne vous parût préférable à la vôtre : mais vous dissimulez les inquiétudes du crime que vous sentez; et vous exagérez les rigueurs de la vertu que vous n'avez jamais connue. Mais pour tendre la main à votre foiblesse, continuons l'histoire de notre Evangile, et voyons dans la résurrection de Lazare, quels sont les moyens que la bonté de Dieu vous offre pour sortir de cet état déplorable.

SECONDE PARTIE.

La force de la vertu de Dieu, dit l'Apôtre, ne paroît pas moins dans la conversion des pécheurs, que dans la résurrection des morts; et la même vertu suréminente, qui opéra sur Jésus-Christ pour le délivrer du tombeau, doit opérer sur l'ame depuis long-temps morte dans le péché, pour la rappeler à la vie de la grace. J'y trouve seulement cette différence, que la voix toute-puissante de Dieu n'éprouve aucune résistance dans le cadavre qu'il ranime et qu'il rappelle à la vie, au lieu que l'ame morte et corrompue, pour ainsi dire, par la vieillesse du crime, ne semble conserver encore un reste de force et de mouve-

ment, que pour s'opposer à cette voix de vertu qui se fait entendre dans l'abîme où elle est ensevelie, et qui veut lui rendre la vie et la lumière. Cependant quelque difficile que soit la conversion d'une ame de ce caractère, et quelque rares qu'en soient les exemples, l'Esprit de Dieu, pour nous apprendre à ne jamais désespérer de la miséricorde divine, lorsque nous voulons sincèrement sortir du crime, nous en propose aujourd'hui les moyens dans la résurrection de Lazare.

Le premier, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne seroit pas mort ; mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. Je suis moi-même la résurrection et la vie*, lui répond Jésus-Christ, *le croyez-vous ? Oui, Seigneur*, dit-elle, *j'ai toujours cru que vous étiez le Christ, Fils du Dieu vivant.* (Joan. 11.) C'est par où commence le miracle de la résurrection de Lazare, par une confiance entière que Jésus-Christ est assez puissant pour le délivrer de la mort et de la corruption.

Car, mes Frères, l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos desirs de conversion, et en arrêter les démarches, c'est de nous jeter dans la défiance et dans le découragement : il retrace vivement à notre imagination les horreurs d'une vie entière de crime : il nous dit en secret ce que les sœurs de Lazare disent à Jésus-Christ ; mais dans un sens bien différent ; qu'il auroit fallu s'y prendre plus tôt ;

qu'on ne revient pas de si loin ; qu'il n'est plus temps d'essayer d'un changement ; et que la vieillesse et l'infection de nos plaies ne paroît plus laisser de ressource : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Et là-dessus, on s'abandonne à la paresse et à l'indolence ; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égaremens, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance.

J'avoue, mes Frères, qu'il en coûte à une ame depuis long-temps morte dans le péché, pour revenir à Dieu ; qu'il est difficile, après tant d'années de désordre, de se faire un cœur nouveau et de nouvelles inclinations ; et qu'il est même à propos que les obstacles, les peines, les difficultés, qui accompagnent toujours la conversion des ames de ce caractère, fassent sentir aux grands pécheurs combien il est terrible d'avoir été presque une vie entière éloigné de Dieu.

Mais je dis que dès qu'une ame touchée de ses crimes veut sincèrement revenir à lui, ses plaies, quelle qu'en puisse être l'infection et la vieillesse, ne doivent plus alarmer sa confiance : je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, mais non pas son découragement : je dis que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme *la résurrection et la vie ;* une confiance secrète, que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes ; une persuasion intime, que le sang de Jésus-Christ est plus puissant pour laver nos souillures, que notre corruption ne sauroit l'être

pour en contracter : je dis que moins l'ame criminelle trouve en elle des ressources pour la vertu, plus elle doit en attendre de celui qui se plaît à édifier l'ouvrage de la grace sur le néant de la nature; et que plus elle forme d'opposition au bien, plus elle offre en un sens de disposition à la puissance et à la miséricorde divine, qui veut que tout bien paroisse venir d'en-haut, et que l'homme ne s'attribue rien à lui-même.

Et en effet, mon cher auditeur, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, le Seigneur n'est pas bien éloigné de vous faire grace, dès qu'il vous inspire le desir et la résolution de la demander. Il est écrit dans l'histoire des Juges, que le père de Samson, effrayé de l'apparition de l'ange du Seigneur, qui après lui avoir annoncé la naissance d'un fils, et ordonné d'offrir un sacrifice, avoit, comme un feu dévorant, consumé l'hostie et le bûcher, et disparu ensuite à ses yeux; qu'effrayé, dis-je, de ce spectacle, il crut qu'il alloit être lui-même frappé de mort avec sa femme, parce qu'ils avoient vu le Seigneur : *Morte moriemur, quia vidimus Dominum.* (Judic. 13. 22.) Mais son épouse, sainte et éclairée, condamna sa défiance. Si le Seigneur, lui répondit-elle, vouloit nous perdre, il n'auroit pas fait descendre le feu du ciel sur notre sacrifice : il ne l'eût pas reçu de nos mains, il ne nous eût pas découvert ses secrets et ses merveilles, et ce que nous avions ignoré jusqu'ici : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus*

nostris holocaustum et libamenta non suscepisset; nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset. (Judic. 13. 23.)

Et voilà ce que je vous réponds aujourd'hui. Vous croyez votre mort et votre perte inévitable; l'état de votre conscience vous décourage; en vain des étincelles de grace et de lumière tombent dans votre cœur, vous touchent, vous sollicitent, et sont toutes prêtes à consumer le sacrifice de vos passions : vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Mais si le Seigneur vouloit vous abandonner et vous perdre, il ne feroit pas descendre le feu du ciel sur votre cœur; il n'allumeroit pas en vous de saints desirs et des sentimens de pénitence : *Si Dominus nos vellet occidere, de manibus nostris holocaustum et libamenta non suscepisset* : s'il vouloit vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montreroit pas les vérités du salut; il ne vous les mettroit pas dans un jour qui vous éclaire et qui vous trouble; il n'ouvriroit pas vos yeux sur les malheurs à venir que vous vous préparez : *Nec ostendisset nobis hæc omnia, neque ea quæ sunt ventura dixisset.* D'ailleurs, que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion, un attrait pour la conversion de vos frères? que savez-vous si sa miséricorde n'a pas ménagé à vos passions l'éclat qui les a rendues publiques, afin que mille

pécheurs témoins de vos égaremens, ne désespérassent pas de leur retour, et fussent animés par le spectacle de votre pénitence? que savez-vous si vos crimes et vos scandales mêmes ne sont pas entrés dans les desseins de la bonté du Seigneur sur vos frères; et si votre état qui paroît désespéré, comme celui de Lazare, est bien moins un préjugé de mort pour vous, qu'une occasion de manifester la gloire de Dieu? *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei.*

Lorsque sa grace ramène un pécheur ordinaire, le fruit de sa conversion se borne à lui seul; mais quand il va choisir un pécheur d'éclat, un Lazare depuis long-temps mort et corrompu; ah! les vues de sa miséricorde sont alors plus étendues: elle prépare en un seul changement, mille changemens à venir: elle se forme mille élus en un seul; et les crimes d'un pécheur deviennent la semence de mille justes: *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloriâ Dei.* Vous perdez courage en sentant l'extrémité de vos misères; mais peut-être c'est cette extrémité elle-même qui vous approche plus du moment heureux de votre conversion, et que la bonté de Dieu vous a réservé pour être un monument public de l'excès de ses miséricordes envers les plus grands pécheurs. *Croyez seulement*, comme le dit Jésus-Christ aux sœurs de Lazare, *et vous verrez la gloire de Dieu:* vous verrez vos proches, vos amis, vos sujets, les complices de vos égaremens, devenir les imitateurs de votre pé-

nitence ; vous verrez les ames les plus déplorées soupirer après le bonheur de votre nouvelle vie ; et le monde lui-même forcé de rendre gloire à Dieu, et en rappellant vos excès passés, admirer le prodige de votre destinée présente : *Quoniam si credideris, videbis gloriam Dei.* Prenez dans vos misères mêmes de nouveaux motifs de confiance : bénissez par avance la sagesse miséricordieuse de celui qui saura tirer de vos passions un nouvel avantage pour sa gloire : tout coopère au salut des siens, et il ne permet de grands excès, que pour opérer de grandes miséricordes. Dieu veut toujours le salut de sa créature, et dès que nous voulons retourner à lui, nous ne devons pas craindre que sa justice nous rebute, mais que notre volonté ne soit pas sincère.

Et la preuve la plus décisive de notre sincérité, c'est l'éloignement des occasions, qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance : obstacles figurés par la pierre qui fermoit l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commence par ordonner qu'on ôte, avant d'opérer le miracle de la résurrection : *Tollite lapidem* ; ôtez la pierre. Second moyen marqué dans notre Evangile.

En effet on voit tous les jours des pécheurs lassés du désordre, qui voudroient revenir à Dieu ; mais qui ne peuvent se résoudre à sortir du milieu de ces objets, de ces lieux, de ces situations, de ces écueils, qui les ont éloignés de lui : ils se persuadent qu'ils pourront éteindre

leurs passions, finir le cours d'une vie désordonnée; en un mot, ressusciter avant que d'ôter la pierre: ils font même quelques efforts; ils s'adressent à des hommes de Dieu; ils prennent des mesures de changement; mais de ces mesures qui n'éloignant pas les périls, n'avancent point leur sûreté; et toute leur vie se passe tristement à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre.

D'où vient cela, mes Frères? c'est que les passions ne commencent à s'affoiblir, que par l'éloignement des objets qui les ont allumées; c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. Vous voulez devenir chaste, et vous vivez au milieu des périls, des liaisons, des familiarités, des plaisirs, qui ont mille fois corrompu votre ame: vous voudriez commencer à faire quelques réflexions sérieuses sur votre éternité, et à mettre quelque intervalle entre la vie et la mort; et vous n'en voulez point mettre entre la mort et les dissipations qui vous empêchent de penser à votre salut; et vous attendez que le goût d'une vie chrétienne vous vienne au milieu des agitations, des plaisirs, des inutilités, des espérances humaines, dont vous ne voulez rien rabattre: vous voulez que votre cœur se fasse de nouvelles inclinations au milieu de tout ce qui nourrit et fortifie les anciennes, et que la lampe de la foi et de la grace, se rallume au milieu des vents et des tempêtes,

elle qui dans le secret même du sanctuaire, s'éteint souvent, faute d'huile et de nourriture, et fait aux ames tièdes et retirées, un danger de la sûreté même de leur retraite.

Vous venez nous dire après cela que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Et comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? Mais quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous, qui n'a jamais de suite, qui ne conduit jamais à rien de réel, et n'a aucune démarche sérieuse de changement? c'est-à-dire, vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien; vous voudriez vous sauver, comme vous vous êtes perdu; vous voudriez que les mêmes mœurs qui ont éloigné votre cœur de Dieu, l'en rapprochassent; et que ce qui a été jusqu'ici l'occasion de votre perte, devînt lui-même la voie et la facilité de votre salut. Commencez par éloigner les occasions, qui ont été tant de fois, et qui sont encore tous les jours l'écueil de votre innocence; ôtez la pierre, qui ferme l'entrée de la grace à votre ame: *Tollite lapidem*; après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage. Alors séparé de tous les objets, qui nourrissoient en vous des passions injustes, vous pourrez lui dire: C'est à vous maintenant, ô mon Dieu! à changer mon cœur: je vous ai sacrifié tous les attachemens qui pouvoient le retenir encore; j'ai éloigné de moi tous les écueils, où ma foiblesse auroit pu encore faire naufrage; j'ai

changé tous les dehors qui dépendoient de moi : c'est à vous, Seigneur ! qui seul pouvez changer les cœurs, à faire maintenant le reste, à briser les liens invisibles, à surmonter les obstacles intérieurs, à triompher de ma corruption toute entière; j'ai ôté la pierre fatale, qui m'empêchoit d'entendre votre voix; faites-la retentir à présent jusque dans l'abîme où je suis encore enseveli; ordonnez-moi de sortir de ce tombeau fatal, de ce lieu d'infection et de pourriture; mais ordonnez-le-moi avec cette parole puissante, qui se fait entendre aux morts, et qui est pour eux une parole de résurrection et de vie : confiez-moi à vos disciples, pour me délier de ces liens qui tiennent toutes les puissances de mon ame captives; et que le ministère de votre Eglise mette le dernier sceau à ma résurrection et à ma délivrance.

Et voilà, mes Frères, le dernier moyen proposé dans notre Evangile. Dès que la pierre fut ôtée, le Sauveur dit à haute voix : *Lazare, sortez dehors*. Lazare sort, encore les pieds et les mains liés; et Jésus-Christ le remet à ses disciples pour le délier : *Solvite et sinite abire*.

Remarquez ici, mes Frères, que Jésus-Christ n'ordonne aux disciples de délier Lazare, qu'après qu'il s'est montré tout entier hors du tombeau. Il faut se manifester à l'Eglise, dit saint Bernard, avant de recevoir par son ministère le bienfait de notre délivrance. *Lazare, sortez dehors* ; c'est-à-dire, continue ce Père, jusques à quand demeurerez-vous caché et enseveli au dedans de

votre conscience? jusques à quand célerez-vous votre iniquité dans votre sein? *Quousquè conscientiæ tuæ caligo te detinet?* (S. Bern.)

Vous n'ignorez pas sans doute, mes Frères, que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le canal et le ministère de l'Eglise, et qu'il faut venir découvrir et présenter nos liens à la piété des ministres, qui seuls ont l'autorité de lier et de délier sur la terre; ce n'est pas sur quoi vous avez besoin d'être instruits. Mais je dis qu'afin que la conversion soit solide et durable, il faut se montrer tout entier hors du tombeau comme Lazare. Il ne s'agit pas ici d'une confession ordinaire: un pécheur invétéré doit remonter jusqu'à son enfance; jusqu'à la première naissance de ses passions; jusques aux commencemens de sa vie, qui ont été ceux de ses crimes. Il ne faut plus laisser de doutes et d'obscurités dans la conscience; laisser dans les ténèbres les premières mœurs, sous prétexte qu'elles ont été déjà révélées au prêtre: il faut une manifestation universelle; ne compter pour rien tout ce qu'on a fait jusqu'ici; les sacremens reçus, et les confessions faites dans la vie mondaine et déréglée, les mettre même au nombre de nos crimes; regarder la conscience comme un cahos, où jusqu'ici on n'a pas porté la lumière, et sur laquelle toutes nos fausses pénitences passées n'ont fait que répandre de nouvelles ténèbres.

Car, hélas, mes Frères! une ame qui revient à Dieu après les égaremens du monde et des

passions, doit présumer qu'ayant vécu jusque-là dans des affections et des habitudes criminelles, tous les sacremens reçus en cet état ont été pour elle des profanations et des crimes.

Premièrement, parce que n'ayant jamais eu de douleur véritable de ses fautes, ni par conséquent de volonté sincère de s'en corriger, les remèdes de l'Eglise, loin de la purifier, ont achevé de la souiller, et de rendre ses maux plus incurables.

Secondement, parce qu'elle ne s'est jamais connue elle-même; et qu'ainsi elle n'a pu se faire connoître au tribunal. Car, hélas, mes Frères! le monde au milieu duquel cette ame a toujours vécu, et où elle a toujours pensé et jugé de tout comme le monde; le monde, dis-je, ne trouvant de sensé et de raisonnable, que ses maximes et ses façons de penser; le monde connoît-il assez la sainteté de l'Evangile, les obligations de la foi, l'étendue des devoirs, pour entrer dans le détail des transgressions que la foi condamne?

Troisièmement enfin, parce que, quand même elle auroit connu toutes ses misères, n'en ayant jamais eu de douleur sincère, elle n'a pu les faire connoître; car il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, et représenter au naturel les maux qu'elle sent et qu'elle abhorre: il faut avoir le cœur touché pour savoir se faire entendre sur les plaies et les misères du cœur même: un pécheur touché d'une passion profane, en parle plus vivement, plus éloquemment: rien ne lui échappe

échappe des maux insensés et déplorables qu'il endure : il entre dans tous les replis de son cœur, ses jalousies, ses craintes, ses espérances. Comme il n'y a que l'esprit de l'homme, dit l'Apôtre, qui sache ce qui se passe dans l'homme, il n'y a que le cœur aussi qui puisse savoir ce qui se passe dans le cœur. La douleur donne des yeux pour tout voir, et des paroles pour tout dire; elle a un langage que rien ne sauroit imiter : ainsi une ame mondaine, et encore liée par le cœur à tous ses désordres, a beau venir s'accuser, elle ne sauroit se faire connoître : sans avoir un dessein formel de dissimuler ses plaies, elle ne les montre jamais dans toute leur horreur, parce qu'elle ne les sent pas et n'en est pas frappée elle-même : ses paroles se sentent toujours de l'insensibilité de son cœur, et il est impossible qu'elle montre dans toute leur laideur des difformités qu'elle ne connoît pas et qu'elle aime encore : elle doit donc regarder tout le temps de sa vie passée, comme un temps de ténèbres et d'aveuglement, où elle ne s'est jamais vue qu'avec des yeux de chair et de sang; jamais jugée que par des jugemens de passion et d'amour-propre; jamais accusée qu'avec un langage d'erreur et d'impénitence; jamais montrée que dans un jour faux et imparfait. Ce n'est donc pas assez d'ôter la pierre du tombeau, il faut que cette ame criminelle en sorte elle-même; qu'elle se montre, pour ainsi dire, au grand jour; qu'elle manifeste toute sa vie, et que depuis le premier âge jusqu'au jour heureux de

sa délivrance, rien ne puisse échapper aux yeux des ministres prêts à la délier.

Mais cette démarche, dites-vous, a des difficultés qui peuvent jeter le trouble, l'embarras, le découragement dans la conscience, et suspendre la résolution d'un changement de vie. Quoi! mes Frères, vous entrez dans des discussions si pénibles et si infinies, pour éclaircir vos affaires temporelles; et pour établir l'ordre et la sûreté dans votre conscience, et pour ne laisser plus rien de douteux dans l'affaire de votre éternité, vous vous plaindriez dès qu'il doit vous en coûter quelques soins et quelques recherches? Vous dites si souvent vous-mêmes, quand il s'agit d'une démarche décisive pour la ruine et pour la conservation de votre fortune, qu'il ne faut rien risquer, rien négliger; qu'il faut tout voir soi-même, tout éclaircir, tout approfondir, et n'avoir rien à se reprocher; et cette maxime si raisonnable sur des intérêts passagers et frivoles, le seroit moins sur le grand et sur l'unique intérêt du salut?

Ah, mes Frères! que nous avons peu de foi! Et qu'avons-nous de plus important en cette vie, que le soin de mettre en état ce compte redoutable, que nous devons rendre au juge éternel, et au scrutateur de nos cœurs et de nos pensées? c'est-à-dire, le soin de régler notre conscience, d'en dissiper les ténèbres, d'en purifier les souillures, d'en éclaircir les intérêts éternels, d'en assurer les espérances; nous assurer nous-mêmes, autant que la condition présente le permet, de

son état et de ses dispositions ; et n'aller pas paroître devant Dieu comme des insensés, inconnus à nous-mêmes, incertains de ce que nous sommes, et de ce que nous devons être pour toujours. Tels sont les moyens de conversion marqués dans le miracle de la résurrection de Lazare : achevons l'histoire de notre Evangile ; et voyons quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à l'opérer.

TROISIÈME PARTIE.

Pour entrer d'abord dans notre sujet, et ne pas perdre de vue la suite de l'Evangile ; le premier motif que le Sauveur paroît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs. *Seigneur*, lui disent-elles, *celui que vous aimez est malade :* et voilà, mes Frères, le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur ; les larmes et les prières des ames justes qui la demandent.

Oui, mes Frères, soit que le Seigneur veuille par-là rendre la vertu plus respectable aux pécheurs, en ne leur accordant des graces que par l'entremise des ames justes ; soit qu'il ait dessein de lier plus étroitement ses membres, et de les consommer dans l'unité et dans la charité, en rendant les ministères des uns, utiles et nécessaires aux autres ; il est certain que c'est dans les prières des gens de bien, que la conversion des plus

grands pécheurs trouve tous les jours sa source. Comme tout se fait pour les justes dans l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux: et comme les pécheurs n'y sont soufferts que pour exercer leur vertu, ou ranimer leur vigilance, ils n'y sont rappelés aussi de leurs égaremens que pour consoler leur foi, et récompenser leurs gémissemens et leurs prières.

C'est donc un commencement de justice pour les plus grands pécheurs, que d'aimer les ames justes; c'est un préjugé de vertu, que de la respecter dans ceux qui la pratiquent; c'est une espérance de conversion, que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à notre salut; et quand même notre cœur gémiroit encore sous des liens injustes, et que l'amour du monde et des plaisirs nous éloigneroit encore de Dieu, dès que nous commençons à aimer ses serviteurs, nous faisons comme le premier pas dans son service. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent; et que le goût de la vertu n'est pas loin, dès que nous pouvons goûter ceux que la vertu seule rend aimables.

D'ailleurs, les justes instruits par nous-mêmes de nos foiblesses, les ont sans cesse présentes devant le Seigneur: ils gémissent devant lui sur les chaînes qui nous lient encore au monde et à ses amusemens: ils lui offrent quelques foibles desirs de vertu, que nous leur confions quelquefois,

pour obliger sa bonté à nous en accorder de plus vifs et de plus efficaces : ils portent jusqu'aux pieds de son trône quelques commencemens de bien qu'ils ont aperçu en nous, pour nous en obtenir de sa miséricorde la perfection et la plénitude. Plus touchés de nos malheurs que de leurs besoins, ils s'oublient saintement eux-mêmes pour sauver leurs frères qui périssent à leurs yeux : eux seuls nous aiment pour nous-mêmes, parce qu'eux seuls n'aiment en nous que notre salut : le monde peut nous donner des créatures, des adulateurs, des compagnons de plaisir, de société, de débauche ; mais la vertu toute seule nous donne des amis.

Et c'est ici, où vous qui m'écoutez, qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde et des passions, et qui depuis, touchées de la grace, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur ; c'est ici où vous devez vous souvenir que désormais un des plus importans devoirs de votre nouvelle vie, est de demander continuellement à Jésus-Christ, comme la sœur de Lazare, la résurrection de vos frères ; la conversion de ces ames infortunées, qui ont été les complices de vos passions criminelles, et qui encore sous la puissance de la mort et du péché, traînent tristement leurs chaînes dans les voies du monde et de l'égarement. Vous devez dire sans cesse à Jésus-Christ dans l'amertume de votre cœur, comme la sœur de Lazare : *Seigneur, celui que vous aimez est malade ;* ces ames pour qui j'ai été un

écueil, et qui vous ont moins offensé que moi, sont cependant encore dans les ténèbres de la mort, et dans la corruption du péché; et je jouis d'une délivrance dont j'étois plus indigne qu'elles! Ah! Seigneur! le plaisir que j'ai d'être à vous ne sera jamais parfait, tandis que je verrai mes frères périr tristement à mes yeux: je ne jouirai qu'à demi du fruit de vos miséricordes, tandis que vous les refuserez à des ames pour qui j'ai été moi-même une occasion funeste de chute; et je ne croirai jamais que vous m'ayez pardonné mes crimes, tandis que je les verrai encore subsister dans les pécheurs que mes exemples et mes passions ont éloignés de vous: *Domine, ecce quem amas infirmatur*.

Ce n'est pas, mes Frères, que vous deviez si fort compter sur les prières des gens de bien, que vous attendiez d'elles seules le changement de votre cœur et le don de la pénitence. Car c'est là une illusion assez ordinaire parmi les personnes, surtout les plus élevées dans le monde: on croit qu'en respectant la vertu; qu'en favorisant les gens de bien; qu'en les intéressant à solliciter auprès de Dieu notre conversion, nos chaînes tomberont d'elles-mêmes, sans qu'il nous en coûte aucun effort pour nous en dégager: on se rassure sur ce reste de foi et de religion, qui nous rend la vertu dans les autres encore chère et respectable: on se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point de libertinage et d'impiété, si commun dans le monde, qui fait de

la vertu, des censures et des dérisions publiques. Mais hélas ! mes Frères, il ne servit de rien au roi Jéhu d'avoir rendu des honneurs publics au saint homme Jonadab; ses vices subsistoient toujours avec le respect qu'il eut pour la vertu de l'homme de Dieu. Il fut inutile à Hérode d'honorer la piété de Jean-Baptiste, et d'aimer même la sainte liberté de ses discours : la déférence qu'il eut pour le Précurseur, lui laissa toujours tout l'emportement de sa passion criminelle. Les honneurs que nous rendons à la vertu attirent des secours à notre foiblesse; mais ils ne justifient pas nos égaremens : les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins; mais non pas plus indulgent pour nos crimes : elles nous obtiennent la victoire des passions que nous commençons à détester; mais non pas de celles que nous aimons, et dans lesquelles nous voulons continuer de vivre : en un mot, elles aident nos bons desirs, mais elles n'autorisent pas notre impénitence.

Le miracle de la résurrection de Lazare apprend donc aux ames justes à solliciter la conversion de leurs frères; mais la conversion et la délivrance de leurs frères, sert encore à ranimer leur tiédeur et leur lâcheté. Second motif que se propose Jésus-Christ : il veut réveiller par la nouveauté de ce prodige, la foi de ses disciples encore foible et languissante : *Gaudeo propter vos, ut credatis.*

Et tel est le fruit que Jésus-Christ se propose

tous les jours des miracles de sa grace ; il opère à vos yeux des conversions soudaines et surprenantes, vous qui marchez depuis long-temps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces ames depuis peu ressuscitées, votre tiédeur et votre indolence. Oui, mes Frères, rien n'est plus propre à nous couvrir de confusion, et à nous faire trembler sur les infidélités que nous mêlons à une piété tiède et languissante, que de voir une ame ensevelie, il n'y a qu'un moment, dans la corruption de la mort et du péché, et dont les égaremens avoient peut-être servi de matière à la vanité de notre zèle, et à la malignité de nos censures ; de la voir, dis-je, un instant après vivifiée par la grace, libre de ses chaînes, marcher à pas de géant dans la voie de Dieu, plus avide de mortifications, qu'elle ne l'avoit été de plaisirs ; plus séparée encore du monde et de ses amusemens, qu'elle n'y avoit paru attachée ; se disputer les délassemens les plus innocens ; ne mettre presque point de bornes à la vivacité et aux transports de sa pénitence ; et faire tous les jours de nouveaux progrès dans la piété : tandis que nous, après bien des années de vertu, hélas ! nous languissons encore dans les commencemens de cette sainte carrière ; tandis que nous, après tant de graces reçues, après tant de vérités connues, après tant de sacremens fréquentés, hélas ! nous tenons encore au monde et à nous-mêmes par mille liens injustes ; nous en sommes encore aux premiers élémens de la foi et

de la vie chrétienne; et plus éloignés encore que nous ne l'étions au commencement, de ce zèle et de cette ferveur qui fait tout le prix et toute la sûreté d'une piété fidèle.

Mes Frères, la prédiction terrible de Jésus-Christ s'accomplit tous les jours à nos yeux. Des publicains et des pécheurs, des personnes d'une conduite scandaleuse, même selon le monde, et aussi éloignées du royaume de Dieu, que l'Orient l'est de l'Occident, se convertissent, font pénitence, surprennent le monde par le spectacle d'une vie retirée, mortifiée, et reposeront dans le sein d'Abraham et de Jacob; et peut-être que nous, qu'on regarde comme es enfans du royaume; peut-être que nous, dont les mœurs n'offrent rien aux yeux du monde que de régulier et de louable; peut-être que nous, qu'on propose comme des modèles de conduite et de vertu; peut-être que nous, que le monde canonise, et qui nous glorifions du nom et des apparences de la piété, hélas! peut-être nous serons rejetés et confondus avec les infidèles, pour avoir toujours opéré notre salut avec négligence, et conservé un cœur encore tout mondain au milieu des œuvres de la piété même: *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* (Matth. 8. 12.)

Ainsi, mes Frères, vous que ce discours regarde, ne jugez pas de vous-mêmes, en vous comparant en secret à ces ames désordonnées, que le monde et les passions entraînent. On peut

être plus juste que le monde, et ne l'être pas encore assez pour Jésus-Christ : car le monde est si corrompu, l'Evangile y est si ignoré, la foi si éteinte, les règles et les vérités si affoiblies, que ce qui est vertu par rapport à lui, peut-être encore une grande iniquité devant Dieu.

Comparez-vous plutôt à ces saints pénitens, qui édifièrent autrefois l'Eglise par le prodige de leurs austérités, et dont la vie nous paroît encore aujourd'hui si incroyable ; à ces martyrs généreux qui livroient leurs corps pour la vérité, et qui, au milieu des plus cruels tourmens, étoient transportés de joie à la vue des promesses éternelles ; à ces fidèles des premiers temps, qui mouroient tous les jours pour Jésus-Christ, et qui dans les persécutions, et dans la perte de leurs biens, de leurs enfans, de leur patrie, croyoient tout posséder, parce qu'ils n'avoient pas perdu la foi et l'espérance d'une vie meilleure : voilà les modèles sur lesquels vous devez mesurer votre vertu, pour la trouver encore défectueuse et toute mondaine. Si vous ne leur ressemblez pas, en vain ne ressemblez-vous pas au monde, vous périrez comme lui : il ne suffit pas de ne point imiter les crimes des mondains, il faut encore avoir les vertus des justes.

Enfin, non-seulement la bonté de Jésus-Christ dans ce miracle veut préparer à ses disciples et aux Juifs fidèles, un nouveau motif de croire en lui ; mais sa justice y ménage encore aux Juifs incrédules une nouvelle occasion d'endurcissement

et d'incrédulité : dernière circonstance de notre Evangile. Ils prennent des mesures pour le perdre : ils veulent faire mourir Lazare lui-même, pour n'avoir plus au milieu d'eux un témoin si éclatant de la puissance de Jésus-Christ. Ils avoient accordé des larmes à sa mort : *Et Judæos qui venerant cum eâ plorantes :* à peine est-il ressuscité, qu'il ne leur paroît plus digne que de leur fureur et de leur vengeance. Et voilà, mes Frères, le seul fruit que la plupart d'entre vous retirez d'ordinaire des miracles de la grace ; c'est-à-dire, de la conversion, et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une ame criminelle des regards de grace et de salut ; et tandis que livrée à tout l'emportement des passions, elle étoit non-seulement morte dans son péché, mais répandoit partout l'infection et la mauvaise odeur de ses déréglemens et de ses scandales, vous paroissiez touché de ses égaremens et de son ignominie ; vous déploriez le malheur de sa destinée ; vous mêliez vos larmes et vos regrets, aux regrets et aux larmes de ses amis et de ses proches : *Et Judæos qui venerant cum eâ plorantes ;* et le déréglement public de sa conduite trouvoit en vous une douleur et une compassion d'humanité : mais à peine la grace de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie ; à peine sortie du tombeau et de l'abîme de corruption où elle étoit ensevelie, rend-elle gloire à son libérateur par les saintes ardeurs d'une piété tendre et sincère, que vous

devenez les censeurs de sa piété même : vous aviez paru touchés de l'excès de ses vices, et vous faites des dérisions publiques de l'excès prétendu de sa vertu : vous aviez blâmé son ardeur pour les plaisirs, et vous condamnez son amour pour Dieu. Accordez-vous donc avec vous-mêmes ; et faites grace, ou au juste, ou au pécheur.

Oui, mes Frères, si le bonheur d'une ame qui à vos yeux revient de ses égaremens, ne vous fait point d'envie ; si le retour sincère d'un pécheur, qui peut-être autrefois étoit de vos plaisirs et de vos excès, vous laisse toute votre indifférence pour le salut, ah ! du moins n'insultez pas au bonheur de sa destinée ; du moins ne méprisez pas en lui le don de Dieu ; ne trouvez pas dans les miracles mêmes de la grace, si capables de vous ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité ; et ne changez pas les bienfaits de Dieu sur vos frères, en un jugement terrible de justice contre vous.

Vous êtes surpris quelquefois, mes Frères, en lisant l'histoire de notre Evangile, que la dureté et l'aveuglement des Juifs pût résister aux prodiges les plus éclatans de Jésus-Christ : vous ne comprenez pas comment la résurrection des morts, la guérison des aveugles-nés, et tant d'autres merveilles opérées à leurs yeux, ne les forçoient pas à reconnoître la vérité de son ministère et la sainteté de sa doctrine : vous dites qu'il n'en faudroit pas tant pour vous convaincre, qu'un

seul

seul de ces miracles suffiroit, et que vous vous rendriez à l'instant.

Mais, mes Frères, vous vous condamnez par votre propre bouche; car (sans réfuter ici ce vain discours par ces preuves hautes et sublimes que la religion fournit contre l'impiété, et que nous avons employées ailleurs) de bonne foi, n'est-ce pas un miracle plus étonnant et plus difficile, qu'une ame livrée au crime et aux passions les plus honteuses; née avec des penchans de volupté, de fierté, de vengeance, d'ambition; et plus éloignée que personne, par le caractère de son cœur, du royaume de Dieu, et de toutes les maximes de la piété chrétienne; que cette ame renonce tout d'un coup à ses plaisirs, rompe les attachemens les plus vifs, réprime les passions les plus violentes, éteigne, change les inclinations les plus enracinées, oublie les injures, les soins du corps, de la fortune; ne trouve plus de goût qu'à la prière, à la retraite, à la pratique des devoirs les plus tristes et les plus dégoûtans, et offre aux yeux du public un changement, une résurrection si palpable, le spectacle d'une vie si différente de la première, que le monde, que le libertinage lui-même soit forcé de rendre gloire à la vérité de son changement, et qu'on ne la reconnoisse plus elle-même; n'est-ce pas, dis-je, un miracle plus étonnant et plus difficile?

Or, la miséricorde de Jésus-Christ n'opère-t-elle pas tous les jours de ces prodiges à vos yeux? sa parole sainte, quoique dans des bouches

foibles et languissantes, ne ressuscite-t-elle pas encore tous les jours des Lazares? Vous les voyez; vous les connoissez; vous en paroissez surpris; et cependant en êtes-vous touchés? ces merveilles que le doigt de Dieu fait éclater avec tant de majesté, vous rappellent-elles à la vérité et à la lumière? ces changemens mille fois plus surprenans que la résurrection des morts, vous convainquent-ils? vous attirent-ils à Jésus-Christ? vous rendent-ils la foi que vous avez perdue?

Hélas! semblables aux Juifs, tout votre soin est d'en combattre ou d'en affoiblir la vérité. Vous disputez à la grace la gloire de ces prodiges: vous en cherchez les motifs dans des causes tout humaines: vous les régardez comme des prestiges et des impostures: vous attribuez aux artifices de l'homme les plus éclatantes opérations de l'Esprit-Saint: vous voulez qu'une nouvelle vie ne soit qu'un nouveau piége qu'on tend à la crédulité publique, et une voie nouvelle pour mieux arriver à ses fins. Ainsi les œuvres de la toute-puissance de Jésus-Christ, vous endurcissent; ainsi les prodiges mêmes de sa grace consomment votre aveuglement; ainsi vous faites tout servir à votre perte; Jésus-Christ est pour vous une pierre de chute et de scandale, où il auroit dû être une source de vie et de salut. Les exemples des pécheurs vous souillent et vous corrompent; leur pénitence vous révolte et vous endurcit.

Grand Dieu! souffrez donc que pour finir

enfin les égaremens d'une vie toute criminelle, j'élève aujourd'hui ma voix vers vous, du fond de l'abîme où je languis depuis tant d'années : les chaînes impures dont je suis lié, m'attachent par tant de nœuds à la profondeur du gouffre où je traîne mes tristes jours, que malgré tous mes bons desirs, je demeure toujours immobile, et ne saurois presque plus faire d'effort pour me dégager, et retourner à vous, ô mon Dieu ! que j'ai abandonné. Mais, Seigneur, du fond de ce gouffre où vous me voyez lié et enseveli, comme un autre Lazare, j'ai encore du moins la voix du cœur libre pour porter jusqu'au pied de votre trône mes regrets, mes soupirs et mes larmes : *De profundis clamavi ad te, Domine.* (Ps. 129. 1. et seq.)

La voix d'un pécheur qui revient à vous, Seigneur, est toujours pour vous une voix agréable : c'est cette voix de Jacob qui réveille toute votre tendresse, lors même qu'elle ne vous présente que des mains d'Esaü, et toutes pleines encore de sang et de crimes : *Domine, exaudi vocem meam.*

Ah ! vous avez assez jusqu'ici, Seigneur, détourné vos oreilles saintes de mes discours de licence et de blasphême : rendez-les aujourd'hui attentives aux plus tristes expressions de ma douleur ; et que la nouveauté du langage que je vous tiens, ô mon Dieu ! attire à ma prière une attention plus favorable : *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.*

Je ne viens pas ici, grand Dieu ! excuser de-

vant vous mes désordres, en vous alléguant les occasions qui m'ont séduit, les exemples qui m'ont entraîné, le malheur de mes engagemens, et le caractère de mon cœur et de ma foiblesse: cachez-vous, Seigneur, les horreurs de ma vie passée: le seul moyen de les excuser, c'est de ne vouloir pas les regarder et les connoître: hélas! si je n'en puis soutenir moi-même le seul spectacle; si mes crimes fuient et craignent mes propres yeux, et s'il faut que j'en détourne la vue pour ménager mes terreurs et ma foiblesse; comment pourroient-ils, Seigneur, soutenir la sainteté de vos regards, si vous les examinez avec cet œil de sévérité, qui trouve des taches dans la vie la plus pure et la plus louable? *Si iniquitates observaveris, Domine; Domine, quis sustinebit?*

Mais vous n'êtes pas, Seigneur, un Dieu semblable à l'homme, à qui il en coûte toujours de pardonner et d'oublier les outrages d'un ennemi: la bonté et la miséricorde sont nées dans votre sein éternel; la clémence est le premier caractère de votre être suprême; et vous n'avez point d'ennemis, que ceux qui ne veulent pas mettre leur confiance dans les richesses abondantes de vos miséricordes: *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.*

Oui, Seigneur! à quelque heure qu'une ame criminelle revienne à vous; dès le matin de la vie, ou sur le déclin de l'âge; après les éga-

remens des premières mœurs, ou après une vie entière de dissolution et de licence, vous voulez, ô mon Dieu! qu'on espère encore en vous; et vous nous assurez que le plus haut point de nos crimes, n'est encore que le premier dégré de vos miséricordes : *A custodiâ matutinâ usquè ad noctem speret Israel in Domino.*

Mais aussi, grand Dieu! si vous exaucez mes desirs; si vous me rendez une fois la vie et la lumière que j'ai perdue; si vous brisez ces chaînes de la mort qui me lient encore; si vous me tendez la main, pour me retirer de l'abîme où je suis plongé, ah! je ne cesserai, Seigneur, de publier vos miséricordes éternelles: j'oublierai le monde entier, pour ne plus m'occuper que des merveilles de votre grace sur mon ame : je rendrai gloire tous les momens de ma vie au Dieu qui m'aura délivré : ma bouche, fermée pour jamais à la vanité, ne pourra plus suffire aux transports de mon amour et de ma reconnoissance; et votre créature, qui gemit encore sous l'empire du monde et du péché, rendue à son Seigneur véritable, bénira son libérateur dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

AVIS.

On s'apercevra, sans doute, en lisant le Sermon suivant, que les vérités qu'il renferme ont déjà été traitées dans les deux discours que l'on trouve le jeudi de la troisième semaine de Carême, intitulés, l'un : *De l'incertitude de la justice dans la tiédeur* ; et l'autre : *De la certitude d'une chute dans la tiédeur*. Comme la matière est extrêmement importante, et mérite d'être traitée avec soin, elle s'étendit si fort entre les mains du Père Massillon, lorsqu'il voulut la remanier, qu'il lui fut impossible de tout renfermer dans un seul discours : il prît donc le parti d'en faire deux, et de traiter séparément les deux vérités qu'il avoit d'abord réunies.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile pour les personnes qui se destinent à la chaire, qu'elles voient comment ce grand homme savoit présenter les mêmes sujets sous différens points de vue, et donner un nouveau jour et une nouvelle force à de vérités sur lesquelles on auroit cru qu'il n'y avoit plus rien à dire. Nous ne faisons point l'analyse de ce Sermon : celles qui ont été faites des deux Sermons, *sur la tiédeur*, peuvent servir pour celui-ci.

SECOND SERMON

POUR

LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE DE CARÊME.

SUR LES FAUTES LÉGÈRES.

Infirmitas hæc non est ad mortem.

Cette maladie ne va point à la mort. **Jean. 11. 4.**

Ce que le Sauveur dit aujourd'hui de la maladie de Lazare, nous le disons souvent des maux de notre ame, mes chers auditeurs : cependant sous prétexte que la plupart de nos foiblesses ne sont pas du nombre de celles qui conduisent à la mort, et qu'elles ne touchent pas au fonds de la grace et de la justice qui est en nous, nous les regardons comme légères et presque de nulle conséquence dans la vie chrétienne. Cette erreur si dangereuse est pourtant commune au juste, et au pécheur; au mondain, et au solitaire; au prêtre appliqué à l'autel saint, et à l'homme engagé dans le tumulte du siècle; à la vierge consacrée au Seigneur, et à la femme chrétienne,

partagée entre Jésus-Christ et les soins du mariage. Jugez de l'importance de cette matière par son étendue : tout le monde presque regarde des mêmes yeux ces infidélités journalières et habituelles, que le poids de la corruption semble rendre inévitables à la piété la plus attentive : on se les permet sans scrupule ; on s'en reconnoît coupable sans componction ; on s'en accuse sans amendement ; on vit sans nulle précaution pour les éviter ; et de là cette indolence et cette mollesse dans les voies du salut, qui damnent tant de personnes, nées d'ailleurs avec des principes de vertu et des sentimens heureux pour le ciel.

Cependant, mes Frères, la fidélité à nos moindres obligations est la pratique la plus essentielle à la piété chrétienne : elle seule fait les justes ; à elle seule les promesses de la persévérance sont faites ; à elle seule les saints qui nous ont précédés doivent la couronne d'immortalité dont ils jouissent. Il n'est point de piété véritable sans cette exactitude ; et l'état où l'on se borne à observer l'essentiel de la loi, en se permettant toutes les transgressions qui ne sont pas renfermées dans le précepte, est un état chimérique dans les principes de la religion ; un état où personne n'a pu encore atteindre, et dont aucun saint ne nous a laissé le modèle.

En effet, ce qui nous abuse ici, c'est que nous n'envisageons les infidélités dont je parle, que par rapport à la loi dont elles ne violent pas les

points principaux; et de ce côté-là, elles nous paroissent légères : mais cette règle de nos jugemens est très-défectueuse, puisque la malice de nos œuvres ne se prend pas seulement du côté de la loi qu'elles blessent, mais encore du côté du cœur qui les produit, et des suites où elles nous conduisent. Or, voilà les deux endroits par où je prétends vous faire considérer aujourd'hui les infidélités légères, et cet état de tiédeur et de mollesse dont je parle; et vous conviendrez que l'idée de légèreté qu'on leur attache, est une idée fort injuste. Premièrement, nous examinerons la corruption du principe d'où elles partent d'ordinaire; et du moins elles vous paroîtront fort souillées : première réflexion. Secondement, nous en suivrons les effets; et vous ne pourrez vous empêcher de convenir que du moins elles vous seront tôt ou tard funestes : dernière réflexion. Ainsi, soit que vous les considériez dans leur principe, ou dans leurs suites, vous ne les regarderez plus comme légères, et vous tremblerez sur un état si peu sûr pour le salut. Développons ces deux importantes vérités. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si les hommes avoient seulement de la majesté de Dieu l'idée que la foi devroit leur en donner, il seroit inutile de venir ici justifier sa loi, et prouver que tout ce qui l'offense ne peut être

léger. La sainteté et l'excellence de sa nature, opposée à la profondeur de notre néant, donne aux outrages que nous lui faisons, quelque légers qu'ils nous paroissent, une énormité qui nous est inconnue, mais toujours qui croit à proportion de notre bassesse, et de la grandeur de l'Etre que nous offensons. Aussi, mes Frères, lorsqu'un royaume frappé de plaies, des murmurateurs engloutis, des téméraires dévorés par le feu du ciel, et mille punitions soudaines et éclatantes, servoient comme d'appareil auprès d'un peuple charnel à la majesté du Dieu d'Abraham; sa loi paroissoit terrible et vénérable dans ses plus légères circonstances. Un peu de bois secrètement amassé pour secourir sa propre indigence, étoit un violement du sabbat, et une prévarication digne de mort : une jalousie naissante, un seul murmure étoit puni de lèpre dans la sœur même du conducteur d'Israël, et vous rendoit anathème au reste du peuple; une simple défiance dans les plus cruelles perplexités, vous fermoit l'entrée de la terre de Chanaan, et ne laissoit à Moïse même que la triste consolation de mourir après l'avoir saluée de loin : enfin, un léger butin réservé des dépouilles de Jéricho, livroit l'armée du Seigneur en proie aux nations, et vous rendoit coupable d'un crime qui ne pouvoit plus être expié que dans votre sang.

Et certes, mes Frères, si nous ne considérions que la grandeur de l'Etre-Suprême; ce qui lui déplaît, ce qui l'offense, pourroit-il jamais pa-

roître léger ? si Dieu n'écoutoit que le soin de sa gloire, et ce qu'exige son infinie majesté, outragée par la créature, toutes les fois que méprisant ses commandemens, nous lui désobéissons, même dans les choses les moins considérables; que n'aurions-nous pas à craindre ? Ce n'est pas que je veuille ici confondre les fautes vénielles avec les fautes mortelles; la différence est bien grande : les premières ne nous privent pas de l'amour de Dieu, quoiqu'elles l'affoiblissent; les autres bannissent la charité de notre cœur : les premières ne font que contrister l'Esprit-Saint dans nos ames; les autres l'y éteignent tout-à-fait : mais néanmoins toute infidélité, quelque légère qu'elle puisse être, est en un sens très-véritable, une préférence injuste que nous faisons de la vile créature au Créateur. En violant la loi de Dieu dans les points les moins essentiels, il est vrai de dire en un sens, que nous préférons le plaisir injuste, qui nous revient de cette légère transgression, à la loi de Dieu, à Dieu lui-même qui nous la défend : or, la préférence de la créature à Dieu, dans quelque circonstance que ce soit, quelque petite qu'elle soit, n'est-elle pas un outrage que nous lui faisons ? et un outrage fait à un Etre si grand, si saint, si digne de nos hommages, pourra-t-il jamais être regardé comme une bagatelle, surtout si nous faisons attention que nous sommes dans l'impossibilité de trouver dans notre propre fonds, de quoi expier une seule de ces fautes, et qu'elles ne peuvent être lavées que dans le sang du Fils de Dieu ?

Mais ce n'est pas à ces considérations que je prétends m'arrêter aujourd'hui : je ne veux point prendre hors de vous-même le danger de cet état qui vous paroît si sûr ; et pour ne laisser ici aucune évasion à l'erreur que je combats, je veux les considérer, ces fautes, dans la disposition même de votre cœur d'où elles partent ; et voici toutes les réflexions qui m'ont paru décisives sur cette vérité si importante : je vais vous les proposer simplement et sans art ; écoutez-les attentivement, je vous prie.

Premièrement, dès-là que vous ne vous disputez plus ces infidélités légères, et que vous vous faites comme un état de la simple exemption du crime, c'est-à-dire de la tiédeur et de la négligence ; dès lors vous renoncez au desir de votre perfection ; vous n'êtes plus contristé des foiblesses et des chutes qui vous retardent sur votre route ; vous ne vous proposez plus d'avancer pour atteindre à ce point où Dieu vous demande, et vers lequel sa grace ne cesse de vous pousser en secret. Cependant il vous est ordonné d'être parfait, parce que le Père céleste, que vous servez, est parfait. Je dis ordonné ; car quoique le degré de perfection ne soit pas renfermé dans le précepte, tendre à la perfection, travailler à la perfection, est néanmoins un commandement et un devoir indispensable à tout chrétien. Donc dès-là que vous vous bornez à ce que vous jugez l'essentiel de la loi ; que vous vous permettez toutes les transgressions légères qui ne donnent

pas

pas la mort à l'ame, vous ne songez plus à devenir parfaits : vous laissez là cet ouvrage auquel Jésus-Christ vous a ordonné de travailler. Or, je vous le demande : cette disposition toute seule, qui n'est autre chose qu'un mépris formel, une transgression certaine de ce grand commandement qui vous oblige d'être parfait, c'est-à-dire, de travailler à le devenir, est-elle une preuve que votre ame soit vivante aux yeux de Dieu ? et ne doit-elle pas au moins vous inspirer des doutes sur votre état ?

Secondement, cette attention toute seule que vous apportez à examiner si une offense est vénielle, ou si elle va plus loin ; à disputer au Seigneur tout ce que vous pouvez lui refuser sans crime ; à n'étudier la loi que pour connoître jusqu'à quel point il vous est permis de la violer : cette seule attention, dis-je, ne peut partir que d'un fonds d'amour-propre ; d'un fonds où la foi et la charité sont au moins bien languissantes : d'un fonds ennemi de la croix de Jésus-Christ ; d'un fonds où l'Esprit de Dieu ne paroît pas régner ; car il n'est que les enfans prodigues qui chicanent ainsi avec le Père céleste, qui veuillent user de leurs droits à la rigueur, et prendre tout ce qui leur appartient ; il n'est que les vierges folles qui attendent ainsi l'extrémité pour obéir à l'époux.

Troisièmement en effet, cette disposition qui fait qu'on se permet tout ce qu'on ne croit pas digne d'une peine éternelle, est la disposition

d'un esclave et d'un mercenaire ; c'est-à-dire, que si l'on pouvoit se promettre une pareille indulgence pour la transgression des points essentiels de la loi, on les violeroit avec autant de facilité, qu'on viole les moindres ; c'est-à-dire, que lorsqu'on est fidèle au commandement, ce n'est pas la justice que l'on aime, c'est la peine que l'on craint ; ce n'est pas le Seigneur qu'on se propose, c'est soi-même ; car tandis que sa gloire seule y est intéressée, et qu'il ne doit nous revenir aucun dommage de nos infidélités, ah ! nous ne craignons plus de lui déplaire : nous excusons même ces fautes en disant qu'elles ne donnent pas la mort à l'ame ; c'est-à-dire, qu'elles ne font que déplaire à Dieu, sans nous mériter une peine éternelle : ce qui le regarde ne nous touche pas ; son honneur n'entre pour rien dans le discernement que nous faisons des actions permises et défendues : c'est notre pur intérêt qui règle là-dessus notre fidélité. Or, je vous demande, est-ce là la situation d'une ame qui aime encore ? et comment appeler une disposition si injurieuse à Dieu ? peut-on ne pas craindre qu'elle ne soit criminelle ? La charité, que vous croyez pourtant avoir, cherche-t-elle ainsi ses propres intérêts ? Ah ! quand on aime véritablement, tout ce qui déplaît à ce qu'on aime, nous touche : on ne s'avise pas de peser jusqu'à quel dégré on peut lui déplaire sans mériter ses châtimens, pour prendre là-dessus ses mesures, et l'offenser dès-lors qu'il n'y aura plus de supplice à craindre : cette suppu-

tation part d'un cœur qui n'aime point du tout. Vous voudriez savoir si ce jeu, ce spectacle, cette liberté, ce discours qui nuit à la réputation de votre frère, ces plaisirs, ce luxe, cette omission, cette inutilité de vie est une offense vénielle ou mortelle. Vous savez qu'elle déplaît au Seigneur; car ce point n'est pas douteux: et cela ne vous suffit pas pour vous l'interdire? et vous voudriez savoir encore si elle lui déplaît jusques à mériter une peine éternelle? et tout votre soin est d'éclaircir si c'est un crime digne de l'enfer? Eh! vous voyez bien, mon cher auditeur, que cette recherche n'aboutit plus qu'à vous-même; que votre disposition va à ne compter pour rien le péché, en tant qu'il est offense de Dieu, et qu'il lui déplaît (motif essentiel cependant qui doit vous le rendre haïssable); que vous ne servez pas le Seigneur dans la sincérité et dans la justice; que votre piété n'est qu'un naturel timide, qui n'ose s'exposer aux menaces terribles de la foi; que vous ressemblez à ce serviteur infidèle, qui avoit caché son talent, parce que le maître étoit austère, mais qui hors de là l'eût dissipé en folles dépenses; et que dans la préparation du cœur à laquelle seule le Seigneur regarde, vous êtes peut-être un enfant de mort et un transgresseur déclaré de la loi.

En quatrième lieu, cet état de relâchement et d'infidélité, sans avoir même égard aux dispositions qui vous y ont conduit; cet état en lui-même est un état fort douteux, dont nul docteur

ne voudroit vous garantir la sûreté; et qui du moins est plus voisin du crime, que de la vertu. En effet, qui peut vous assurer que dans ces recherches secrètes et éternelles de vous-même; dans cette mollesse de mœurs qui fait tout le fonds de votre vie; dans cette attention à vous ménager tout ce qui flatte vos sens; à éloigner tout ce qui vous gêne, même aux dépens de vos moindres obligations, l'amour-propre n'y est pas entré jusqu'à ce point fatal qui suffit pour le faire dominer dans un cœur, et en bannir la charité? Qui pourroit vous dire si dans ces pensées, où votre esprit oiseux a rappelé mille fois des objets ou des événemens périlleux à la pudeur, votre lenteur à les combattre, n'a pas été criminelle; et si les efforts que vous avez faits ensuite n'ont pas été un artifice de l'amour-propre, qui a voulu vous déguiser à vous-même votre crime, et vous calmer sur la complaisance que vous leur aviez déjà accordée? Qui oseroit décider si dans ces aigreurs et dans ces refroidissemens secrets sur lesquels vous ne vous gênez que foiblement, et souvent par bienséance plus que par piété, vous vous en êtes toujours tenu à ce pas glissant, au delà duquel se trouve la haine et la mort de l'ame? Qui sait si dans la sensibilité qui accompagne d'ordinaire vos afflictions, vos contre-temps et vos pertes, ce que vous appelez sentimens inévitables à la nature, ne sont pas un déréglement de votre cœur, un affoiblissement criminel de la foi, et une révolte contre la pro-

vidence ? si dans tous ces soins, où l'on vous voit descendre pour ménager les intérêts de votre fortune, pour relever les graces d'une vaine beauté, il n'y entre pas autant de vivacité qu'il en faut pour former le crime, ou de l'avarice, ou de l'ambition, ou de la volupté ? si dans l'usage de vos sens, et dans cette délicatesse qui ne se refuse rien, et qui ne cherche qu'à réveiller le dégoût par de nouveaux artifices, le plaisir que vous goûtez au delà de la nécessité, n'est pas le vice d'intempérance ?

Grand Dieu ! qui a bien compris les progrès et les diminutions insensibles de votre grace dans les ames ? qui a bien discerné ces bornes fatales qui séparent dans un cœur la vie de la mort, et la lumière des ténèbres ? comme disoit le saint homme Job. Un peu plus, ou un peu moins de complaisances ; un mouvement du cœur plus délibéré, ou plus prompt ; un acte de volonté plus achevé, ou plus imparfait ; une omission où il entre plus ou moins de mépris ; une pensée arrivée seulement jusques au degré qui précède le crime, ou poussée un peu au delà ; ah ! ce sont des abîmes sur lesquels l'homme peu instruit ne peut que trembler, et dont vous réservez la manifestation au jour terrible de vos vengeances. Cependant, mon cher auditeur, vous êtes tranquille dans un état où il n'est pas une seule de vos actions, qui à votre insu, ne puisse être un crime devant Dieu.

Ah ! c'est pour cela que les plus grands saints,

auxquels la conscience ne reproche rien; qui châtient leur corps et le réduisent en servitude; ces hommes toujours attentifs sur eux-mêmes; toujours en garde contre le péché; qui s'abstiennent même des œuvres les plus permises de peur de scandaliser leurs frères; qui opèrent leur salut dans une crainte et un tremblement continuel, ne savent cependant s'ils sont dignes d'amour ou de haine, s'ils portent encore au fond de leur cœur le trésor invisible de la charité, ou s'ils l'ont perdu. Et vous, mon cher auditeur, dans des mœurs toutes sensuelles; vous qui vous permettez tous les jours, de propos délibéré, des infidélités sur la malice desquelles vous ignorez le jugement que Dieu porte; vous qui ne prenez aucun soin de conserver le trésor de la grace, et qui vivez content au milieu des périls, où il est presque impossible de ne pas la perdre; vous qui éprouvez tous les jours ces momens douteux des passions, où malgré toute votre indulgence pour vous-même, vous avez tant de peine à démêler si le consentement n'a pas suivi le plaisir, et si vous vous en êtes tenu à ce dégré périlleux qui sépare l'offense vénielle de la mortelle : vous dont toutes les actions sont presque douteuses; qui êtes toujours à vous demander si vous n'avez pas été trop loin; qui portez des embarras et des regrets sur la conscience, que vous n'éclaircissez jamais à fond : vous qui flottez éternellement entre le crime et les pures fautes, et qui tout au plus pouvez dire, comme David, que vous n'êtes

jamais séparé que d'un petit dégré de la mort : *Uno tantùm gradu, ego morsque dividimur :* (1. Reg. 20. 3.) vous, malgré tant de justes sujets de crainte, vous croiriez conserver encore la charité, et vous vous calmeriez sur vos infidélités visibles et journalières, par une prétendue habitude invisible de justice dont vous ne voyez au dehors que des marques équivoques. Jugez vous-même si votre confiance est bien fondée : je ne veux ici que vous seul pour arbitre. *Vos ipsi judicate quod dico.* (1. Cor. 10. 15.)

Cinquièmement, quoiqu'il soit vrai que tous les péchés ne sont pas des péchés à la mort, comme dit saint Jean, et que la morale chrétienne reconnoisse des fautes qui ne font que contrister l'Esprit-Saint, et d'autres qui le bannissent tout-à-fait de l'ame ; néanmoins les règles qu'elle nous fournit pour les distinguer, ne sauroient être ni sûres ni universelles, du moment qu'on les applique : il s'y trouve toujours par rapport à nous, des circonstances qui leur font changer de nature. C'est donc la disposition du cœur, qui décide de la mesure et de la qualité de nos fautes : souvent ce qui n'est que fragilité ou surprise dans le juste, est malice et corruption dans le pécheur. En voulez-vous des exemples ? Saül, malgré les ordres du Seigneur, épargne le roi d'Amalec, et ce qu'il y a de plus précieux dans les dépouilles de ce prince infidèle : la faute ne paroît pas considérable ; mais comme elle part d'un fonds d'orgueil, de révolte et de vaine complaisance en sa victoire,

cette démarche commence sa réprobation, et l'Esprit de Dieu se retire de lui. Josué, au contraire, épargne les Gabaonites que le Seigneur lui avoit ordonné d'exterminer; il ne va pas le consulter devant l'arche avant de faire alliance avec ces imposteurs : mais comme cette infidélité est plutôt une surprise qu'une désobéissance, et que cette faute part d'un cœur encore soumis, religieux, fidèle; elle est légère aux yeux de Dieu, et le pardon suit de près l'offense.

Or, mon cher auditeur, si ce principe est incontestable, sur quoi vous fondez-vous, lorsque vous regardez vos infidélités comme des fautes légères? connoissez-vous toute la corruption de votre cœur, d'où elles partent? Dieu la connoît, lui qui en est le scrutateur et le juge, et dont les yeux sont bien différens de ceux de l'homme. Mais s'il est permis de juger avant le temps, dites-nous si ce fonds d'indolence et de langueur habituelle qui est en vous; de persévérance volontaire dans un état qui déplaît à Dieu; de mépris délibéré des devoirs que vous ne croyez pas essentiels; d'attention à ne rien faire pour le Seigneur, que lorsqu'il ouvre l'enfer sous vos pieds : dites-nous si tout cela doit former à ses yeux un état fort digne d'un chrétien; et si les fautes qui partent d'un principe si corrompu, peuvent être devant lui fort légères et dignes d'indulgence? Mon Dieu! que vous nous découvrirez de choses nouvelles, lorsque vous viendrez juger les justices, et manifester les secrets des cœurs!

Sixièmement, ce qui doit encore plus vous faire trembler sur votre état de tiédeur et d'indolence, c'est que je ne vois rien en vous qui puisse même vous faire présumer que vous conservez encore cette grace sanctifiante sur laquelle vous comptez tant, parce que vous vous abstenez des crimes grossiers ; car lorsque la charité est encore dans le cœur, elle se manifeste toujours par quelques signes ; c'est un arbre dont la racine est cachée dans l'ame, mais qu'on peut connoître par ses fruits. Or, en premier lieu, le caractère de la charité, c'est de grossir nos fautes à nos propres yeux, dit saint Bernard : elle augmente, elle exagère tout : *Sed aggravat, sed exaggerat universa ;* elle nous fait regarder comme des crimes, des actions qui devant Dieu ne sont que de pures foiblesses ; ce sont là de ces pieuses erreurs de la grace qui ont leur source dans les lumières mêmes de la foi ; c'est ainsi que les justes se regardent toujours comme des pécheurs indignes des miséricordes du Seigneur, et se mettent dans leur esprit, au-dessous de tous leurs frères. Et cependant, mon cher auditeur, c'est cette prétendue charité que vous croyez conserver encore au milieu de votre tiédeur et de toutes vos infidélités, qui vous les fait paroître légères ; c'est parce que vous croyez qu'au fond vous aimez encore le Seigneur, et ne voudriez pas l'offenser dans les points essentiels, que ces fautes journalières vous trouvent si peu sensible ; que vous dites de vous-même qu'à la vérité vous n'êtes

pas un saint, mais qu'aussi vous n'êtes pas bien mauvais : c'est votre charité elle-même qui vous rassure, qui diminue vos fautes à vos yeux, qui vous calme, qui vous endort. Eh! dites-moi, je vous prie, si ce n'est pas là une contradiction? si la charité se dément ainsi elle-même, et si vous devez beaucoup compter sur un amour qui ressemble si fort à la haine?

D'ailleurs, la charité est humble, timide, défiante, sans cesse agitée par ces pieuses perplexités qui la laissent dans le doute sur son état; toujours alarmée par ces délicatesses de la grace, qui la font trembler sur chaque action; qui lui font de l'incertitude où elles la jettent, une espèce de martyre d'amour qui la purifie : elle opère son salut avec crainte et tremblement : cette voie a été dans tous les temps la voie des justes. Or, la charité sur laquelle vous comptez, est tranquille, indolente, présomptueuse : c'est elle qui calme vos frayeurs; qui bannit de votre cœur toutes ces alarmes toujours inséparables de la piété; qui vous établit dans un état de paix et de confiance; qui vous fait dire, comme à cet évêque de l'Apocalypse : Je suis riche; je n'ai besoin de personne. Ah! mon cher auditeur, la charité est-elle si différente d'elle-même? il faut que l'une des deux soit fausse, ou celle que vous croyez avoir, ou celle dont les justes, dans tous les siècles, ont été jusques ici favorisés. Or, je vous demande, décidez vous-même sur laquelle des deux ce terrible soupçon doit tomber.

Enfin, la charité opère partout où elle est : elle ne peut être oiseuse, disent les saints ; c'est un feu céleste, dont rien ne peut empêcher l'activité : il peut être, à la vérité, quelquefois couvert, et comme ralenti par la multitude de nos foiblesses ; mais tandis qu'il n'est pas encore éteint, ah ! il en sort toujours quelques étincelles, des vœux, des soupirs, des efforts, des œuvres : les sacremens la renouvellent ; les mystères saints la raniment ; les prières la réveillent ; les lectures pieuses, les instructions de salut, les spectacles de religion, les saintes inspirations, tout la rallume, lorsqu'elle n'est pas encore éteinte. Il est écrit, au second livre des Machabées, que le feu sacré que les Juifs avoient caché pendant la captivité dans les entrailles de la terre, se trouva au retour couvert d'une mousse épaisse, et parut comme éteint aux enfans des prêtres qui le retrouvèrent sous la conduite de Néhémias. Mais comme ce n'étoit que la surface seule qui étoit couverte, et qu'au dedans ce feu sacré conservoit encore toute sa vertu ; à peine l'eut-on exposé aux rayons du soleil, à peine le ciel eut-il lancé dessus quelques traits de lumière, qu'on le vit se rallumer à l'instant, et offrir aux yeux le spectacle presque d'un grand incendie : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* (2. Mach. 1. 22.) Ah ! voilà, mon cher auditeur, l'image de la tiédeur d'une ame véritablement juste ; voilà ce qui devroit vous arriver, si la multitude de vos infidélités,

si la longueur de votre captivité, et la durée de vos chaînes n'avoit fait que couvrir et ralentir en vous le feu sacré de la charité sans l'éteindre; voilà, dis-je, ce qui devroit vous arriver lorsque vous approchez des sacremens, lorsque vous venez entendre la parole de salut; lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice, lance sur vous quelques traits célestes de sa grace. On devroit alors voir tout votre cœur se rallumer; votre ferveur se renouveler; votre charité vous embraser: vous devriez alors être tout de feu dans la pratique de vos obligations: *Accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur.* Et cependant rien ne vous ranime; les sacremens que vous fréquentez, vous laissent toute votre tiédeur; la parole de l'Evangile que vous entendez, tombe sur votre cœur, comme sur une terre aride où elle produit quelques vains desirs, et est en même temps étouffée; les mouvemens de salut que la grace opère au dedans de vous, n'ont jamais de suites pour le renouvellement de vos mœurs, et expirent presque en naissant: vous traînez partout la même indolence et la même langueur: vous sortez du pied des autels aussi froid que vous y êtes venu: on ne voit point en vous ces renouvellemens de zèle et de ferveur si familiers aux justes, et dont ils prennent les motifs dans leurs propres chutes: ce que vous étiez hier, vous l'êtes aujourd'hui; mêmes infidélités et mêmes foiblesses: vous n'avancez pas d'un seul degré dans la voie du salut, et tout le feu du ciel ne sauroit rallumer cette prétendue

prétendue charité, cachée au fond de votre cœur, sur laquelle vous vous rassurez. Ah, mon cher auditeur ! que je crains qu'elle ne soit éteinte, et que vous ne soyez mort aux yeux du Seigneur. Je ne veux point ici troubler votre conscience ; mais je vous dis que votre état n'est point sûr ; je vous dis seulement que si l'on en juge par les règles de la foi, il est plus vraisemblable que vous êtes dans la disgrace et dans la haine de Dieu.

Hélas ! peut-être le guide spirituel de votre conscience, à qui vous ne venez redire sans cesse que de légères infirmités, et qui ne sauroit voir la corruption du cœur d'où elles partent ; peut-être que persuadé que vous dormez, que vous vous relâchez seulement, il se contente d'animer votre vigilance, et de réveiller votre ferveur ; il pense de vous ce que les disciples disent aujourd'hui de Lazare : *Si dormit salvus erit ;* (Joan. 11. 12.) qu'au fond, ce sommeil, ces chutes légères, cette tiédeur, ne vous conduiront pas à la mort, et ne vous excluront pas du salut. Mais Jésus-Christ qui vous voit tel que vous êtes ; Jésus-Christ qui ne juge pas comme l'homme ; Jésus-Christ déclare que vous êtes mort déja depuis long-temps à ses yeux : *Tunc Jesus dixit eis manifestè :* (Ibid. ℣. 14.) *Lazarus mortuus est.* Cette vérité vous surprend, mes Frères ; mais je serois bien plus surpris si le contraire arrivoit ; car si vous voulez faire attention en second lieu, aux suites que traînent infailliblement

après soi la tiédeur et l'habitude dans les fautes légères, vous conviendrez que quand même il seroit douteux si vous conservez encore la charité, ou si vous l'avez perdue, il est certain que vous ne sauriez la conserver long-temps en cet état : dernière réflexion.

SECONDE PARTIE.

Celui qui méprise les petites choses, dit l'Esprit-Saint, tombera peu à peu dans les grandes; c'est une des plus incontestables maximes de la religion : mépriser les petits devoirs; c'est-à-dire, les violer de propos délibéré; en faire un plan et un état de conduite (car si vous y manquiez quelquefois, seulement par fragilité, ou par surprise, c'est la destinée de tous les justes, et ce discours ne vous regarderoit pas); mais les mépriser dans le sens que je viens de l'expliquer; dans ce sens qui convient à toutes les ames tièdes et infidèles, c'est une voie qui aboutit toujours au crime. Renouvelez votre attention; et voici les motifs sur lesquels je fonde la vérité de cette maxime.

Premièrement, cette voie aboutit tôt ou tard au crime; parce que Dieu se retire de l'ame tiède et infidèle. En effet, mes Frères, l'innocence même des plus justes a besoin d'un secours continuel de la grace : si le Seigneur cesse un moment de veiller sur eux, d'être attentif aux dangers qui les environnent, de les garder comme la prunelle de son œil, de les couvrir de son bouclier, ils de-

viennent la proie du lion rugissant, qui tourne sans cesse autour d'eux pour les dévorer.

La fidélité du juste est donc le fruit des secours journaliers de la grace; mais elle en est aussi le principe : c'est la grace qui opère la fidélité du juste; mais c'est la fidélité du juste qui attire la grace dans son ame. Si vous cessez de correspondre, elle s'arrête : si vous n'offrez plus de vaisseau vide pour la recevoir, cette huile céleste ne coule plus : si vous manquez de faire valoir le talent; on vous l'ôte : si vous négligez de cultiver l'arbre, il sèche peu à peu et on le maudit : si vous vous refroidissez, Dieu se refroidit à son tour : si vous vous bornez à son égard à ces devoirs indispensables que vous ne sauriez lui refuser sans encourir des peines éternelles; il se borne aussi pour vous à ces secours généraux avec lesquels vous n'irez pas loin, avec lesquels vous ne serez jamais fidèle dans la tentation : il se retire de vous à proportion que vous vous retirez de lui; et votre fidélité à le servir est la mesure de celle qu'il apporte à vous protéger.

Eh ! de quoi vous plaindriez-vous, ame infidèle, lorsqu'il en use de la sorte? entrez en jugement avec votre Seigneur, et voyez si sa conduite n'est pas juste. Vous n'êtes plus attentive à lui plaire; il ne l'est plus à vous favoriser : vous négligez mille occasions où vous pouviez lui donner des marques de votre fidélité; il laisse passer toutes celles où il pourroit vous en donner de sa bienveillance : vous chicanez avec votre

Dieu, si j'ose parler ainsi; vous lui disputez tout ce que vous ne croyez pas lui devoir; toute votre attention est de prescrire des bornes aux droits qu'il a sur votre cœur; vous lui dites, comme il disoit lui-même à ce serviteur : Prenez ce qui vous appartient : n'êtes vous pas convenu du prix avec moi? ne m'en demandez pas davantage : *Tolle quod tuum est; nonne ex denario convenisti mecum?* (Matth. 20. 13. 14.) rien de tendre, rien de fervent ne vous échappe; vous supputez tout ce que vous lui donnez, comme si vous craigniez d'aller trop loin; et il suppute à son tour avec vous, et il est attentif à vous refuser ces graces spéciales qu'il vous accordoit auparavant. Trouve-t-on mauvais qu'un souverain, dans la distribution de ses faveurs, partage mieux ceux de ses sujets qui s'appliquent avec plus de soin et de vigilance à le servir? Eh! que serviroit donc la fidélité du juste, s'il ne devoit avoir aucun avantage sur le pécheur? quel seroit le centuple promis dès cette vie au serviteur vigilant, si le maître ne le distinguoit pas dans le partage de ses graces, du serviteur inutile? Vous êtes trop juste, Seigneur; et vos jugemens sont trop équitables.

Or, que conclure de là, mes Frères? le voici : Que cet état d'infidélité habituelle éloignant de l'ame toutes les graces de protection; tout ce que vous vous permettez de léger contre quelque précepte, vous prive des secours destinés pour en faciliter l'accomplissement, lorsque la circonstance du précepte arrive. Vous n'avez pris aucun

soin d'éviter ces entretiens, ces libertés, ces regards, ces lectures, qui pouvoient vous conduire à la perte de la pudeur; parce que vous n'y voyiez rien de criminel, et ne croyiez pas qu'on pût vous les interdire : vous avez éloigné de vous les graces attachées à la conservation de cette vertu; et dans une occasion essentielle où il s'agira de la conserver, ou de la perdre tout-à-fait, comme vous n'aurez plus à opposer au danger que votre propre foiblesse, vous périrez; car quelle autre destinée pourriez-vous vous promettre? Les justes dans ces occasions périlleuses, environnés des secours d'en haut, succombent quelquefois; du moins ils ont de la peine à sortir vainqueurs, et flottent long-temps entre la victoire et la défaite : jugez si vous devez vous promettre un heureux succès, vous qui n'apportez à ce combat que vos propres forces; c'est-à-dire, mille acheminemens secrets au crime dans lequel l'ennemi s'efforce de vous entraîner; et si le Seigneur ne combattant plus pour vous, vous pouvez manquer de devenir sa proie?

Secondement, cette voie de tiédeur et d'infidélité aboutit tôt ou tard au crime; parce que non-seulement ces fautes légères vous privent des secours actuels nécessaires à la conservation de la justice; mais par une suite infaillible, elles ralentissent encore la charité qui est au dedans de vous; elles minent peu à peu cette habitude de sainteté, et font enfin écrouler tout l'édifice chré-

tien : ce sont des ronces multipliées, qui peu à peu couvrent enfin tout le champ, et étouffent la bonne semence.

On vous a dit que ces fautes, quelle que soit leur quantité, ne peuvent jamais d'elles-mêmes monter à ce point fatal qui fait le crime, et éteint tout-à-fait la grace. Mais que veut-on dire par-là? qu'elles n'épuisent pas toute la vigueur de l'ame; qu'elles n'affoiblissent pas toutes ses puissances spirituelles; qu'elles ne ralentissent pas sa foi; qu'elles n'attiédissent pas son espérance; qu'elles n'introduisent pas jusque dans le fond de son être des semences de corruption, qui dans leur temps produiront des fruits de mort; qu'elles ne font pas au cœur de ces plaies dangereuses, qui attirent de leur côté les attaques de Satan, et lui montrent le chemin de la victoire; et enfin, qu'elles ne ressemblent pas à ces symptômes fréquens qui tôt ou tard finissent par la mort? Que veut-on dire par-là? que la charité, semblable à un feu sacré, ne s'use pas, et ne se consomme pas elle-même, lorsqu'on ne prend aucun soin de la nourrir et de l'entretenir? que toutes ces infidélités faisant croître l'homme de péché en nous, il ne s'ensuit pas nécessairement que Jésus-Christ y diminue? qu'elles ne contristent pas l'Esprit-Saint dans notre cœur; qu'elles ne lui ôtent pas tout ce qui pouvoit lui rendre la demeure de notre ame agréable; qu'elles ne changent pas notre maison intérieure, où il avoit cru trouver ses délices, en un triste exil, où il n'est plus qu'à regret, où il

pousse sans cesse des gémissemens ineffables sur les malheurs qui nous menacent, où il ne semble plus rester que pour méditer une retraite, et où tout le convie à s'en retourner dans le sein de Dieu, et à céder sa place aux esprits impurs qui s'en sont déjà rendus les maîtres? Prétend-on donner atteinte aux plus incontestables vérités de la religion, en établissant cette règle de doctrine? Non certes, mes Frères; car en Jésus-Christ il n'y a pas oui et non : il n'est que l'iniquité et le mensonge qui se détruisent et se contredisent eux-mêmes.

Troisièmement, cet état d'infidélité et de tiédeur conduit tôt ou tard à la mort, parce qu'il fait prendre tous les jours de nouvelles forces à la concupiscence : car à mesure que vous favorisez l'amour-propre, en ne lui refusant aucun des adoucissemens que vous pouvez lui permettre sans crime, vous l'accoutumez peu à peu à ne pouvoir plus se passer de tout ce qui le flatte; vous fortifiez toutes les inclinations corrompues de votre ame; vous mettez en vous de nouveaux obstacles à l'accomplissement de tous les préceptes; vous vous rendez la loi de Dieu plus pénible, non-seulement parce qu'il faut l'accomplir et porter le joug sans cette onction qui l'adoucit, et qui n'est la récompense que de la fidélité; mais encore parce que vous avez laissé croître tous les penchans qui s'opposent en vous à la loi de Dieu : de sorte qu'accomplir le précepte dans la circonstance où la loi vous y oblige, est pour vous une montagne

qu'il faut franchir; une eau rapide qu'il faut remonter malgré la pente qui nous rentraîne; un lion furieux qu'il faut apprivoiser tout à coup lorsque sa proie est présente: en un mot, une entreprise à laquelle toutes vos inclinations se refusent et opposent de nouvelles difficultés. Ainsi tout ce que vous vous êtes permis de malignités enveloppées, de traits mordans, de censures, de railleries, de légers mépris, de fiers refroidissemens contre votre frère, par les suites d'une antipathie naturelle que vous n'avez jamais pris soin de réprimer, s'il vient à vous faire un affront éclatant, vous rendront la loi du pardon impossible. Ainsi cette vivacité sur votre gloire, ces empressemens à être distingué du côté de l'estime, ces soins à ménager là-dessus les jugemens des hommes, l'emporteront sur la vérité et sur la justice dans une occasion où vous ne pourrez plus sauver votre réputation sans noircir celle de votre prochain. Ainsi cet usage de mensonge et de duplicité, dans les points indifférens, dès que vous serez intéressé à n'être pas sincère, ne vous laissera pas presque la liberté de vous déclarer pour la vérité, et de lui sacrifier même vos intérêts. Ainsi ces complaisances douteuses que vous avez pour cette personne, ces commencemens de passion que vous négligez, vous mettront hors d'état de résister lorsqu'il s'agira d'aller plus loin: la corruption, fortifiée par toute la suite de vos démarches passées, l'emportera sur vos réflexions, vous n'en serez plus maître; votre cœur

se refusera à votre fierté, à votre gloire, à vous-même. Car, mes Frères, on n'est pas long-temps fidèle, dès qu'il en coûte tant pour l'être.

Au lieu que celui qui travaille sans cesse à affoiblir les mouvemens de la cupidité, souffre moins quand il faut la soumettre à la loi : il trouve un cœur docile, et une volonté déjà préparée par un long exercice de violence : tant de victoires légères dans des combats où il ne s'agissoit que de la gloire, lui facilitent celles qu'il remporte lorsqu'il s'agit du salut : tous ces petits peuples, qu'il avoit domptés sur son chemin, l'avoient si fort accoutumé à vaincre, qu'à sa seule approche, Jéricho tombe sans qu'il lui en coûte ni peine, ni danger; et pour le dire sans figure, une longue pratique d'abnégation dans les plus légères occasions l'a si saintement familiarisé avec la violence chrétienne, que dans la circonstance du précepte, ah ! il lui en coûteroit presque plus pour être infidèle; il faudroit plus prendre sur lui-même, que pour accomplir la loi.

Quatrièmement, non-seulement le précepte devient plus difficile à l'ame tiède et infidèle; mais encore le crime s'aplanit, et elle n'y trouve pas plus de difficulté, qu'à une simple infidélité : nouvelle raison, qui prouve toujours que cet état ne tarde pas de conduire au péché qui tue l'ame. En effet, le cœur par ces offenses légères multipliées, arrivant enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses

qui ne séparent plus que d'un point la vie et la mort, franchit ce dernier pas sans presque s'en apercevoir : comme il lui restoit peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin, pour ainsi dire, d'un nouvel effort, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois : il avoit mis au dedans de lui des dispositions si voisines du crime, qu'il enfante le péché sans douleur, sans peine, sans aucun mouvement marqué, sans connoître lui-même le fruit de mort qu'il produit. Et voilà ce qui rend, mes Frères, l'état dont je parle, encore plus terrible ; c'est que d'ordinaire, on y meurt à la grace sans le savoir ; on devient ennemi de Dieu, qu'on vit encore avec lui comme un ami et un enfant ; on est dans le commerce des choses saintes, et on a perdu cette foi qui les rend utiles ; on se lave sans cesse dans le bain de la pénitence, et on s'y salit de plus en plus : on se présente encore à la table du Père céleste ; on use encore de tous les priviléges des justes, et on n'est plus qu'un téméraire profanateur, et il nous a depuis long-temps rejetés de sa bouche, comme une boisson tiède et dégoûtante. Grand Dieu ! aussi, que de faux justes seront surpris, lorsque vous viendrez manifester les secrets des cœurs et les conseils des consciences ! que de brebis étrangères qui vivoient en sûreté dans votre bercail, et qui se nourrissoient de vos pâturages, seront rangées parmi les boucs ! et que les ténèbres qui nous cachent ici-bas l'état de notre ame, devroient bien alarmer notre foi et ranimer notre vigilance !

que nous devons craindre de n'être semblables à l'infortuné Aman, lequel n'étant point informé de sa disgrace, vint hardiment se présenter à la table du prince, et voulut user de tous les droits d'un favori, lui dont le supplice étoit déjà conclu !

En cinquième lieu, mes Frères, pour achever de vous convaincre, que cet état, où l'on ne se propose que de ne pas transgresser mortellement les préceptes, conduit infailliblement au crime : remarquez, s'il vous plaît, que la nature du cœur humain est telle qu'il reste toujours au-dessous de ce qu'il se propose ; parce que l'esprit qui promet est prompt, et que la chair qui exécute est foible. Le juste prend son essor pour arriver à la plus haute perfection, et il demeure dans un degré inférieur : nous-mêmes mille fois dans des momens de zèle et de ferveur, nous avons pris des résolutions vives de retraite, de détachement, de pénitence ; et l'exécution a toujours diminué beaucoup l'ardeur des projets : il faut beaucoup entreprendre pour exécuter peu ; se promettre à soi-même de grandes choses pour en venir aux médiocres, et viser bien haut pour atteindre du moins au milieu. Or, vous ne vous proposez que d'éviter les crimes, vous visez précisément à ce point au-dessous duquel est la mort et la prévarication : vous resterez au-dessous ; vous ne viendrez jamais à bout d'observer les commandemens : il falloit vous proposer quelque chose de plus élevé pour en venir là. L'expérience là-dessus est décisive, et la raison n'en est pas difficile ; c'est

que nos résolutions dans la préparation du cœur et dans la pratique, ne se ressemblent pas : tandis qu'elles sont encore dans la préparation du cœur, qui se les propose, rien ne les contredit, rien ne les arrête ; elles ne trouvent point d'obstacles à combattre, point de difficultés à surmonter ; et là, elles ne perdent rien de leur ferveur et de leur perfection ; mais dès qu'il s'agit d'exécuter, et qu'elles paroissent au dehors, ah ! les inclinations de la chair les ralentissent ; les ennemis de notre salut les traversent ; les hommes, ou les ébranlent par leur séduction, ou les font échouer par leur malice ; en un mot, elles perdent toujours sur le chemin la moitié de leur force, et l'on est heureux quand il en échappe encore quelque chose, et qu'à travers tous ces périls, on peut du moins sauver quelques débris du naufrage.

Or, concluez de là, mon cher auditeur, ce que vous devez vous promettre, vous qui ne vous proposez que de ne pas transgresser ouvertement les préceptes, et qui ne voulez pas monter plus haut : vous n'arriverez jamais à ce point ; vous succomberez dans toutes les occasions ; vous vous trouverez toujours fort au-dessous de vos projets. Aspirez à la fidélité, à la ferveur, à la vigilance, à la perfection de votre état : Jésus-Christ ne vous a point laissé d'autres moyens pour accomplir les commandemens ; et vouloir les observer sans cela, c'est entreprendre d'aller à la fin, sans passer par la voie qui seule peut y conduire.

Mais à quoi bon tant de raisons ? Qu'oppo-

serez-vous

serez-vous à l'expérience de tous les siècles, à la vôtre même, mon cher auditeur? faut-il tant de preuves, où vos propres malheurs vous ont si tristement instruit? Souvenez-vous d'où vous êtes tombé, comme le disoit autrefois l'Esprit de Dieu à cet évêque de l'Apocalypse : *Memor esto undè excideris;* (Apoc. 2. 5.) remontez à la première origine de vos désordres, vous la trouverez dans les infidélités les plus légères : un sentiment de plaisir négligemment rejeté; une occasion de péril trop fréquentée; une liberté douteuse trop souvent prise; des pratiques de piété omises : la source en est presque imperceptible; le fleuve, qui en est sorti, a inondé toute la terre de votre cœur : ce fut d'abord ce petit nuage que vit Elie, et qui depuis a couvert tout le ciel de votre ame : ce fut cette pierre légère que Daniel vit descendre de la montagne; et qui devenue ensuite une masse énorme, a renversé et brisé l'image de Dieu en vous : c'étoit un petit grain de sénevé, qui depuis a cru comme un grand arbre, et poussé tant de fruits de mort : ce fut un peu de levain, qui depuis a aigri toute la pâte : *Memor esto undè excideris.*

Vous n'auriez jamais cru en venir où vous en êtes; vous regardiez tout ce qu'on disoit là-dessus, dans la chaire chrétienne, comme des prédictions qui ne devoient pas tomber sur vous : vous auriez répondu de vous-même pour de certaines actions sur lesquelles aujourd'hui vous ne sentez presque plus de remords; *Memor esto undè excideris.*

Souvenez-vous d'où vous êtes tombé : levez la tête, et considérez la profondeur de cet abîme : ce sont des infidélités légères qui vous y ont conduit, comme par degrés : des démarches insensibles qui vous ont mené si loin : souvenez-vous d'où vous êtes tombé, encore une fois ; et n'appelez plus léger ce qui a pu vous conduire au fond du précipice.

C'est l'artifice du démon, mon cher auditeur ; il ne propose jamais le crime du premier coup. Voyez comme il s'y prend quand il veut tenter le Sauveur du monde ; il commence par lui proposer de changer les pierres en pain ; c'est-à-dire, de relâcher un peu de l'austérité de son jeûne : de se jeter du haut du temple ; c'est-à-dire, de s'exposer témérairement au péril sur une fausse confiance en la protection du Seigneur : avant que d'oser lui proposer de se prosterner devant lui et de l'adorer. Ce seroit effaroucher sa proie ; il connoît trop les routes par où il peut entrer dans le cœur humain ; il sait qu'il faut rassurer peu à peu la conscience timide contre l'horreur de l'iniquité, et ne proposer d'abord que des fins honnêtes, et certaines bornes dans le plaisir : il n'attaque pas d'abord en lion ; c'est un serpent : il ne vous mène pas droit au vice ; il vous y conduit par des détours.

Grand Dieu ! vous qui vîtes dans leur naissance les déréglemens des pécheurs qui m'écoutent, et qui depuis en avez remarqué tous les progrès, vous savez que la honte de cette fille chrétienne

n'a commencé que par de légères complaisances et de vains projets d'une honnête amitié ; que les infidélités de cette personne engagée dans un lien honorable, n'étoient d'abord que de petits empressemens pour plaire, et une secrète joie d'y avoir réussi : vous savez qu'un vaine demangeaison de tout savoir, et de décider sur tout ; des lectures pernicieuses à la foi, pas assez redoutées, et une secrète envie de se distinguer du côté de l'esprit, ont conduit peu à peu cet incrédule au libertinage et à l'irréligion : vous savez que cet homme n'est dans le fond de la débauche et de l'endurcissement, que pour avoir étouffé d'abord mille remords sur certaines actions douteuses, et s'être fait de fausses maximes pour se calmer : vous savez enfin, que cette ame infidèle, après une conversion d'éclat, n'a rendu sa première foi vaine, et n'est revenue à son vomissement, que pour avoir mêlé quelques adoucissemens à sa ferveur, manqué aux précautions qu'elle s'étoit prescrites, et moins craint des occasions dont votre esprit l'avoit tout à coup éloignée.

Non, mon cher auditeur, les crimes ne sont jamais les coups d'essai du cœur. David fut indiscret et oiseux avant que d'être adultère : Salomon se laissa amollir par les délices de la royauté, avant que de paroître sur les hauts lieux au milieu des femmes étrangères : Judas aima l'argent avant que de mettre à prix son maître : Pierre présuma avant que de le renoncer : Magdeleine, sans doute, voulut plaire avant que d'être la péche-

resse de Jérusalem : et pour ne pas sortir de notre Evangile, Lazare fut languissant avant que d'exhaler l'infection et la puanteur dans le tombeau. Le vice a ses progrès, comme la vertu : comme le jour instruit le jour, ainsi, dit le prophète, la nuit donne de funestes leçons à la nuit; et il n'y a pas loin entre les infidélités qui suspendent la grace, qui fortifient les passions, qui nous rendent inutiles tous les secours de la piété, et celles qui nous la font tout-à-fait perdre. Or, encore une fois, tout ce qui peut conduire au péché et à la mort; que dis-je? tout ce qui y mène infailliblement, peut-il passer pour léger dans l'esprit d'un chrétien encore touché du soin de son salut?

Mais après tout, mon cher auditeur, quand même on vous accorderoit que ces infidélités sont légères; qu'auriez-vous avancé pour votre justification? Ah! c'est pour cela même que vous êtes moins pardonnable, lorsque vous vous les permettez de propos délibéré : plus elles sont légères, moins il doit vous en coûter pour les éviter. Ah! si l'on vous demandoit des actions héroïques, il faudroit prendre sur vous-même, et vaincre ou périr : que pouvez-vous donc alléguer ici pour vous défendre de la fidélité à vos plus légères obligations? ne vous condamnez-vous pas vous-même par votre propre bouche? Lorsque Naaman, indigné de ce que le prophète ne lui ordonnoit pour guérir de sa lèpre, que de s'aller baigner dans les eaux du Jourdain, se retiroit

plein de mépris pour l'homme de Dieu, comme si sa guérison n'eût pu être le fruit d'un remède si facile; ceux de sa suite le firent revenir de son courroux, en lui disant : Mais, Seigneur, si l'homme de Dieu vous avoit ordonné des choses difficiles, vous auriez dû lui obéir; et pourquoi refuseriez-vous de vous soumettre à ses ordres, parce qu'il n'exige de vous, pour votre guérison, qu'une démarche aussi aisée que celle de vous aller baigner dans les eaux du Jourdain ? *Et si rem grandem dixisset tibi propheta, certè facere debueras; quantò magis quia nunc dixit tibi : Lavare, et mundaberis.* (4. Reg. 5. 13.) Vous avez abandonné votre patrie, vos dieux, vos enfans; vous vous êtes exposé aux périls d'un long voyage; vous en avez soutenu toutes les incommodités pour retrouver la santé que vous avez perdue; et pourquoi après tant de démarches pénibles refuseriez-vous de tenter un expédient aussi aisé que celui que vous propose le prophète ?

Et voilà, mon cher auditeur, ce que je vous dis en finissant ce discours. Vous avez abandonné le monde et les idoles que vous adoriez autrefois : vous êtes revenu de si loin dans la voie de Dieu et dans le goût de la piété : vous avez rompu tous les engagemens des passions les plus criminelles : vous avez soutenu les peines, les dégoûts, les travaux, les violences d'une conversion d'éclat; il ne vous reste plus qu'un pas à faire; on ne vous demande plus qu'une légère attention sur vous-même : si les premiers sacrifices de vos passions

criminelles n'étoient pas encore faits, et qu'on les exigeât de vous, vous ne balanceriez point, vous les feriez quoiqu'il dût vous en coûter : *Et si rem grandem tibi dixisset propheta, certè facere debueras*. Et maintenant qu'on ne vous demande que des sacrifices légers, que de simples purifications, qu'on ne vous demande presque que les mêmes choses que vous faites, mais pratiquées avec plus de ferveur, plus de foi, plus de vigilance; êtes-vous excusable de vous en dispenser? *Quantò magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis*. Pourquoi rendriez-vous tous vos premiers efforts inutiles par ces légères infidélités? pourquoi auriez-vous renoncé au monde et aux plaisirs criminels, pour trouver dans la piété le même écueil que vous aviez cru éviter en sortant des voies de l'iniquité? et ne seriez-vous pas à plaindre, après avoir sacrifié à Dieu le principal, de vous perdre pour lui disputer encore mille petits sacrifices moins pénibles au cœur et à la nature? *Quantò magis quia dixit tibi : Lavare, et mundaberis*. Achevez, Seigneur, en nous ce que votre grace y a commencé; triomphez de notre langueur et de nos foiblesses, après avoir triomphé de nos crimes; donnez-nous un cœur fervent et fidèle, puisque vous nous avez ôté un cœur criminel et dissolu; inspirez-nous cette bonne volonté qui fait les justes, puisque vous avez éteint en nous cette volonté rebelle qui fait les grands pécheurs, ne laissez pas votre ouvrage imparfait; et rendez-nous dignes de la récompense

et de là vie immortelle qui n'est promise qu'à ceux qui auront été fidèles dans les petites choses comme dans les grandes. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quarè non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Joan. 8. 46.

Jusques ici Jésus-Christ avoit confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres et par ses prodiges; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience, et à l'évidence de la vérité, laquelle malgré eux, rendoit témoignage à sa doctrine et à son ministère. Cependant, comme ils s'aveugloient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons; ils s'aveugloient aussi sur l'évidence de sa doctrine et de sa mission si clairement prédite dans les Ecritures, en y trouvant des obscurités

qui la leur rendoient encore douteuse et suspecte.

Car, mes Frères, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire, la loi de Dieu, soit dans notre cœur, où elle est écrite en caractères éclatans et ineffaçables, soit dans les règles que Jésus-Christ nous a laissées; nous voulons toujours, ou que notre conscience n'y voie que ce que nos passions y veulent voir, ou que ces règles ne soient pas si claires, qu'on n'y puisse trouver des adoucissemens et des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premièrement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état; que la conscience n'y reproche rien; et que si l'on étoit persuadé qu'il y eût du mal, on en sortiroit à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la loi de Dieu : la bonne foi et la tranquillité de la conscience.

On nous oppose en second lieu, que l'Evangile n'est pas si clair et si précis sur certains points, que nous le disons; que chacun l'interprète à sa manière, et lui fait dire ce qu'il veut; et que ce qui paroît si positif à nous, ne paroît pas tel à tout le monde. Second prétexte : l'obscurité et l'incertitude des règles.

Or, je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence, qui confondra ces deux prétextes, et condamnera toutes les vaines excuses

des pécheurs, au jour des vengeances du Seigneur.

Premièrement, elle est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. Secondement, elle est évidente dans la simplicité de ses règles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu, qui jugera la fausse sécurité et la prétendue bonne foi des ames mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses règles : second caractère de la loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que votre loi sainte jugera le monde ; et que la conscience criminelle sera un jour confondue devant votre tribunal, et par les lumières de son propre cœur, et par la clarté de vos célestes maximes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est assez surprenant que la plupart des ames mondaines nous allèguent la bonne foi et la tranquillité de leur conscience, pour justifier les abus du monde et le danger de ses maximes. Outre que la paix et la sécurité dans des voies fausses et injustes, en est plutôt la punition que l'excuse ; et que quand il seroit vrai que la conscience ne reprocheroit rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugemens du monde, cet état ne seroit que pire et plus désespéré pour le salut : il semble que la propre conscience est le

tribunal auquel une ame infidèle devroit le moins en appeler ; et que rien n'est moins favorable aux égaremens du pécheur, que le pécheur lui-même.

Je sais qu'il est des ames endurcies, à qui nul rayon de grace et de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux ; qui vivent sans remords et sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux ; en qui toute conscience paroît éteinte, et qui poussent l'excès de leur aveuglement, dit saint Augustin, jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipsâ gloriantium*. Mais ce sont là de ces exemples rares et terribles de la justice de Dieu sur les hommes ; et s'il y en a eu sur la terre, ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon et la puissance de sa colère.

Oui, mes Frères, quoique nous affections de nous révolter tout haut et à découvert contre l'autorité de la loi, comme les impies et les libertins ; soit que nous tâchions de l'adoucir, et de la réconcilier artificieusement avec nos passions, par des interprétations favorables, comme la plupart des ames mondaines et des pécheurs ordinaires ; notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine : un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes ; et un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis premièrement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes Frères,

Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre ; et il est trop bon en même temps pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères ; un caractère d'équité, et un caractère de bonté : un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs ; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur dans le devoir et dans la règle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs, que ces règles sont justes et raisonnables ; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, et toutes les vertus recommandées dans l'Evangile ; que les passions interdites par la loi, sont la seule source de tous nos troubles ; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur ; et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes ; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres : nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes : nous trouvons toujours

au-dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au dedans de nous pour la vertu; nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchans et nos lumières : la loi de Dieu née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme, elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité ; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance : nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme, que c'est se punir soi-même que de haïr, et en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étoient nos premiers penchans; et qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur, et nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disoit Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quàm ego.* (1. Reg. 24. 18.) La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachoit cet aveu, et désavouoit

savouoit en secret l'injustice et la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchans insatiables de plaisir : nous sentons bientôt que le déréglement nous mène trop loin pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous assujettit et nous tyrannise, renverse l'ordre de notre première institution ; et que l'Evangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père*, (Luc. 15. 17.) disoit le prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire et dans l'abondance! et je traîne ici dans l'ennui et dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'étoit un reste de raison et de noblesse qui se faisoit encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme : que ce sont des règles fondées sur une profonde connoissance de ce qui se passe au-dedans de nous ; qu'elles ne renferment que les remèdes de nos maux les plus secrets et les secours de nos penchans les plus justes ; et qu'il n'y avoit que celui seul, qui connoît le fond des cœurs, qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les païens eux-mêmes,

en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à la morale des chrétiens : ils étoient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles : ils étoient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome ou de la Grèce; et ne pouvoient comprendre que le fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les desirs, les penchans secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples.

Venez nous dire après cela, que la nature est notre première loi, et que des penchans de plaisirs nés avec nous ne sauroient être des crimes: je l'ai dit souvent : c'est une impiété qui n'est que dans le discours; c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret. Augustin dans ses égaremens n'avoit rien oublié pour effacer du fond de son cœur ce reste de foi et de conscience qui le rappeloit encore à la vérité; il avoit cherché avidement dans les sentimens les plus impies et dans les erreurs les plus monstrueuses, de quoi se rassurer contre ses crimes; son esprit, fuyant la lumière qui le poursuivoit, erroit d'impiété en impiété et d'égarement en égarement : cependant, malgré tous ses efforts et toutes ses fuites, la vérité toujours victorieuse au fond de son ame, s'y faisoit entendre malgré lui; il ne pouvoit réussir à se séduire, et à se calmer dans ses

désordres. Je portois, ô mon Dieu! dit-il lui-même, une conscience déchirée et comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisoient sans cesse : *Portabam conscissam et cruentam animam meam:* (S. Aug. in Conf.) j'étois à charge à moi-même : je ne pouvois plus soutenir mon propre cœur : je me tournois de tous les côtés, et il ne se trouvoit bien nulle part; et je ne savois où le placer, pour m'en décharger, et soulager mon inquiétude : *Impatientem portari à me, et ubi eam ponerem non inveniebam.* (Ibid.)

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoutoit à la vivacité des passions l'impiété des sentimens et l'abus des lumières. Et ces exemples sont de tous les siècles : le nôtre lui-même a vu des pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisoient une gloire affreuse de ne point croire en Dieu, et qu'on regardoit comme des héros dans l'impiété et le libertinage; on les a vus touchés enfin de repentir comme Augustin, et revenus de leurs égaremens, on les a vus, dis-je, avouer qu'ils n'avoient pu réussir à effacer les règles et la vérité du fond de leur ame; qu'au milieu de leurs impiétés et de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentoit tout bas leurs dérisions et leurs blasphêmes; qu'ils se faisoient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnoit en secret; que cette incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels et les frayeurs les plus tristes; et

qu'ils n'avoient jamais été fermes et tranquilles dans le crime.

Oui, mes Frères, le crime toujours timide, porte partout, dit l'Esprit de Dieu, un témoignage de condamnation contre lui-même : *Cùm sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis*: (Sap. 17. 10.) Partout vous rendez hommage par vos troubles et par vos remords secrets à la sainteté de la loi que vous violez : partout un fond d'ennui et de tristesse inséparable du crime, vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous étoit destiné sur la terre : vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité ; la conscience criminelle se trahit toujours elle-même : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia.* (Ibid.) Des terreurs cruelles marchent partout devant vous ; la solitude vous trouble, les ténèbres vous alarment : vous croyez voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrètes de votre ame ; des songes funestes vous remplissent d'images noires et sombres : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia* ; et le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court ensuite après vous comme un vautour cruel, et s'attache à vous pour vous déchirer le cœur, et vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu ! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeler à vous ! et que la beauté et la justice de votre loi trouvent une puissante protection au fond de

notre être! Premier témoignage que la conscience rend à la loi de Dieu, un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles. Car une seconde illusion pour la plupart des ames mondaines qui vivent exemptes des grands désordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise; c'est de vouloir se persuader que l'Evangile n'en demande pas davantage, et nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or, je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi, et ne prend point le change; et que malgré tous les adoucissemens qu'on tâche de se justifier à soi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de sévérité à la loi de Dieu.

En effet, mes Frères, l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi; tous nos penchans corrompus dans leur source ont besoin d'une règle qui les rectifie et qui les redresse: nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses; que l'amour-propre infecte toutes nos démarches; et que partout nous nous retrouvons foibles, et toujours opposés à l'ordre et au devoir: nous sentons donc que la règle ne doit

nulle part être favorable à nos penchans ; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée ; que la loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favorise nos inclinations, ne sauroit être le remède destiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos desirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer ; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre, n'est pas la loi, qui n'est établie que pour le détruire et l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi ; nos penchans de ses règles ; nos plaisirs de ses devoirs ; et dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez, mes Frères, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alléguez, et à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Êtes-vous calmes de bonne foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité ; en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence ? Avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui mène au salut ? Ne sentez-vous pas que l'Evangile exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites ? Voudriez-vous aller paroître devant Dieu, et n'avoir à lui présenter que ces

plaisirs, ces amusemens que vous appelez innocens, et qui composent presque tout le fonds de votre vie? je vous le demande. Dans ces momens, où touchés quelquefois plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité : ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre salut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux spectacles, aux vanités et à l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées et des plaisirs; vous donnerez plus de temps à la prière, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la religion? Or, que vous dites-vous par-là à vous-mêmes? sinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de temps à tous ces devoirs de piété; vous ne pensez pas sérieusement au salut; vous ne devez rien y prétendre; vous êtes dans la voie de mort et de perdition.

Mais d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien : rappelez toute la rigueur de vos maximes et de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusemens, dont vous nous faites sans cesse l'apologie, et qui

veulent jouir de la réputation de la vertu, sans rien perdre des plaisirs du monde? ne traitez-vous pas leur piété de chimère et de grimace? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit; et que toutes ces vertus ambiguës ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous; mais je vous réponds: Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu; et votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout? Vous condamnez ces ames abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde et Jésus-Christ peut rassurer; et vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, et le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous? que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perde dès qu'on veut servir Dieu? Accordez-vous donc avec vous-même: et, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même: puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne foi: vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous dé-

sespérons la foiblesse humaine; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudroit se retirer dans des déserts, ou être des anges plutôt que des hommes: cependant, rendez gloire à la force de la vérité: Si un ministre de l'Evangile venoit vous porter ici une doctrine tout opposée à celle que nous vous enseignons; s'il venoit vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venoit vous prêcher dans ce lieu de la vérité, que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde et servir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaisirs, dans les spectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les cloîtres, que pour la cour et pour les personnes d'un certain rang; et qu'enfin, Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, et dont nous voulons vous faire un scrupule: s'il venoit, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce lieu saint, qu'en penseriez-vous? que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Evangile? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut, et sur les règles de la vie chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie:

vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il feroit de son ministère.

Et quoi, mes Frères, ces maximes annoncées à la face des autels vous paroîtroient des blasphêmes ou des extravagances; et débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des règles de raison et de sagesse? dans la bouche d'un ministre de l'Evangile, vous les regarderiez comme les discours d'un insensé; et dans votre bouche elles vous paroîtroient plus solides et plus sérieuses? vous ririez, ou plutôt, vous auriez horreur d'un prédicateur qui vous les annonceroit; et vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement, et que vous êtes d'accord avec vous-mêmes, lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance?

Ah! mes Frères, que nous sommes de mauvaise foi avec Dieu! et qu'il sera terrible, lorsqu'il viendra venger sur les lumières de notre propre cœur l'honneur de sa loi sainte! Notre entêtement apparent pour les abus du monde, dont nous soutenons l'innocence, est une persuasion secrète que le monde et ses abus sont une voie de perdition: nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret: nous sommes les hypocrites du monde et de ses plaisirs; et par une destinée bien déplorable, notre vie se passe à nous contrefaire, et à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un apôtre, si notre cœur, malgré toute notre complaisance et tout notre aveuglement pour nous-mêmes ne peut s'empêcher de

nous condamner déjà en secret, attendons-nous plus d'indulgence du juge souverain et terrible des cœurs que de notre cœur même? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum; major est Deus corde nostro, et novit omnia.* (1. Epit. Joan. 3. 20.)

Ainsi, mes Frères, étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience, et vous verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions: consultez les lumières de votre cœur, et vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes: écoutez la voix de la vérité qui s'élève au dedans de vous, et vous conviendrez que nous ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin pour vous éclaircir sur la plupart de vos doutes, dit saint Augustin, de consulter des hommes habiles: ne cherchez point hors de vous des éclaircissemens et des réponses: ne sortez pas de vous-même pour savoir ce que vous avez à faire: écoutez les décisions de votre cœur; suivez le premier mouvement de votre conscience; et vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu: la première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle contre l'adoucissement de l'amour-propre: votre conscience ira toujours plus loin, et sera toujours plus sévère que nous-mêmes; et si vous avez besoin de nos décisions, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence: *Noli foràs ire; in te ipsum*

redi: in interiore homine habitat veritas. (S. Aug.)

Voilà, mes Frères, la première manière dont la loi de Dieu nous jugera un jour: cette loi manifestée dans la conscience du pécheur, et comme née avec lui, s'élèvera contre lui : notre cœur marqué du sceau de la vérité sera le témoin qui déposera pour notre condamnation : on opposera nos lumières à nos actions, nos remords à nos mœurs, nos discours à nos pensées, nos sentimens secrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainsi, nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur. Le Seigneur ne prendra pas hors de nous les titres et les mémoires qui instruiront la décision de notre réprobation éternelle; et l'ame devant le tribunal de Dieu, dit Tertullien, sera en même temps, et le criminel condamné, et le témoin qui déposera contre ses crimes : *Meritò igitur omnis anima stabit antè aulas Dei, et rea et testis; in tantùm et rea erroris, in quantùm est testis veritatis.* (Tertull.) Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Père : *Nihil habens dicere.* Vous connoissiez la vérité, lui dira-t-on, et vous la reteniez dans l'injustice : vous conveniez du bonheur des ames qui ne cherchent plus que Dieu, et vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas et non requirebas.* Vous faisiez des peintures affreuses du monde, de ses ennuis, de ses perfidies et de ses injustices; et vous en étiez toujours l'esclave et l'adorateur insensé :

sensé : *Dæmonia abominabaris*, *et illa adorabas*. Vous respectiez au fond la religion de vos pères ; et vous vous faisiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en secret les jugemens de Dieu, et vous affectiez de ne point croire en lui : *Judicium Dei appellabas*, *nec esse credebas*. Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien ; vous vous proposiez de leur ressembler un jour ; et vous les déchiriez, et vous les persécutiez par vos dérisions et par vos censures : *Christianum nomen sapiebas*, *et Christianum persequebaris*. En un mot, vos lumières ont toujours été pour Dieu, et vos actions pour le monde.

O mon Dieu, jusqu'où les hommes ne poussent-ils pas l'ingratitude et la folie ! Vous avez mis en nous des lumières inséparables de notre être, qui, en troublant la fausse paix de nos passions et de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre et à la vérité ; et par une imposture de vanité nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égaremens ; nous nous glorifions d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore ; et loin de publier les richesses de votre grace sur notre ame, qui nous laisse encore sensibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurcissement et d'un aveuglement, qui, tôt ou tard, deviendra réel, et sera enfin la juste peine d'une ingratitude et d'une feinte si injurieuse à votre grace. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu ; elle est évidente dans la conscience

du pécheur ; mais elle l'est encore dans la simplicité de ses règles.

SECONDE PARTIE.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son auteur ; et dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, et son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre, sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire, sans lui prescrire ce qu'il devoit à son Créateur, aux autres hommes, et ce qu'il se devoit à lui-même. Aussi, en le tirant de la boue, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui régloit tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, et l'abondance de l'iniquité qui avoit prévalu sur la terre, n'ayant pu à la vérité effacer entièrement cette lumière du cœur des hommes ; mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes et de la consulter, et ne paroissant plus même se maintenir encore en eux, que pour les rendre plus inexcusables : Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes, à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette loi que la nature, c'est-à-dire, que lui-même avoit gravée dans nos cœurs : il mit devant nos yeux la loi que nous portions au dedans de nous, afin qu'elle nous rappelât à nous-mêmes. Cependant, le peuple qui en fut le

premier dépositaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéroient la pureté; Jésus-Christ, la sagesse et la lumière de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa première beauté; la purger des altérations de la Synagogue; dissiper les ténèbres qu'une fausse science et des traditions humaines y avoient répandues; en développer toute la sublimité, en appliquer les règles à tous nos besoins, et en nous laissant son Evangile, ne laisser plus d'excuse, ni à l'ignorance, ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, est la prétendue ambiguité de ses règles : on nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons; on conteste sur tout; on trouve des répliques à tout; on répand des ténèbres sur tout; et on obscurcit tellement la loi, que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or, je dis, qu'outre l'évidence de la conscience, la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses règles; et qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes, seront confondus un jour, et par le témoignage de leur propre cœur et par l'évidence des règles saintes.

Oui, mes Frères, la loi de Dieu est lumineuse, dit le prophète, et elle éclaire même les yeux de ceux qui voudroient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Ps. 18. 9.) En effet, Jésus-Christ en venant

nous donner lui-même une loi de vie et de vérité, pour régler nos mœurs et nos devoirs, et où l'évidence ne pouvoit être trop grande, n'auroit pas voulu y laisser sans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre. Les lois humaines peuvent être sujettes à ces inconvéniens : comme l'esprit de l'homme qui les a inventées, n'a pu tout prévoir; il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvoient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions, et sur la nature même de ses règles. Mais l'Esprit de Dieu, auteur des règles saintes proposées dans l'Evangile, a prévu tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa loi; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvoit répandre sur la nature de ses règles : aussi il les a concertées d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorans, comme les plus habiles ne peuvent y méconnoître ses volontés et les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la foi : mais les règles des mœurs y sont formelles et précises; les devoirs y sont évidens; et rien de plus clair et de moins équivoque que les préceptes de Jésus-Christ. Et certes il falloit bien qu'ils fussent clairs et intelligibles, puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples grossiers, et aux

bourgades de la Judée; et que le sermon de la montagne, où toutes les règles des mœurs sont renfermées d'une manière si sublime et si céleste, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obscure qui avoit suivi Jésus-Christ au désert.

Ce n'est pas, mes Frères, qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations; que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la règle, qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles; et que sur les devoirs infinis des états et des conditions, tout soit décidé de façon dans l'Evangile, qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis (et je vous prie de suivre ces réflexions qui me paroissent d'une extrême conséquence, et renfermer toutes les règles des mœurs), je dis, premièrement, que si sur le détail des devoirs, la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais; qu'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile, et où nous conduit l'analogie et l'esprit dominant de ses maximes : je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres; qu'elles tendent toutes au même but; que ce sont comme autant de lumières, qui se réunissant toutes au même point, forment un si grand éclat, qu'on ne peut plus les méconnoître; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières, et qu'enfin, si la loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention

du législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Ainsi, vous voudriez savoir, vous qui vivez à la cour, où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang : vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs et les prospérités de la terre, de n'être jamais content de son état, de vouloir avancer sans cesse, et de rapporter à ce seul desir toutes ses vues, toutes ses démarches, tous ses soins, tout le fonds de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor, c'est-à-dire, dans le desir et dans l'espérance des biens éternels; et que le chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels, les amusemens, les spectacles, et tant d'autres plaisirs si innocens aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent; et que malheur à ceux qui rient, et qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette règle, et voyez où elle vous conduit.

Vous vous informez si ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde; si nous voudrions condamner tous les hommes presque qui vivent comme vous; et si pour servir Dieu il est nécessaire d'affecter des singularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siècle corrompu; qu'il n'est pas

possible de plaire aux hommes, et d'être serviteur de Jésus-Christ; et que la multitude est toujours le parti des réprouvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le servir, de l'aider de vos biens et de votre crédit; et s'il n'est pas plus juste de réserver vos graces et vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire; dites du bien de ceux qui vous calomnient; aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte, et dites nous s'il ne répand pas une lumière sur votre doute, qui l'éclaircit à l'instant et le dissipe.

Enfin, proposez-vous tant de doutes qu'il vous plaira sur les devoirs, il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi, si la lettre n'en dit rien : car la lettre tue, dit l'Apôtre : c'est-à-dire, s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué, s'arrêter à ces bornes grossières, et n'entrer pas plus avant dans le fond et dans l'esprit qui vivifie; c'est être juif, et vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorsque nous condamnons tant d'abus que vous vous permettez sans scrupule : Mais l'Evangile n'en dit rien. Ah! l'Evangile dit tout à qui veut l'entendre : l'Evangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu : l'Evangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'instruire; et il y va même d'autant plus loin, et en dit d'au-

tant plus, que sans s'arrêter à régler un certain détail, il règle les passions mêmes; que sans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchans qui en sont les sources; et que sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour règles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui passe, et toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réflexion.

Je dis en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs; que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs; que rien ne paroît clair à ceux qui voudroient que rien ne le fût; que tout paroît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit : je dis avec saint Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule, qui donne l'intelligence des préceptes; qu'on ne connoît bien les règles et les devoirs, que lorsqu'on les aime; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité : et que le desir sincère du salut est le grand dénoûment de toutes les difficultés : je dis que les ames fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu; et que leurs doutes sont plutôt des alarmes pieuses sur des actions saintes, que des prétextes et des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier

avec leurs passions injustes. Hélas ! tout étoit presque décidé pour les premiers fidèles : nous ne voyons pas que dans ces siècles heureux, les premiers pasteurs de l'Eglise eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à mesure que les fidèles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer : il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formoit ; des difficultés déjà toutes résolues dans l'Evangile, et sur lesquelles les premiers âges de la foi auroient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles encore plus dissolus que ceux qui nous avoient précédés, ont vu encore croître et multiplier à l'infini ces recueils énormes de cas et de résolutions : toutes les règles les plus incontestables de la morale de Jésus-Christ y sont presque devenues des problèmes ; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer, et auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissemens : tout y a été agité, contesté, mis en doute : on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu ; et substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel : et quoique nous ne prétendions pas blâmer ici universellement tous ces hommes pieux et habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions ; il eût été à desirer

que l'Eglise se fût passée de ce secours; et nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, et comme les tristes fruits de la nécessité des temps, de la dépravation des mœurs, et de l'affoiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des règles. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé: or, tout pécheur est cet aveugle; la lumière est près de lui, l'environne, le pénètre, entre de toutes parts dans son ame; mais il est toujours lui-même loin de la lumière : *Præsens est illi, sed cum cœco præsens est.* Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des passions; alors vous verrez clair dans vos devoirs, et tous vos doutes seront éclaircis : *Removeantur iniquitates; sanetur quod saucium est; levetur pondus ab oculo; præceptum Domini lucidum.* Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grace, une ame commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'étoit jusque-là dissimulées à elle-même : à mesure que ses passions diminuent, ses lumières croissent; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si long-temps sur des devoirs qui lui paroissent alors si évidens et si incontestables; et loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester et de sou-

tenir contre elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette ame touchée toute l'étendue et les terreurs des vérités saintes; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés, et tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté et la surprise de ses lumières. Ce ne sont donc pas les règles qui alors s'éclaircissent; c'est l'ame qui se dégage et sort de ses ténèbres: ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente, ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa clarté: en un mot, ce n'est point l'Evangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes Frères, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyans. Un avare qui se cache à lui-même les règles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la foiblesse de ses penchans, ne fait point de grace aux inclinations basses et aux attachemens sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation et de la fortune, et qui regarde les mouvemens éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux et solides, et seuls dignes de sa naissance et de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement et de plaisirs, et comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade et se déshonore par l'oisiveté et par

l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, et d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères qui attaquent la conduite, et justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre au contraire, enivrée de sa personne et de sa beauté, tout occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie et de dérangement d'esprit; et ne voit dans la honte de ses engagemens qu'une foiblesse innocente, et des penchans involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connoît les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres foiblesses, et on pousse la sévérité jusqu'au delà même de la règle. Les pharisiens, si éclairés et si sévères sur le crime de la femme adultère et sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyoient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable, et leur envie secrète contre Jésus-Christ. Les ténèbres ne sont donc que dans notre propre cœur; et nous ne commençons à douter de nos devoirs, que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent. Seconde réflexion.

En

En effet, je vous dis en troisième lieu : Vous croyez que l'Evangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plupart des règles que nous voulons vous prescrire ; que nous outrons sa sévérité, et que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît. Ecoutez-le donc lui-même, mes Frères : nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs et si précis qu'on ne sauroit s'y méprendre et les méconnoître : on ne vous en demande pas davantage, et nous vous quittons de tout le reste. Ecoutez-le donc : *Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, et qui ne me suit pas, ne sauroit être mon disciple.* (Luc. 14. 27.) *Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu il possède, et ne se renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre à mes promesses.* (Ibid. ✝. 33.) *Le royaume des Cieux souffre violence, et il n'y a que ceux qui se la font qui en jouiront un jour.* (Matth. 11. 12.) *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.* (Luc. 13. 5.) *Il n'est pas possible de servir Dieu et le monde.* (Matth. 6. 24.) *Malheur à ceux qui sont dans la joie et dans l'abondance ; et bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas.* (Luc. 6. 21. 25.) *Celui qui aime son père, sa femme, ses enfans, ses biens, son corps, son ame plus que moi, n'est pas digne de moi.* (Ibid. 14. 26.) *Le monde se réjouira, mais vous, mes disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi,*

et dans les larmes de la pénitence. (Joan. 16. 20.)

Est-ce moi qui parle ici, mes Frères? viens-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Evangile et vous porter mes propres pensées? Foible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence; et si je prenois dans la foiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerois que le langage de l'homme; je vous dirois que Dieu est trop bon pour punir des penchans qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, et ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrois (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair et de sang). Mais, me croiriez-vous, mes Frères, je vous l'ai déjà demandé; respecteriez-vous mon ministère; me regarderiez-vous comme un ange du ciel qui viendroit vous annoncer un nouvel Evangile?

Celui de Jésus-Christ vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs et précis. On consent que vous borniez là toute votre piété, et que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs et plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces règles saintes et incontestables; nous n'exigeons rien de plus : bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent,

et vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons ; et que les maximes les plus communes et les plus familières de l'Evangile vont infiniment plus loin que tous nos discours. Troisième réflexion.

Aussi je vous dis, en quatrième lieu, que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne ; c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles ; c'est que par un abus déplorable, on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité ; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre espérance, les gages de notre immortalité, les consolations de notre exil, et le secours de notre pélerinage : c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les règles de la profession à laquelle on nous destine ; et que le livre où les règles de la profession du chrétien sont renfermées ; cette profession, qui survivra à toutes les autres, seule nécessaire, et la seule qui nous suivra dans l'éternité ; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, et n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années : c'est enfin, que des histoires fabuleuses et lascives amusent puérilement notre loisir ; et que l'histoire des merveilles de Dieu et de ses miséricordes sur les hommes, remplie

d'événemens si grands, si sérieux, si intéressans, qui devroit faire toute l'occupation et toute la consolation de notre vie, ne nous paroît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Evangile, contre les abus et les préjugés du monde; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annoncions la croyance et les mystères de ces peuples sauvages et éloignés, dont les terres et les mœurs nous sont à peine connues; et si la doctrine de Jésus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits, qu'elle trouva à la naissance de la foi: c'est qu'il est des chrétiens à qui le livre de l'Evangile est presque aussi inconnu qu'il l'étoit alors aux païens; qui savent à peine si Jésus-Christ est venu porter des lois aux hommes; et qui ne peuvent soutenir un seul moment, sans ennui, la lecture de ce livre divin, dont les règles sont si sublimes, les promesses si consolantes, et dont les païens eux-mêmes, qui embrassoient la foi, admiroient si fort la beauté et la divine philosophie. Ainsi, mes Frères, lisez les livres saints, et lisez-les avec cet esprit de foi, de soumission, de dépendance, que l'Eglise exige; et vous en saurez bientôt autant sur vos devoirs, et sur les règles des mœurs, que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent: *Super omnes docentes me intellexi; quia testimonia tua meditatio mea est.* (Ps. 118. 99.)

Et certes, mes Frères, d'où vient, je vous prie, que les premiers fidèles poussèrent si loin la pureté des mœurs et la sainteté du christianisme? Leur annonça-t-on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons? leur prêchoit-on un autre Evangile plus clair et plus précis que celui que nous vous prêchons? C'étoient cependant des nations idolâtres et dissolues, qui avoient porté aux vérités de la foi les préjugés des superstitions et des plus infâmes voluptés autorisées par le culte même. Si l'Evangile renfermoit les moindres obscurités favorables aux passions, c'étoient sans doute ces premiers disciples de la foi, qui devoient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne proposoient pas aux apôtres et à leurs successeurs, les mêmes difficultés que vous nous opposez sans cesse pour soutenir les abus du monde et les intérêts des passions? d'où vient qu'avec plus de penchans et plus de préjugés que nous pour les plaisirs, ces heureux fidèles comprirent d'abord jusqu'où, pour obéir à l'Evangile, il falloit se les interdire?

Ah! c'est qu'ils avoient nuit et jour le livre de la loi entre les mains: c'est que la patience et la consolation des Ecritures étoient la plus douce occupation de leur foi: c'est que les lettres des saints apôtres, et le récit de la vie et des maximes de Jésus-Christ étoient le seul lien, et l'entretien journalier de ces Eglises naissantes: c'est qu'en un mot, pour qui lit l'Evangile, tout ce qui regarde les devoirs est bientôt décidé. Quatrième réflexion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouveroit encore quelque chose d'obscur ; la loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes ; les pasteurs les prêchent sur les toits ; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille ; des hommes pleins de zèle et de lumière les font passer à la postérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Eglise : jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, jamais siècle ne fut plus éclairé, et ne connut mieux l'esprit de la foi, et toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance, où les règles ne subsistoient que dans les abus qui les avoient altérées, où le ministère étoit souvent pour les fidèles une occasion d'erreur et de scandale, et où le prêtre passoit pour éclairé dès qu'il étoit plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu ! que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connoissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre : à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent : à mesure que la foi s'affoiblit et s'éteint, elle s'éclaircit et se purifie ; semblable à ces feux, qui en expirant jettent une plus grande clarté, et ne font jamais mieux sentir leur force et leur éclat, que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, et des prophètes qui annoncent leurs propres songes. Mais le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés : quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire : ce ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent, c'est nous qui les cherchons, parce que nous voulons nous égarer avec eux; ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que les approbateurs; ils ne nous mènent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laisser; et nous sommes déjà tout résolus de périr dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet, on sent bien soi-même le danger et l'imprudence du choix que l'on fait; plus même l'oracle est complaisant, plus on se défie de ses lumières, plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère; on en fait même souvent le sujet de ses dérisions; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée; on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des foiblesses humaines; et par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie son ame et son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-seulement de respect, mais même d'attention et de ménagement : semblables à ces Israélites, qui un moment après avoir fléchi le genou devant le veau d'or, et attendu de lui leur salut et leur délivrance, le brisèrent avec outrage, et le réduisirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affoiblissement des ministres pourroit être une occasion d'erreur, les exemples des saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses et dont nous honorons sur la terre la mémoire et les saints travaux : vous voyez que nul d'entre eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre et si innocente : vous voyez que tous les saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, méprisé le monde avec ses plaisirs et ses maximes : vous voyez que les siècles si différens entre eux pour les usages et pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des justes ; que les saints des premiers temps étoient faits comme ceux des derniers ; que les pays même les plus dissemblables pour l'humeur et pour les manières, ont produit des saints qui se sont tous ressemblés ; que ceux des climats les plus éloignés et les plus différens du nôtre, ressembloient à ceux de notre nation ; que dans toute langue et dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes ; qu'enfin leurs situations ont été différentes ; que les uns se sont sauvés dans l'obscurité, les autres dans l'élévation ; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance ; les uns dans la dissipation des dignités et des soins publics, les autres dans le silence et dans le repos de la solitude : en un mot les uns sur le fumier, les autres sur le trône ; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainsi se sont sanctifiés dans tous les siècles et dans tous les pays les princes religieux, les saints conquérans, les courtisans qui ont craint le Seigneur, les magistrats chrétiens, les vierges retirées, les femmes partagées entre Jesus-Christ et les soins du mariage, les solitaires pénitens, les prêtres appliqués à l'autel saint, les maîtres et les esclaves, et jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au ciel par d'autres routes, et vous flatter que dans cette foule de serviteurs illustres du Dieu vivant, vous serez seul privilégié? Mon Dieu! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcusable! Sa conscience la lui montre : votre loi sainte la lui conserve : la voix de l'Eglise la fait retentir à ses oreilles : l'exemple de vos saints la lui met sans cesse devant les yeux : tout s'arme contre ses crimes : tout prend les intérêts de votre loi contre sa fausse paix : de toutes parts sortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité jusqu'au fond de son ame : nul lieu, nulle situation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines sorties de votre sein, qui le poursuivent partout, et qui en l'éclairant, le dechirent : la vérité qui devroit le délivrer, le rend malheureux; et ne voulant pas en aimer la lumière, il est forcé d'en sentir par avance la juste sévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur? Pourquoi

changez-vous en une source intarissable de remords cruels, des lumières qui devroient être au dedans de vous toute la consolation de vos peines? Puisque par une suite des richesses de la miséricorde de Dieu sur votre ame, vous ne pouvez réussir comme tant d'impies et d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle sans cesse à l'ordre et au devoir, pourquoi vous roidissez-vous contre le bonheur de votre destinée? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même? tant de diversions et de fuites pour vous éviter? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conscience avec vos mœurs, vous-mêmes avec la loi de Dieu; voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tout les côtés, il faudra toujours en venir là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme : c'est se tromper, de la regarder comme un joug; elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre servitude; la loi de Dieu toute seule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous délivre. Tel est la destinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas, qu'en combattant ses passions; de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur, et ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur.

Ainsi soit-il.

SECOND SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quarè non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Joan. 8. 46.

Ce n'est pas assez d'avoir défendu l'évidence de la loi de Dieu, contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir son immutabilité contre tous les prétextes qui semblent autoriser le monde à se dispenser de ses règles saintes.

Jésus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux pharisiens, que la vérité qu'ils connoissent les jugera un jour; qu'ils avoient beau se la dissimuler à eux-mêmes, et que le crime de la vérité connue et méprisée demeureroit à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi, qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience: il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité; de substituer des usages et des traditions

humaines à la perpétuité de ses règles ; de les accommoder aux temps, aux circonstances, aux intérêts ; et leur déclare que jusqu'à la fin des siècles, un seul iota ne sera pas changé à sa loi, que le ciel et la terre passeront, mais que sa loi et sa parole sainte sera toujours la même.

Et voilà, mes Frères, les abus qui règnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes et les obscurités que nos cupidités répandoient sur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours supérieure à nos passions, dissipoit malgré nous ces ténèbres, et que nous n'étions jamais de bonne foi dans les transgressions que nous tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais c'est peu de vouloir, comme les pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi ; nous donnons encore atteinte comme eux à son immutabilité : et comme si la loi de Dieu pouvoit changer avec les mœurs des siècles, les différences des conditions, la nécessité des situations ; nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes, et y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la sévérité, ou pour en violer tout-à-fait les préceptes.

En effet, premièrement, le cœur des hommes est changeant ; chaque siècle voit naître parmi nous de nouveaux usages ; les temps et les coutumes décident toujours de nos mœurs : or, la loi de Dieu est immuable dans sa durée, toujours la même dans tous les temps, et dans tous les lieux ; et par ce premier caractère d'immutabilité,

elle

elle seule doit être la règle constante et perpétuelle de nos mœurs : première réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain ; tout ce qui nous égale avec le reste des hommes, blesse notre orgueil ; nous aimons les dictinctions et les préférences ; nous croyons trouver dans l'élévation du rang et de la naissance des priviléges contre la loi : or, la loi de Dieu est immuable dans son étendue ; elle égale tous les états et toutes les conditions ; elle est la même pour les grands et pour le peuple, pour le prince et pour les sujets ; et, par ce second caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états et de conditions, qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs et des règles : seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même ; il se persuade que ses intérêts doivent l'emporter sur la loi, et sur les intérêts de Dieu même ; les plus légers inconvéniens lui paroissent des raisons contre la règle : or, la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie ; et par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénient, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes : dernière réflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immutabilité de la loi de Dieu confondus : le prétexte des mœurs et des usages ; le prétexte du rang et de la naissance ; le prétexte des situations et des inconvéniens. La loi de Dieu est

immuable dans sa durée; donc, les mœurs et les usages ne sauroient la changer : la loi de Dieu est immuable dans son étendue; donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même : la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations; donc, les inconvéniens, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des reproches les plus pressans et les plus ordinaires que les premiers apologistes de la religion faisoient autrefois aux païens, c'étoit l'instabilité de leur morale, et les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvoit pas dans leur vaine philosophie, et qu'ils ne puisoient pas leurs lumières, disoit Tertullien, dans cette raison souveraine qui éclaire tous les esprits, et qui est le docteur immuable de la vérité, mais dans la corruption de leur cœur et dans la vanité de leurs pensées; ils qualifioient le bien et le mal selon leurs caprices, et les vices et les vertus étoient presque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur.* (Tertull.) Cependant, continue ce Père, le caractère le plus inséparable de la vérité, c'est d'être toujours la même : le bien et le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent : sa sagesse, sa sainteté, sa

justice, sont les seules règles éternelles de nos mœurs; et il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, et ce qui est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas, non mutare sententiam, nec variare judicium : non potest aliud esse quod verè quidem bonum est seu malum : omnia penès Dei veritatem fixa sunt.* (Tertull.)

Or, il n'étoit pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les écoles païennes, livrées à l'orgueil et aux variations de l'esprit humain; c'étoit la vanité, et non pas la vérité, qui faisoit les philosophes; les règles changeoient avec les siècles; de nouveaux temps amenoient de nouvelles lois : en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs; c'étoit le changement des mœurs qui entraînoit toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne, c'est que les chrétiens qui ont reçu du ciel la loi éternelle et immuable qui règle les mœurs, la croient aussi changeante que la morale des philosophes; qu'ils se persuadent que les devoirs rigoureux que l'Evangile prescrivoit d'abord aux premiers âges de l'Eglise, se sont adoucis avec le relâchement des mœurs, et ne sont plus faits pour l'affoiblissement et la corruption de nos siècles.

En effet, mes Frères, l'Evangile, la loi de Jésus-Christ est immuable dans sa durée : voyant tout changer autour d'elle, seule elle ne change point; les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés

sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Tout change sur la terre, parce que tout se sent de la mutabilité de son origine : les empires et les états ont leurs progrès et leur décadence : les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles : les usages changent sans cesse avec le goût des peuples et des climats : du haut de son immutabilité, Dieu semble se jouer des choses humaines, en les laissant dans une révolution éternelle : les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin : nous détruisons ce que nos pères avoient cru digne d'une durée éternelle ; et pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de solide, que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais au milieu des changemens des mœurs et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles et des mœurs. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles saintes de la loi ne passeront point ; telles que les premiers fidèles les reçurent à la naissance de la foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendans les recevront un jour, telles enfin, les bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement : la ferveur ou le déréglement des siècles n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité ; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères ni plus accomodantes. La rigueur outrée

ou le relâchement excessif des opinions et des doctrines, leur laisse toute la sage sobriété de leurs règles ; et elles forment cet Evangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement du haut du ciel, à toute langue et à toute nation : *Et vidi alterum Angelum volantem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelisaret sedentibus super omnem terram.* (Apoc. 14. 6.)

Cependant, mes Frères, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres et des plaisirs publics, leur assiduité dans les temples, la modestie et la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur desir continuel d'aller se réunir à Jésus-Christ : en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes, et par la consolation des livres saints, et telle enfin que l'Evangile la prescrit à tous les disciples de la foi : lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu ; loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croiroit à peine que vous fussiez disciples d'un même maître, et sectateurs de la même loi, vous nous reprochez de rappeller sans cesse jusqu'à l'ennui

ces premiers temps, de ne parler que de l'Eglise primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis long-temps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies : vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont; qu'il seroit à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Eglise; mais que tout se relâche et s'affoiblit avec le temps; et que vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande, premièrement, mes Frères, les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-elles altéré celle de l'Evangile? les règles sont-elles devenues plus commodes et plus favorables aux passions, parce que les hommes sont devenus plus sensuels et plus voluptueux? et le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jésus-Christ? lorsqu'il a prédit dans l'Evangile, que dans les derniers temps, c'est-à-dire, dans les siècles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouveroit presque plus de foi sur la terre, que son nom y seroit à peine connu, que ses maximes y seroient anéanties, que les devoirs seroient incompatibles avec les usages, et que les justes eux-mêmes se laisseroient presque souiller par la contagion universelle, et entraîner au torrent des exemples : a-t-il ajouté qu'alors, pour s'accommoder à la

corruption de ces derniers temps, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile; qu'il consentiroit que les usages établis par l'ignorance et le déréglement des siècles, succédassent aux règles et aux devoirs de sa doctrine; qu'il exigeroit alors de ses disciples, infiniment moins qu'il n'exigeoit à la naissance de la foi; et que son royaume, qui n'étoit d'abord promis qu'à la violence, seroit alors accordé à l'indolence et à l'oisiveté? l'a-t-il ajouté, je vous le demande? Au contraire, il avertit ses disciples, qu'alors, que dans ces derniers temps, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes, pour se mettre à couvert de la corruption générale : il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde; qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes; et il finit par les exhorter encore une fois de veiller, et de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Vigilate itaquè, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.* (Luc. 21. 36.)

Et en effet, mes Frères, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente et attentive; plus nous sommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification, nous deviennent nécessaires. Le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos pères; et loin que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les pre-

miers temps, nous périrons avec une vertu médiocre, qui, soutenue alors par l'exemple commun, auroit peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes Frères, je vous demande en second lieu; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi? Croyez-vous que Jésus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocens, charitables, fervens, qui vivoient dans ces temps heureux de l'Eglise; ces hommes qui s'interdisoient eux-mêmes tous les plaisirs, ces premiers héros de la religion, qui conservoient presque tous jusqu'à la fin, la grace de la régénération qui les avoit faits chrétiens? Quoi, mes Frères! Jésus-Christ n'auroit récompensé leur zèle et leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, et il auroit réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Quoi, mes Frères! Jésus-Christ n'auroit fait des lois sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçoient à tout pour lui plaire; qui ne se partageoient qu'entre le Seigneur et leur époux; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevoient leurs enfans dans la foi et dans la piété? les Electre, les Eunice, les Loïde, ces premières héroïnes de la foi? et il exigeroit moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines,

qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, et qui corrompent les cœurs, par la liberté de leurs mœurs, et les piéges qu'elles tendent à l'innocence? Et où seroit ici l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne? on exigeroit donc plus de celui qui doit moins? les transgressions de la loi dispenseroient donc de sa sévérité ceux qui la violent? il suffiroit d'avoir des passions pour être en droit de les satisfaire? la voie du ciel s'aplaniroit pour les pécheurs, et conserveroit toute son âpreté pour les justes? et plus les hommes auroient de vices, moins ils auroient besoin de vertu?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes Frères : si le changement des mœurs pouvoit changer les règles, si les usages pouvoient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderoit donc à l'inconstance des temps, et au goût bizarre des hommes? Il faudroit donc un Evangile pour chaque siècle et pour chaque nation; car nos usages n'étoient pas établis du temps de nos pères; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux : ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jésus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni devenir notre règle, ni la changer; car la règle est de tous les temps et de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puisqu'il faudroit dire anathème à un ange même qui viendroit nous en annoncer un nouveau, et que l'Evangile ne seroit plus

qu'une loi humaine et point sûre pour les hommes, si elle pouvoit changer avec les hommes : donc il ne faut pas juger des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages, mais juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles : donc c'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps, et non pas la variation des temps, devenir la règle même de la loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes Frères, que les temps ne sont plus les mêmes; mais la loi de Dieu ne l'est-elle pas ? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies ; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers : changez-vous vous-même; sauvez votre âme dont vous êtes chargé; voilà tout ce qu'on exige de vous : qu'enfin, les chrétiens des premiers temps avoient, ou plus de force, ou plus de grace que nous ; ah ! ils avoient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde : voilà tout ce qui les distinguoit de nous.

N'avons-nous pas les mêmes sources de graces qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime ? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Eglise ? n'avons-nous pas encore au milieu de nous des ames pures et saintes, qui font revivre la foi et la ferveur des premiers temps, et qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs, et des miséricordes du Seigneur sur son peuple ? Ne dites donc plus, dit l'Esprit de Dieu,

que les temps qui nous ont précédés avoient des avantages sur le nôtre : *Ne dicas quòd priora tempora meliora fuêre quàm nunc sunt ; stulta enim est hujuscemodi interrogatio.* (Eccl. 7. 11.) Il en a toujours coûté pour suivre Jésus-Christ : il a fallu dans tous les temps porter sa croix, ne pas se conformer au siècle corrompu, vivre comme des étrangers sur la terre : les saints ont eu dans tous les temps, les mêmes passions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obstacles à surmonter : et s'il y a ici quelque différence, c'est que dans les premiers temps, ce n'étoient pas de seuls usages arbitraires qu'il falloit éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avoit à craindre en se déclarant pour Jésus-Christ ; c'étoient les supplices les plus cruels auxquels il falloit s'exposer ; c'étoit la puissance des Césars, et la fureur des tyrans qu'il falloit mépriser ; c'étoient des superstitions respectables par leur ancienneté, autorisées par les lois de l'empire, et par le consentement de presque tous les peuples, dont il falloit se dispenser ; c'étoit, en un mot, l'univers entier qu'il falloit armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux étoit plus forte que les supplices, que les tyrans, que les Césars, que le monde entier ; et la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages, ou la puérilité d'une dérision ; et l'Evangile, qui pouvoit autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle. La loi de Dieu est donc immuable

dans sa durée ; toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux : mais elle est encore immuable dans son étendue, et la même pour tous les états et toutes les conditions ; c'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de réunir sous les mêmes règles, le juif et le gentil, le grec et le barbare, les grands et le peuple, le prince et les sujets : en lui il n'y a plus d'acception de personnes. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'étoit donnée qu'à un peuple seul : mais Jésus-Christ est un législateur universel ; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple ; de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps : c'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent : on peut y exercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables ; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisoient autrefois les hommes, sont anéanties par l'Evangile : cette loi sainte ne connoît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni esclave ; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle, qui les égale tous : elle les distingue point par leurs noms et par leurs places

places, mais par leurs vertus; et les plus grands à ses yeux, sont ceux qui sont les plus saints.

Cependant une seconde illusion assez ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle change et s'adoucit en faveur du rang et de la naissance; que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation; et que les obstacles que les grandes places, et les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Evangile, et qui en rendent aux grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout temps par l'usage aux grands, leur sont accordés par la loi de Dieu, et qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De là toutes les lois de l'Eglise violées; les temps et les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire, et réservés au nom seul et à la naissance : de là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son Dieu de soi-même; la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse et les justifie.

Mais, mes Frères, je l'ai déjà dit, l'Evangile est la loi de tous les hommes : grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer : l'Eglise, en vous recevant au nombre de ses enfans, n'a pas proposé aux grands d'autres

vœux à faire, et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promesses; tous juré, à la face des autels, d'observer le même Evangile : l'Eglise ne vous a pas demandé alors, si, par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple; mais si, par votre renaissance en Jésus-Christ, vous vouliez être fidèle, et vous engager à suivre sa loi : sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Evangile saint sur votre tête, pour marquer que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or, mes Frères, tous les devoirs de l'Evangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre et affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant; les autres pour perfectionner cette première grace du chrétien que nous avons reçue dans le baptême : c'est-à-dire, les uns pour détruire en nous le vieil Adam; les autres pour y faire croître Jésus-Christ. La violence, le renoncement, la mortification, regardent le premier; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le desir des biens invisibles, sont renfermés dans le second : voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs, dont le rang et la naissance puissent vous dispenser ?

Devez-vous moins prier que les autres fidèles? avez-vous moins de graces à demander qu'eux, moins d'obstacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins de desirs à combattre ? Hélas ! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent,

plus les occasions de chute naissent sous vos pas, plus le monde vous devient aimable, plus tout favorise vos passions, plus tout contredit vos bons desirs : est-ce dans une situation si terrible pour le salut, que vous trouvez des priviléges qui vous le rendent plus doux et plus commode ? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient nécessaire, parce que plus les plaisirs corrompent votre cœur ; plus la vigilance est indispensable, parce que les périls sont plus fréquens ; plus la foi doit être vive, parce que tout ce qui vous environne l'affoiblit et l'éteint ; plus la prière doit être continuelle, parce que les graces pour vous soutenir doivent être plus abondantes ; la pauvreté de cœur plus héroïque, parce que les attachemens aux choses d'ici-bas sont plus inévitables : enfin plus vous êtes élevé, plus le salut vous devient difficile ; voilà le seul privilége que vous pouvez attendre de votre élévation. Aussi, grand Dieu ! vous nous avertissez souvent que votre royaume n'est que pour les pauvres et les petits : vous ne parlez de la difficulté du salut pour les grands et les puissans, qu'en des termes qui sembleroient leur ôter tout espoir d'y prétendre, si nous ne savions que vous voulez le salut de tous les hommes, et que votre grace est encore plus puissante pour nous sanctifier, que la prospérité pour nous corrompre.

Et certes, mes Frères, si la grandeur et l'élévation rendoient notre condition plus heureuse et plus favorable par rapport au salut, en vain

la doctrine de Jésus-Christ nous apprendroit à craindre les grandeurs et les prospérités humaines : en vain on nous diroit que bienheureux ceux qui pleurent et qui sont affligés ici-bas ; que malheur à ceux qui se réjouissent et qui sont dans l'abondance ; et qu'enfin recevoir sa récompense dans ce monde, par les biens et les honneurs passagers qu'on y reçoit, c'est un préjugé presque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire, la grandeur et la prospérité deviendroient un état digne d'envie, même selon les règles de la foi : il faudroit appeler heureux, contre la maxime de Jésus-Christ, ceux qui sont dans les plaisirs et dans l'opulence ; puisque, outre les douceurs d'une fortune riante, ils y trouveroient encore une voie de salut plus douce et plus aisée que dans un état plus obscur : ceux qui souffrent et qui sont affligés ici-bas, seroient donc les plus malheureux de tous les hommes ; puisqu'à toutes les amertumes de leur condition, il faudroit encore ajouter celles d'un Evangile plus rigoureux et plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Evangile faudroit-il vous annoncer, mes Frères, si c'étoient-là les règles de la morale de Jésus-Christ ?

Mais je n'en dis pas assez. Quand la prospérité n'exigeroit pas des précautions plus sévères par les périls qui l'environnent, elle exigeroit du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes et les excès qui en sont inséparables.

Hélas ! mes Frères, n'est-ce pas parmi vous que les passions ne connoissent plus de bornes; que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médisances plus cruelles, l'ambition plus démesurée, les voluptés plus monstrueuses ? N'est-ce pas parmi les grands que la débauche plus affreuse raffine même sur les crimes communs; que les dissolutions deviennent un art; et que pour prévenir les dégoûts inséparables du déréglement, on cherche dans le crime, des ressources contre le crime même ? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la religion ? si les plus justes sont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en seroient-ils déchargés ? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, et non sur votre rang : jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, et non pas par les vains hommages que les hommes vous rendent : comptez les jours et les années de vos crimes, qui seront les titres éternels de votre condamnation, et non pas les années et les siècles de l'antiquité de votre race, qui ne forment que de vains titres écrits sur les cendres de vos tombeaux : examinez ce que vous devez à Dieu, et non pas ce que les hommes vous doivent. Si le monde devoit vous juger, vous pourriez-vous promettre des distinctions et des préférences; mais le monde sera lui-même jugé; et celui qui le jugera et vous aussi, ne distinguera les hommes que par les vices ou les vertus. Il ne demandera pas les

noms, il ne demandera que les œuvres : mesurez là-dessus les distinctions que vous devez attendre.

Aussi, mes Frères, nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Evangile, proposât aux princes du peuple, et aux grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple : il parle dans la capitale de la Judée, et devant ce que la Palestine avoit de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivoit ; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs ; voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siége des rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée ; à ce jeune homme qui possédoit de si grands biens, comme aux enfans Zébédée, qui n'avoient que leurs filets pour héritage ; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie d'une condition plus obscure ; ses ennemis eux-mêmes avouoient que c'étoit là son caractère propre, et étoient forcés de lui rendre cette justice, qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avoit égard ni au rang, ni aux personnes. *Scimus quià verax es, et viam Dei in veritate doces.... : non enim respicis personam hominum.* (Matth. 22. 16.)

Que dis-je ? après sa mort même, l'Evangile ne parut une doctrine descendue du ciel, que

parce que, annonçant aux grands et aux puissans des maximes tristes et crucifiantes, si incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas de se soumettre au joug de Jésus-Christ, et d'embrasser une loi, qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas, qu'aux pauvres et au simple peuple. Et en effet, mes Frères, pourquoi les premiers défenseurs de la foi auroient-ils regardé la conversion des Césars et des puissans du siècle, comme une preuve de la vérité et de la divinité de l'Evangile? Qu'y auroit-il de si surprenant, que les riches et les puissans eussent embrassé une doctrine qui les distingueroit du peuple, par une plus grande indulgence; qui, tandis qu'elle prescriroit aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, se relâcheroit en faveur des grands, et consentiroit que les profusions, les plaisirs, les sensualités, les jeux, les spectacles si rigoureusement interdits au commun des fidèles, devinssent une occupation innocente pour eux; et que ce qui est une voie de perdition pour les autres, fût pour eux seuls la voie de salut? Ce seroit donc la sagesse du siècle qui auroit établi l'Evangile, et non pas la folie de la croix: ce seroient les artifices et les égards humains, et non pas le bras du Tout-puissant: ce seroit la chair et le sang, et non pas la vertu de Dieu; et la conversion de l'univers n'auroit rien de plus merveilleux, que l'établissement des superstitions et des sectes.

Et au fond, mes Frères, de bonne foi, si l'Evangile avoit des distinctions à faire, et des complaisances à accorder, si la loi de Dieu pouvoit relâcher quelque chose de sa sévérité, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance ? Quoi ! elle conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux ? elle condamneroit aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance et d'amertume, et qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état, que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front ? et elle déchargeroit de ces devoirs rigoureux les grands de la terre ? et elle n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs ? et elle réserveroit toute son indulgence pour ces ames molles et voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, et qui ne croient être sur la terre, que pour y jouir d'une injuste félicité, et qui ne connoissent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes ?

Grand Dieu ! c'est l'aveuglement que votre justice répand sur les prospérités humaines : après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumières de la foi. Il est rare que les grands, si éclairés sur les intérêts de la terre, sur les voies de la fortune et de la gloire, sur les ressorts secrets qui font mouvoir les cours et les empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du salut : le monde les a si fort accou-

tumés aux préférences, qu'ils se persuadent devoir en trouver aussi dans la religion. Parce que les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croyent, ô mon Dieu ! que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme; et qu'en remplissant quelques foibles devoirs de piété, qu'en faisant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au delà de ce qu'ils vous doivent : comme si leurs moindres œuvres de religion trouvoient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne le trouvent à vos yeux que dans la foi et la charité qui les anime.

C'est ainsi, mes Frères, que la loi de Dieu, immuable dans son étendue, est la même pour tous les états, pour les grands et pour le peuple. Mais elle est encore immuable dans toutes les situations de la vie; et il n'est ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, et même l'adoucir, devienne un tempérament légitime et nécessaire : ce devoit être ici ma dernière reflexion; mais j'abrège, et je poursuis.

Oui, mes Frères, tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire, contre la loi de Dieu; les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu seroit injuste, et exigeroit trop des hommes, si

dans ces occasions elle n'usoit d'indulgence à notre égard.

Ainsi, la loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, et de ne pas permettre que des créanciers malheureux souffrent de nos profusions insensées : cependant on se persude que dans une grande place, il faut soutenir l'éclat d'une dignité publique; que l'honneur du maître demande qu'on ne laisse pas avilir par des dehors obscurs et rampans, le poste élevé qu'il nous a confié; qu'on est redevable au prince, à l'état, à soi-même avant que de l'être aux particuliers; et que la bienséance publique l'emporte alors sur la règle particulière.

Ainsi, la loi de Dieu nous enjoint d'arracher l'œil qui scandalise, et de le jeter bien loin de nous; de nous séparer d'un objet qui a été de tout temps l'écueil de notre innocence, et auprès duquel nous ne saurions être en sûreté : cependant, l'éclat que feroit une rupture, les soupçons qu'elle pourroit réveiller dans l'esprit du public, les liens de société, de parenté, d'amitié, qui semblent rendre la séparation impossible sans éclat, nous persuadent qu'elle n'est pas alors ordonnée, et qu'un péril devenu comme nécessaire, devient pour nous une sûreté.

Ainsi, la loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conscience en la retenant dans l'injustice; c'est-

à-dire, de ne pas la dissimuler par des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer : cependant, on se persuade que des vérités qui seroient inutiles, doivent être supprimées; et qu'une liberté dont tout le fruit seroit d'exposer notre fortune, et de nous rendre odieux sans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, seroit plutôt une indiscrétion qu'une loi de charité et de justice.

Ainsi, la loi de Dieu nous prescrit de ne chercher dans les soins publics que l'utilité des peuples, pour qui seuls l'autorité nous est confiée; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injustice, les asiles de l'oppression et de la misère : cependant, on croit se trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, soutenir des abus que l'on connoît insoutenables, sacrifier sa conscience et son devoir à la nécessité des temps, et violer sans scrupule les règles les plus claires, parce que les inconvéniens qui naîtroient de leur observance, semblent en rendre la transgression nécessaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconvéniens humains font toujours pencher la balance de leur côté; et le devoir, et la loi de Dieu cède toujours à la nécessité des temps et des conjonctures.

Or, mes Frères, je ne vous dis pas, premièrement, que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en pa-

rallèle avec notre ame, ne doit être compté pour rien; et que quand le ciel et la terre changeroient de face, que le monde entier devroit périr, et tous les maux fondre sur notre tête, ces inconvéniens seroient toujours infiniment moindres que la transgression de la loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, secondement, que la loi a toujours, du moins, la sûreté pour elle contre le prétexte, parce que l'obligation de la loi est claire et précise, au lieu que la justice du prétexte qui introduit l'exception, est toujours douteuse; et qu'ainsi, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvéniens certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos, et nous persuader qu'alors il nous est permis de recourir à des expédiens qui l'adoucissent, et qui en concilient la sévérité avec les intérêts de notre amour-propre. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles, commodes, et qui ne puissent rien sur nos passions : il est venu porter le glaive et la séparation dans les cœurs; séparer l'homme de ses proches, de ses amis, de lui-même; nous montrer une voie rude et malaisée à tenir. Ainsi, ce que nous appelons inconvéniens,

et

et extrémités inouies, ne sont au fond que l'esprit de la loi, les conséquences les plus naturelles des règles, et la fin que Jésus-Christ s'étoit proposée en nous les prescrivant.

Ce jeune homme de l'Evangile, regardoit comme un inconvénient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à son père, et recueillir sa succession, s'il suivoit Jésus-Christ; et c'est précisément ce sacrifice, que Jésus-Christ exigeoit de lui. Ces hommes appelés au festin regardoient comme un inconvénient; l'un, d'abandonner sa maison des champs; l'autre, son commerce; le dernier, enfin, de suspendre la solennité de ses noces; et c'étoit pour rompre tous ces liens qui les attachoient encore trop à la terre, que le père de famille les invite de venir s'asseoir au festin. Esther regardoit d'abord comme un inconvénient d'aller paroître devant Assuérus contre la loi de l'empire, et de se déclarer fille d'Abraham, et protectrice des enfans d'Israël; et cependant, comme lui représenta le sage Mardochée, le Seigneur ne l'avoit élevée à ce point de gloire et de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paroît une raison contre la loi; et nous prenons pour des inconvéniens les obligations mêmes.

D'ailleurs, mes Frères, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs, se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; que le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de soulever

contre elle toutes les raisons de la chair et du sang; et que la vertu ressembleroit au vice, si elle ne trouvoit au dehors et au dedans de nous, que des facilités et des convenances? Les justes, mes Frères, n'ont jamais été paisibles observateurs des règles saintes: Abel trouva des inconvéniens dans la jalousie de son propre frère; Noé, dans l'incrédulité de ses citoyens; Abraham, dans les disputes de ses serviteurs; Joseph, dans les périls où l'exposoient l'amour de la pudeur et la fureur d'une femme infidèle; Daniel, dans les usages d'une cour profane; le pieux Esdras, dans les mœurs de son siècle; le généreux Eléazar, dans les piéges d'un tempérament spécieux: enfin, suivez l'histoire des justes, et vous verrez que dans tous les siècles, tous ceux qui ont marché dans les préceptes et dans les ordonnances de la loi, ont trouvé des inconvéniens où la justice elle-même sembloit autoriser la transgression des règles; ont rencontré en leur chemin des obstacles, où les lumières d'une raison humaine sembloient décider en faveur du prétexte contre la loi; en un mot, où la vertu sembloit condamner la vertu même: et qu'ainsi il n'est pas nouveau à la loi de Dieu de trouver des obstacles; mais qu'il est nouveau de prétendre trouver dans ces obstacles des excuses légitimes, qui nous dispensent de la loi de Dieu.

Et la raison décisive qui confirme cette vérité, c'est que nos passions seules forment les inconvéniens qui nous autorisent à chercher des tem-

péramens à nos devoirs et à la loi de Dieu; et que des vues de fortune, de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les justifient à nos yeux, malgré l'évidence des règles qui les condamnent, que parce que nous aimons plus notre gloire et notre fortune que les règles mêmes.

Mourons au monde et à nous, mes Frères; rendons à notre cœur les sentimens d'amour et de préférence qu'il doit à son Seigneur: alors tout nous paroîtra possible; les difficultés s'aplaniront en un instant; et ce que nous appelons inconvéniens, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes quand on les aime! Les raisons ne manquent jamais aux passions: l'amour-propre est habile à mettre toujours du moins les apparences de son côté: il change toujours nos foiblesses en devoirs, et nos penchans deviennent bientôt des titres légitimes: et ce qu'il y a ici de plus déplorable, dit saint Augustin, c'est que nous appelons la religion même au secours de nos passions; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les règles de la piété même; et que nous recourons à des prétextes saints, pour autoriser des cupidités injustes: *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena, religionem suffragari debere christianam.* (S. Aug.)

C'est ainsi, ô mon Dieu! que nous passons

presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes; que nous n'employons les lumières de notre raison, qu'à obscurcir celles de la foi; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre, qu'à chercher des autorités à nos passions, qu'à imaginer des situations où nous croyions pouvoir vous désobéir impunément: c'est-à-dire, que tous nos soins, toutes nos réflexions, toute la supériorité de nos vues, de nos lumières, de nos talens, toute la sagesse de nos mesures et de nos conseils, se bornent à nous perdre, et à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle.

Evitons ce malheur, mes Frères, ne comptons de voie sûre pour nous, que celle des règles et de la loi, et souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la loi, que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu, après avoir été la règle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Adhùc modicum tempus vobiscum sum.

Je suis encore avec vous un peu de temps. Joan, 7. 33.

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes: les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout à mesure qu'ils le fuient: les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus de conjurer: toute leur vie n'est qu'une attention déplorable

à s'en défaire : les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée ; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrègent la longueur des jours et des momens, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée : c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce temps dont nous paroissons faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, et c'est un crime ; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, et c'est une folie. Employons le temps que Dieu nous donne, parce qu'il est court ; ne l'employons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire, connoissons tout le prix du temps, et nous ne le perdrons pas ; connoissons-en l'usage, et nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par-là, nous éviterons et les périls de la vie oiseuse, et les inconvéniens de la vie occupée ; c'est le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes; les grands avantages qui peuvent nous en revenir; le peu que nous avons à les posséder; et enfin, tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or, voilà, mes Frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable: premièrement, il est le prix de l'éternité; secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit; enfin il est irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité: oui, mes Frères, l'homme condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devroit recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jésus-Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort et de condamnation prononcé contre tous les hommes en la personne du premier pécheur; nous vivons, quoiqu'enfans d'un père condamné à la mort, et héritiers nous-mêmes de sa peine, parce que le rédempteur est mort à notre place: la mort de Jésus-Christ est donc la source et le seul titre du droit que nous avons à la vie; nos jours, nos momens sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix; et le temps que nous perdons si vainement, est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort, et le mérite de son sacrifice.

Non-seulement comme enfans d'Adam, nous ne méritions plus de vivre; mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoutés à celui de notre naissance, sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre. Tout pécheur est donc un enfant de mort et de colère; et toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation et de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusque-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidens, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vu finir celle de nos amis et de nos proches, et dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine : le temps qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de graces, qui composent le fil et comme tout le cours de notre vie : chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu; et passer ce temps et ces momens en une inutilité déplorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité. Voilà, mes

Frères, le premier crime attaché à la perte du temps : c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit ; qu'on ne nous laisse que pour acheter le royaume du ciel ; et que nous dissipons comme la chose la plus vile, et dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde, un homme lequel, héritier d'un trésor immense, le laisseroit dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en feroit aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireroient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes Frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde ; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas, à des dignités frivoles, et à des grandeurs humaines ; hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfans d'Adam, au-dessus même des Césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable, de prodiguer en amu-

semens frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel ; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité ! Oui, mes Frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devroit donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisans qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge ; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre ; et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire ; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches et pour nos enfans ; notre crédit et notre faveur pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paroissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde ; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore

mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité; mais de plus, il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes Frères, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, seroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; du moins, les jours et les momens perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible: la plus longue dure si peu; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre: semblables à ces feux errans qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paroissons que pour disparoître en un clin-d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles: le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas! où prendre des jours et des momens de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obli-

gés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événemens imprévus, aux bienséances inévitables de la société, que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez, mes Frères, le nombre de nos crimes passés que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans! hélas! dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie: le temps seroit encore trop court; et il faudroit que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu! que peut-il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu! quelle place peuvent donc trouver les jeux et les amusemens frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffiroit pas tout entier pour expier un seul de mes crimes?

Ah! mes Frères, y pensons-nous? Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace, y trouveroit-il encore des heures et des momens à perdre? se plaindroit-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui auroit accordé?

en

en seroit-il embarrassé ? chercheroit-il des amusemens frivoles pour l'aider à passer ces momens précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance ? ne mettroit-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée ? ne remplaceroit-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manqueroit à la brièveté du temps qu'on lui auroit accordé ? Insensés que nous sommes ! notre arrêt est prononcé : nos crimes rendent notre condamnation certaine ; on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur et changer la rigueur de notre sentence éternelle : et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles ; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie ; nous cherchons comment l'abréger ; à peine trouvons-nous assez d'amusemens pour en remplir le vide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, mes Frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, et d'en retrancher une partie ? Que d'accidens imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie ! Que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on

faisoit de la vie! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples? C'étoient autrefois des accidens rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des événemens de tous les jours : soit que nos crimes nous attirent ce châtiment; soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu le loisir de connoître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Eglise, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avoient toujours abusé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des momens vides dans la journée : qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des momens vides dans la journée? mais c'est-là votre crime de les laisser dans ce vide affreux; les jours du juste sont toujours pleins. Des momens vides dans la journée? mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont-elles réglées, vos enfans instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lec-

tures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies; et vous pouvez encore trouver tant de momens vides dans la journée? Mon Dieu! que de saints solitaires se plaignoient que les jours passoient trop rapidement: ils reprenoient sur la nuit ce que la brièveté du jour avoit ôté à leurs travaux et à leur zèle: ils trouvoient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques; il ne leur restoit pas assez de temps dans le calme et le loisir de leur solitude pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles; et nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins; et nous, au milieu des sollicitudes et des engagemens du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos momens; et nous, redevables à nos proches, à nos enfans, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie, d'une infinité de devoirs; nous trouvons encore du vide dans notre vie, et le peu qui nous en reste nous paroît trop long, pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom?

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose. Mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence? mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? mais le temps passe lui-même si rapidement; et faut-il tant d'amusemens pour l'aider à passer encore plus vîte? Mais le temps

ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser!

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassemens innocens dans la vie? il y en a, j'en conviens: mais les délassemens supposent les peines et les soins qui les ont précédés; et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel: mais les délassemens sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, sont obligés d'accorder quelques momens de relâche à la foiblesse humaine; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassemens mêmes; c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile au sortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hasard? Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfans mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons, et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre

conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours; la passion du jeu n'est presque jamais seule, et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres: voilà ces délassemens que vous croyez innocens et nécessaires pour remplir les momens vides de vos journées.

Ah! mes Frères, combien de réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces momens dont vous ne savez que faire; et si leur demande pouvoit être exaucée, quel usage ne feroient-ils pas d'un moment si précieux! Que de larmes de componction et de pénitence! que de prières et de supplications pour toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance? Cependant on leur refuse ce moment unique; on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux: et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse! Dieu vous jugera, mes Frères: et au lit de la mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours; et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus

grand, mes Frères, c'est que non-seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable; et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable; car premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure: mais ces temps perdus et passés dans l'inutilité, sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avoit préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos momens; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devoient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des graces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées le sont aussi: les momens de Dieu sont finis, et ne reviennent plus: le cours de ses miséricordes est réglé: nous avons cru ne perdre que des momens inutiles; et avec eux nous avons perdu des graces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avoit destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment, devoit nous avancer d'un degré vers le ciel : or, les jours et les momens perdus, nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin; qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière; ou que du moins pour regagner les momens perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grace, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, et consommer dans un court intervalle ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin, par rapport aux œuvres de pénitence et de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus, quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes : c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations; il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avoit laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle : ce temps, vous

l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes ; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport au dessein de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois : et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment ; on ne sauroit donc plus revenir sur ses pas, et réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons, devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus ; éternellement il sera le même, nous sera rappélé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes Frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité !

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des momens, vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années, de

quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des momens, dont vous seul connoissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure; des momens que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles, pour nous laisser le temps de faire pénitence; des momens que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé; des momens que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles; des momens enfin dont nous ne jouirons peut-être pas long-temps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière? Grand Dieu! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue: il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité: toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle, et qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin, mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, et des efforts que je fais pour l'éviter? La dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu! pour une ame destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils

et de vos saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité. Quelle vie, qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les momens qui lui échappent !

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps, et à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse ; il faut vous exposer les inconvéniens de la vie occupée.

SECONDE PARTIE.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes Frères, la plupart de ceux qui m'écoutent, ont, sans doute, opposé en secret, que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile ; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagemens infinis de leur état ; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires, qui absorbe toute leur vie, et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes, et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes Frères, une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les momens ;

c'est de les remplir dans l'ordre, et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne : la vie de la foi est une vie de règle et de sagesse : l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le déréglement de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant la vie de la plupart des hommes, est une vie toujours occupée et toujours inutile ; une vie toujours laborieuse et toujours vide : leurs passions forment tous leurs mouvemens. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes ; qui les font courir çà et là, comme des insensés ; qui ne les laissent pas un moment tranquilles et en remplissant tous leurs momens, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps ? Il consiste premièrement, à nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient ; et ne pas compter parmi nos devoirs, les soins et les embarras que l'inquiétude, ou nos passions toutes seules, nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées, celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre temps, celles que l'inquiétude, ou les passions toutes seules nous forment.

L'inquiétude; oui, mes Frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes: rien n'est plus triste pour la plupart des hommes, que de se retrouver avec eux seuls, et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous souillent; que mille desirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, et dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes: nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui; et nous croyons trouver dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs, cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir, et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais hélas! nous nous trompons: l'ennui ne se trouve que dans le dérangement, et dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place: c'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées; que

que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

Les ames justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les momens sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paroît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère: jamais embarrassées du temps présent que des devoirs marqués occupent: jamais en peine sur le temps à venir pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués: jamais livrées à ellesomêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres: les jours leur paroissent des momens, parce que tous les momens sont à leur place: le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage; et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui et au dégoût; et elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre temps. Car si les momens que l'ordre de Dieu ne règle point, sont des momens perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs, si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée, où chaque occupation ait sa place fixe; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes Frères, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paroisse occupé du frivole et des plaisirs; des soins plus sérieux et des occupations plus solides, succèdent à l'oisiveté et aux amusemens des premières moeurs; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'Etat, au prince, aux soins publics; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit, le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie; et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles, et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes

de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes : la religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres, nous y appellent; et que par son propre choix, on préfère toujours la sûreté et le loisir d'un état privé, au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut, ou la condamnation éternelle qui nous attend, est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devroient être pour nous, tristes et onéreux; et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devroit nous paroître, pour nous, un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité; c'est la première maxime de la foi et le fond du christianisme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laissent à nous-mêmes, et ne nous établissent point sur les autres. Nous ne consultons, ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même; ni souvent même nos talens : nous ne

consultons que nos passions, que ce desir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères : nous voulons paroître sur la scène, et devenir des personnages; et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paroissent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout : le loisir si cher à une ame fidèle nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous et le public; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traîne après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandoit pas d'eux; et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé, et redire sans cesse, qu'il seroit temps enfin de vivre pour soi, après avoir si long-temps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours : ils paroissent gémir sous le poids des affaires; mais ils porteroient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir est d'une condition privée : ils

ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois ; et ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus : c'est un langage de vanité : ils voudroient paroître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandoit pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous ne connoîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, mes Frères, si au milieu des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel : ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure ; à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage ; tout cela paroît essentiel et indispensable : on n'oseroit y toucher, y retrancher : on le prolonge même au delà des bornes de la raison et de la nécessité ; et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut ;

dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devroit donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes Frères, au lieu de prendre sur nos délassemens, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage et la mollesse ont rendus interminables; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques foibles restes, qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs; quelques momens rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, et que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous; tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini, et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion, ces momens de rebut, que la lassitude, ou le défaut de plaisirs, nous laisse; ce sont proprement des momens de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu; un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetteroit la vie du monde et des plaisirs trop soutenue, et prolongée outre une certaine mesure au delà de laquelle se trouvent l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu, font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires sur l'affaire de leur salut : tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste plus rien pour Dieu et pour l'éternité : il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre ; et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle ? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel : tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissans du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux : les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un maître et à un seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillans qu'ils puissent être, nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits ; nous devons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, et

qui nous lient aux autres hommes; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu ! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls, les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore ? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent; mais les devoirs que nous vous rendons, nous laissent une joie véritable dans le cœur; nous soutiennent, nous calment, nous consolent, et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu ! avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale : c'est donc pour vous premièrement, que nous devons en faire usage; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes Frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice, et travailler à votre salut : j'en conviens; mais il faut remplir ces devoirs

dans la vue de Dieu, par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujettissemens, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire et non pas à la nôtre; et nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusemens puérils indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes Frères, que les jugemens de Dieu sont différens de ceux du monde ! On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importans, et exercées avec gloire; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monumens publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu; si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une

carrière éclatante devant les hommes ; devant Dieu c'est une vie perdue : en vain les histoires parleront de nous ; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir ; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : *Et in scripturâ domus Israel non scribentur :* (Ezech. 13. 9.) en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles, nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre ; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrits, ils périront avec eux ; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée.

Car de bonne foi, mes Frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre ? qu'il regardât comme un temps bien employé, le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre

nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avoit donné, que pour l'employer à le glorifier et à le servir? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires : j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie : je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même : vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des Rois : vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles : j'ai conclu des traités importans : j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes : je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois? Hélas! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut : vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux : temps perdu pour

l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle ? Hélas ! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre ame : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfans : j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes pères ? Hélas ! vous avez laissé de grands établissemens à vos enfans, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grace et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai fait des études profondes : j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux : j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes : j'ai fait valoir mes grands talens et les ai rendus utiles aux hommes ? Hélas ! le grand talent qu'on vous avoit confié étoit celui de la foi et de la grace, dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des saints : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état ; j'ai fait des amis : j'ai su plaire à mes maîtres ? Hélas ! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel : vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien

rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité.

Ah ! mes Frères, quel vide affreux la plupart de ces hommes, qui avoient gouverné les états et les empires ; qui sembloient faire mouvoir l'univers entier ; qui en avoient rempli les premières places ; qui faisoient tout le sujet des entretiens, des craintes, des desirs, des espérances des hommes ; qui occupoient presque seuls les attentions de toute la terre ; qui portoient tout seuls le poids des soins et des affaires publiques : quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort ! tandis que les jours d'une ame sainte et retirée, qu'on regardoit comme des jours obscurs et oiseux, paroîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes, mes Frères : le temps est court ; il est irréparable ; il est le prix de votre éternelle félicité : il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes : mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes Frères, dit l'Apôtre, (1. *Cor.* 7. 29.) le temps est court ; usons donc du monde comme si nous n'en usions pas ; possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas ; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas ; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe : et ne comptons de réel

dans toute notre vie, que les momens que nous aurons employés pour le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LE SALUT.

Tempus meum nondùm advenit; tempus autem vestrum semper est paratum.

Mon temps n'est pas encore venu; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. Joan. 7. 6.

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parens selon la chair, qui le pressoient de se manifester au monde, et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talens, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satisfaire leurs passions; c'est là le temps de l'homme: *Tempus vestrum semper est paratum:* mais le temps de Jésus-Christ,

c'est-à-dire, le temps de travailler au salut n'est jamais prêt; ils le renvoient, ils le diffèrent; ils attendent toujours qu'il arrive, et il n'arrive jamais: *Tempus meum nondùm advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, et leur font tout entreprendre; car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit, enfin, où tout s'agite et tout se méprend?

Certes, mes Frères, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patiens dans leurs poursuites, on diroit qu'ils travaillent pour des années éternelles, et pour des biens qui doivent assurer leur félicité: on ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée; et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et plus nécessaires; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons; que le

plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort et la porte de l'éternité, et que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme: les soins des passions sont toujours pénibles et sérieux; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient foibles et languissantes: le salut tout seul est pour nous un amusement: nous travaillons pour les biens frivoles, comme si nous travaillions pour des biens éternels; nous travaillons pour les biens éternels, comme si nous travaillions pour des biens frivoles.

Oui, mes Frères, les soins de la terre sont toujours vifs; obstacles, fatigues, contre-temps, rien ne nous rebute: les soins de la terre sont toujours prudens; dangers, piéges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère: rien de plus languissant, et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre: rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence: avec vivacité, pour ne pas se rebuter; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

RIEN sans doute ne devroit nous intéresser davantage en cette vie que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même à proprement parler, point d'autres sur la terre ; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal et qui devroit être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les consolations de la grace attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus degoûtant et le plus triste. Et voilà, mes Frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes Frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie

de la réputation et de la gloire : les intrigues et les mouvemens qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse : les projets et les négociations qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent dé l'ambition d'un seul, l'infortune publique, passent pour étendue de génie, et pour supériorité de talens : l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique : enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des ames foibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes Frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend ? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ? ah ! tous les monumens de l'orgueil

périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent sera effacée du souvenir des hommes : les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser; et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que l'Auteur de son être; on n'adore que le Souverain de l'univers; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne desire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatans, un esclavage illustre; la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talens, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connoissances, un vent qui enfle et qui

corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrens sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie; et leur élévation en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances: mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et portés sur les aîles de la grace, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos desirs déréglés; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement; et loin que leur destinée nous fasse envie, et réveille en nous de foibles desirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde; qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion: que dirai-je? nous devenons peut-être les censeurs de leurs vertus; nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grace, les motifs secrets de leur changement; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines; et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes!

D'où vient cela? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut : première cause de notre indifférence.

En second lieu, nous y travaillons avec indolence, parce que nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes Frères, nous voulons tous nous sauver; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance: nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne; mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes Frères, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leur temps et leurs momens marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins? en faisons-nous une affaire seulement? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes; mais qu'est-ce si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions, et à vos

caprices? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière; mais le monde au sortir de là ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints; mais sans entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence passagère; vous souffrez peut-être une injure; vous prenez sur vous pour une obligation de piété: mais ce sont là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre commun, et qui n'ont jamais de suite; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui: le salut n'a que vos intervalles; le monde a pour ainsi dire, l'état et le fonds: les momens sont pour Dieu; la vie tout entière est pour nous-mêmes.

Je sais, mes Frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entier, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut: mais vous dites pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille; que des affaires d'une certaine nature seront terminées; que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité; que certains em-

barras seront finis; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes? la pénitence, si ces occupations sont pénibles? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des ames de votre rang et de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne? Vous savez bien vous-même qu'on peut trouver Dieu partout: car dans ces momens heureux où vous avez été touché quelquefois de la grace, n'est-il pas vrai que tout vous rappeloit à Dieu; que les périls mêmes de votre état devenoient pour vous des instructions et des remèdes; que le monde vous dégoûtoit du monde même; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes, ou des occasions salutaires de

mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grace et de salut? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre foiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph étoit chargé de toutes les affaires d'un grand royaume; lui seul soutenoit tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avoit rompu ses liens, et justifié son innocence ? ou attendit-il pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avoit ôté ? il sut faire servir à la consolation de ses frères, et à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnoissoit tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé aux Actes des apôtres, étoit établi sur les richesses immenses de cette princesse : le détail des tributs et des subsides, et toute l'administration des deniers publics étoient confiés à sa fidélité : or cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissoit-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendoit, et les paroles de la vie éternelle ? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des justes qui s'y sont sanctifiés : la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété ; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Ainsi,

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres; vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que la piété sanctifie vos occupations; que la foi les règle; que la religion les anime; que la crainte du Seigneur les modère; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins, pour être plus homme de bien, outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence; c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisoient autrefois contre elle; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Evangile ne propose que des maximes funestes à la république; et que s'il en étoit cru, il faudroit tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si l'on étoit seul sur la terre : au lieu que c'est l'Evangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut; au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles,

des maîtres modérés, des sujets fidèles, et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte, quand vous serez libre d'embarras et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut; votre cœur sera-t-il libre de passions ? les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus ? serez-vous rendu à vous-même ? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié ? Ah ! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent, c'est le déréglement du dedans; c'est le tumulte et la vivacité des passions : ce n'est pas dans les soins de la fortune et dans l'embarras des événemens et des affaires, dit saint Chrysostôme, qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'ame; un cœur où Dieu règne est partout tranquille : *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis et in animis nostris.* (Hom. 61. ad pop. Ant.) Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut, que parce que les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchans, qui sont pour vous des écueils : or ces penchans, vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront outre ce fonds de foiblesse, qu'ils tirent de

votre propre corruption, la force du temps et des années : vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtemens, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair : ce n'est donc pas en renonçant à vos soins, qu'il faut travailler à vous guérir; c'est en vous purifiant vous-même, qu'il faut sanctifier vos soins; tout est pur à ceux qui sont purs : autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude; semblable à ce roi de Juda dont il est parlé au livre des Rois, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta la lèpre dont le Seigneur l'avoit frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur; et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà, mes Frères, la dernière raison pour-

quoi nous faisons paroître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paroissent dures : tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît; la prière captive trop nos esprits; la retraite nous jette dans l'ennui; les lectures saintes lassent d'abord l'attention; le commerce des gens de bien est languissant, et n'a rien qui fasse plaisir; la loi des jeûnes altère le tempérament; en un mot, nous trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu, qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paie toujours de mauvaise grace, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais premièrement, mes Frères, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade; corrigez vos penchans, et le joug vous paroîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les justes ont le même dégoût que

vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les ; demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paroissez digne de compassion ; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tout souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent, les œuvres de la piété répandent dans leur ame une onction sainte ; et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant ? c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques momens rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous en déchargeant aussitôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les

suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des ames infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissoient, dit l'Ecriture, et sembloient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes et mugientes;* (1. Reg. 6. 12.) au lieu que les enfans de Lévi, image naturelle des justes, accoutumés à ce ministère saint, faisoient retentir les airs des cantiques d'allégresse et d'actions de graces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlans du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'ame juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'ame mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable : *Pergentes et mugientes.*

Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug étoit doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance ; les armes de Saül n'étoient pesantes pour David, que parce qu'il n'en avoit point l'usage : *Non usum habeo.* (Ibid. 17. 39.) Il faut se familiariser avec la vertu pour en connoître les saints attraits ; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel ; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géans et des monstres qui dévorent ses habitans. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface ; ils n'ont d'agréables que les premiers momens : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel et qu'amertume ; et plus vous les approfon-

dissez, plus vous y trouvez le vide, l'ennui, la satiété qui en est inséparable : la vertu au contraire est une manne cachée; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir: mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent; plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accabloient, et que vous ne traîniez plus qu'à regret et avec une secrète tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances et les amertumes, et comme vous n'aurez pas la fidélité du juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parce que vous les accomplissez trop rarement, mais parce que vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence: vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur qui seule y fait trouver des douceurs ineffables; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or Jésus-Christ n'est pas divisé: ce Simon le Cyrénéen qui

ne portoit qu'une partie de la croix en étoit accablé, et il falloit que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* (Matth. 27. 32.) Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse ; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable ; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît, vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissemens : d'où vient cela ? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore : or un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez vous une image naturelle tirée des livres saints? Rebecca sur le point d'enfanter Jacob et Esaü souffroit des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfans se faisoient déjà la guerre dans son sein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli ;* (Gen. 25. 22.) et comme lassée de ses maux, elle demandoit au Seigneur sa mort ou sa délivrance : Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes, et s'il vous en coûte tant pour devenir mère, c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo.* (Ibid. ✝. 23.) Voilà votre histoire, mon cher auditeur : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour

accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur : ah ! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob et Esaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo;* voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédoit votre cœur, tout y seroit calme et paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de desirs frivoles, d'attachemens criminels : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo;* et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits, comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions; observez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* (Ps. 18. 9.) Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères : le deuil n'est qu'au dehors; elles ont mille dédommagemens secrets lorsqu'elles sont sincères : le

juste ressemble au buisson sacré ; vous n'en voyez que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans ; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit ; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible, qui remplace avec tant d'usure le commerce des hommes devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est là que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'ame ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses graces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la foiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience, mon cher auditeur ; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve ; c'est ici qu'il aime à être tenté : venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes ; si nous attirons le pécheur par de fausses espérances, et si ses dons ne sont pas encore plus abondans que nos promesses. Vous avez long-temps essayé du monde : vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avoit tout fait espérer ; des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires :

il vous a trompé : vous y êtes malheureux ; vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos souhaits : venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle ; si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il est un maître ingrat, inconstant, bizarre ; si son joug est une cruelle servitude, ou une douce liberté ; si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves, ou la consolation de ses enfans, et s'il trompe ceux qui le servent. Mon Dieu ! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle, et plus digne d'être servi que ce monde misérable !

Mais pour le servir comme il veut l'être, mes Frères, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service : préférer ce bonheur à tous les autres, et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection ; car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dégoûter ; c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence et de s'y méprendre.

SECONDE PARTIE.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable ; et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles ;

une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, et dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il seroit inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute; ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette prudence, qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent; les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion et à l'exemple: la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événemens, et préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les règles communes de prudence que les enfans du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions et de leurs espérances temporelles: le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premièrement, nul n'examine si ses voies sont sûres, et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence: deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut

faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le juste nous est partout représenté dans les livres saints comme un homme sensé et prudent, qui suppute, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il a de meilleur, qui ne croit pas légèrement à tout esprit, qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches et ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure, et qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance, comme s'il marchoit dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis : *Sapiens timet, et declinat à malo: stultus transilit, et confidit.* (Prov. 14. 16.)

Or, voilà, mes Frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs prudens, attentifs, défians, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul, que rien n'égale notre crédulité et notre imprudence. Oui, mes Frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire, cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, exempte même de grands crimes; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne; et dès là, que c'est une vie de réprobation et d'infidélité : c'est la doctrine de la religion où vous êtes né, et depuis votre enfance

on vous a nourri de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener ; que ne vouloir pas s'y conformer, ce seroit un air sauvage, où il entreroit plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux, qui du monde ou de nous a raison ; et que ce grand différend ne soit pas encore vidé : néanmoins comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderoit qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut surtout est devenu le sujet de la dispute : or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses mœurs, ses maximes, ses usages, comme vous les avez reçus ; avez-vous commencé par examiner s'il avoit raison, et si c'étoit nous qui avions tort et qui étions les séducteurs ?

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune, et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvemens, ni bassesses, ni artifices, pour s'en rendre digne : vous suivez ces usages ; mais avez-vous examiné si l'Evangile ne les contredit point ? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des tables ; et en matière de dépense rien n'est excessif selon lui, que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous

ne tenons que de lui? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs, les spectacles; et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ? Le monde approuve certaines voies douteuses et odieuses d'augmenter le patrimoine de ses pères, et ne met point d'autres bornes à la cupidité, que celles des lois, qui punissent les violences et les injustices manifestes : nous pourriez-vous assurer que les règles de la conscience n'y regardent pas de plus près, et n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connoît point? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des graces, et qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les lois de l'Eglise ne traitent pas ici toutes démarches d'intrusion, et le simple desir, de crime? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, étoit une vie innocente; et que la vertu n'étoit pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel, souscrivoit à la nouveauté et au danger de ses maximes?

Quoi, mes Frères ! dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent?

vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point? il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre? Quoi! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune? vous ne doutez pas? vous ne vous informez pas? vous ne vous défiez pas? tout vous est bon? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? vous n'y mettez rien du vôtre, et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, et de laisser au peuple et aux esprits médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste; sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule, et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi, mes Frères! quand on vous demande tous les jours dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides; vous justifiez votre choix par des vues si sûres et

si décisives; vous paroissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre; et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous; et aux règles de l'Evangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? nous avons de la raison pour la vanité; nous sommes des enfans pour la vérité: nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde; dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent; que si nous en étions crus, il faudroit se chicaner sur tout; et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais je vous demande: faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur; que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauroient jamais prescrire contre la loi de Dieu? n'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Evangile, et la première vérité

de la science du salut? il ne faut qu'aller simplement pour connoître le devoir. Les raffinemens ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, et pour allier les passions avec les règles saintes : c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé : il ne faut que se consulter soi-même pour connoître le devoir. Tandis que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devoit faire? la loi de Dieu le lui apprenoit assez : ce ne fut qu'après son crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses foiblesses injustes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une ame simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire; je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les ames livrées au monde comme vous, naissent d'un fonds dominant de cupidité, qui d'un côté voudroit ne point toucher à ses passions injustes; et de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car d'ailleurs si vous cherchez

Dieu de bonne foi, et que vos lumières ne suffisent pas, il y a encore des prophètes dans Israël : consultez à la bonne heure ceux qui conservent la forme de la loi et de la saine doctrine, et qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité : ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissemens, qui déterminent toujours la décision en votre faveur : ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci : ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs et éclairés : ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme ; consultez le Seigneur à plusieurs reprises, et par différens organes ; la voix du ciel est uniforme, parce que la vérité dont elle est l'interprète, n'est qu'une : si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril ; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, et qui avoit déjà pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imitez pas Loth, lequel sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Ecriture, avant que d'opter : vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitoit ; laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses, et se détermina là-dessus pour le pays de Sodome ; sans examiner s'il y avoit de la sûreté pour lui : *Elevatis itaquè Loth oculis, vidit omnem circà regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur...... sicut*

paradisus Domini..., *et habitavit in Sodomis.* (Gen. 13. 10. 12.) En effet, son imprudence fut bientôt punie, dit saint Ambroise; peu de temps après, les rois des nations l'emmènent captif; et délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle : *Loth amœnam elegit : infirmioris itaquè consilii pretium luit, quoniam à prudentiore deflexerat.* (S. Ambr.) Il est rare que les décisions de nos penchans se trouvent les mêmes que celles des règles saintes.

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut; et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guère de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : nous connoissons les sentiers par où Jésus-Christ et les saints ont passé : on nous les montre encore tous les jours; on nous convie par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces : c'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédés, vainquirent le monde, et obtinrent l'effet des promesses : nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer, et que dans la voie où nous marchons, tout est à craindre; devrions-nous balancer dans cette alternative?

Cependant, partout nous résistons à nos pro-

pres lumières; partout nous préférons le péril à la sûreté; toute notre vie n'est même qu'un péril continuel; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; toutes les fois que nous agissons, il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence: tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense; vous êtes toujours entre ces deux destinées; et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avoit aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêleroit rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité; nul saint du moins ne vous en a laissé l'exemple: des mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseroient rien de semblable à craindre, vous le savez: cependant vous aimez mieux un doute accommodant, qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grace a des momens qui ne reviennent plus; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse; que le salut différé est presque toujours

manqué ; et que commencer aujourd'hui, c'est s'assurer prudemment du succès ; vous le savez : cependant, vous préférez l'espérance incertaine d'une grace à venir, au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions ; qu'il est plutôt le confident de vos foiblesses que le juge de votre conscience et le médecin de vos maux, et qu'il manque ou de lumière pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger ; vous le savez, et si vivement, que vous-même sortez toujours de ses pieds, plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix seroit nécessaire ; mais vos passions craignent ce changement ; et un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderoit que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, et que vous remplissez sans vocation, comme sans mérite ; vous le savez : mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connoissez encore plus indignes que vous ; la vraisemblance vous rassure, et l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice ; que ces manières détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne ; vous le savez : mais c'est cette variété même de suffrages

qui vous calme; et en matière de salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paroît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes Frères, je ne vous demande ici que deux réflexions, et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance seroit égale, c'est-à-dire, quand il seroit également douteux si vous vous sauvez, ou si vous vous perdez; s'il vous restoit un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles : il devroit vous paroître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème, sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur et sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté, pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable : et ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hasarder le moindre de vos intérêts temporels; et dans des mœurs, qui jusqu'ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous; vous êtes tranquille dans cette voie? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre : vous dites tous les jours qu'ils sont louables; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce

point; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux; vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter? Insensé! s'écrie l'Apôtre: quel est donc le prestige qui vous abuse? et pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connoissez?

Ah! mes Frères, dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne mènent à rien, où la fortune est lente et douteuse, et qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux? et laisse-t-on celles où tout paroît nous répondre du succès? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire, une entreprise sans mesures, sans précaution, que nous abandonnons à l'incertitude des événemens, et dont nous attendons le succès du pur hasard, et non pas de nos soins, et de nous-mêmes.

Enfin, dernière réflexion: Souffrez que je vous demande, mes Frères, pourquoi cherchez-vous et nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolus de vous perdre. Voulez-vous vous sauver? choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez; laissez là les voies douteuses, et qui jusqu'ici n'y ont conduit personne; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée,

et

et qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état, et à les envisager par les endroits les moins odieux pour les moins craindre : grossissez-en au contraire le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter; et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauroient jamais être excessives, parce que la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivoient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguoient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grace a opéré dans leur cœur des desirs sincères de salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez, comme inalliables avec leur dessein; ils ont cherché des routes plus sûres et plus solides; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite, à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces; l'usage de la prière, à la dissipation des jeux et des amusemens; la garde des sens, à l'indécence des parures et au péril des spectacles; la mortification chrétienne, à la mollesse d'une vie douce et sensuelle; la modestie et les largesses saintes, aux profusions de la vanité; l'Evangile, au monde : ils ont couru au plus sûr, et ont compris que ce seroit une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais si vous êtes résolu de périr : eh! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de

votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Evangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ? pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne posséderont pas le royaume de Dieu; franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celles de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre ame est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi-bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions, et vivez comme les animaux au gré de tous vos desirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi-bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, mon cher auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle, qui ne fait semblant de vous exhorter à

votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes ; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir ; il n'est permis d'espérer, que lorsque l'on commence à travailler. Commencez-donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre et auquel vous n'avez pas même encore pensé : estimez un soin si nécessaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaisir qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs et les plus propres pour y réussir ; et les choisissez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Evangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ ; hors de là tout est vanité et méprise : vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talens rares et éclatans ; si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité : il n'est dans toute

la vie que ce seul point de sérieux : tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent : ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauroient être vos garans : ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événemens : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité ; et d'autant mieux que vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle : souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paroissent droites aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort ; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; et que tous les réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Evangile, de leur condamnation : *Quandò te vidimus esurientem?* (Matth. 25. 37.) parce qu'ils s'attendoient tous au partage des justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu selon les règles de la foi dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

Sustulerunt ergò lapides Judæi, ut lapidarent Jesum.

Alors les Juifs prirent des pierres pour lapider Jésus. Joan. 10. 31.

VOILA donc les marques de gratitude que Jésus-Christ reçoit des hommes ; voilà les consolations que le ciel lui ménage dans l'exercice pénible de son ministère. Là on le traite de Samaritain et de possédé du démon : ici on prend des pierres pour le lapider : *Sustulerunt lapides, ut lapidarent eum.* C'est ainsi que le Fils de Dieu a passé tout le temps de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniatre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, et rebelles aux vérités qu'il leur annonçoit, sans

qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes Frères, nous ses membres et ses disciples ; hélas ! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse ; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible ; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, et de retourner au monde, comme à un maître plus doux et plus commode ; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu, que des douceurs et des consolations.

Mais notre divin maître, en nous appelant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès, que le royaume des cieux ne se donne qu'à titre de conquête, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent ? Et ces paroles que signifient-elles ? sinon qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer ; qu'au contraire, il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes, des répugnances, qui exerceront notre patience, et qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves ; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de la grace qui le rend léger ; parce que la piété

contrarie essentiellement nos anciens goûts et nos premiers penchans, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, et qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant et léger, si difficile à fixer, qui à propos de rien et sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé. Voilà, mes Frères, à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu: c'est ici le temps des combats et des épreuves: la paix et la félicité ne sont que pour le ciel; mais malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir; ou de n'oser le servir, quand on a commencé à le connoître. En voici les raisons: premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie; secondement, parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure; troisièmement, parce qu'ils le sont moins que ceux du monde; quatrièmement, parce que quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vérités édifiantes, après que nous aurons imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'ai dit premièrement, parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas, mon Dieu!

nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte ; mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme, né pour jouir pleinement de Dieu, ne sauroit être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement ; les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place, et qui ne peut la trouver sur la terre ; qui cherche à se fixer, et qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu ; mais qui ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, et n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vide et les mêmes dégoûts qu'il avoit trouvés dans le crime ; parce que, à quelque degré de grace qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice et d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos desirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées, et que nous ne saurions jamais trouver que dans le ciel.

S'il étoit possible d'être heureux sur la terre, on le seroit sans doute en servant Dieu ; parce que la grace calme nos passions, modère nos desirs, console nos peines, et met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, et dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situa-

tions où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité; mais comme elle le laisse toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet et en un sens misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls; qu'il les rebute, loin de les attirer; et que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant et plus fidêle. Mais parcourez tous les états; interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif; nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts; à chaque état sont attachées des amertumes; la terre est la patrie des mécontens, et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les ames les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent et désagréable à la nature : il veut par-là nous dégoûter de cette vie misérable; nous faire soupirer après notre délivrance et cette patrie

immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disoit l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime, et que je voudrois faire; et je fais le mal que je hais, et que je souhaiterois d'éviter : mon homme intérieur trouve la loi de Dieu juste et sainte; et cependant mon homme charnel et extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contre elle. Infortuné que je suis ! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs et de toutes mes peines ? *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom. 7. 24.) Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes; le mépris de la vie présente; le desir des biens éternels; l'empressement d'aller jouir de Dieu, et d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles; si elle formoit toujours ici-bas pour l'homme, un état heureux et tranquille, elle deviendroit une récompense temporelle; on ne chercheroit plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre; on se chercheroit soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourroit ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettroit le cœur, en le délivrant de ces passions violentes et inquiètes, qui le déchirent

sans cesse, plutôt que l'observance des règles, et des devoirs que la loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'auroit plus que des adorateurs mercenaires et intéressés, qui viendroient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix : des ouvriers qui se présenteroient, non pas tant pour travailler à la vigne et porter le poids du jour et de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits : des serviteurs, qui loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneroient à leur propre utilité, et n'en feroient usage que pour eux-mêmes.

Les justes vivent de la foi : or, la foi espère et ne possède pas encore; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur royaume; le présent n'est point pour eux. C'est ici le temps des tribulations et des amertumes; c'est ici un exil, et une terre étrangère, où les larmes et les soupirs deviennent la seule consolation du fidèle : il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chutes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle, où livrés à nous-mêmes et sans le secours du ciel, nous ne faisons que le mal, où nous répandons même la corruption

de notre cœur sur le peu de bien que la grace nous fait faire : il est, dis-je, injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfans de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil et de notre tristesse ; les jours de paix et de joie viendront ensuite. Si en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance sembleroit du moins avoir une excuse : mais, je l'ai déjà dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu : en changeant de maître, nous ne faisons que changer de supplice ; en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus rians que la vertu, je l'avoue ; mais partout, le fond n'est que travail et affliction d'esprit : et puisque les peines sont inévitables en cette vie, et qu'il faut essuyer des dégoûts, ou du côté du monde, ou du côté de la vertu, y a-t-il à balancer? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain, et ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes? Première vérité : les dégoûts sont inévitables en cette vie.

SECONDE RÉFLEXION.

Mais j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.

Car, mes Frères, quoique nous convenions que le royaume de Dieu souffre violence ; que Jésus-Christ

Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations et des retranchemens qui coûtent à la nature; que le temps de la vie présente est le temps de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines et de douleurs; et que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes: il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une ame qui sert le Seigneur, soit fort à plaindre, et que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contre elle que les préjugés des sens et des passions; elle n'a de triste que le premier coup d'œil; et ses amertumes ne vont pas si loin, qu'on doive la fuir comme une condition insoutenable et malheureuse.

Car premièrement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde et des passions; et quand la vertu n'auroit que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances, de ses événemens, de ses agitations, et de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous lasser en vain, en courant après des fantômes qui nous échappent sans cesse; hélas! la

destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seroient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; et il vaudroit toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades et puériles des enfans du siècle.

Secondement, si la vertu ne nous garantit pas des afflictions, et des disgraces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit: elle soumet notre cœur à Dieu; elle nous fait baiser la main qui nous frappe; elle nous découvre dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'auroit encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachemens; de nous rendre moins sensibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre un jour; de préparer notre ame aux afflictions en la tenant sans cesse soumise à Dieu: quand la vertu n'auroit que cette consolation, hélas! devroit-on se plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent? et qu'y a-t-il de plus à desirer dans cette vie misérable, où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions et des contre-temps; où tout nous échappe; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous sont à tous momens enlevés, et tombent sans cesse à nos côtés; où notre fortune ne tient à rien, et change tous les jours de face: hélas! qu'y a-t-il de plus à desirer qu'une

situation qui nous console dans ces événemens; qui nous soutienne dans ces orages; qui nous calme dans ces agitations; et qui, dans les changemens éternels qui se passent ici-bas autour de nous, nous laisse du moins toujours les mêmes?

Troisièmement, ces répugnances et ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines: ce sont des remèdes un peu douloureux, à la vérité; mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage: c'est une contrainte qui nous gêne; mais qui en nous gênant, nous délivre d'une servitude qui nous accabloit: c'est une amertume qui mortifie les passions; mais qui en les mortifiant, les affoiblit et les calme: c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif; mais qui en fait sortir la corruption et la pourriture; de sorte que dans la douleur même de la plaie, nous trouvons la douceur et la consolation d'un remède: ce sont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations; mais qui en les révoltant, les rapprochent de l'ordre et de la règle. Ainsi les amertumes et les épines de la vertu, ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage: en nous dégoûtant, elles nous purifient: en nous piquant, elles nous guérissent: en nous troublant, elles nous calment. Ce ne sont pas ici des dégoûts du monde, dont il ne nous reste jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes, que nos

passions nous imposent, et qui n'ont pour tout fruit, que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos passions injustes: ce ne sont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutissent jamais à rien; qui ne nous valent rien; qui ne servent souvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire; qui éloignent de nous les graces et les faveurs que nous voulons mériter par elles; qui nous laissent toujours nos haînes, nos desirs, nos inquiétudes et nos peines: ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification; qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché; qui nous perfectionnent; qui nous embellissent; qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre ame, une nouvelle solidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de salut, une nouvelle fermeté à nos bons desirs, et qui portent avec elles le fruit qui nous paie et qui nous console.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même; que si notre cœur n'avoit point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant, que les plaisirs de l'innocence; que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité; que ce devroit être là notre premier goût, comme c'est notre première destinée; et que si nous trouvons en nous des

penchans opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrois ajouter encore, que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives, et un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, la vertu nous paroît plus triste et plus insoutenable; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur accoutumé aux plaisirs vifs et piquans, ne sauroit plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne; que la dissipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse; l'agitation des parties et des plaisirs, la retraite plus dégoûtante; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible; les maximes frivoles dont nous nous sommes toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides et plus étrangères; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que de choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimériques, que des fantômes du théâtre, ne sauroit plus goûter rien de solide; que n'ayant jamais mêlé rien de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, et que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde et sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur, quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avoit pas encore gâté! quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, et des restes de sa première innocence! quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connoître le Seigneur; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes et si déséspérées; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, et nous font de la vertu comme une inclination naturelle! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur; et qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, et qui font aussi toute l'amertume de nos vertus! Que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on! que de facilités et de consolations se prépare-t-on! que de douceurs répandues sur le reste de la vie! et quelle différence pour le repos même et la seule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été pures, et ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, et s'est répandu sur tout le reste de la carrière! C'est donc nous seuls, dit saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable; et nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de

part, et d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seroient moins solides; quand il seroit vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos dégoûts pour la vertu; du moins seroit-il incontestable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût, qui nous éloigne de lui, invincible; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes et ennuyeux, ils nous paroîtront plus insupportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde, et dans le goût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvoit adoucir ce que la vertu a d'amer et de pénible; si en tenant plus long-temps contre la grace, nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une composition plus favorable, et gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes et d'agrémens, et à des conditions plus douces et plus flatteuses: hélas! quelques risques que l'on court en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourroit, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardemens. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes: plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu; ce n'est plus qu'un vase souillé, dit le prophète, et à qui les passions, que nous avons laissé vieillir, ont imprimé un goût et une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire

tout le reste de la vie. Aussi, mes Frères, lorsqu'après un long cours de crimes et de passions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obstacles que ces dégoûts affreux! quelle insensibilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans soi-même! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, et qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le prophète, n'opposent-ils pas à la grace! quelle dureté aux saintes consolations de la vertu! Ils peuvent la trouver juste; mais ils ne sauroient plus, disent-ils, la trouver aimable: ils peuvent revenir à Dieu; mais ils ne le goûtent plus: ils peuvent se nourrir de la vérité; mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribulation et d'amertume: ils peuvent chercher le royaume de Dieu et le trésor de l'Evangile; mais c'est comme des esclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuses: ils peuvent puiser l'eau dans le puits de Jacob; mais ils n'en ont jamais que le travail, ils n'en ont pas les douceurs et les consolations, qui portent la paix et le rafraîchissement dans l'ame: ils voudroient aller à Dieu, et tout les en éloigne: ils voudroient fuir le monde, et ils le portent partout dans leur cœur; ils cherchent les gens de bien, et ils n'y trouvent qu'un ennui et une tristesse qui les dégoûte de la piété même: ils tentent de vaquer à la prière: et leur cœur fermé à la vérité, ne s'y repaît que de fantômes et de chimères: ils s'appliquent aux œuvres saintes;

hélas ! et ce n'est qu'une bienséance ennuyeuse qui les y soutient : il semble qu'ils jouent dans la vertu le personnage d'un autre ; si peu la vertu leur convient, si fort ce caractère les contraint et les gêne : et quoiqu'ils cherchent de bonne foi le salut, il y paroît je ne sais quoi de si contraint et de si étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le semblant ; et que ne se sentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts et les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu, puisqu'à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violens et plus insupportables. Mais après tout, mes Frères, de bonne foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service ? Ah ! si nos esclaves et nos domestiques nous faisoient le même reproche ; s'ils se plaignoient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant, ils le pourroient, et ils auroient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles dont ils souffrent tant ; nos bizarreries et nos caprices auxquels il faut qu'ils s'accommodent ; nos heures et nos momens auxquels il faut qu'ils s'assujettissent ; nos plaisirs et nos goûts auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos et leur liberté ; notre indolence toute seule qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennuis, passer des momens si tristes, sans que nous daignions même nous en apercevoir ; sans doute ils auroient droit de se plaindre : cependant s'ils osoient le dire, qu'ils

s'ennuient en nous servant ; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir ; qu'ils n'ont aucun goût pour nous ; et que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paroît insoutenable : hélas ! nous les regarderions comme des insensés ; nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices ; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous ; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah, mes Frères ! et Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts et les ennuis qui peuvent se trouver dans son service ? et ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts et nos répugnances qui les rendent tièdes et languissans ? Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits, pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères ? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables, pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances ? Ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuie dans son service ; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'il est bien triste et ennuyeux d'entreprendre de le servir et de lui être fidèle ? Est-il donc un maître semblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, et qui ne cherche qu'à se

rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent? Injustes que nous sommes! nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on se les figure.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais quand ils le seroient, j'ai dit en troisième lieu qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde; et c'est ici, mes Frères, où je pourrois appeler le monde lui-même en témoignage, et où la propre expérience des ames mondaines me tient lieu de preuve. Car si vous suivez encore les voies du monde et des passions, qu'est-ce que votre vie tout entière, qu'un ennui continuel, où en diversifiant vos plaisirs, vous ne faites que diversifier vos dégoûts et vos inquiétudes? qu'est-ce que votre vie, qu'un vide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-mêmes? qu'est-ce que votre vie, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'amusemens, d'inutilités, qui revenant sans cesse, n'ont rien de plus doux que de remplir désagréablement des momens qui vous pèsent, et dont vous ne savez que faire? qu'est-ce que votre vie, qu'un flux et reflux de haines, de desirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances, qui empoisonnent tous vos plaisirs, et qui font qu'au milieu de tout ce qui devroit

vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contens de vous-mêmes?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office; et les peines légères de la vertu? Quelle comparaison entre les assujettissemens de l'ambition, les gênes et les travaux des prétentions et des espérances, les peines pour parvenir, les violences et les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever; et les violences légères qui nous assurent le royaume de Dieu, et les dégoûts presque insensibles de la vertu? Quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs; et les amertumes consolantes du service de Dieu? Quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime qui nous mine et qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher, et que nous portons partout avec nous; et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Mon Dieu! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde? votre joug peut-il paroître triste, au sortir du joug des passions? et les épines de votre croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde et de l'iniquité sont semées?

Aussi

Aussi nous entendons tous les jours, mes Frères, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui; se savoir mauvais gré de leur destinée; faire des invectives piquantes contre ses injustices et ses abus; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable; mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des ames vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu; qui la condamnent; qui la méprisent, qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, et convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien: mais trouvez-moi, si vous le pouvez, une ame vraiment juste qui envie la destinée du monde; qui publie qu'il n'y a que les partisans du monde d'heureux; qui fasse l'éloge de leur sort et de leur sagesse; qui regarde sa condition comme la plus malheureuse et la plus insensée. Que dirai-je? nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir, et par dégoût du monde, des partis extrêmes; perdre le repos, la santé, la raison, la vie; s'abattre, se détruire, se désoler, tomber dans des états de noirceur et de mélancolie, et ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourmens. Mais où sont les justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? ils se plaignent quelquefois de leurs peines, il est vrai; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions: la vertu

leur paroît quelquefois triste et dégoûtante, je l'avoue; mais avec toute sa tristesse, elle leur plaît encore davantage que le crime: ils voudroient quelquefois un peu plus de consolations sensibles du côté de Dieu; mais ils détestent celles du monde: ils souffrent; mais la même main qui les éprouve les soutient, et ils ne sont pas tentés au delà de leurs forces: ils sentent ce que vous appelez la pesanteur du joug de Jésus-Christ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi si long-temps, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, mes Frères; premièrement, les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces, que celles qui nous viennent du dehors, et qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu sont du moins volontaires; ce sont des croix que nous choisissons par raison, et que nous nous imposons à nous-mêmes par devoir: il s'y trouve des amertumes; mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont des croix forcées, qui nous viennent sans nous consulter; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous: nous ne le voulons pas; nous ne l'aimons pas; nous le détestons, et cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons que parce que nous voulons bien souffrir; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, et que tous nos penchans se révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse et à l'indolence; ce sont des répugnances qui ne sont amères qu'aux sens : mais les dégoûts du monde, ah ! ils coupent dans le vif, ils mortifient toutes les passions, ils humilient l'orgueil, ils abaissent la vanité, ils allument l'envie, ils écrasent la fierté, ils désolent l'ambition, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume.

Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches; ce sont les premiers efforts qui coûtent, la suite les adoucit; les passions, qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles; les violences calment peu à peu le cœur, et nous laissent bien moins à souffrir pour les suites: mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions, ils nous laissent toujours les mêmes amertumes; ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos passions, et par-là augmentent nos peines; ceux de la vertu ne font que les réprimer, et par-là établissent peu à peu la paix et la tranquillité dans notre amé.

Quatrièmement enfin, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité : il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti, et plus zélés pour ses

abus et pour ses espérances : au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagrémens et d'amertumes ; parce qu'ils sentent plus vivement ses oublis et ses injustices : leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu, nous ne devons craindre que notre tiédeur ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principes, que notre relâchement et notre paresse : plus notre vivacité pour le Seigneur augmente, plus nos dégoûts diminuent ; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affoiblissent ; plus nous le servons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits et de consolations dans son service : c'est en nous relâchant, que nous rendons les devoirs désagréables ; c'est en rabattant de notre ferveur, que nous ajoutons un nouveau poids à la pesanteur de son joug ; et si malgré notre fidélité les dégoûts continuent, alors ce sont des épreuves et non pas des punitions ; ce ne sont pas des consolations qu'on nous refuse, c'est un nouveau mérite qu'on nous ménage ; ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur, c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre ; ce n'est pas un maître mécontent qui suspend ses graces, c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour ; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette, ce sont nos complaisances qu'on prévient ; on ne veut pas nous rebuter, on veut seulement nous assurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourroit encore mêler l'homme avec Dieu ; nous

mêmes, avec la grace; les appuis humains, avec les dons du ciel; et les richesses de la foi, avec les consolations de l'amour-propre. Et voilà, mes Frères, la dernière vérité qui va finir cet entretien : non-seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde; mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Je dis des ressources: hélas! mes Frères, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur; mais il ne fournit point de remèdes: le monde a ses chagrins; mais il n'a rien qui les console: le monde est plein de dégoûts et d'amertumes; mais on n'y trouve point de ressources.

Mais dans la vertu, il n'est point de peine qui n'ait sa consolation; et s'il s'y trouve des répugnances et des dégoûts, il s'y trouve aussi mille ressources qui les adoucissent.

Premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Quelle douceur de se sentir en paix avec soi-même; de ne plus porter enfin au dedans de soi ce ver importun qui nous suivoit partout; de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoisonnoient toute la douceur de notre vie: d'être enfin délivré du poids de l'iniquité! Les sens peuvent encore souffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur est tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues, que nos dégoûts sont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux sacrifices, nous assurent un nouveau droit aux promesses de la foi; que si la vertu nous coûtoit moins, elle auroit aussi moins de prix aux yeux de Dieu; et qu'il ne nous rend la voie si difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante et plus glorieuse.

Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu; dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité; qui consulte plus nos intérêts que nos penchans; et qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parce qu'elle devoit être pour nous la plus sûre.

Quatrièmement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre; qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même temps que nos sens en sont dégoûtés; qui font que notre esprit est prompt et fervent, quoique la chair soit foible et languissante; de sorte qu'il rend notre vertu d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble, plus triste et plus pénible.

Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété, qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse: les mystères saints où Jésus-Christ lui-même, le

consolateur des ames fidèles, vient consoler notre cœur : les vérités des divines Ecritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir ; et que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive et plus assurée : enfin, la lecture de l'histoire des saints que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts et par les mêmes épreuves ; qu'ainsi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des ames bien plus fidèles que nous, ont eu le même sort ; que telle a presque toujours été la conduite de Dieu envers ses serviteurs ; et que si quelque chose peut nous répondre en cette vie de son amour pour nous, c'est qu'il nous mène par la voie de ses saints, et qu'il nous traite ici-bas comme il a presque traité tous les justes.

Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs, qui ont succédé aux fureurs des passions, et au tumulte de la vie mondaine ; qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux et plus paisibles, que ceux que nous avions passés au milieu du plaisir, et qui en nous laissant encore quelque peine, nous ont fait du moins une destinée plus tranquille et plus supportable.

Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui passe, qui nous fait voir que dans un clin d'oeil tout sera fini ; que nous touchons au terme

heureux, que toute la vie présente n'est qu'un instant rapide, et qu'ainsi nos violences ne sauroient durer long-temps; mais que ce moment léger de tribulations nous assure un avenir glorieux et immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de ressources pour un cœur fidèle! quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime! C'est pour nous en faire sentir la différence, mes Frères, que Dieu permet souvent que le monde nous possède un certain temps; que nous nous livrions durant les premières années de l'âge aux égaremens des passions, afin que nous rappelant ensuite à lui, nous connoissions par notre propre expérience combien son joug est plus doux que celui du monde. Je permettrai, dit-il dans l'Ecriture, que mon peuple serve quelque temps les nations; qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, et qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service et du service des rois de la terre, et qu'il sente combien mon joug est plus doux et plus supportable que la servitude des hommes: *Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum.* (2. Paral. 12. 8.)

Heureuses les ames qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, et à qui il n'a rien coûté pour connoître la vanité du monde, et la triste destinée des plaisirs et des passions injustes! Hélas! puisqu'il faut enfin le mépriser, l'abandonner, s'en désabuser; puisque

des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, insoutenable; où il ne nous restera plus, de ces joies insensées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissés dans notre cœur pour le bien: pourquoi ne pas prévenir de si tristes regrets? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir ensuite à des remèdes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peine, et qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; mais hélas! les premiers fidèles qui sacrifioient aux maximes de l'Evangile, leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, qui couroient sur les échafauds confesser Jésus-Christ; qui passoient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres, et dans les souffrances, et à qui il en coûtoit tant pour servir Jésus-Christ, se plaignoient-ils des amertumes de son service? lui reprochoient-ils qu'il rendoit malheureux ceux qui le servoient? Ah! ils se glorifioient dans leurs tribulations; ils préféroient l'opprobre de Jésus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Egypte; ils ne comptoient pour rien les roues, les feux et les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espé-

rance; ils chantoient des hymnes et des cantiques au milieu des tourmens, et regardoient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout asile que des antres et des cavernes; regardés partout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! ils s'estimoient heureux d'appartenir à Jésus-Christ; ils croyoient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes Frères, au milieu de trop de commodités de la vie; environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire; trouvant peut-être même pour notre malheur dans les applaudissemens du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu; au milieu de nos proches, de nos enfans, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jésus-Christ; nous murmurons contre les dégoûts et les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux et tous les supplices des martyrs; les austérités des anachorètes; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints pénitens: ah! nous rougirons alors de nous

trouver presque seuls devant Jésus-Christ, nous qui n'avons rien souffert pour lui; à qui son royaume n'a rien coûté, et qui portant devant son tribunal plus d'iniquités nous seuls qu'une infinité de saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes: servons-le comme il veut être servi de nous : s'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre foiblesse: s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres et nos hommages: recevons de sa main également les consolations et les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui: sachons être, comme l'Apôtre, dans la disette, ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jésus-Christ: l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, mes Frères, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidèle à Dieu: il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe et d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs et des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir

peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble et l'amertume du crime? Non, encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis, adoucir nos momens de tristesse, et nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes: *Et erit allocutio cogitationis et tædii mei;* (Sap. 8. 9.) c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréable; qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde et de ses amusemens: *Intrans in domum meam, conquiescam cum illâ;* (Ibid. ℣. 16.) c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui occupe paisiblement tous les momens, et qui en nous laissant plus de loisir, nous laisse bien moins de temps et d'ennui que la vie mondaine: *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius.* (Ibid.)

Grand Dieu! que le monde fait d'honneur à votre service! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des justes! Que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire et votre louange de vos ennemis mêmes! et que vous laissez peu d'excuses aux ames qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes; et que vous vous servez de leurs misères pour les rappeler à vos miséricordes éternelles! Ainsi soit-il.

SERMON

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti; et stans retrò secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

En même temps une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant su que Jésus étoit à table chez un pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, et se tenant derrière lui à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyoit avec ses cheveux, les baisoit, et y répandoit ce parfum. Luc. 7. 37.

A DES larmes si abondantes, à une confusion si sincère, à des ministères si touchans, à une démarche si humiliante et si nouvelle; on comprend aisément, et ce que les passions avoient pu sur le cœur de cette pécheresse, et ce que la grace vient d'opérer en elle. La Palestine la regardoit depuis long-temps, comme la honte et le scandale

de la cité : *Mulier in civitate peccatrix ;* la maison du pharisien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grace, et un modèle de pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus ;* quel changement, et quel spectacle !

Cette ame liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuses et les plus indissolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; et sans hésiter elle court chercher aux pieds de Jésus-Christ son salut et sa délivrance : cette ame jusqu'ici toute plongée dans les sens, et ne vivant plus que pour la volupté, en sacrifie en un instant les attraits les plus vifs et les attachemens les plus chers : cette ame enfin, jusque-là impatiente de tout joug, et dont le cœur n'avoit jamais connu d'autre règle, que le déréglement de ses penchans, commence sa pénitence par les démarches les plus humiliantes et les assujettissemens les plus tristes. Que les œuvres de votre grace sont admirables, ô mon Dieu ! que la misère la plus désespérée est près de sa guérison, dès qu'elle devient l'objet de vos miséricordes infinies ! et que les voies par où vous menez vos élus, sont rapides et abrégées !

Mais d'où vient, mes Frères, que de si grands exemples font sur nous de si foibles impressions ? de deux préjugés très-opposés en apparence, et qui cependant partent du même principe, et conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous,

comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés, et que la bienséance seule commence à nous interdire. Et comme ou l'âge, ou de nouvelles situations, ou des penchans même que le temps tout seul a changés, nous ont menés là; nous n'allons pas plus loin; nous croyons que tout est fait, et nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Eglise nous propose, comme des leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès : nous nous représentons la pénitence chrétienne, comme un état affreux, et le désespoir de la foiblesse humaine; un état sans douceur, sans consolation, suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement nous trouvent peu sensibles, parce qu'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés, si dangereux pour le salut. Premièrement, sa pénitence non-seulement finit ses égaremens, mais les expie et les répare. Secondement, sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle. Elle rend à Jésus-Christ dans sa pénitence, tout ce qu'elle lui avoit ravi dans ses égaremens; en voilà les réparations : mais la paix et les douceurs qu'elle n'avoit jamais éprouvées dans ses égaremens, elle les trouve avec Jésus-Christ dans sa pénitence;

en voilà les consolations. Les réparations et les consolations de sa pénitence, c'est toute l'histoire de sa conversion, et le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'OFFICE de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre partout où le péché a porté le déréglement. Elle est fausse, si elle n'est pas universelle ; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les desirs et de tous les mouvemens qui s'élèvent dans nos cœurs : il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avoit troublée ; et tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste ; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours par quelque endroit, et où tout est encore dans la confusion et dans le désordre.

Or, voilà l'instruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuse pécheresse, dont l'Eglise nous propose la conversion. Son péché renfermoit plusieurs désordres : premièrement, un injuste usage de son cœur, qui n'avoit jamais été occupé que des créatures : secondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les instrumens de ses passions : troisièmement, un assujettissement indigne de ses sens, qu'elle avoit toujours fait servir à la volupté et à l'ignominie ; enfin, un scandale universel

dans l'éclat de ses égaremens. Sa pénitence répare tous ces désordres : aussi tout est pardonné, parce que rien n'est omis dans le repentir.

Je dis, premièrement, un injuste usage de son cœur. Oui, mes Frères, tout amour qui n'a pour objet que la créature, dégrade notre cœur : c'est un désordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos ; car aimer c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir : c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'est que Dieu seul en qui nous puissions trouver tous ces avantages, c'est un désordre, et un avilissement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour : quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inspirent, des défauts et des foiblesses qui les en rendent indignes : nous les trouvons bientôt injustes, bizarres, fausses, vaines, inconstantes : plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-mêmes que notre cœur s'est trompé, et que ce n'est pas là ce qu'il cherchoit : notre raison rougit tout bas de la foiblesse de nos

penchans ; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine ; notre passion devient notre ennui et notre supplice : mais punis de notre erreur, sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement, le remède de notre méprise : nous errons d'objet en objet, et s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'est pas que nous soyons contens de notre choix, c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Notre pécheresse avoit suivi l'égarement de ces voies: d'injustes amours avoient fait tous ses malheurs et tous ses crimes ; et née pour n'aimer que Dieu seul, il étoit le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Evangile, *ut cognovit*, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : tout lui paroît vide, faux, dégoûtant dans les créatures : loin d'y retrouver ces premiers charmes, dont son cœur avoit eu tant de peine à se défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger et la vanité. Le Seigneur tout seul lui paroît bon, véritable, fidèle ; constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagemens, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère ; seul assez grand pour remplir toute l'immensité de notre cœur ; seul assez puissant pour en satisfaire tous les desirs ; seul assez généreux pour en adoucir toutes les peines ; seul immortel, et qu'on aimera toujours ; enfin, le seul qu'on ne se repent jamais

que d'avoir aimé trop tard : *dilexit multùm.* Première réparation de sa pénitence, son amour.

C'est donc l'amour, mes Frères, qui fait les véritables pénitens ; car la pénitence n'est que le changement du cœur ; et le cœur ne change qu'en changeant d'amour : la pénitence n'est que le rétablissement de l'ordre dans l'homme ; et l'homme n'est dans l'ordre, que lorsqu'il aime le Seigneur pour qui il est fait : la pénitence n'est qu'une réconciliation avec Dieu ; et votre réconciliation est une feinte, si vous ne lui rendez pas votre cœur ; en un mot, la pénitence obtient la rémission des péchés, et les péchés ne sont remis qu'à proportion de notre amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.*

Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorsque nous vous proposons ces grands exemples, pour vous animer à les suivre, que vous ne vous sentez point nés pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur, à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi ! mon cher auditeur, votre cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu ? votre cœur ne seroit pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné ? Votre cœur seroit donc autre chose lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'auteur de son être ? Quoi ! vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge ? vous n'auriez donc reçu un cœur si grand, si élevé, et que rien ici-bas ne peut satisfaire, vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaisirs qui vous lassent ; des créatures qui vous trompent ; des honneurs qui vous

importunent; un monde qui vous ennuie, ou qui vous déplaît? Dieu seul pour qui vous êtes fait, et qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouveroit rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuste envers votre cœur: vous ne vous connoissez pas, et vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, si vous n'êtes pas né pour la vertu, quel est donc le triste mystère de votre destinée? pour qui êtes-vous donc né? quelle chimère êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords et les sombres inquiétudes? l'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux? vous n'avez donc un cœur, que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point, et vous êtes à charge à vous-même?

O homme! ouvrez ici les yeux: approfondissez la destinée de votre cœur; et vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnances à la vertu, vous sont étrangères; que ce n'est point là la situation naturelle de votre cœur; que l'auteur de la nature et de la grace vous avoit fait une destinée plus heureuse; que vous étiez né pour l'ordre, pour la justice et pour l'innocence; que vous avez abusé d'un naturel heureux, en le tournant à des passions injustes; et que si vous n'êtes pas né pour la vertu, nous ne savons plus ce que vous êtes, et vous devenez incompréhensible à vous-même.

Mais d'ailleurs, vous vous trompez de regarder comme des inclinations inalliables avec la piété,

ces penchans de vivacité pour le plaisir nés avec vous. Ce seront des dispositions favorables au salut, dès que la grace les aura sanctifiées : plus vous êtes vif pour le monde et pour ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur et pour les biens véritables; plus les créatures vous ont trouvé tendre et sensible, plus la grace trouvera d'accès et de sensibilité dans votre cœur; plus vous êtes né fier, hautain, ambitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement, sans bassesse; plus vous paroissez né d'un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera aisé de vous déprendre de vos attachemens criminels, et de revenir à votre Dieu; enfin, vos passions deviendront elles-mêmes, s'il est permis de parler ainsi, les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avoit été l'occasion de votre perte, vous le ferez servir à votre salut : vous verrez qu'avoir reçu un cœur tendre, fidèle, généreux, c'est être né pour la piété; et qu'un cœur que les créatures ont pu toucher, offre des grandes dispositions à la grace.

Lisez ce qui nous reste de l'histoire des justes; et vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des passions insensées, qui étoient nés avec tous les talens propres au monde, et toutes les inclinations les plus vives pour le plaisir et les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grace a opéré de plus grandes choses. Et sans parler de la pécheresse de notre Evangile, les Augustin, les Pélagie, les Fabiole, ces

ames mondaines et dissipées, si vives dans leurs égaremens, si peu nées, ce semble, pour la piété; quel progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu? et qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers penchans que les attraits, pour ainsi dire, de leur pénitence? Le même fonds qui fait les grandes passions, quand il plaît au Seigneur de changer le cœur, fait aussi les grandes vertus. Mon Dieu! vous nous avez tous faits pour vous; et nos foiblesses mêmes, dans l'ordre incompréhensible de votre providence et de vos miséricordes sur les hommes, doivent servir à notre sanctification éternelle. C'est ainsi que notre pécheresse répara l'injuste usage qu'elle avoit fait de son cœur.

Mais en second lieu, l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ, ne fut pas une de ces sensibilités vaines et oisives, qui sont plutôt les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impressions de la grace, et qui ne mènent jamais à rien, qu'à nous rendre contens de nous-mêmes, et nous persuader que notre cœur est changé : ce ne sont pas les sentimens qui prouvent la vérité de l'amour, ce sont les sacrifices.

Aussi, comme le second désordre de son péché, avoit été l'abus criminel et presque universel de toutes les créatures; la seconde réparation de sa pénitence, est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égaremens. Ses cheveux, ses parfums, les dons du corps et de la nature, avoient été les instru-

mens de ses plaisirs ; car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en sait faire ; c'est par-là qu'elle commence sa pénitence : les parfums sont abandonnés, et consacrés même à un saint ministère : *Et unguento ungebat;* les cheveux sont négligés, et ne servent plus même qu'à essuyer les pieds de son libérateur : *Et capillis capitis sui tergebat;* les soins du corps et de la beauté sont oubliés, et ses yeux s'éteignent à force de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Tels sont les premiers sacrifices de son amour : elle ne se contente pas de retrancher des soins visiblement criminels, elle en retranche même qui auroient pu passer pour innocens; et croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en user encore.

En effet, le pécheur, en abusant des créatures, perd le droit qu'il avoit sur elles : tout ce qui est permis à une ame innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer : le péché nous rend comme anathèmes à toutes les créatures qui nous environnent, et que le Seigneur avoit destinées à notre usage. Ainsi il est des règles pour une ame infidèle, qui ne sont pas faites pour tous les autres hommes : elle n'est plus, pour ainsi dire, dans le droit commun; et ne doit plus juger de ses devoirs par les maximes générales, mais par les exceptions personnelles qui la regardent.

Or sur ce principe, vous nous demandez éternellement, si user d'un tel artifice de parure est

un crime? si tels plaisirs publics sont défendus? Je ne veux point ici décider pour les autres; mais je vous demande, à vous qui en soutenez l'innocence, n'en avez-vous jamais abusé? n'avez-vous jamais fait servir ces soins, ces plaisirs, ces artifices à des passions injustes? ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs, ou à nourrir la corruption du vôtre? Quoi! toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions et de misères; vous avez abusé de tout ce qui vous environne, et en avez fait les instrumens de vos desirs déréglés; vous avez tout rapporté à ce penchant infortuné de votre cœur; vos intentions ont toujours été plus loin même que vos malheurs; votre œil n'a jamais été simple et innocent, et vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eut été à votre égard; tous vos soins sur votre personne ont été des crimes: et quand il s'agit de retourner à votre Dieu, et de réparer une vie entière de corruption et d'abandonnement, vous venez lui disputer des vanités dont vous avez toujours fait un si indigne usage? vous venez nous soutenir l'innocence de mille abus, qui vous seroient interdits, quand ils seroient permis au reste des hommes? vous entrez en contestation, lorsqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde; vous à qui les plus innocentes, s'il en est, sont désormais défendues, et qui ne devriez avoir pour ornemens, que la cendre et le cilice? Pouvez-vous encore venir nous justifier des soins, qui sont votre con-

fusion

fusion secrète, et qui vous ont tant de fois fait rougir au pied du tribunal sacré? et faudroit-il tant de discours et de contestations, où votre honte devroit suffire?

D'ailleurs, la sainte tristesse de la pénitence, ne regarde plus qu'avec horreur, ce qui a été pour nous une occasion de chute. L'ame touchée n'examine pas si l'on peut se le permettre avec innocence; il lui suffit de savoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la sienne. Tout ce qui l'a conduite à ses malheurs, lui devient aussi odieux que ses malheurs mêmes; tout ce qui a aidé ses passions, elle le déteste comme ses passions mêmes; tout ce qui a favorisé ses crimes, devient pour elle criminel : quand on voudroit même le tolérer encore à sa foiblesse, ah! son zèle, sa componction prendroit les intérêts de la justice de Dieu contre l'indulgence des hommes; elle ne pourroit se résoudre à se permettre encore des abus, qui lui rappelleroient le souvenir de ses désordres passés; elle craindroit toujours que les mêmes démarches ne rappelassent les premières dispositions, et que son cœur ne se retrouvât le même dans les mêmes soins : la seule image de ses infidélités passées la trouble et l'alarme; et loin d'en porter encore sur soi les tristes restes, elle voudroit pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, et s'arracher des occupations qui lui en retracent le souvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laisse encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes? et à peine essuyé du naufrage,

peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr ?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver partout la matière de mille sacrifices invisibles. Comme le propre de la cupidité est de prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles; tout ce qui flatte les passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour-propre, tout cela devient le sujet de ses sacrifices; et partout, comme un glaive tranchant et douloureux, elle fait des divisions et des séparations qui coûtent au cœur, et coupe jusqu'au vif tout ce qui tenoit encore un peu trop à la corruption de nos penchans : la grace de la componction mène d'abord là une ame touchée; elle la rend ingénieuse à se punir elle-même, et fait si bien que tout lui sert d'expiation à ses crimes; que les devoirs, les bienséances, les honneurs, les prospérités, les chagrins de son état se changent pour elle en des occasions de mérite; et que ses plaisirs mêmes, par la foi et la circonspection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le secret divin de la pénitence : comme elle fait ici-bas envers l'ame criminelle, dit Tertullien, la fonction de la justice de Dieu, et que la justice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abusé; la pénitence prévient ce terrible jugement; elle s'impose partout à elle-même des

privations rigoureuses; et si la condition misérable de la vie humaine l'oblige d'user encore des choses présentes, c'est bien moins pour flatter ses sens, que pour les punir, par l'usage sobre et austère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. En vain paroissez-vous revenu des égaremens grossiers des passions : s'il vous faut toujours le même faste, pour contenter cette inclination naturelle qui aime à se distinguer par une vaine magnificence; les mêmes profusions, pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour-propre des superfluités accoutumées; les mêmes agrémens du côté du monde, pour ne pouvoir vous passer de lui; les mêmes avantages du côté de la fortune, pour vouloir toujours l'emporter sur les autres : en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien; quand même tous les attachemens conservés ne seroient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent : vos mœurs semblent différentes, tous vos penchans sont encore les mêmes; vous paroissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences sont rares, mes Frères! que de conversions superficielles et vaines! et que d'ames changées aux yeux du monde, se trouveront un jour les mêmes devant Dieu!

Mais ce n'est pas assez même d'en venir aux retranchemens qui éloignent les attraits du crime; il faut y ajouter les satisfactions laborieuses qui en expient les souillures. Aussi, en troisième

lieu, la pècheresse de l'Evangile ne se contente pas de sacrifier ses parfums et ses cheveux à Jésus-Christ, elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose d'un torrent de larmes, elle les essuie, elle les baise : et comme le troisième désordre de son péché avoit été un assujettissement honteux de ses sens ; elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût de ces tristes ministères.

Nouvelle instruction : il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent, il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Vous aimez les jeux, les plaisirs, les amusemens, et tout ce qui compose la vie mondaine : c'est peu de retrancher de ces plaisirs tout ce qui peut encore conduire au crime ; si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la prière, la retraite, le silence, les œuvres de miséricorde, succèdent à ces mœurs dissipées ; et ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir et combattre le monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens et de la chair, en vous abandonnant à des passions d'ignominie : il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu à peu ces flammes impures, affoiblissent ces penchans devenus désormais indomptables par un long usage de volupté ; et non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour

ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachemens que vous aurez rompus, sans les avoir affoiblis et comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse : vos passions plus violentes et plus furieuses, depuis que vous les aurez arrêtées et suspendues, sans les affoiblir et sans les combattre, vous feront éprouver des agitations et des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime : vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage : vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie : vous vous trouverez plus foible, plus combattu, plus vif pour le plaisir, plus aisé à ébranler, plus dégoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite, que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre : tout vous deviendra un écueil : vous vous serez à vous-même une tentation continuelle : vous serez surpris de trouver en vous-même plus d'opposition aux devoirs : et comme il est difficile de se soutenir long-temps seul contre soi-même, vous vous dégoûterez bientôt d'une vertu qui vous coûtera si cher; et pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille et mitigé, vous serez un pénitent malheureux, sans consolation, sans paix, et par conséquent sans persévérance. Dans la vertu, c'est abréger ses peines, que d'augmenter et multiplier ses sacrifices; et tout ce qu'on épargne des passions, de-

vient plutôt la peine et le dégoût, que l'adoucissement de notre pénitence.

Enfin, le dernier désordre qui avoit accompagné le péché de la femme de notre Evangile, étoit un scandale public dans le déréglement de sa conduite. Le scandale de la loi, qui se trouvoit déshonorée dans l'esprit des Romains, et de tant d'autres gentils assemblés et répandus dans la Palestine, et qui, témoins des égaremens de notre pécheresse, en prenoient sans doute occasion de blasphémer le nom du Seigneur, de mépriser la sainteté de sa loi, de se confirmer dans leurs impies superstitions, et de regarder l'espérance d'Israël, et les merveilles de Dieu rapportées dans les livres saints, comme des fictions inventées pour amuser un peuple crédule.

Scandale du lieu : ses égaremens avoient éclaté dans la cité, c'est-à-dire, la ville principale, d'où le bruit de tels événemens se répandoit bientôt dans le reste de la Judée.

Or, voilà les scandales qu'elle répare dans sa pénitence : le scandale de la loi, en renonçant aux traditions superstitieuses des pharisiens, qui en avoient altéré les préceptes ; et venant reconnoître Jésus-Christ qui en étoit la fin et l'accomplissement. Car souvent après avoir déshonoré la religion dans l'esprit des impies, par nos excès et par nos scandales, nous la déshonorons encore par notre piété : nous nous faisons une manière de vertu toute mondaine, superficielle, pharisaïque : nous devenons superstitieux sans devenir

pénitens : nous remplaçons les abus du monde, par les abus de la dévotion : nous ne réparons le scandale de nos désordres, que par celui d'une piété sensuelle ; et nous faisons plus de tort à la vertu, par les foiblesses et les illusions que nous y mêlons, que nous ne lui en faisons par des excès ouverts et déclarés. Ainsi les impies sont plus affermis dans le désordre, et plus éloignés de la conversion, par l'exemple de notre fausse pénitence, qu'ils n'avoient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le scandale du lieu : cette même cité qui avoit été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés, sa douleur et ses larmes : elle ne vient point trouver Jésus-Christ, à la faveur des ténèbres de la nuit comme Nicodème, ou dans des bourgades éloignées de la cité, pour dérober aux yeux du public les premières démarches de sa conversion. A la vue de cette grande ville, qu'elle avoit scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du pharisien, et ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence ceux qui l'avoient été de ses crimes. Car souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu : les yeux du public ne paroissoient pas redoutables dans nos égaremens ; ils le deviennent dans notre pénitence : nos vices se montroient sans ménagement ; notre vertu se cache et se ménage : nous n'osons tout d'un coup nous dé-

clarer pour Jésus-Christ; nous avons honte de paroître si différens de nous-mêmes : nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, et nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuse pécheresse n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal : elle soutient même avec une sainte insensibilité, les reproches du pharisien, qui rappelle devant tous les conviés la honte de ses mœurs passées. Car le monde figuré par ce pharisien, se fait un plaisir insensé de rappeler les anciens égaremens des personnes que la grace a touchées ; loin de s'édifier de leur régularité présente, on revient sans cesse à leur conduite passée : on tâche d'affoiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvelant le souvenir de ce qu'elles ont fait : il semble que les égaremens qu'elles pleurent, autorisent ceux que nous aimons, et dans lesquels nous vivons encore, et qu'il nous est plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitens sincères se repentent de l'avoir été. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que tout coopère à notre perte ; et qu'au lieu de bénir les richesses de votre miséricorde, lorsque vous retirez des voies de la perdition des ames mondaines et dissolues, et de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, si disposée à recevoir le pécheur qui revient ; insensibles à sa pénitence, nous ne sommes occupés qu'à rappeler ses égaremens : comme pour nous dire à nous-mêmes, que nous n'avons

rien à craindre dans le désordre ; qu'un jour enfin nous en reviendrons ; et que cette ame touchée, ayant éte encore plus engagée que nous dans les passions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle ! O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement, dans les exemples mêmes de pénitence !

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie, comme la simple cessation des premières mœurs, sans y ajouter les expiations qui les réparent ; c'en est une autre non moins dangereuse, de regarder ces expiations, comme un état triste, malheureux, désespérant. Ainsi après vous avoir parlé des réparations de sa pénitence, il faut vous en exposer les consolations.

SECONDE PARTIE.

Venez à moi, dit Jésus-Christ, vous qui êtes lassés dans les voies de l'iniquité : venez éprouver les douceurs et les consolations de mon joug ; et vous y trouverez la paix et le repos que vos ames tyrannisées sous la servitude des passions, cherchent en vain depuis tant d'années : *Et invenietis requiem animabus vestris.* (Matth. 11. 29.)

Cette promesse adressée à toutes les ames criminelles, toujours malheureuses dans le désordre, trouve aujourd'hui son accomplissement dans la

pécheresse de notre Evangile. En effet, tout ce qui avoit été pour elle un fonds inépuisable d'inquiétude dans ses égaremens, devient une source féconde de consolation dans sa pénitence; et elle est heureuse avec Jésus-Christ par les mêmes endroits qui avoient fait tous ses malheurs dans le crime.

Oui, mes Frères, un amour injuste avoit fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs; la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau, d'avec l'amour profane, qui jusque-là avoit occupé son cœur. Je dis la différence, dans l'objet, dans les démarches, dans la correspondance.

Dans l'objet : le déréglement de son cœur l'avoit attachée à des hommes corrompus, inconstans, perfides, plus dissolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuse, qu'à satisfaire leurs passions désordonnées; à des hommes qui joignent toujours la passion contentée au mépris; à des Amnons à qui l'objet infortuné de leur amour devient vil et odieux, dès qu'ils ont obtenu tout ce qu'ils desirent; à des hommes dont elle connoissoit les foiblesses, les artifices, les emportemens, les défauts, qu'elle sentoit bien en secret n'être pas dignes de son cœur, et auxquels elle ne tenoit que par la pente malheureuse de la passion, plus que par le choix libre de la raison; enfin, à des hommes qui n'a-

voient pu encore fixer la légèreté et les vicissitudes éternelles de son cœur. Sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les graces, le principe de toutes les lumières: plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur et de sainteté; plus elle l'aime, plus elle le trouve digne d'être aimé: à Jésus-Christ l'ami fidèle, immortel, désintéressé de son ame, qui n'est touché que de ses intérêts éternels; qui n'est occupé que de ce qui peut la rendre heureuse; qui est venu même sacrifier son repos, sa gloire, sa vie, pour lui assurer un bonheur immortel; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda, par une abondance de miséricorde, lorsqu'elle s'en distinguoit le plus elle-même par l'excès de ses misères; qui n'attend rien d'elle, et qui veut lui donner plus qu'elle n'en sauroit attendre elle-même: enfin, à Jésus-Christ qui a calmé son cœur en le purifiant; qui a fixé l'inconstance et la multiplicité de ses desirs; qui a rempli toute l'étendue de son amour; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avoient jamais pu lui donner.

O mon ame! jusques à quand n'aimerez-vous dans les créatures, que vos inquiétudes et vos peines? vous en coûteroit-il plus de rompre vos liens, qu'il ne vous en coûte de les porter? la vertu et l'innocence vous seroient-elles plus pénibles, que les passions honteuses qui vous asservissent et vous déchirent? Ah! tout vous sera plus supportable, que les tristes agitations qui vous rendent

si malheureuse dans le crime. Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès de la passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison; à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté; à des complaisances honteuses; à des assujettissemens désagréables; à des sacrifices éclatans, et dont souvent, pour toute reconnoissance, ils ne prenoient que le droit d'en exiger de nouveaux; car telle est l'ingratitude des hommes; plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans; l'excès de votre attachement pour eux, en diminue toujours dans leur esprit le mérite; et ils vous punissent de la vivacité et de la honte de votre emportement, en prenant occasion de là même, de laisser affoiblir jusqu'à leur reconnoissance.

Voilà les ingratitudes que notre pécheresse avoit éprouvées dans les voies des passions. Mais dans sa pénitence tout lui est compté : les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. En vain le pharisien tâche d'en diminuer le mérite (car le monde ne s'étudie qu'à rabaisser le prix des vertus du juste), le Sauveur en prend la défense : Voyez-vous cette femme? lui dit-il : *Vides hanc mulierem?* comme s'il vouloit lui dire : Connoissez-vous bien tout le mérite des sacrifices qu'elle m'offre, et jusqu'où va la force et l'excès de son amour? *Elle n'a cessé d'arroser*

d'arroser mes pieds de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux, de les parfumer et de les baiser. Il compte tout, il remarque tout, un soupir, une larme, un simple mouvement du cœur; rien n'est perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui; rien n'échappe à la fidélité de ses regards et à la tendresse de son cœur: on est bien assuré qu'on ne sert pas un ingrat: il fait valoir même les plus légers sacrifices: *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Il voudroit, ce semble, que tous les hommes la regardassent des mêmes yeux que lui; que tous les hommes fussent des estimateurs aussi équitables que lui de son amour et de ses larmes: *Vides hanc mulierem?* Il ne voit plus ses égaremens; il oublie une vie entière de dissolution et de crime; il ne voit que son repentir et ses larmes.

Or, quelle consolation pour une ame qui revient à Dieu, de pouvoir se dire à elle-même: je n'avois vécu jusques ici que pour le mensonge et pour la vanité: mes jours, mes années, mes soins, mes inquiétudes, mes peines, tout jusqu'ici est perdu; et ne subsiste plus même dans le souvenir des hommes, pour lesquels seuls j'ai vécu, pour lesquels seuls j'ai tout sacrifié: ma bonne foi, mes empressemens, mes attentions n'ont jamais été payées que d'ingratitude: mais désormais, tout ce que je vais faire pour Jésus-Christ sera compté: mes peines, mes violences, les plus légers sacrifices de mon cœur; mes soupirs, mes larmes, que j'avois versées tant de fois en vain pour les

créatures ; tout cela sera écrit en caractères immortels dans le livre de vie : tout cela subsistera éternellement dans le souvenir du maître fidèle que je sers : tout cela, quelques défauts que ma foiblesse et ma corruption y mêlent, sera excusé, purifié même par la grace de mon libérateur ; et il couronnera ses dons, en récompensant mes foibles mérites : je ne vis plus que pour l'éternité ; je ne travaille plus en vain ; mes jours sont réels, et ma vie n'est plus un songe. Oh ! mes Frères, que la piété est un grand gain ! et qu'une ame qui revient à Jésus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui, de la perte des créatures qu'elle lui sacrifie !

Enfin, différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes : on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime : on est ingénieux à se rendre malheureux, et à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies : plus on est de bonne foi, plus on souffre ; on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez ; et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour ! à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée : elle entend sortir de sa bouche divine, la sentence favorable, qui en lui remettant ses péchés, lui répond de la bonté et de l'amour de

celui qui les remet : *Remittuntur ei peccata multa* ; non-seulement on oublie ses égaremens ; mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés : on va au-devant de toutes ses alarmes ; on ne laisse plus de lieu aux défiances et aux incertitudes ; et elle ne peut plus douter de l'amour de Jésus-Christ, sans douter de la vérité de sa puissance, et de la fidélité de ses promesses.

Tel est le sort d'une ame brisée de douleur, au sortir du tribunal où Jésus-Christ, par le ministère du prêtre, vient de lui remettre des désordres, qu'elle a effacés par son amour et par ses larmes. Malgré l'incertitude, si elle est digne d'amour ou de haine, inséparable de l'état présent de cette vie ; une paix secrète lui rend témoignage au fond de son cœur, que Jésus-Christ s'est rendu à elle : elle sent une douceur et une joie au fond de la conscience, qui ne peut être que le fruit de la justice. Ce n'est pas que ses infidélités passées ne lui laissent encore des appréhensions et des alarmes, et qu'en certains momens frappée plus vivement de l'horreur de ses égaremens, et de la sévérité des jugemens de Dieu, tout ne lui paroisse désespéré : mais Jésus-Christ qui excite lui-même ces orages au fond de son cœur, les a bientôt calmés ; sa voix lui dit encore en secret, comme autrefois à un apôtre alarmé sur les ondes : Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? *Modicæ fidei, quarè dubitasti?* (Matth. 14. 31.) ne vous ai-je pas donné assez de marques de ma protection et de

ma bienveillance? rappelez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement : je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas ; je ne les ramène pas de si loin, pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté ; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Première consolation de sa pénitence ; la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jésus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachemens de son cœur, tous les instrumens déplorables de ses vanités et de ses crimes, et ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice pour une ame mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours ! quelles attentions ! quelle gêne ! il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, et sur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des usages ! il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être

fait acheter bien cher les retardemens et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettissemens, des bassesses ! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate ! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de surveillans à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidens de sa passion ! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oseroit se plaindre ! à tout cela ajoutez ces momens cruels, où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, et de sentir toute l'indignité de notre état : ces momens où le cœur né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. Monde profane ! si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorises-en tes adorateurs, et punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre pécheresse met aux pieds de Jésus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instrumens de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'auroit point d'autre consolation ; n'en est-ce pas une assez grande que d'être dé-

livré des inquiétudes les plus vives des passions! de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures; de s'être rendu supérieur aux événemens; de trouver dans son propre cœur, tout ce qu'il faut pour être heureux, et de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même? Que perd-on en sacrifiant des soucis sombres et cruels, pour trouver la paix et la joie? et n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jésus-Christ? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse : allez en paix : *Vade in pace.* Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie; voilà la récompense et la consolation des larmes et du repentir : la paix du cœur qu'elle n'avoit pu encore trouver, et que le monde n'a jamais donnée. Insensés! dit un prophète; malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, et qui vous perdez par la voie même des peines, des assujettissemens, et des contraintes? *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum!* (Is. 5. 18.)

Enfin, son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes : on ne regardoit plus qu'avec mépris l'indignité et l'opprobre de sa conduite : elle vivoit dégradée de tous les droits que donne une bonne réputation, et une vie exempte de blâme; et le pharisien est surpris que Jésus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs, qui corrompent le cœur ; et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur : il inspire toutes les passions, et il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire ; et il vous méprise dès que vous y avez réussi : ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane ; et ses entretiens ne sont que des satyres sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures, et il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paroissez embrasé. Or, qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, et dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue, ou mal assurée ; et de réveiller partout avec soi le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles avoient été les amertumes et les opprobres qui avoient accompagné les passions et les désordres de notre pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire, que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette pécheresse si méprisée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur : cette pécheresse, dont on ne parloit qu'en rougissant, est louée par les endroits mêmes les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sen-

timens, la fidélité d'un saint amour : cette pécheresse qu'on n'osoit comparer qu'à elle-même, et dont le scandale n'avoit point d'exemple dans la cité, est élevée au-dessus du pharisien; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, méritent d'abord la préférence sur une vertu superficielle et pharisaïque : enfin, cette pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, et qui n'est nommée que par ses crimes, est devenue la gloire de Jésus-Christ, la louange de la grace, l'honneur de l'Evangile. O admirable pouvoir de la vertu !

Oui, mes Frères, elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes: elle rétablit une réputation perdue : elle nous fait rentrer ici-bas même, dans des droits et dans des honneurs dont nous étions déchus : elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles : elle nous réunit aux serviteurs de Jésus-Christ et à la société des justes, dont nous n'étions pas autrefois dignes : elle fait même apercevoir en nous mille qualités louables, que le dérangement des passions avoit comme étouffées : enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avoient attiré de honte et de mépris. Tandis que Jonas est infidèle, il est l'anathème du ciel et de la terre; des idolâtres mêmes sont obligés de le séparer de leur société, et de le rejeter comme un enfant de honte et de malédiction, et il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'asile, et cacher sa confusion

et son opprobre. Mais à peine touché de repentir, a-t-il imploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses pères, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive; que les grands et le peuple lui rendent des honneurs jusque-là inouïs; et que le prince lui-même, plein de respect pour sa vertu, descend du trône, et se couvre de cendre et de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue et inspire, nous en avoient attiré le mépris; la vertu que le monde censure et combat, nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher auditeur, que vous ne finissiez votre honte et vos inquiétudes avec vos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous alarment? mais plus vous différez, plus elles grossissent; plus vous contractez de dettes, plus vous préparez de rigueurs à votre foiblesse. Ah! si les réparations vous découragent aujourd'hui, que sera-ce un jour, où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront presque plus de peine assez grande qui puisse les expier? Elles vous jetteront alors dans le désespoir : vous prendrez le parti affreux de secouer tout joug, et de ne plus compter sur votre salut : vous vous ferez des maximes, pour vous calmer dans le libertinage; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paroîtra alors impossible. Quand les embarras de la conscience sont venus à un certain point, on aime à se persuader qu'il n'y a plus de ressource : on se calme sur le fond des vérités, quand on se voit si éloigné de ce

qu'elles nous prescrivent : on cherche un remède dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi ; et on a bientôt conclu que tout est incertain, dès que le cahos est devenu comme inexpliquable. Et d'ailleurs que peuvent avoir de si triste et de si rigoureux, des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite?

Ame infidèle! vous craignez de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence ; et vous avez pu soutenir jusqu'ici la tristesse secrète du crime : la vertu vous paroît d'un ennui difficile à porter ; et il y a si long-temps que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée, et que nul plaisir ne sauroit égayer. Ah! puisque vous avez pu porter jusqu'à ce jour, les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignez plus celles de la vertu : vous avez fait dans les peines et les violences inséparables du crime, l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la piété ; et d'autant plus que la grace adoucit et rend aimables les violences de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu! j'aurois pu en effet depuis tant d'années errer dans des voies tristes et pénibles, sous la tyrannie du monde et des passions ; et je ne pourrois pas vivre avec vous sous la tendresse de vos regards, sous les ailes de votre miséricorde, sous la protection de votre bras? Seriez-vous donc un maître si cruel? Le monde qui ne

vous connoît pas, croit que vous rendez malheureux ceux qui vous servent : mais pour nous, Seigneur, nous savons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les pères, le plus fidèle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs; et que vous prévenez par mille consolations secrètes, dont vous favorisez ici-bas vos serviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée.

Ainsi soit-il.

AVIS.

On ne trouvera point ici de Sermon pour le vendredi de cette semaine. Massillon, dans son manuscrit, met pour ce jour-là un Sermon sur le *Mystère de l'Incarnation* : nous avons jugé plus à propos de renvoyer ce Sermon au volume des Mystères.

Après le Sermon que l'on va lire, on trouvera un point de sermon qui traite de l'*énormité des communions indignes*. Massillon en avoit fait d'abord son premier point ; mais ensuite le second point où il s'agissoit des dispositions nécessaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un Sermon entier, et laissa ce qu'il avoit écrit sur l'*énormité des communions indignes*. Le public, après avoir lu ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort, si nous l'avions supprimé ; mais il seroit à propos de le lire avant le Sermon suivant.

SERMON

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Eccè Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. Matth. 21. 5.

Les oracles des prophètes, les manifestations du Seigneur aux patriarches, les sacrifices et les oblations de la loi, ses signes et ses figures, annonçoient depuis plusieurs siècles à l'infidèle Jérusalem, que son Libérateur et son Roi ne tarderoit pas de la visiter, et de paroître au milieu d'elle. Le Précurseur lui-même, cet ange du désert prédit dans Malachie, avoit enfin paru sur les bords du Jourdain, pour préparer les voies au Roi de gloire, et dire à son peuple : Le voici ; et Jérusalem n'avoit plus d'excuse, si elle venoit à le méconnoître, et à le recevoir indignement dans son propre royaume.

Cependant cet avénement si heureux, que tant de justes avoient demandé, que tant de

siècles avoient attendu, que tant de préparatifs avoient annoncé, et qui annonçoit lui-même des biens si magnifiques aux hommes, loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, et de lui rappeler ses anciens jours de gloire et de magnificence, la jette dans un trouble universel et dans des alarmes publiques : *Commota est universa civitas*. (Matth. 21. 10.) Tout est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les prêtres, les pharisiens, témoins des acclamations et des chants d'allégresse d'une populace obscure, et de quelques Juifs spirituels et fidèles, se trouvent agités de mille mouvemens divers de frayeur, d'inquiétude, de jalousie, de tristesse : une terreur universelle se répand parmi eux : il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi et le carnage, et emmener, comme autrefois, ses citoyens en servitude, plutôt qu'un roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence, et la purifier par l'effusion de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'ames simples et innocentes, qui vont au-devant de lui hors des portes de la ville, et qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, et des branches d'arbres dont elles couvrent et ornent sa route.

Voilà, mes Frères, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchoit, et qu'il

venoit se donner à nous pour être notre pâque : ses prières, ses purifications, ses cérémonies, ont été comme autant de voix qui nous ont avertis de sa venue : ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avoit établis que pour nous préparer à le recevoir par la communion aux jours solennels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos desirs et notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, et sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion: Eccè Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle impression fait sur vous, mes Frères, cette heureuse nouvelle ? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal : chacun retombe sur sa propre conscience ; et n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies envieillies et honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le Roi de gloire : on diroit qu'il vient à nous armé de terreur et d'indignation, pour nous juger et pour nous perdre ; et non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver, et pour nous servir de nourriture : *Eccè Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il n'est qu'un petit nombre d'ames fidèles qui vont au-devant de lui par leurs desirs, et qui le voient arriver avec une sainte allégresse. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que malgré cette frayeur, cette tristesse, ces alarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jésus-Christ pour le recevoir, et qui ne croient

avoir satisfait à la loi de l'Eglise, après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il exige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jésus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger et boire sa propre condamnation.

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable; de peur que Jésus-Christ ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation et pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal? je vais en marquer trois principales, et ce sera le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Lorsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jésus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, et se rendront peut-être coupables du corps et du sang du Seigneur, je n'ai pas prétendu parler de ces ames noires, qui de sang-froid et le sachant, viennent, par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance, et peuvent se familiariser avec le sacrilége: je n'ai pas voulu parler de ces monstres, qui portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue et peu sincère, viennent aux pieds de l'autel cacher sous la plus sainte et la

plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une ame impure; et aiment encore mieux être impies, que passer pour moins religieux. Ah! il faudroit des foudres, et non pas des discours à des ames de ce caractère; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie et à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu! et c'est vous qui me la donnez; que parmi les fidèles que la parole de votre Evangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfans de malédiction; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathème parmi les fidèles.

Je ne parle donc que de ces ames mondaines, lesquelles après une année entière de plaisirs et de dissolution, se présenteront au tribunal avant de venir à l'autel; à qui la conscience ne reprochera ni dissimulation, ni feinte, et qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur; parce qu'elles porteront encore à l'autel toutes leurs passions déréglées, et une conscience que le bain de la pénitence aura achevé de souiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connoître donc, mes Frères, si vous n'avez rien à craindre sur la profanation des saints mystères auxquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles sont les dispositions essentielles à une communion sainte; et chacun en s'appliquant ces règles, que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, et décider s'il peut, avec cette confiance que donne une

conscience pure, venir se présenter à l'autel.

Or, toutes les dispositions qui doivent nous préparer à cette action sainte, sont renfermées dans cet avis de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve soi-même, avant que de manger de ce pain de vie : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.* (1. Cor. 11. 28.) Je sais que l'esprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui se passe dans l'homme; et que s'éprouver soi-même, n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs, et achever de se méconnoître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'est pas si difficile à faire; et la méprise n'est à craindre que pour ceux qui veulent se tromper. Car il s'agit de savoir premièrement, si vous êtes sincèrement changé; secondement, si vos anciennes passions non-seulement ne subsistent plus dans vos penchans déréglés, mais si vous avez commencé du moins à les expier par les larmes et les rigueurs de la pénitence; enfin, si vous ajoutez à ces précautions un desir sincère et ardent de vous unir à Jésus-Christ : c'est-à-dire, qu'on exige de vous, et de tous ceux qui vous ressemblent et qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence, et une épreuve de ferveur : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Je dis premièrement, une épreuve de changement. Ainsi si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grace de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes; si

vous êtes encore dans la mort et dans le péché, la table de Jésus-Christ vous est interdite : car c'est ici un pain de vie; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir : c'est la table des enfans; les ennemis en sont indignes : c'est la pierre précieuse de l'Evangile; on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or, porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée, un cœur pénitent et changé? et votre conversion sera-t-elle sincère? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du prêtre : je n'examine pas si le choix même que vous faites du confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir : je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministère de charité, et le plus sévère n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit; mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur; un de ces hommes, des mains desquels une ame échappe difficilement, pour ainsi dire, et auxquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice et servir Dieu; un de ces hommes enfin qui en viendroit aux remèdes, aux expédiens, au détail de vos mœurs et de vos besoins; qui ne laisseroit plus rien de douteux dans votre conduite; et des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions, et qui sont

toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée, et qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi : je n'examine pas encore si dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même ; si vous ne vous ferez pas grace sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déjà jugé devant Dieu ; si les lumières de la foi, ou les préjugés du monde et de vos passions, seront les règles consultées dans votre examen et dans vos recherches ; et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience, répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes. Laissons-là ces abus plus sensibles et plus marqués, et sur lesquels il est malaisé de s'abuser soi-même.

Mais souffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchés aux pieds du prêtre ; mais venez-vous y laisser vos passions? vous sortez du tribunal absous ; mais en sortez-vous justifié? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce desir sincère de réparer le passé, ces vues, ces projets, ces résolutions réelles et effectives d'une nouvelle vie? prenez-vous tout de bon des mesures pour commencer? cherchez-vous des expédiens pour rompre vos engagemens profanes, pour vous retirer sans délai des occasions? arrangez-vous déjà par avance dans votre esprit vos devoirs, vos occupations, vos liaisons, vos dépenses, tout le détail de vos mœurs, jusques ici si dérangées, et si pleines, ou de passions, ou d'inutilités? Voilà les soins et les

inquiétudes qui occupent une ame touchée sur le point d'une sincère conversion : c'est par-là que vous connoîtrez si vous êtes revenu de bonne foi de cet attachement depuis si long-temps fatal à votre innocence, si souvent confessé, jamais corrigé ; de cette haine sur laquelle vous ne sauriez vous vaincre ; de cette fureur de jeu qui vous tyrannise, qui trouble la paix domestique, qui dérange vos affaires, et à laquelle mille événemens malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer : en un mot, si vous êtes une nouvelle créature ; si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet ; et si Jésus-Christ, entrant par la communion dans la maison de votre ame, pourra dire, comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison : *Hodiè salus domui huic facta est.* (Luc. 19. 9.)

Quoi, mon cher auditeur ! vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence ; à peine avez-vous mis entre vos désordres et votre confession, l'intervalle d'un léger examen ; au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout ira encore même train ; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés ; les commerces recommenceront ; les liaisons se renoueront ; les passions se réveilleront ; vous vous retrouverez encore le même ? Ce n'est pas ici une prédiction en l'air ; c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solennité de Pâques : et vous croiriez que le court intervalle qui s'est

passé entre vos crimes et votre rechute, a été précisément le moment de votre justification, et que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'ame nécessaire pour manger la chair de l'Agneau?

Ah! vous vous trompez, mon cher auditeur, qui que vous soyez; vous venez manger et boire votre condamnation : ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement; ce cours de passions et de crimes qui n'est interrompu que par l'instant de la solennité et de la participation à la table du Seigneur; ce mélange monstrueux de saint et de profane; grand Dieu! quel état pour approcher des mystères saints! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice; un tel état est le privilége non de la terre, mais du ciel, où Dieu se découvrant à l'ame comme son bien souverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour, la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh! qui ne sait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle; que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Eglise par des chutes éclatantes, et que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber. Mais on voudroit du moins qu'après le remède, vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant; que si vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convalescences avancées qui ne diffèrent de la parfaite guérison que par un reste de foiblesse: on voudroit

que la juste crainte d'une rechute rendît les précautions plus exactes ; on voudroit, dit saint Chrysostôme, qu'au sortir de l'autel, vous offrissiez aux séductions des sens, plus de force ; aux périls, plus de vigilance; aux objets qui ont séduit votre cœur, plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir et pour la vertu : on voudroit, continue ce Père, que le sang de Jésus-Christ auquel vous venez de participer, transmît avec lui dans votre cœur, les sentimens et les inclinations de Jésus-Christ; et que comme le sang des rois et des Césars, en coulant dans les veines de leurs augustes enfans, y fait passer avec lui le courage et la magnanimité de leurs ancêtres, et des sentimens dignes de leur naissance; on voudroit que le sang de Jésus-Christ, en coulant dans vos veines aux pieds de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jésus-Christ, et vous inspirât des sentimens dignes d'une si haute origine; on voudroit, en un mot, qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

En effet, *celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang*, dit Jésus-Christ, *demeure en moi, et je demeure en lui.* (Joan. 6. 57.) Jésus-Christ ne dit pas, Il s'unit à moi ; mais, *Il y demeure: In me manet:* il ne dit pas, Je m'unis à lui; mais, *Je demeure en lui:* j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable : je fais avec lui une alliance ferme et constante : *In me manet, et ego in illo.* Donc, conclut saint Augustin, celui qui se contente de recevoir

Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, et qui ne demeure pas en lui, et qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement: il a mangé et bu sa condamnation.

Oui, mes Frères, désabusons-nous; une communion sainte remplit l'ame de tant de graces, l'unit à Jésus-Christ d'une manière si intime et si ineffable, lui donne tant de force et de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette ame marche long-temps, comme le prophète, dans la force et dans le secours de cette viande sainte: *Ambulavit in fortitudine cibi illius;* (3. Reg. 19. 8.) et qu'on ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion, aux foiblesses les plus indignes d'une ame chrétienne.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos communions, en ces jours solennels, sont des profanations ou des graces? voyez quel en est le fruit; quel changement elles opèrent en vous; quelle vie vous menez au sortir des mystères redoutables: la règle est sûre. Des communions saintes et utiles ne sauroient subsister avec des mœurs toujours également mondaines et profanes: et tandis que vous vivrez dans les mêmes passions et les mêmes engagemens, et qu'au sortir de l'autel saint, vous vous retrouverez un moment après encore le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, mes Frères, vous que ce discours regarde, et qui vivez dans des habitudes de crime que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre

pour un moment; donc se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Eglise exige. Le ministre qui vous absout témérairement, ne vous délie pas devant le Seigneur; parce qu'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel: la sentence qu'il prononce, est pour vous une sentence de mort: il met sur votre tête le sang innocent, il est vrai; mais ce sang devient votre crime, au lieu qu'il auroit dû être votre remède, et vous périssez sous la main destinée à vous rendre la vie. Ne devoit-il pas demander du temps pour examiner si vos habitudes sont enfin éteintes; si cette démarche de pénitence sera plus heureuse que les autres jusqu'ici inutiles; si vos promesses seront plus sincères; si vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies; et si vous ne vous présentez pas au tribunal pour satisfaire au devoir extérieur que l'Eglise vous prescrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande? ne devoit-il pas exiger de vous des preuves de la sincérité de vos protestations avant d'exposer la grace du sacrement; l'éloignement des occasions; un divorce entier et sans retour avec les objets de vos passions; une cessation du crime; et enfin, un commencement du moins d'expiation des souillures dont vous vous êtes présenté encore tout couvert au tribunal?

SECONDE RÉFLEXION.

Et c'est ici la seconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeler l'ancienne pratique de l'Eglise, et la discipline de ces siècles fervens, où l'on faisoit précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Eglise avoit alors ses raisons en établissant cette règle : elle en a eu aussi en cessant de l'observer; et c'est à nous, en soupirant sur la cessation de ses anciennes règles, à nous conformer à ses usages, et non pas à les réformer. Mais je vous dis à vous, mon cher auditeur, quand on ne feroit attention qu'à vos mœurs passées, et à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au tribunal, et qui ont toujours recommencé après la solennité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les justes à la table sainte? Quoi? de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous iriez d'abord recevoir Jésus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les anges, et vous nourrir de leur pain? Quoi? au sortir du tribunal, la communion vous tiendroit lieu de pénitence, elle

qui en doit être la récompense et la consolation, disent les saints? vous iriez de plain-pied du crime à l'autel? et loin de répandre quelque temps des larmes avec les pénitens, vous viendriez d'abord vous consoler avec les justes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Eglise du ciel, il n'y aura que les vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtemens dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que les ames innocentes et pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par ses tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses mystères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel, qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières: il se purifioit long-temps dans les exercices publics d'une discipline pénible: il y devenoit un homme nouveau; l'on ne voyoit plus en lui de restes de ses crimes passés, que dans les traces des macérations qui venoient de les expier; et l'on peut dire que la divine Eucharistie étoit alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeoit plus qu'à la sueur de son front. Et parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis; et que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ, de celui qui la reçoit, c'est

qu'il ait découvert l'horreur et l'infection de ses plaies? Ah! l'usage, mes Frères, n'a rien changé à la loi: l'Eglise a pu se relâcher sur les épreuves publiques; elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières: les siècles ont pu dégénérer de leur première ferveur; le corps de Jésus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes Frères, l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale. Elle nous instruit par-là que les grands pécheurs ont besoin d'un temps d'épreuve et de mortification, pour pleurer leurs crimes; pour se purifier par le jeûne et par la prière, et se disposer ainsi à la participation des mystères saints: elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres et la table du Seigneur; et que les faire passer du crime à l'autel, ce seroit, dit saint Bernard, consommer leur iniquité, et non pas les conduire à la source des graces.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer et conduire la règle; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abréger le temps des épreuves, et se hâter de consoler sa douleur, par l'usage de cette nourriture céleste; et qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitens, si touchés de leurs désordres

si brisés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au père de famille : *J'ai peché contre le ciel et devant vous;* (Luc. 15. 18.) qu'on peut les faire asseoir comme lui à la table sainte, et les rétablir dans tous les droits dont ils étoient déchus par leurs crimes.

Je sais qu'il se trouve même assez souvent des ames sincèrement touchées, et toutes résolues de renoncer à leurs passions, et de servir Dieu ; mais avec cela si foibles, si inconstantes, si peu à l'épreuve des occasions, que si vous ne vous hâtez de les soutenir, de fixer, pour ainsi dire, leur légèreté par la grace des saints mystères ; si vous les laissez trop long-temps à elles-mêmes, loin de se purifier par la pénitence, elles s'affoibliront par le dégoût ; et la vivacité de leur componction, loin de se rallumer par le délai, se ralentira par leur propre inconstance. Je sais que les lois de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance ; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit ; qu'il faut souvent relâcher de ses règles, pour mieux entrer dans ses intentions, et savoir être foible avec les foibles, pour les sauver tous. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence ; qu'elle doit enfin couronner et récompenser ses larmes, et non pas succéder à ses crimes : et qui peut en

douter, s'il croit encore que nos mystères sont saints et terribles? C'est la règle de l'Eglise; c'est la pratique de tous les siècles; c'est la doctrine des saints; et c'est ce que l'Apôtre vouloit dire en recommandant aux fidèles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain céleste : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Mais la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu, dites-vous, au délai et aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne foi, mes Frères, que l'Eglise regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal? croyez-vous qu'on satisfasse à ses lois saintes par des sacriléges? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles; et que fouler aux pieds les mystères terribles, soit lui donner une grande marque de respect et d'obéissance? Vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paroît; qu'elle ne punit que les désobéissances ouvertes, et le mépris déclaré de ses lois : mais évitez-vous les anathèmes du ciel, qui juge les profanations secrètes? Eh! qu'auroit-elle prétendu en vous faisant une loi de la participation au corps du Seigneur? vous présenter un remède, ou un poison; un pain de vie, ou une nourriture de mort; le gage de votre immortalité, ou le sceau de votre réprobation; autoriser la témérité et les profanations des pécheurs, ou récompenser les larmes des pénitens, et soutenir l'innocence des fidèles?

L'Eglise vous ordonne de participer aux saints

mystères en ces jours solennels; parce qu'ell suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable; et n'a-t-elle pas raison de le supposer? Hélas! les premiers fidèles en approchoient tous les jours; ils venoient tous participer aux choses saintes avec le prêtre qui les offroit: ils ne formoient avec lui qu'un même prêtre, pour ainsi dire, comme ils ne formoient entre eux qu'un cœur et qu'une ame: aussi chaque jour voyoit croître leur foi, et fortifier leur charité et leur courage. Et comment voulez-vous que l'Eglise, ne vous ordonnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année, puisse encore supposer que vous ne serez pas en état de vous y présenter; elle qui a vu la divine Eucharistie être le pain de tous les jours de ses enfans; faire toute leur consolation dans les exils, dans les prisons, dans les calamités les plus accablantes? pourroit-elle croire qu'une année entière de préparation ne suffiroit pas pour vous disposer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleste? et quelle différence mettroit-elle donc entre ses enfans et les infidèles, qui n'ont point de part à ses promesses, et qu'elle ne nourrit pas de sa foi, de ses sacremens et de ses mystères? C'est déjà une nécessité bien triste pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un temps, pour nous nourrir de Jésus-Christ: hélas! notre foi, notre piété, notre utilité toute seule auroit dû nous tenir lieu là-dessus de loi et de précepte.

Mais d'ailleurs, l'Eglise, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état : elle veut que ses ministres remettent pour vous la grace de la résurrection : elle consent qu'ils vous marquent un autre temps que le sien ; et qu'ils prolongent le devoir pascal au delà des bornes qu'elle avoit prescrites aux autres fidèles. Ah ! votre pâque véritable, mon cher auditeur, sera le jour où vous communierez dignement ; le jour heureux où Jésus-Christ entrera dans votre cœur comme un libérateur, et non pas comme un juge ; pour achever de le purifier, et non pas pour y être souillé lui-même : votre pâque véritable sera ce grand jour, ce jour desirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions déréglées, où vous deviendrez un azime pur : votre pâque véritable sera le jour fortuné, où vous réssusciterez avec Jésus-Christ, et où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grace. L'Eglise n'en connoît point d'autre ; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours et aux temps, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au livre des Nombres, que certains Juifs ayant touché un corps mort au temps de la pâque, et par conséquent contracté une souillure qui demandoit le remède des purifications, et qui par ordonnance de la loi leur interdisoit la manducation de l'Agneau pascal: *Quidam immundi super animâ hominis, qui non poterant*

facere phase in die illo; (Num. 9. 6.) vinrent se plaindre à Moïse et à Aaron de la dureté de cette ordonnance, qui les empêchoit, de célébrer la pâque avec leurs frères : pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la pâque? *Quarè fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel?* (Num. 9. 7.) Attendez, leur répondit Moïse, et je consulterai le Seigneur : *State ut consulam Dominum.* (Num. 9. 10. 11.) Dites aux enfans d'Israël, répondit le Seigneur : tout homme qui se trouvera immonde au temps de la pâque, ne pourra la célébrer que le second mois : *Loquere filiis Israel : Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.* Voilà la réponse du Seigneur, mon cher auditeur; voilà votre règle, vous qui venez porter à cette sainte solennité des souillures anciennes, dont la loi de Dieu vous ordonnoit de vous purifier durant ces jours de salut, par les larmes d'une véritable pénitence : éprouvez-vous, purifiez-vous, et attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le second mois pour célébrer la pâque : *Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.* Vous n'aurez pas, il est vrai, la joie sainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour solenniser avec eux le jour du Seigneur, et vous nourrir de l'Agneau sans tache. Mais n'est-il pas juste que vous portiez la peine et la confusion due à votre persévérance honteuse dans le crime; et que vous

soyez privé d'une consolation, qui est le prix des larmes ou de l'innocence? *homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.*

Ah! il auroit fallu pendant cette sainte carrière, commencer une vie plus chrétienne; vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes, et à la célébration de la pâque; entrer avec l'Eglise dans un esprit de componction et de pénitence; ajouter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît; et non pas, ou vous en dispenser tout-à-fait, ou y mêler des adoucissemens qui en ont anéanti tout le fruit, et vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avoit été l'intention de l'Eglise en faisant précéder la solennité de la pâque, par ces jours de douleur et de pénitence: on vous en avoit averti à l'entrée de la carrière; et vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité des règles saintes vous rejette aujourd'hui et vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement; et qui n'y portez pour toute disposition, que vos crimes, et la témérité d'oser en approcher.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Encore, mon cher auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déjà dit, et un desir ardent et sincère de vous nourrir de Jésus-

Christ, vous conduisoit à l'autel, la vivacité de l'amour pourroit peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude; mais c'est ici la dernière épreuve, et le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle, viennent manger et boire leur condamnation : une épreuve de ferveur. Car, je vous prie, mes Frères, quel est le motif qui vous conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels ? Est-ce un profond sentiment de votre foiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? Hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret, la solennité sainte : les mystères chrétiens, ces jours si heureux pour l'Eglise, ces jours de joie et d'allégresse, vous les craignez comme des mystères lugubres et des jours de deuil et de malheur : vous êtes tristes et inquiets à l'approche de la pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jésus-Christ avoit ordonné de renoncer à tout et de le suivre : cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs : on voit ces ames infidèles dont je parle, sur la fin de cette sainte carrière, traîner le poids d'une conscience irrésolue; balancer long-temps entre le devoir et les passions; reculer, différer; et enfin, après bien des agitations et des remises, adoucir par le choix d'un confesseur indulgent et peu habile, l'amertume de cette démarche : encore a-t-il fallu attendre le moment où l'Eglise tonne, foudroie; et l'on n'est entré dans la salle du festin, que

comme ces aveugles et ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques : c'est-à-dire des plaisirs et des passions du monde, et les traîner malgré eux au festin du père de famille.

Grand Dieu! qu'il faille à des chrétiens des foudres et des anathèmes pour les conduire à vos autels! que la corruption de nos siècles, et l'affoiblissement de la foi, aient contraint votre Eglise de leur ordonner, sous peine de mort, la participation à votre corps et à votre sang! La ferveur des premiers temps auroit-elle pu comprendre que l'Eglise eût dû faire un jour cet usage de son autorité? et ses menaces étoient-elles destinées à mener par force ses enfans à l'autel, ou à séparer de ses mystères ses ennemis et les indignes?

Mais dites-moi, mes Frères : la privation du corps de Jésus-Christ n'est-elle pas la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les fidèles? la vie seroit-elle supportable à un chrétien sans la divine Eucharistie? Faudroit-il même que nous eussions besoin de vous exhorter à l'usage fréquent de ce Sacrement adorable? eh! qu'a la religion de plus consolant, et la vertu de plus desirable et de plus utile? C'est le plus tendre adoucissement de nos peines; c'est la seule consolation de notre exil; c'est le remède journalier de nos foiblesses; c'est la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, dites-vous, des dispositions si parfaites, pour en approcher : il est vrai, mais ces dispositions,

dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui, les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur; c'est en vous nourrissant de Jésus-Christ, que vous apprendrez, comme il nous en assure lui-même, à ne vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me ;* (Joan. 6. 58.) à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui : c'est en approchant souvent de la table sainte, que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne : c'est aux pieds de l'autel, et dans l'usage de cette nourriture céleste, que vous trouverez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes. En un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement, et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous éloignez, plus la tiédeur augmente ; plus les passions croissent ; plus Jésus-Christ diminue dans votre cœur ; plus l'homme de péché augmente et se fortifie : aussi les communions au temps pascal sont-elles inutiles à ces ames mondaines, qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre ; et plût à Dieu, que n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation !

Hélas ! nos pères s'éloignoient autrefois de leur

patrie et de leurs enfans : nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillans sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachoient aux délices de leur cour; et poussés par la simplicité d'un saint zèle, et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversoient les mers, ils alloient dans une terre sainte, consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disoit-on, il guérissoit un paralytique de trente-huit ans : ici, il ressuscitoit Lazare : ici, il marchoit sur les ondes, et commandoit aux vents et à la mer : ici, il reçut le baptême des mains du Précurseur, et sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la pécheresse de la cité : ici, il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi, versoient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion; et ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappeloient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah! mes Frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois saint Chrysostôme à son peuple; vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtemens! Mais vous le voyez : vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connoître, et dont nos pères alloient chercher si loin les précieux restes, et adorer les sacrés vestiges. Venez à l'autel : ce ne

sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, et l'a fait asseoir à sa table : ici, il a guéri l'infirmité d'une hémorroïsse, que toute la science humaine, et toutes les ressources du monde, n'avoient pu tirer de sa langueur : ici, il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son ame : ici, il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels, sont marqués par quelqu'un de ces prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeroient pas vos desirs, mon cher auditeur? et vous ne lui diriez pas dans ce moment avec saint Augustin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon ame pour en prendre possession; pour y régner seul; pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes foiblesses; pour y établir une paix solide? car jusques ici le monde et les créatures l'ont essayé en vain. Ah ! peut-être, Seigneur, la maison de mon ame n'est pas assez parée pour vous recevoir; mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement. Peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets et invisibles; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé? votre seule présence les dissipera, et tout sera en paix, quand une fois vous en aurez pris possession : peut-être a-t-elle encore des taches et des rides, qui l'enlaidissent à vos yeux,

car les anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous et dignes de soutenir votre présence? mais votre sang adorable les effacera; et vous renouvellerez sa jeunesse et sa beauté, comme celle de l'aigle : venez seulement, Seigneur, et ne tardez pas : on a tout, quand on vous possède; et au milieu même des plaisirs et des prospérités humaines, on est vide et on n'a rien, quand on ne vous a pas.

Mais sont-ce là, mes Frères, les saints empressemens qui vous conduisent la plupart à la table du Seigneur? C'est ici une faveur dont il faut être touché; et vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible : c'est un festin de tendresse et de familiarité; et vous en faites un devoir de pure bienséance : c'est la table des enfans; et vous y venez comme un esclave. Ah! si la loi de l'Eglise vous laissoit libre; si elle se contentoit de vous exhorter seulement par le motif de la solennité et de vos propres besoins à la participation des saints mystères, la table de Jésus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, et nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent; ce sont des esclaves qui craignent et qui obéissent : et j'ai eu raison de dire que la fête de Pâques ne fait presque point de conversions; et que ces jours heureux voient plus de profanateurs et de Judas, que de véritables disciples, qui fassent leur pâque avec Jésus-Christ : *Cum discipulis meis facio Pascha.* (Math. 26. 18.)

Aussi, mes Frères, si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts soudaines, les événemens malheureux, n'étoient qu'une punition des communions indignes : *Ideò inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi;* (1. Cor. 11. 30.) s'il s'en plaignoit dans un siècle où la divine Eucharistie faisoit des martyrs, et non pas des sacriléges; s'il s'en plaignoit à l'Eglise de Corinthe, toute composée presque de prophètes, de docteurs, de fidèles, qui avoient reçu les dons miraculeux, et qui abondoient en grace et en vertu de l'Esprit-Saint; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, la source des calamités publiques qui affligeoient cette Eglise florissante : grand Dieu! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires, ou hypocrites; tant de ministres peut-être, ou mondains ou corrompus, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner votre chair adorable? Ah! vous nous frappez aussi depuis long-temps, grand Dieu! vous versez sur nos villes et sur nos provinces, la coupe de votre fureur et de votre colère : nous voyons les rois armés contre les rois, et les peuples contre les peuples : toute l'Europe inondée de sang et de carnage; la stérilité désoler nos campagnes; la mort cruelle moissonner à nos yeux nos citoyens, et changer nos villes en déserts : nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux, frappés d'une main invisible, tomber à nos côtés : tant de morts

imprévues, tant d'accidens funestes; tant de scandales qui affligent votre Eglise. Eh! d'où pourroient partir, grand Dieu! ces fléaux si longs et si cruels? où auroient pu se former ces nuées de fureur et de vengeance, qui depuis si long-temps éclatent sur nos têtes, si ce n'est peut-être sur vos autels mêmes, oui, sur ces autels, d'où ne devoient couler que des sources de grâce sur les fidèles? Vous n'êtes peut-être armé que pour venger les sacriléges, et la profanation des mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là, mes Frères, les suites les plus terribles des communions indignes. Comme la religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable: *Celui qui mange et qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa propre condamnation*. (1. Cor. 11. 29.) On ne nous dit pas, il est condamné; mais, *il mange et boit sa propre condamnation*; c'est-à-dire, le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient sa propre substance; de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainsi dire, ni séparer l'anathème qui est devenu comme le fonds de son être, et une partie de lui-même: c'est-à-dire, que les sacremens profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour: c'est ce fond de l'abime, d'où l'on ne revient guère: l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours

les tristes suites. L'Eglise de Corinthe ne tarda pas de voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eut des fidèles qui ne discernoient plus le corps du Seigneur : les autres Eglises virent bientôt de ces ministres, dont parle un Apôtre, qui suivoient les routes de Balaam, qui corrompoient toutes leurs voies, qui déshonoroient l'Evangile par le scandale d'une vie dissolue et d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de Satan et à celle du Seigneur: l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement, et où leur impiété se consomma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des mystères profanés : il n'est plus rien de si noir, qu'on ne doive attendre d'une ame familiarisée avec les sacriléges. Un prêtre corrompu ne l'est jamais à demi; voilà pourquoi les plaies du sanctuaire sont toujours les plus désespérées; voilà pourquoi le sacerdoce dans une ame souillée, est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu ! suscitez donc à votre Eglise des ministres fidèles : secondez le zèle des pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint ministère : faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement et de discipline, que vous avez ressuscité dans notre siècle; et sauvez votre peuple, en lui donnant des ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui, mes Frères, il y a une malédiction attachée au crime de la communion indigne, qui ne

s'efface presque plus de dessus le front de l'ame criminelle : c'est un Caïn qui a répandu le sang innocent. Cette ame pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera : elle sortira peut-être des déréglemens grossiers; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches, où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime; mais c'est qu'elles sont rarement accordées : ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre; mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré : ce disciple perfide se reconnoît, et il ne se repent pas; il crie : J'ai péché; et son péché ne lui est pas remis : il meurt désolé, et il meurt réprouvé : Satan entre dans son corps en même temps que la viande sainte : il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introivit in eum Satanas;* (Joan. 13. 27.) et sa mort est la plus affreuse et la plus déplorable dont il soit parlé dans les livres saints.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les

imitateurs de son crime, est d'autant plus terrible, qu'il est plus secret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'ame sacrilége ; mais il la frappe d'un anathème invisible, et la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces ames mondaines dont je parle, lesquelles après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la table du Seigneur, qu'une confession précipitée, tombent après la solennité, dans des égaremens encore plus déplorables que les passés : leur dernier état devient pire que le premier : elles sentent leurs passions croître, et prévaloir avec encore plus d'empire et de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime ; moins de pudeur dans leur confusion. Il restoit encore auparavant quelques desirs de conversion et de pénitence, réveillés et excités par l'approche et la sainte terreur de la solennité : mais le devoir pascal infidèlement accompli ; mais la viande sainte reçue indignement, et leurs jours solennels finis, tout est assoupi ; la conscience se calme ; les inquiétudes cessent ; les remords sont apaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce temps saint. On pensoit à changer de vie aux approches de la pâque : les sacremens une fois reçus, on n'y pense plus : la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur le cœur : le pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde et de la terre : les mystères terribles ont calmé

toutes les terreurs de la foi ; c'est-à-dire, que leur profanation a été suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solennités de Juda ;* elles me sont insupportables : voyez-vous tout ce peuple, qui en ces jours solennels vient aux pieds de mon autel participer aux offrandes saintes ? Vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon nom ; que je me plais au milieu de leurs encensemens et de leurs sacrifices ; et que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités ? vous vous trompez : ah ! les tables saintes de mon autel ne sont remplies que de vomissemens et de souillures : *Omnes mensæ repletæ sunt vomitu sordiumque ;* (Is. 28. 8.) ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur et le saint : *Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam ;* (Ezech. 22. 26.) et loin d'être glorifié, je suis souillé et déshonoré au milieu d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum ;* (Ibid.) les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies, y paroissent avec confiance dans le lieu saint : les mains que vous voyez levées vers moi, sont encore pleines de sang et d'abomination ; et leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *Et coinquinabar in medio eorum.*

Evitez ce malheur, mes Frères ; éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel : portez-y les sentimens de componction et d'amour qu'exige de vous le pain de vie : devenez-y des hommes nouveaux : que Jésus-Christ n'entre pas en vain dans votre ame : conservez ce trésor, et défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir : rendez-vous dignes de devenir les temples et la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous ; et ne venez pas combler la mesure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la source des graces, et le gage de votre immortalité. Ainsi soit-il.

FRAGMENT

DE SERMON

POUR

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR L'ÉNORMITÉ DES COMMUNIONS INDIGNES.

La plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'est qu'ils se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* (1. Cor. 11. 27.) Comme le sacrifice de la croix se renouvelle tous les jours de la part de Jésus-Christ sur nos autels, il s'y renouvelle aussi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement : il est vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, et dans des circonstances mille fois plus odieuses qu'il ne fut crucifié sur le Calvaire.

Car premièrement, si les Juifs eussent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié : leurs outrages ne s'adressoient qu'au fils de Marie et de Joseph, qu'à un homme qu'ils

qu'ils regardoient comme un séducteur, et comme un ennemi de Moïse et de la loi : leur méprise n'avoit point d'excuse, il est vrai ; les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jésus-Christ, l'accomplissement des prophéties en sa personne, auroient dû leur ouvrir les yeux, et leur faire connoître le salut qui leur étoit envoyé ; mais enfin, ils le méconnurent, ils ne le distinguèrent pas des faux messies qui avoient peu de temps auparavant troublé la Palestine, et excité des séditions dans Jérusalem ; et en le punissant d'un supplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu et venger les intérêts de sa loi et de son culte. Mais vous, mon Frère, qui venez le recevoir indignement, vous le connoissez ; les voiles sacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas aux yeux de votre foi : vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Très-Haut, la splendeur de son Père, le roi immortel des siècles, le libérateur des hommes, le chef et l'époux de l'Eglise : vous reconnoissez en lui toutes ces augustes qualités ; et c'est avec ces lumières, que vous venez le charger d'outrages ; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme sur une croix bien plus douloureuse et plus infâme pour lui sans comparaison que la première : les coups que vous portez s'adressent à un Dieu ; et vous n'avez plus d'excuse que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attachèrent à la croix, il avoit encore une chair sujette à nos

infirmités; il pouvoit souffrir, il pouvoit mourir; il etoit encore revêtu de la ressemblance du péché; la mort étoit comme une destinée naturelle pour lui; elle étoit la suite du choix libre qu'il avoit fait d'une nature condamnée à cette triste loi. Mais aujourd'hui, mon cher auditeur, vous l'arrachez du sein de la gloire; vous le faites descendre de la droite de son Père, pour l'exposer à de nouvelles indignités : il nous avoit avertis qu'il ne mourroit qu'une fois, et que sa résurrection termineroit la carrière pénible de ses souffrances; et vous l'obligez à y rentrer : vous le dépouillez de ce vêtement de gloire et d'immortalité dont le Père l'avoit revêtu au sortir du tombeau, pour le revêtir encore d'une robe de pourpre et d'ignominie : vous attachez à la croix une chair glorieuse qui ne devoit plus goûter la mort. Ah! Seigneur, vous vous flattiez en expirant sur la croix que tout étoit consommé pour vous; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines et de vos souffrances, et que tout ce que la malice de vos ennemis avoit pu inventer contre vous étoit accompli; cependant de nouveaux outrages vous attendoient dans votre gloire même; un calvaire plus ignominieux vous étoit préparé sur nos autels, et votre croix n'étoit, pour ainsi dire, que le commencement de vos douleurs et de vos peines: *Initium dolorum hæc.* (Marc. 13. 8.)

Troisièmement, du moins ses bourreaux en le crucifiant, accomplissoient les ordres de son Père, exécutoient sans le savoir, l'arrêt de mort qu'il

avoit prononcé contre son Fils en la personne du premier pécheur : *Morte morieris* ; (Gen. 2. 17.) ils servoient même au dessein que Jésus-Christ avoit eu dès le premier instant de s'offrir à son Père : il semble que ces meurtriers ne faisoient que se joindre à la justice de Dieu qui le frappoit, et à son propre amour qui l'immoloit ; c'étoit alors le temps où toutes les mains devoient être tournées contre lui. Mais ici, mes Frères, vous le déshonorez dans le temps que le Père le glorifie : il ne vous le livre plus comme il l'avoit livré autrefois ; vous l'arrachez de son sein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie : personne ne se joint plus à vous pour opérer ce mystère de mort ; le Fils lui-même ne se livre plus parce qu'il l'a voulu, comme autrefois ; vous êtes le seul qui trempez dans ce funeste sacrifice, le seul qui le voulez, le seul qui l'exécutez ; le ciel et la terre en ont horreur, et toute l'énormité du sang répandu retombe sur vous seul.

En quatrième lieu, le crime de ceux qui le crucifièrent fut utile à tous les hommes ; ils répandirent un sang dont l'effusion lava nos souillures ; ils immolèrent un agneau dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu ; ils mirent à mort un juste dont le tombeau fut glorieux, et où la mort elle-même fut vaincue ; ils ouvrirent un côté d'où l'Eglise des nations sortit, et d'où sortirent tous les justes des siècles à venir ; ils percèrent des mains d'où mille graces découlèrent sur l'univers ; ils couronnèrent un chef sacré qui, par-là, devint

le roi des hommes et des anges; ils élevèrent une croix qui triompha ensuite du monde entier: en un mot, ce fut là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut, et les desseins éternels de Dieu sur son Eglise accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel, et vous y rendre coupable de son corps et de son sang, en y participant indignement; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilége? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage? Voulez-vous le savoir? des maux publics et des calamités nouvelles, les malheurs de l'Eglise. Ah! si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidens funestes n'étoient qu'une suite de communions indignes: *Ideò inter vos dormiunt multi;* (1. Cor. 11. 30.) et s'il s'en plaignoit dans un siècle où chacun répandoit son propre sang pour Jésus-Christ, au lieu de profaner le sien, où l'Eucharistie faisoit des martyrs plutôt que des sacriléges; s'il s'en plaignoit à l'Eglise de Corinthe toute composée presque de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de docteurs, de fidèles, qui avoient reçu le don des langues, des miracles et l'effusion visible de l'Esprit-Saint; si dans ces siècles de foi et de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, les calamités qui affligeoient l'Eglise de Corinthe: grand Dieu! quels fléaux ne doivent pas attirer sur nous tant de ministres indignes, tant d'ames ou téméraires, ou hypocrites, qui,

dans un siècle aussi corrompu, viennent se présenter à vos autels? N'en doutons pas, mes Frères, si le Seigneur nous frappe depuis si long-temps; s'il verse sur nos villes et sur nos provinces la coupe de sa fureur; si nous voyons tant de gens frappés comme d'une main invisible, tomber soudainement à nos côtés, des morts imprévues, des chutes terribles, l'Eglise déshonorée par ceux mêmes qui devoient en être l'appui et l'ornement: d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs et si cruels, si ce n'est du sanctuaire? Où auroient pu se former ces orages et ces tempêtes, qui depuis si long-temps éclatent sur nos têtes, si ce n'est sur vos autels mêmes, ô mon Dieu! vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes et la profanation de vos mystères saints. Voilà, mes Frères, la source des malheurs publics: car si sur le Calvaire, le ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à mort Jésus-Christ, quoique le salut de tous les hommes y fût attaché; si toute la nature retomba, pour ainsi dire, dans son premier cahos; si tout fut confondu; si le voile du temple fut déchiré; si tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu: quelles peuvent être les suites du même attentat renouvelé mille fois sur l'autel, si ce n'est le dérangement des saisons, la confusion de la nature, les troubles et les schismes qui déchirent l'Eglise; en un mot, la face du christianisme entièrement bouleversée?

En cinquième lieu, les motifs de ceux qui le

crucifièrent pouvoient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premièrement, les prêtres et les pharisiens cherchoient la mort d'un homme qui les avoient décriés, qui avoit découvert au peuple l'imposture de leur conduite, qui les avoit appelés sépulcres blanchis; et il étoit de leur intérêt que leur accusateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur: son supplice devoit faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes Frères, vous le livrez dans le temps qu'il vous épargne; qu'il dissimule vos fautes; qu'il a une langue, et qu'il ne s'en sert pas pour vous condamner; qu'il a des yeux, et qu'il ne veut pas encore voir les secrets déréglemens dont vous êtes coupables: dans un temps où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiser; il ne vous foudroie pas; il ne vous dit pas en se dévoilant, comme à ces sacriléges soldats : Voici le Jésus que vous cherchez: dans un temps où il pourroit découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez aux pieds de ses autels; et auquel cependant il se tait; il vous ménage; il veut ignorer ce que vous êtes, et ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos frères; c'est le temps que vous choisissez pour lui faire le plus sanglant de tous les outrages. Secondement, il n'est pas dit que ceux qui eurent part à sa mort, fussent du nombre de ces aveugles qu'il avoit éclairés, ou de ces boiteux qu'il avoit redressés, ou de ces lépreux qu'il avoit guéris, ou de ces morts qu'il avoit ressuscités : s'ils ne le défendirent pas contre

la violence et l'autorité de ses ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ses bourreaux ; du moins ne les entendit-on pas crier : Que son sang soit sur nous et sur nos enfans : et si la reconnoissance n'en fit pas de généreux confesseurs de son nom ; ah ! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or, ici, mes Frères, comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignement : c'est un aveugle que Jésus-Christ a éclairé ; c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri ; c'est un mort que sa bonté a ressuscité : il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs ; il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons : la reconnoissance toute seule devroit l'attacher à son libérateur, il ne devroit paroître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de son amour et de ses actions de grace. Que l'infidèle que Jésus-Christ a négligé ; que le barbare qu'il a laissé dans les ténèbres de la superstition et de l'impiété, viennent le déshonorer sur ses autels ; nous n'en serions point surpris : il les traite à la rigueur ; il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devoient entendre sa voix ; il ne les a fait naître, ce semble, que pour les faire servir d'exemple à sa justice : mais un fidèle pour lequel il n'a rien eu de réservé, un disciple de son Evangile à qui il a révélé tous ses mystères, communiqué tous ses dons, qu'il a associé à l'espérance de ses promesses ; mais un chrétien devenu la chair de sa chair, et les os de ses os, par l'union ineffable qu'il

a contractée avec lui dans son baptême, peut-il armer contre lui des mains consacrées par tout son sang? peut-il venir même insulter son bienfaiteur dans le plus signalé de tous ses bienfaits? Ah! c'est de quoi il se plaint lui-même dans son prophète : Si mon ennemi, dit-il, si un sauvage qui ne me connoît pas, et qui n'a presque rien reçu de moi, m'avoit chargé d'outrages, je l'aurois souffert avec patience : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utiquè;* (Ps. 54. 13.) mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps et qu'une ame avec moi; vous qui étiez au nombre de mes disciples et de mes amis : *Tu verò homo unanimis, dux meus, et notus meus;* (Ibid. ℣. 14.) vous que j'avois principalement en vue dans la carrière pénible de mes souffrances; vous que j'ai encore distingué sur mes autres disciples, par mille marques particulières de bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu verò homo unanimis, dux meus, et notus meus.* Aussi sur la croix, il prioit pour ses bourreaux : *Mon père, pardonnez-leur*, disoit Jésus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font;* (Luc. 23. 34.) mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds, sans demander vengeance contre ces profanateurs.

Sixièmement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avoit pas encore racheté les hommes; le sang qu'ils répan-

doient n'avoit pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous, qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos souillures : vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal sacré de toutes les graces que vous avez reçues ; une chair qui a été la médiatrice de votre réconciliation ; une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort et sur l'enfer ; une chair qui devoit être au dedans de vous le germe et le gage de l'immortalité de la vôtre ; une chair qui vous a ouvert le chemin du ciel, et dans aquelle seule vous avez droit d'y entrer ; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu et vaincu que pour vous. Ah ! il est rapporté dans l'histoire, qu'un empereur religieux baisoit avec respect les plaies glorieuses que de saints évêques avoient reçues pour la confession de la foi de Jésus-Christ, et qu'ils portoient encore sur leurs corps : cependant ce n'étoit pas pour lui qu'ils avoient souffert ces tourmens : ce n'étoit pas au milieu de ses armées, et pour la défense de sa gloire et de son empire, qu'ils avoient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous, mon cher auditeur, qui voyez la chair de Jésus-Christ sur l'autel, partout encore marquée des cicatrices éclatantes des plaies qu'il souffrit pour vous, encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis ; ces marques si touchantes n'exci-

tent pas votre respect, ne réveillent pas votre reconnoissance; et au lieu de leur donner un baiser de paix et d'amour, ah! vous déchirez vous-même cette chair sacrée, et vous y faites des plaies plus profondes et plus ignominieuses que les premières? N'êtes-vous pas le plus dénaturé et le plus ingrat de tous les pécheurs?

Septièmement, le crime des Juifs n'eut point d'autres suites que la perte de la vie naturelle du Sauveur, et la honte de voir descendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieux et la terre ne pouvoient contenir. Mais ici c'est non-seulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il est en vous; c'est encore le fruit de sa mort; c'est la vie de la grâce qu'il venoit porter dans votre ame : vous le faites mourir dans tous ses dons, dans sa charité, dans sa foi, dans son espérance; vous lui donnez une mort universelle : ce n'est plus dans un tombeau de pierre, où personne encore n'avoit été mis, que vous le faites descendre; c'est dans votre cœur, dans un sépulcre plein d'ossemens et d'infection, dans votre cœur où il trouve les esprits impurs qui en sont maîtres : il n'y descend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuses de sa victoire, pour délivrer les captifs et rompre les chaînes de ceux qui attendoient son arrivée; il y descend dans un appareil triste et lugubre pour y être captif lui-même; pour s'y voir encore le jouet de ses ennemis; pour y essuyer leurs dérisions et leurs

insultes; pour les voir assis sur le trône de votre ame, tandis que lui-même qui l'a rachetée à si grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de sortes de droits sur elle, qui devroit y être souverain, n'y est plus qu'un vil esclave, et n'y trouve pas où reposer sa tête.

Huitièmement, sur le Calvaire, mille circonstances glorieuses accompagnèrent sa mort; et dans un mystère si humiliant, sa puissance et sa divinité ne laissèrent pas d'éclater; toute la nature le reconnut pour son auteur; le centenier confessa qu'il étoit le Fils de Dieu; les morts ressuscitèrent; lui-même ressuscita le troisième jour, et répara par l'éclat de ce mystère, tout ce que l'opprobre de sa mort avoit pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes. Mais la mort qu'il endure encore sur l'autel par les mains du pécheur sacrilége, est un mystère tout d'ignominie pour lui: rien n'y relève sa grandeur et sa majesté; rien ne l'y console de ses outrages; rien n'y adoucit le fiel et l'absinthe de son calice: la nature le laisse souffrir sans s'y intéresser; les assistans le voient mourir entre vos mains sans le plaindre, pour ainsi dire; les morts qui reposent sous l'autel, et qui sont en dépôt dans ce saint édifice, n'interrompent pas leur sommeil; les pierres du temple ne se brisent pas, et ne crient point à leur manière; le voile qui couvre les mystères saints est immobile: tout est dans un profond silence; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille: loin qu'il se trouve des centeniers qui confessent

qu'il est le Fils de Dieu, des mondains qui voient approcher de l'autel l'ame pécheresse, et qui savent que le relâchement de ses mœurs dément la piété de cette démarche, prennent occasion de blasphémer le nom du Seigneur; de décrier la vertu et ceux qui la pratiquent, et de dire comme le pharisien : Si ce Jésus étoit prophète, il connoîtroit sans doute quelle est cette femme qui s'approche pour le toucher et pour le recevoir : enfin, Jésus-Christ ne descend pas dans le corps du pécheur pour y ressusciter, mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y sceller d'un sceau éternel la mort et la réprobation de cette ame.

En effet, mes Frères, comme la religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en est pas aussi dont la punition soit plus terrible. Celui qui mange et boit indignement, dit l'Apôtre, mange et boit sa propre condamnation : il ne dit pas, Il est condamné, mais, Il boit et mange sa propre condamnation; c'est-à-dire, la nourriture céleste qu'il profane est un poison qui s'incorpore avec lui, qui pénètre dans l'intérieur de ses os, qui ne fait plus de tout son corps qu'une masse de perdition et destinée au feu; c'est-à-dire, la sentence de mort qu'on prononce contre lui, se mêle avec sa propre substance, ne devient plus qu'une même chair avec lui; de sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler et de séparer l'anathème qui est devenu comme son être; c'est-à-dire, que tous les autres péchés ne

ne corrompent pas le fond de l'ame, en défigurent seulement quelques puissances; au lieu que celui-ci est un poison qui se mêle avec elle-même, qui n'y laisse rien de sain, et qui va en corrompre les sources et les principes; c'est-à-dire, que les sacremens profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour. C'est le fond de l'abîme dont on ne revient guère: l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, les monstres qu'on n'oseroit nommer, en sont les tristes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'ame sacrilége: elle pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera: elle sortira peut-être des déréglemens grossiers; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches où elle se perdra: elle sortira peut-être du siècle, et choisira le parti de la retraite; mais elle se déclarera pour un état saint et relevé peu convenable aux déréglemens de sa vie passée, et le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies, qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, et qui seront les suites des premières. Il n'est presque point de pénitence pour l'abus de l'Eucharistie: ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais elles ne sont pas accordées; ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve guère de pécheurs qui s'en repentent.

Aussi, mes Frères, le seul profanateur de

l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un misérable et comme un désespéré : il se reconnoît, et il ne s'en repent pas; il pleure, et il n'expie pas sa faute; il crie : j'ai péché, et son péché ne lui est pas remis; il meurt désolé, et il meurt réprouvé : son ame veut sortir de douleur, et ses entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur, s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle et le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardoit Jésus-Christ que comme un homme juste : en recevant son corps, il crut seulement recevoir un symbole de son amour; et lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie, il ne se plaint pas d'avoir trahi et profané le corps d'un Dieu, mais seulement d'avoir livré le sang innocent; et cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux et du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les livres saints. Les bourreaux se convertirent; parmi ceux qui crucifièrent Jésus-Christ, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence : mais Judas qui le crucifia dans la cène, est réprouvé comme un anathème; son apostolat, les prodiges qu'il avoit opérés, le temps qu'il avoit passé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la sentence de sa réprobation, et on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes Frères, Jésus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps naturel, que de

celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, et n'a point eu d'indulgence pour les autres : il se contentoit pour lui-même d'une demeure pauvre et négligée ; il n'avoit pas quelquefois où reposer sa tête ; il avoit pu même habiter en naissant parmi de vils animaux ; mais quand il veut célébrer sa cène, ah ! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, spacieux, orné : *Cœnaculum grande stratum*. (Marc. 14. 15.) Il prévient ; il veut que tout soit en état ; que tout réponde à la magnificence et à la sainteté de ce sacrement : jugez donc, mes Frères, de l'attentat des communions indignes ; le pécheur y renouvelle le spectacle de la croix avec des circonstances mille fois plus ignominieuses à Jésus-Christ que celles du Calvaire. Ah ! si cette eau de jalousie dont il est parlé dans le Lévitique, devenoit une eau maudite pour l'ame adultère ; si elle ne pouvoit rester dans son sein sans déchirer ses entrailles, et sans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuses ; grand Dieu ! le sang de votre Fils reçu dans un corps souillé peut-il y tenir sans le frapper de la même malédiction, et sans que le pécheur expire sous l'autel même où il vient de commettre son sacrilége ? Si l'arche, mes Frères, ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser et le mettre en pièces ; la véritable arche d'alliance, Jésus-Christ, peut-il demeurer au dedans d'une idole abominable, d'une ame corrompue, sans éclater et réduire en poudre le corps criminel qui

le renferme? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venoient offrir de l'encens avec un feu étranger; ne devroit-il pas sortir de l'autel où réside le roi de gloire, des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu? Si l'on ne pouvoit autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnoit la loi, sans être foudroyé; Jésus-Christ sur l'autel, sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Eglise, devroit sans doute lancer des foudres pour venger sa gloire et punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos: mais il exerce des punitions plus secrètes et plus terribles, dont les autres ne sont que de foibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur, c'est dans le lieu des supplices où il ne s'éteindra plus; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qu'il le punit, c'est en le frappant d'un anathème invisible; ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'ame sacrilége, c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins, c'est en l'abandonnant, c'est en la livrant à un sens réprouvé, et à toute la corruption de son cœur. Ces malheurs ne vous alarment pas sans doute, mes Frères, parce que vous croyez qu'ils ne vous regardent pas; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger et boire leur condamnation aux jours solennels qui approchent; vous vous proposez de ne paroître à l'autel qu'a-

près avoir purifié votre conscience dans le bain de la pénitence : voyons donc si cette précaution suffit pour éviter une communion indigne, et si le nombre des pécheurs qui se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ dans cette auguste solennité, n'est pas plus grand que l'on ne pense. Pour le connoître, il n'y a qu'à expliquer quelles sont les conditions essentielles d'une communion sainte et utile; et chacun s'appliquant les règles que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, et voir s'il n'a rien à craindre en venant se présenter à l'autel.

SERMON

POUR

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Consummatum est.

Tout est accompli. Joan. 19. 30.

TELLES sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice : tels les derniers soupirs

que les saintes femmes et le disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante : telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, et qu'il laisse ses chers disciples également consternés, et de la douleur de sa perte, et du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet, que peuvent-ils entendre par-là ? et à combien de tristes pensées leur esprit timide et abattu ne s'abandonne-t-il pas dans ce terrible moment ? Peut-être le soleil qui s'éclipse ; la terre qui s'ébranle, et se couvre de deuil ; les sépulcres qui s'ouvrent ; les morts qui ressuscitent ; toute la nature qui semble se bouleverser et se confondre, leur persuade que Jésus-Christ vient de leur annoncer, que tout va finir avec lui ; que le monde ne sauroit survivre à la mort de son auteur ; que l'attentat commis contre sa personne ne doit être expié que dans la ruine entière de l'univers ; et tout ce qu'ils lui avoient ouï dire, durant sa vie mortelle, sur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée ; ils croient peut-être que tout va finir : *Consummatum est.*

Pour nous, mes Frères, nous savons que lorsque la dernière consommation arrivera, ah ! le Fils de l'Homme ne paroîtra pas humilié et chargé d'opprobres sur une croix tel que nous le voyons aujourd'hui ; mais assis sur une nuée de gloire, environné de ses anges, et précédé de

puissance, de terreur et de majesté. Appliquons-nous donc à développer la sainte obscurité de cette dernière parole; elle renferme de grandes instructions et toute la doctrine de la croix.

En premier lieu, le Seigneur avoit souvent déclaré dans ses prophètes, que les sacrifices des boucs et des taureaux ne lui plaisoient pas; il rejetoit l'imperfection de ces hosties; et il ne les eût même jamais souffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés et figuratifs de l'immolation de son Fils: c'étoient des préludes grossiers, qui suspendoient sa justice, mais qui ne pouvoient la satisfaire: la mort de Jésus-Christ accomplit donc tout ce que ces anciens sacrifices avoient de défectueux; et la justice de son Père n'a plus rien à exiger de l'homme: première consommation.

En second lieu, les sujets du père de famille ne s'en étoient pris jusqu'ici qu'à ses serviteurs: Jérusalem n'avoit fait mourir que les prophètes qui lui avoient été envoyés; et la mesure de ses crimes n'étoit pas encore comblée: il falloit donc que le sang du Fils, et de l'héritier lui-même, fût répandu, et que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainsi consommée: seconde consommation.

Enfin, les justes de l'ancien temps, qui avoient auparavant rendu gloire à Dieu, en mourant pour la vérité, n'avoient offert qu'une vie triste et malheureuse, exposée aux tentations des sens et de la chair, et un corps soumis à la malédiction de la mort: mais Jésus-Christ renonce à la

plus heureuse de toutes les vies, et qu'aucun péché ne pouvoit jamais souiller; il offre une ame que personne n'eût pu lui ravir, s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer; et en goûtant volontairement la mort, dont il étoit exempt par la condition de sa nature, il donne à son Père la plus grande marque d'amour qu'aucun juste lui eût encore donnée: troisième consommation.

C'est-à-dire, que la mort du Sauveur renferme trois consommations, qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Eglise renouvelle en ce jour le spectacle et honore le souvenir: une consommation de justice du côté de son Père; une consommation de malice de la part des hommes; une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce discours, et l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu: nous y trouverons des instructions solides, et des vérités que le monde ne connoît pas, parce que le monde ne connoît pas Jésus-Christ; et nous verrons que la croix est la condamnation du pécheur, et la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, croix adorable, le seul asile qui nous reste: vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Evangile, tout est attaché à votre bois sacré: vous nous gardez le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu: vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance.

C'est donc à vos pieds que nous nous jetons avec toute l'Eglise : *O crux, ave, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne seroit ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvoit demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte ; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression ; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriseroit par ses exemples ; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, et de la rendre malheureuse en l'abandonnant ; il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager et la satisfaire : cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser ; mais l'homme n'a pu réparer l'offense ; car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu? Il falloit donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme ; que la terre ne pouvant rien fournir, qui pût apaiser son Dieu et le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un juste, qui devînt le réconciliateur de la terre ; et qu'une hostie, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit

outragé par sa révolte, vint se mettre entre ses foudres et nos crimes, et arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avoit préparés contre nous. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu, dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes Frères, que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue; un désordre dans le cœur, qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu; un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auroient dû suivre. Or, le Sauveur dans son agonie, expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement, la justice de son Père s'applique à contrister son esprit, en y retraçant les plus vives horreurs du péché; secondement, à humilier son ame, en la couvrant de toute la honte du péché; enfin, à jeter son corps dans la dernière défaillance, en lui faisant sentir d'avance toutes les douleurs dues au péché. L'exposition simple de l'histoire nous fournira les preuves de ces vérités; le sujet lui-même intéresse assez votre attention, sans qu'il soit besoin que je vous la demande, mes Frères.

L'heure étant venue où Jésus-Christ devoit passer de ce monde à son Père, après avoir donné aux siens les dernières marques de son amour, par l'institution de la nouvelle pâque, et les avoir

fortifiés contre le scandale de sa passion, par la grace de cette nourriture céleste, et par tout ce que les dernières instructions d'un père et d'un bon maître ont de plus touchant; n'ignorant pas tout ce qui lui devoit arriver, il sort accompagné de ses disciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers, traiter pour la dernière fois avec son Père, du grand mystère de la rédemption des hommes : comme ses disciples étoient encore foibles, il veut leur épargner le spectacle de ses défaillances et de son agonie; il se sépare d'eux; il se prosterne le visage contre terre; et acceptant, en la présence de son Père, toute l'amertume de son calice : Père juste, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire et de mes opprobres : les victimes et les holocautes de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, dont le sacrifice et les tourmens vont apaiser votre justice : je ne suis venu dans le monde que pour y faire votre volonté sainte; et la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi, a toujours été le desir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'ame sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation, que la justice de son Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé, en qui il avoit mis toute sa complaisance; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée

de toutes les iniquités du monde, et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette ame pure et innocente : c'est ici où Jésus-Christ comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, et où va se consommer par avance son sacrifice; mais d'une manière d'autant plus douloureuse, que son ame sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité; au lieu que sur le Calvaire, elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes.

Car en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'ame de Jésus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes Frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premièrement un défaut de lumières : hélas! notre ame, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'ame, et qui la sépare éternellement de Dieu; on est saisi de la terreur et de l'éternité des supplices qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie et de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dus : on trouve au contraire, que la peine excède l'offense; et que Dieu est trop sévère, en punissant des infidélités passagères, par des tourmens éternels. Ainsi on regarde le péché

péché qui efface de notre ame le sceau de notre salut, le caractère et les traits d'enfans de Dieu, et qui nous rend ses ennemis; on le regarde comme une foiblesse, un penchant de la nature, une suite de l'âge, une loi du tempérament; et comme l'on ne connoît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la justice qu'il arme contre lui, ni l'ordre qu'il renverse, ni la charité qu'il éteint, ni la sainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce qu'on ne le connoît pas.

Mais l'ame sainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité et de lumière, ah! elle voit le péché dans toute son horreur; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle; elle en voit les suites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions, de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connoissance de son Père effacée, les crimes infâmes érigés en divinités, les adultères, les incestes, les abominations, avoir leurs temples et leurs autels, l'impiété et l'irréligion devenues le

parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Eglise; les schismes, les erreurs, les dissensions, qui devoient déchirer le mystère précieux de son unité; les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses sacremens, l'extinction presque de sa foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples. Voilà ce qui s'offre à cette ame sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur; depuis ce moment fatal, qui vit souiller votre ame, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous a suivi de tous les âges, et qui a infecté tout le cours de votre vie : elle voit ses graces toujours inutiles dans votre cœur; ses lumières toujours rejetées; votre rang, votre naissance, vos biens, vos talens, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus par le déréglement de votre cœur, la source et l'occasion de tous vos crimes: elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre le devoir et de vaines frayeurs : elle voit votre ame, telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, et cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes; fatiguée du crime, et cependant n'ayant

pas la force de se déclarer pour la vertu; ennuyée du monde, et cependant ne pouvant se passer de lui; malheureuse dans son infidélité, et cependant toujours infidèle : que dirai-je ? frappée de la solennité de ces jours saints, et cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères et des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes, et à une pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette ame sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu; point d'impudicités monstrueuses, depuis que les enfans de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes; point d'impiété exécrable, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes et à trouver dans le fer et dans l'airain des idoles dignes de ses hommages; point de blasphêmes, depuis que les enfans de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le ciel; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cham eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint patriarche; en un mot, point de monstres sur la terre, dans toute l'étendue des siècles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux, ne se découvrent à cette ame innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres : elle porte un monde d'iniquités; mais mille fois plus pesant,

que celui qu'elle porte par la force de sa parole; car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Ecriture; au lieu qu'ici, elle se plaint dans le prophète, que les pécheurs ont aggravé son joug; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, et qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu; car l'amour est la mesure de la douleur : nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune; parce que nous n'aimons que nous-mêmes, et c'est le vice des grands surtout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel, ni de vif dans notre cœur : aussi, pourvu que les personnes qui dépendent de nous, soient fidèles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire; qu'elles vivent d'ailleurs sans mœurs, sans règle, sans crainte de Dieu; tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'ame sainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense, et plus ardent que celui de tous les Chérubins; ah! elle sent vivement tout les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David, sur les prévarications de la terre; l'amertume et le zèle d'Elie, sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël; la tristesse et les larmes de Jérémie, sur les infidélités de Jérusalem,

n'étoient que de foibles images de la tristesse de l'ame du Sauveur à la vue des crimes de tous les hommes : plus elle aime, plus elle souffre ; et comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour, rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur et de son martyre.

Hélas ! nous voudrions savoir quelquefois, si nous sommes de bonne foi revenus à Dieu, et si nous vivons dans son amour et dans sa grace. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; mais si l'on pouvoit s'en assurer en cette vie, ce seroit en nous demandant à nous-mêmes, si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins, nous affligent et nous percent de douleur ; si les discours des impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Eglise, les profanations des temples et des autels, la licence publique et la dépravation des moeurs, remplissent notre cœur d'amertume. Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer et outrager le Seigneur à qui ils appartiennent ; si nous trouvons même une sorte de plaisir à vivre avec ceux que nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire ; et l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime, n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous fami-

liarisons en naissant, avec l'idée du crime : nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire; et il nous paroît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'ame sainte du Sauveur dans son agonie, ah! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime : cette ame plus pure et plus sainte que toutes les intelligences célestes, se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines et de leurs fureurs; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés et de leurs blasphèmes; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même, et qu'elle commence à tomber dans la défaillance, et dans une tristesse de mort : *Cœpit contristari et mœstus esse.* (Math. 26. 37.) Ah! elle voudroit bien détourner du moins l'innocence de ses regards, de cet objet affreux; mais la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle : c'est une lumière rigoureuse qui la suit, et qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs, toute l'ignominie dont elle est couverte; et sans doute

qu'elle eût expiré sous la rigueur de ses épreuves, si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourmens plus longs, et à un sacrifice plus éclatant.

O vous, qui m'écoutez! voyez-vous l'ame sainte de Jésus expirant presque de douleur et de défaillance; et frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché, lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu? voilà l'image de la douleur que vous devez porter au tribunal, où vous viendrez, en ces jours de salut, apaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jésus, dans son agonie, est le modèle des pénitens; et cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille; plus sensibles à la honte d'un aveu, qu'à la multitude et à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie, comme on raconte des faits indifférens; et nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre léthargie, pour vous arracher quelques foibles sentimens de componction; et il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des règles, pour vous faire agréer les remèdes; et si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, et vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, et vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous résisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences, et de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu! est-ce ainsi qu'on vous apaise?

sont-celà les saintes angoisses de la pénitence? et quand votre grace fait sur une ame touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion, les anges de l'Eglise, les ministres de la réconciliation, ont-ils d'autre ministère, comme aujourd'hui cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes, de modérer l'excès de sa douleur; et loin de réveiller sa tiédeur, ou abattre son orgueil et sa révolte, lui adoucir l'amertume de son calice, et la honte de son humiliation?

Et voilà, mes Frères, la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur; la honte dont son Père le couvre: anéantissement que sa justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'est-à-dire, pour en réparer le second désordre.

Car premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement. Son ame sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort: lui, qui les avoit si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples: il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse; il implore même leur secours, et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine: *Sustinete hîc, et vigilate mecum.* (Matt. 26. 38.)

Ah, mes Frères! Pierre peut-il encore reconnoître à ces traits le Christ, Fils du Dieu vivant?

ne rétracte-t-il pas déjà en secret la gloire de sa confession? et ne commence-t-il pas ici par ses doutes et par sa surprise, à renoncer son divin Maître? Voilà toute la confusion que le Sauveur est obligé de porter: il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte; et nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes: nous nous ménageons jusque dans les démarches de notre repentir, les suffrages publics: tout ce qui pourroit nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence et un excès de zèle: nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve: nous avions cherché l'estime des hommes dans nos égaremens, nous la cherchons encore dans notre pénitence; et souvent la même vanité qui nous avoit rendus pécheurs, nous fait devenir pénitens.

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son ame des impressions si sensibles, ou pour mieux dire, la main de son Père s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible: *Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum.* (Luc. 22. 43.) Ange du ciel! ce n'étoit point là autrefois votre ministère: vous ne vous approchiez de lui que pour le servir et pour l'adorer: aujourd'hui, il

est abaissé au-dessous de vous; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même: il est entre vos mains, foible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paroissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété et dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous, pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des ames qui souffrent; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissemens que ceux de la foi et de la religion; que le silence fait tout le mérite d'une ame affligée; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et perdons le droit de nous en entretenir, et de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil et dans la fuite de ses disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voient avec des yeux indifférens, leur bon Maître lutter contre la mort, et ils s'endorment lâchement : il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que

vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi? leur dit-il : *Sic non potuistis unâ horâ vigilare mecum?* (Matth. 26. 40.) Il souffre tout seul; il semble que tout, jusqu'à ses chers disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Père. Hélas ! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis; le moindre refroidissement nous blesse; le plus léger défaut d'attention nous aigrit; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables, entrent dans les intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jésus-Christ à ne rien attendre des créatures, et à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affoiblir leur reconnoissance; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié aux offices qu'ils reçoivent de nous; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jésus-Christ, en choisissant ses disciples, n'avoit consulté que son amour pour eux; et leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui, que sa tendresse pour eux avoit été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie : mais il falloit encore expier le plaisir injuste, troisième désordre du péché; aussi la douleur violente de son ame à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. En effet, on sait assez que l'attente d'un tourment, qu'on voit présent et inévitable, est toujours plus cruelle

que le tourment même; et qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte que par la douleur. Or, la justice du Père présente distinctement à l'ame du Sauveur tout l'appareil de la croix; la nuit du prétoire; les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal; ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa passion, ses tourmens se succéderont les uns aux autres; il ne sera pas en même temps moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié : ici, tout se passe en même temps; toutes ses douleurs se réunissent; et son ame toute entière est plongée dans une mer de tribulation et d'amertume. Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui; ses ennemis mêmes le reconnoîtront pour Fils de Dieu : ici il souffre dans les ténèbres et dans le silence; et ses plus chers disciples l'abandonnent.

Aussi cette ame sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir; hors d'état et de finir ses peines, et de les soutenir, semble combattre par la défaillance et les douleurs de son agonie contre la mort et contre la vie; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit de ces pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* (Luc. 22. 44.) Père juste ! falloit-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils ? n'est-ce pas assez qu'il doive

doive être répandu par ses ennemis ? et faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre ?

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence, et à ne vivre que pour expier les égaremens de nos premières mœurs ! Cependant ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque laissé plus rien à faire ; et qu'il ne nous reviendroit pas un grand avantage de ses souffrances, s'il falloit encore nous-mêmes souffrir comme lui. O mon Sauveur ! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs, que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux et sensuels ? vos souffrances seroient donc le désaveu de votre doctrine ? votre croix, la dispense de vos préceptes crucifians ? et votre mort douloureuse, l'adoucissement de votre Evangile ?

Quoi, mes Frères ! le prix que son sang a donné à nos souffrances, les rendroit lui-même inutiles ? Jésus-Christ a tout souffert pour nous, il est vrai ; c'est-à-dire, nous étions tous condamnés à souffrir : mais s'il n'eût souffert lui-même, nos souffrances eussent été rejetées. Il a donc, en offrant sa propre vie, disposé la justice de Dieu à accepter le foible sacrifice de notre pénitence ; le mérite de son sang, en unissant nos larmes et

nos macérations aux siennes, leur a donné un prix digne de Dieu : depuis que Jésus-Christ est mort pour l'homme et à la place de l'homme, l'homme peut souffrir pour Dieu ; l'homme n'est plus indigne de Dieu. Voilà le prix du sang de Jésus-Christ ; et il est insensé de prétendre que sa croix nous ait dispensés de souffrir, puisque c'est elle seule qui nous a rendu nos souffrances utiles.

Cependant, après avoir sacrifié au monde et aux passions la plus belle partie de notre vie, le plus léger sacrifice dans la pénitence nous alarme : après avoir tout souffert pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs, nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jésus-Christ ; nous trouvons son joug accablant : nos passions avoient été difficiles et pénibles ; notre vertu devient commode et tranquille ; et sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être sortis de certaines mœurs désordonnées, qui peut-être même ne nous convenoient plus, nous croyons que tout est fait, et que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous connoissons peu la justice de Dieu, mes Frères ! *Il n'est point de rémission*, dit l'Apôtre, *sans effusion de sang*. (Hebr. 9. 22.) La pénitence est un sacrifice sanglant ; c'est-à-dire, que ses douleurs doivent passer jusque sur une chair rebelle ; et que Dieu ne s'apaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jeté dans une agonie de tristesse, et que ses passions ont

expiré sous les coups de ses macérations et de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, dans votre agonie, comme le modèle des pénitens : voilà ce qu'il doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avois donc raison de dire que l'agonie de Jésus-Christ étoit une consommation de justice du côté de son Père, puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte, et toutes les douleurs dues au péché : mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

SECONDE PARTIE.

La malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux manières, par la mort de Jésus-Christ : elle s'y consomme premièrement, parce qu'elle y est portée à son plus haut point, et que les Juifs comblent la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes; secondement, elle s'y consomme, parce qu'elle y trouve son expiation et son remède. C'est cette double consommation que l'ange prédisoit à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : la prévarication y sera consommée, lui disoit-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prevaricatio;* (Dan. 9. 24.) et le péché y sera effacé, et y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum. et deleatur iniquitas.* (Ibid.)

Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que, par le péché, Jésus-Christ a condamné le péché; et qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point; soit que vous la considériez dans la foiblesse ou la perfidie des disciples qui renoncent le Sauveur; dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent; dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort; dans la lâcheté de Pilate qui le condamne; et enfin, dans l'inhumanité des bourreaux qui le crucifient. Continuons le récit de ses douleurs; et remarquez, s'il vous plaît, avec moi, toutes ces circonstances.

Premièrement, dans la foiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Evangile, Jésus-Christ au sortir de cette triste agonie, achevoit de parler à ses disciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons, qui viennent de la part des princes des prêtres et des vieillards, arrêter le Sauveur.* (Matth. 26. 47.) Qui l'eût cru, mes Frères, qu'un disciple élevé par le choix même de Jésus-Christ à la sublime dignité de l'apostolat, le compagnon de ses courses, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté et de ses prodiges; jusque-là honoré de sa familiarité; depuis peu nourri de

sa chair et de son sang, parut à la tête de ses bourreaux, et conduisit lui-même tout le projet de sa mort ? Quelle tristesse pour le cœur de Jésus-Christ, de voir un ami, un apôtre destiné à le faire connoître et adorer de tous les hommes, et à mourir pour lui et pour sa doctrine, devenir le principal auteur de sa perte ! Ah, mes Frères! quand une fois on s'est attaché à Jésus-Christ par un renouvellement de mœurs, comme ce disciple, qu'on a connu l'abus du monde et les grandes vérités de la foi, et qu'on redevient, comme lui, infidèle, l'infidélité n'a plus de bornes : on est capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grace qui nous avoit retirés du désordre : le degré de vertu où l'on étoit élevé, devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant ; et il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui après avoir marché quelque temps dans la voie de Dieu, retournent au siècle, et se déclarent encore contre Jésus-Christ.

Remarquez en effet jusqu'où cet infidèle disciple pousse la perfidie : il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître ; il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié ; il donne un baiser sacrilége à Jésus-Christ ; un baiser, dit saint Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une manière mille fois plus douloureuse, que la lance du soldat ne le percera sur le Calvaire : il fait du plus doux signe de la paix, le signal du plus infâme de tous les attentats : il ose approcher ses lèvres impies, qui

viennent de dire aux prêtres : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* (Matth. 26. 15.) des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche ; et malgré sa perfidie, il n'en entend sortir que des paroles de paix et de clémence : on le traite encore d'ami, *Amice :* on veut ignorer son dessein : *Ad quid venisti?* (Ibid. ℣. 50.) comme pour lui faire entendre qu'il est encore à temps de s'en repentir, et que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle ! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur, et réveiller toute votre tendresse pour un si bon Maître? pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur, et sans lui demander avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie ?

Que d'imitateurs de son exemple dans cette sainte solennité ! que de perfides, qui ne s'approcheront de Jésus-Christ aux pieds de l'autel, qu'avec un cœur tout résolu à le trahir ; qui ne lui donneront un baiser de paix, dans la participation du sacrement adorable, que pour sauver les apparences ; que parce que leur rang les expose trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir ; que par pure bienséance, et pour ne pas donner lieu aux discours et aux réflexions publiques ! que d'indignes chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorsqu'il les verra approcher

de l'autel saint : Infidèles ! vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser ! vous choisissez le symbole le plus précieux de mon amour, pour me charger de nouveaux outrages ! *Osculo Filium Hominis tradis!* (Luc. 22. 48.)

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître et d'une troupe de furieux : ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le saisit ; on le garrotte ; on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre ; et le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Eglise, sont des armes spirituelles ; que la patience, la prière, la sainteté, sont les plus sûres défenses de ses ministres ; que pouvant employer lui-même des légions d'anges, pour combattre ses ennemis, il s'étoit contenté de prier pour eux ; que sa doctrine ne devoit s'étendre et se soutenir, que par les maximes de charité, de douceur et d'humilité qu'elle enseigne ; et qu'enfin, le glaive qu'il nous mettoit à la main, n'étoit destiné qu'à détruire les passions, et non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt : un zèle indiscret, et où l'humeur domine, ne se soutient pas ; et le premier péril en découvre toujours l'illusion et la foiblesse : déjà il ne suit plus que de loin son divin Maître, que cette troupe insolente traîne devant le pontife ; et voilà l'ostentation du zèle et du courage, qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas long-temps Jésus-Christ, quand on

ne le suit plus que de loin, et comme en se traînant; rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle : on croit défendre Jésus-Christ, et l'on cherche à se satisfaire soi-même; et les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs scandales et par leurs chutes, que ses ennemis mêmes, par leur révolte.

En effet, j'entends déjà ce foible disciple protester hautement dans la maison de Caïphe, qu'il ne connoît pas Jésus-Christ : une femme l'ébranle; une simple interrogation le rend apostat et parjure : il assure jusqu'à trois fois, qu'il n'est pas disciple de Jésus; et cela sous les yeux de son bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié : il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu! quelle chute! le premier des pasteurs, la colonne des Eglises, l'apôtre de la circoncision, le disciple appelé bienheureux par Jésus-Christ même, et à qui le Père céleste avoit révélé le mystère du Christ!

Pierre à la tête du troupeau, et parlant au nom de tous les autres disciples, confesse généreusement Jésus-Christ : dès qu'il est seul, et éloigné des fidèles qu'il auroit dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les pasteurs ne sont en sûreté, que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis : ils en sont gardés, comme ils les gardent eux-mêmes : dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux : c'est au milieu de

leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions; parce que là il les regarde comme ses ministres, et qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère : ailleurs, il ne les connoît plus; ce ne sont plus que des hommes foibles, communs, sans force, sans fermeté, sans dignité; et comme ils y sont inutiles à son Eglise, ils lui deviennent bientôt indifférens à lui-même : les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font aussi toute leur sûreté et toute leur force.

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jésus-Christ ce disciple infidèle : il le trouve encore digne de ses regards : à travers les calomnies des prêtres, les impostures des faux témoins, les outrages des sacriléges qui l'insultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort; il démêle avec une attention pleine de douceur et de bonté, ce foible apôtre; il fixe ses yeux divins sur lui; et avec un langage muet, que ses ignominies rendoient encore plus touchant : Est-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée? si j'ai pu vous soutenir sur les flots, foible disciple, et vous garantir de toute la violence des vents et des orages, avez-vous craint que je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes? votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé : vous venez de jurer que vous ne me connoissez

pas, ingrat! mais je vous connois encore moi-même : je trouve encore en vous le chef de mon Eglise et le pasteur de mes brebis ; je vous aime encore, tout indigne que vous en êtes ; et les larmes que je vois couler de vos yeux, sont en même temps, et le fruit de mon amour pour vous, et l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage est fait, qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jésus-Christ a jeté sur nous, comme sur cet apôtre infidèle, un regard de miséricorde ; a excité dans notre cœur des remords vifs et cuisans ; nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie ; nous a peut-être même fait verser des larmes d'ennui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes? Mais ce n'ont été là que des larmes passagères, des sensibilités d'un moment ; une tristesse où il entroit plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché : on s'afflige par la suite d'un chagrin secret, de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens : on voudroit être heureux et tranquille dans le crime, et on est triste de ne l'être pas : on se sait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe et inébranlable dans l'iniquité : on se dégoûte de ses inquiétudes, et non pas de ses désordres : on est touché du vide, et non pas de l'horreur et de l'injustice des voluptés criminelles ; et ce n'est pas parce qu'on est ennemi de Dieu qu'on se déplaît ; c'est parce qu'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingra-

titude des disciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise foi des prêtres qui le condamnent. Car premièrement, le repentir de Judas ne les touche point : il vient leur déclarer, le désespoir peint sur le visage, qu'il a péché en livrant le sang innocent : jamais témoignage ne fut moins suspect : c'est l'ennemi de Jésus-Christ qui dépose en faveur de son innocence : c'est un traître qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison, et qui vient en restituer le prix funeste : c'est un infortuné, qui alors n'attend plus rien de son maître, et qui le voyant humilié, outragé, sur le point d'être condamné, n'a garde de se flatter qu'il puisse reconnoître un jour ce retour : la force de la vérité toute seule lui arrache la confession de son crime : quoi de plus favorable que son désaveu? Cependant ces juges d'iniquité, qui s'étoient servis de sa foiblesse, ferment les yeux à son repentir : C'est votre affaire, lui disent-ils : *Tu videris;* ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent; ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du Juste, et de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous endurcissez les cœurs!

Ces principaux d'entre les Juifs, mes Frères, avoient jusque-là résisté aux miracles et aux enseignemens de Jésus-Christ : le paralytique guéri, la pécheresse convertie, l'aveugle-né éclairé,

Lazare ressuscité, avoient été pour eux des instructions inutiles : aujourd'hui, Judas même mourant désespéré, ne les touche et ne les épouvante pas. C'est l'abus continuel des graces qui conduit toujours à l'endurcissement. Vous en viendrez à un point, vous qui résistez à Dieu depuis longtemps, que ni les morts les plus affreuses, ni les vérités les plus terribles, ni les solennités les plus saintes, ni les conversions les plus touchantes, ne vous toucheront plus; et peut-être y êtes-vous déjà arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières, et de résister à la vérité, dont une heureuse éducation et un bon naturel avoient laissé mille semences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes : rien ne vous réveille plus de votre assoupissement; ni les vérités que nous annonçons, ni les mystères que nous célébrons : le libertinage, qui n'étoit autrefois en vous qu'un emportement de l'âge et du tempérament, a dégénéré en une affreuse philosophie : le crime vous touche presque aussi peu que la vertu : les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid et aussi philosophe, que les saints attraits de la grace : vous offrez à Dieu et au monde un fonds de dégoût, d'insensibilité, où la lassitude des passions vous a mené, mille fois plus terrible pour le salut, que les emportemens mêmes du désordre. Que vous êtes loin du royaume de Dieu, et que vous seriez heureux, si vous pouviez seulement le comprendre!

En

En second lieu, le prince des prêtres étonné du silence de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge; découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur et dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu? Mais si c'est un desir sincère de connoître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son ministère? Interrogez Jean-Baptiste, que vous avez regardé comme un prophète, et qui a confessé que c'étoit là le Christ: interrogez ses œuvres, que personne avant lui n'avoit faites, et qui rendent témoignage que c'est le Père qui l'a envoyé: interrogez les témoins de sa vie, et vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence et de sainteté : interrogez les Ecritures, vous qui avez la clef de la science, et voyez si Moïse et les prophètes ne lui ont pas rendu témoignage; interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israël qu'il a ramenées, et ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes: interrogez le ciel, qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête, pour vous avertir que c'étoit là le Fils bien-aimé: et si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'enfer lui-même, et vous apprendrez des démons, qui lui obéissent en sortant des corps, qu'il est le Saint de Dieu.

Mais ce n'est pas ici une recherche sérieuse de la vérité, c'est un piége qu'on tend à l'innocence; et comme il arrive souvent aux grands surtout, prévenus de leurs passions, on consulte et on ne veut point être détrompé; on fait semblant de vouloir s'instruire, et on seroit faché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les passions et les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité (surtout lorsque notre caractère nous oblige de la publier); que nous la devons à ceux même qui en veulent faire usage contre nous; et qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit reçue favorablement, avoue qu'il est le Christ promis dans les prophètes, et annonce à ses juges qu'ils verront le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu, et venant dans les nuées du ciel avec majesté. C'étoit leur dire : Vous ne voulez pas me reconnoître dans ma bassesse; vous me reconnoîtrez un jour lorsque je paroîtrai sur une nuée de gloire, environné de puissance, de terreur et de majesté : je parois ici comme un criminel; je serai alors votre juge, et celui des nations assemblées. Il parle en Dieu, tout chargé qu'il est de chaînes et d'opprobres; mais il nous fait aussi entendre, que dans le siècle à venir tout changera de face; que le pauvre et l'affligé seront assis sur des trônes de lumière et de gloire; que ces hommes justes, qu'on foule aux pieds, et dont on méprise tant ici-bas la foiblesse d'esprit et la pré-

tendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, et jugeront l'univers avec Jésus-Christ; tandis que les grands et les puissans, ceux qui jugent la terre, qui paroissent ici-bas les arbitres de la fortune et de la destinée des peuples et des empires, ces héros que le monde avoit tant vantés, et qui ne brilloient que d'une gloire tout humaine, seront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, et ne paroîtront plus couverts que de leur orgueil et de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible, et si capable de ralentir la fureur de ces juges, est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce pontife indigne déchire ses vêtemens sacerdotaux, et prophétise, sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son sacerdoce, dont Jésus-Christ, nouveau pontife, va prendre possession à la droite de son Père, dans le sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé, s'écrie-t-il; nous n'avons plus besoin de témoins. Ce juge corrompu devient l'accusateur; toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend pas les suffrages; il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'ose se déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la passion du chef; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel, qui par des conseils de modération, tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence;

(qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison et de la justice!) et sans qu'aucune délibération ait précédé, il s'élève du milieu de cette assemblée inique, des voix tumultueuses qui prononcent que Jésus-Christ est digne de mort : *Reus est mortis*. (Matth. 26. 66.)

O mon Sauveur! dans cette sentence sacrilége, vous adorez l'arrêt que votre Père prononce alors contre vous; c'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il est digne de mort : *Reus est mortis*. Caïphe ne fait que prêter sa voix perfide à l'oracle céleste : aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice; vous vous taisez, comme l'Agneau qu'on va immoler; et vous respectez dans l'injustice de son arrêt, les ordres justes et adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes Frères, à ne pas nous en prendre aux hommes, des traitemens injustes que nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu, et dans l'ordre de notre prédestination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs passions nous portent, la sagesse et la main invisible du Souverain qui les conduit; et souvenons-nous, que dès là que les hommes sont devenus nos persécuteurs, ils sont devenus plus respectables pour nous; parce que dès lors ils sont les ministres de la justice de Dieu à notre égard, et ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ses ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire dé-

sormais le Sauveur, ne seront plus que de nouvelles ignominies : aussi en troisième lieu, la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Au sortir de la maison de Caïphe, où Jésus-Christ venoit de passer une vie si ignominieuse et si amère; livré à l'insolence et à la brutalité des ministres et des serviteurs du pontife; exposé tout seul, et pendant toute la nuit, à des opprobres, dont le seul souvenir fait frémir notre foi, et arrache des larmes à la piété; abandonné de tous ses disciples; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'histoire de ses ignominies aux yeux de tout Jérusalem; il est conduit au prétoire à travers les rues de cette ville ingrate et inconstante; suivi, comme un scélérat, d'une foule séditieuse qui l'insulte. Quel changement! nous l'avions vu entrer, il n'y a pas long-temps, dans Jérusalem, au bruit des acclamations publiques, et comme un roi triomphant, qui venoit prendre possession de son empire : aujourd'hui quel nouvel appareil! chargé de confusion, de tous les anathèmes de ce même peuple ému, et qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu! que vos serviteurs apprissent dans cet exemple, à ne point compter sur la gloire du monde et sur l'estime des hommes si inconstantes et si peu solides; encore plus à ne pas sacrifier le devoir et la conscience à leurs vains jugemens, et à s'attacher à vous seul, qui nous voyez toujours tels que nous

sommes, et dont les jugemens seuls demeureront éternellement.

En effet, jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté et de son aveuglement? et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premièrement, une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jésus, ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avoient rendu digne de mort. Quel parallèle! le Sauveur des hommes avec un scélérat et un homicide! c'est Barrabas cependant qui est préféré, et cela par les suffrages publics; par les prêtres, les anciens, les docteurs, la multitude; devant le tribunal d'un juge infidèle; à la face de toute la Judée, et dans l'événement le plus éclatant, dont Jérusalem eût jamais ouï parler.

Hélas! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence qui nous humilie; notre orgueil pousse si loin là-dessus le ressentiment; pour peu qu'on nous oublie, qu'on élève nos concurrens et nos égaux, nous n'en avons jamais assez dit sur l'injustice des hommes; nous blâmons les choix de nos maîtres; nous rabaissons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jésus-Christ que les jugemens des hommes ne décident de rien de réel pour nous; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans récompense; que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la patrie, il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même; et que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des graces, qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un magistrat païen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ : il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce juste; et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité : il consent; il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de ses descendans : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros :* (Matth. 27. 25.) et l'événement répond à ses souhaits : encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errans, fugitifs, méprisés; sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu.

C'est ainsi que les jugemens injustes deviennent des sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatrième génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les tribunaux, et trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre : on voit ces maisons frappées d'une main invisible, étonner le monde par leur décadence; et jusqu'à la fin, les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs péres.

Troisièmement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avoient voulu l'établir roi sur eux : aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César; ils rejettent le Fils de David, ce roi dont le règne doit être éternel, et ils ne veulent pas qu'il règne sur eux : *Nolumus hunc*

regnare super nos. Non habemus regem, nisi Cæsarem. (Luc 19. 14. Joan. 19. 15.)

N'est-ce pas là, mes Frères, vous surtout qui habitez les palais des rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en résistant à ses inspirations saintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous : il n'est pas temps encore de vous servir, de renoncer au monde et à nos égaremens : il faut attendre un âge plus avancé : c'est la saison maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous sont dues : nous ne pouvons servir d'autre Dieu que César, que la cour, que notre fortune? Voilà, en effet, votre unique divinité, mes Frères. Un prince religieux veut que Dieu seul règne sur lui : il met à ses pieds son sceptre, sa couronne, son empire : tous ses hommages sont pour Dieu seul; et tout votre culte se rapporte à lui-même : apprenez du moins à mériter ses graces, en imitant ses exemples.

En quatrième lieu, la malice des hommes est encore consommée dans la foiblesse de Pilate, qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent; et remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce magistrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui sacrifie la conscience et le devoir à la fortune. Premièrement, il reconnoît que ce n'est pas à lui à prononcer sur toutes les accusations que l'on forme contre Jésus-Christ; que

n'étant pas instruit dans la loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paroît regarder uniquement la religion des Juifs, et dont le jugement semble réservé au seul pontife. Cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il se met en état de juger sans autorité et sans connoissance : sans connoissance, parce qu'il ignore la loi ; et sans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de a doctrine : leur tribunal est l'asile et le soutien de l'Eglise ; mais il n'en est pas la règle et la loi : c'est à eux à lui prêter leur autorité, et non pas leurs décisions et leurs suffrages ; et ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la foi, le soin de le conserver, et de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jésus absous, vous serez injuste ; vous ferez à la mémoire de votre magistrature une tache immortelle : mais, vous ne serez pas ami de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris :* (Joan. 19. 12.) on ne le fait pas craindre pour la justice, dont il est peu touché, mais pour sa fortune, qui lui est plus chère que la justice. Rien n'est plus dangereux pour un homme public, que des vues marquées d'ambition et de fortune : dès lors il n'est plus le protecteur des lois, il n'est que le ministre des passions humaines ; et on a bientôt disposé de son autorité et de ses suffrages, dès qu'on a connu sa foiblesse.

Troisièmement, Pilate s'informe des Juifs,

c'est-à-dire, des ennemis déclarés du Sauveur, quel est donc le crime dont ils l'accusent. Peuple insensé ! tu pouvois répondre qu'il avoit éclairé les aveugles, guéri les paralytiques, redressé les boiteux, annoncé le salut aux enfans d'Israël, et passé en faisant du bien. On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple, et entrepris de se faire roi ; car un innocent qu'on veut perdre, est toujours ennemi de l'Etat, parce qu'ici, au défaut du crime, l'accusation suffit. Insensés ! mais où sont les armes et les richesses du Fils de Marie, pour conduire une si hardie entreprise ; de *cet homme qui n'a pas où reposer sa tête, et qui ne sauroit même éteindre un tison fumant ?* (Matth. 8. 20. Is. 42. 3.) Aussi Pilate ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles et populaires, plutôt que des dépositions sérieuses : mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent, et prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, alloit se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune et sa conscience ! il est rare que, dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoiblisse : l'amour de l'équité ne prévaut guère sur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité ; mais on ne veut pas qu'elle coûte : on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre foiblesse : pourvu

qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage; et la justice a des droits bien foibles sur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatrièmement, Jésus-Christ est interrogé par ce magistrat infidèle: Etes-vous roi? lui demande-t-il: *Rex es tu?* Et le Sauveur lui répond que *son royaume n'est pas de ce monde.* (Joan. 18. 36.) Il étoit cependant descendu des rois de Juda, et légitime héritier du trône de David: mais il vouloit instruire les rois et les grands de la terre, et leur apprendre que leur puissance et leur grandeur réelle et véritable, n'est pas d'ici-bas; que leur couronne est dans le ciel; qu'ils n'auront été sur la terre que des rois de théâtre, pendant la scène courte et rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son tribunal, la justice et la piété, qui seules peuvent les faire régner éternellement; que tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux; et qu'alors devant le juge redoutable, où ils paroîtront comme des criminels, et dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jésus-Christ: *Rex es tu?* Etes-vous roi? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre; si vous avez rempli de grandes places sur la terre; si vous avez commandé des armées, ou régné sur des provinces et sur des empires: tout cela n'est plus; ce n'étoit

qu'une décoration vide et une scène passagère, et ne paroissoit grand et brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisoient illusion, qui confondoient le temps avec l'éternité, et qui ne jugeoient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux et à ceux de mes élus? *Rex es tu?* que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes? avez-vous régné sur vos passions injustes? vous êtes-vous vaincu vous-même? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs, et par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang? vos passions toujours portées aux derniers excès, parce que dans votre élévation elles n'avoient jamais eu d'autre frein que vos desirs insensés, ne vous ont elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace? à quelles marques peut-on ici vous reconnoître, qu'à des distinctions de crime et d'ignominie? *Rex es tu?* Ah! c'est alors que la plupart des grands confondus, avoueront que leur grandeur et leur royaume n'étoient que de ce monde; qu'ils n'ont été grands dans le temps, que pour être plus humiliés et plus malheureux dans l'éternité; que tout a péri pour eux avec le monde; et que de tout ce qu'ils étoient, il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé.

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate, et ne le changent pas. Le Sauveur venoit de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent sa voix; que les amateurs de la vanité et du mensonge ne comprennent

prennent rien à sa doctrine; que pour entendre la sainteté et la sublimité de ses maximes, il faut les aimer; et que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité? lui repart ce magistrat infidèle: *Quid est veritas?* (Joan. 18. 38.) Et n'attendant pas même la réponse de Jésus-Christ, il nous fait comprendre que la connoissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plupart des grands; que les discours qu'ils tiennent là-dessus, sont plutôt des discours oiseux, que des desirs de s'instruire; que s'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connoître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leurs passions; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux; parce que personne ne les aime assez, pour oser leur déplaire; et que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté et de grandeur dans les réponses de Jésus-Christ, est pour Pilate un langage nouveau, qui le touche et qui le frappe: il déclare au peuple que cet Homme n'est point criminel; mais il ne délivre pas l'innocent: il se contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le dispense de le condamner: toujours flottant entre le devoir et la fortune; toujours voulant ménager et l'équité et la passion. Mais tous les tempéramens en matière de devoir sont à craindre: vouloir tout concilier, c'est tout perdre: inventer des adoucissemens, quand la loi est claire et précise, ce

n'est pas sauver la règle, mais nos passions: tout accord entre le mensonge et a vérité, se fait toujours aux dépens de la vérité même; et l'Evangile surtout est une doctrine qui propose des règles, et non pas des expédiens.

Enfin, dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode, sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen, c'étoit à ce prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même temps de son innocence? Hérode le reçoit au milieu de sa cour; mais ce n'étoit point là que Jésus-Christ devoit s'attendre à trouver des défenseurs et des partisans de sa doctrine. Jésus-Christ se tait; il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de sa cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son règne; et il est méprisé. Les grands veulent qu'on les loue; ils regardent comme un mépris, la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges; et s'ils paroissent quelquefois aimer et protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien, que les foiblesses de leur vertu; c'est-à-dire, leurs adulations et leur complaisance. Hérode attend de Jésus-Christ des signes et des prodiges; et dans cette attente, il le voit arriver avec joie: ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau: car les princes et les grands se font tout au plus de la religion, un spec-

tacle qui les amuse, et non pas une affaire sérieuse qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt, comme un insensé, d'une robe blanche; et dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions et des insultes de toute une armée, Jésus-Christ est remené chez Pilate. Il sort de la cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connoître. La cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jésus-Christ: on y donne un air de dérision à ses maximes: en vain un grand exemple les autorise; le vice y garde plus de mesures; mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le prétoire; et voyons en dernier lieu la malice des hommes consommée, dans la barbarie des soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avoit trouvé en lui aucun sujet de mort; mais toujours plus lâche et plus timide, ordonne contre Jésus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves: il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, et conserver en même temps la vie à un innocent. Jésus est donc livré à la fureur des soldats; et c'est ici, mes Frères, où je veux que votre foi supplée à mon discours: il serviroit de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jésus-Christ souffrant, le modèle de vos moeurs,

et le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré, on le dépouille: celui qui étoit revêtu de la lumière comme d'un vêtement; n'est plus ici couvert que de sa confusion; et par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales et vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups: ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre: la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit-Saint; et la force manque plutôt à ces sacriléges, que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme; on le revêt d'une robe de pourpre; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau; on enfonce profondément sur son chef sacré une couronne d'épines; on jette sur son visage un voile ignominieux; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision et d'insulte. Ah! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir: détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge; des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux, que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que tant de rois et de prophètes avoient souhaité de voir. Père juste! c'est ici où il falloit glorifier votre Fils, comme sur le Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de si indignes outrages: mais vous ne le connoissez plus; et sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire son chef auguste : le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste : ces traits divins, qui le rendoient le plus beau des enfans des hommes, sont effacés : ces regards puissans et terribles, qui pouvoient convertir il n'y a qu'un moment des disciples infidèles, ou renverser des sacriléges au jardin des Oliviers, sont éteints : cette face, qui fera dans le ciel la joie des bienheureux, n'est plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : et voilà le spectacle qu'un juge barbare produit devant les prêtres et le peuple assemblés autour de son palais. Jésus-Christ dans ce déplorable état paroît hors du prétoire : Voilà l'homme, leur dit-il, *Eccè homo*. (Joan. 19. 5.) Saints rois, sortis du sang de David ! prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre ! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir ? voilà donc l'homme ? *Eccè homo ;* voilà donc enfin le libérateur promis à vos pères depuis tant de siècles? voilà le grand prophète que la Judée devoit donner à la terre ? voilà le desiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos justes, la consolation de la Synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les peuples ? *Eccè homo*, voilà l'homme ? le reconnoissez-vous à ces marques honteuses ?

Mais laissons ces furieux demander encore

comme une grace, que son sang soit sur eux et sur leurs enfans : laissons-les accomplir en rejetant le libérateur, tout ce qui avoit été prédit; et justifier son ministère, en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs; c'est à vous-mêmes, mes Frères : *Eccè homo*, voilà l'homme; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer? jetez les yeux sur Jésus-Christ si honteusement frappé et meurtri pour vous : voilà l'homme, *Eccè homo*. Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens, et dégradé de vos honneurs et de vos titres; voyez le successeur de tant de rois dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves; et ne conservant de tous ses titres glorieux et immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, et dont les plaies et le sang qui le couvrent, lui ont fait presque perdre la figure; qu'avez-vous à dire? voilà l'homme, *Eccè homo*. Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on le charge : oseriez-vous encore vous plaindre? voilà l'homme, *Eccè homo*. Si les devoirs de la vie chrétienne lassent quelquefois votre foiblesse; si vous vous dites en secret que la vertu n'est pas si austère que nous le publions, voilà votre réponse : voyez si vous avez résisté jusqu'au sang; étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs : c'est un homme comme vous qu'on vous propose, et qui n'est homme que pour vous : *Eccè homo*,

voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage et là consommation de votre iniquité et de votre ingratitude, si vous êtes pécheur : voilà l'acte barbare que vous renouvelez toutes les fois que vous consentez au crime ; voilà le corps que vous déshonorez, quand vous souillez le vôtre ; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaisance, font sur votre esprit des impressions dangereuses ; voilà les dérisions que vous réitérez, quand vous donnez du ridicule à la piété des justes ; voilà la chair sacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères ; en un mot, voilà votre condamnation et votre ouvrage : voilà l'homme, *Eccè homo*. Ce spectacle peut-il vous laisser insensible ? faut-il qu'il monte encore sur le Calvaire ? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, et demander encore qu'on le crucifie ? Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix, est aujourd'hui consommée ? vous vous trompez, c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités ; si vous méprisez dans sa gloire, celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse ; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui étoit ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei ; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei.* (S. Aug. Enarr. in Ps. 7.)

TROISIÈME PARTIE.

Mais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances; et après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père dans son agonie, à la malice des hommes dans le prétoire; que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains mêmes de son amour, et vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite!

Oui, mes Frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons et les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour. Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre, et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert: en vain, les peuples et les rois de la terre auroient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux; leurs conseils auroient été confondus, et tous leurs efforts inutiles.

Mais Jésus-Christ ayant aimé les siens, dit l'Evangéliste, il les aima jusqu'à la fin, comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfans redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie: il consomme donc son amour en mourant; et cet amour divin, qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse,

qu'il célèbre la préparation de sa mort, en la retraçant sous des signes mystiques; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devançant au milieu des siens; qu'il applique le prix de son sang, en le leur faisant boire par avance; qu'il dédommage ses disciples de sa perte, en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du sacrement adorable; que ne pouvant mourir sans les abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, et demeure en même temps avec eux jusqu'à la consommation des siècles pour ne pas les laisser orphelins, et afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul; qu'il demande qu'on épargne ses disciples: *Sinite hos abire;* (Joan. 18. 8.) qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourmens; et qu'il est plus occupé et plus touché des maux qui menacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidèle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour et son obéissance vont l'immoler; et comme, touchées de l'excès de ses peines, les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle: *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes; des jours vont venir, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté:* (Luc. 23. 28. 29.) son amour lui cache l'objet affreux

de la croix sur laquelle on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs ; ce sont vos infidélités et les malheurs qui vous menacent: *Ne pleurez pas sur moi*, vous dit-il aujourd'hui chargé de sa croix, et allant consommer son sacrifice ; *pleurez plutôt sur vous-mêmes*. Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances: attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre ame et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Je saurai bien triompher de la mort ; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si long-temps la mort à votre ame, qui trouble votre repos, qui vous laisse souhaiter votre conversion, et qui y met toujours un obstacle invincible ? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Je saurai bien sortir glorieux du tombeau, pour ne plus mourir ; mais vous, sortirez-vous jamais de cet abîme profond, où vous êtes ensevelis depuis tant d'années? ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paroissent vous relever dans l'intervalle de la solennité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte et de foiblesse? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Ah ! il ne me sera pas difficile de briser les chaînes dont vous me voyez lié, et d'enchaîner avec elles tout l'uni-

vers au pied de ma croix : mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur ; ces liens, que l'âge et les penchans ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours saints porter aux pieds de mes autels, et dont la grace de mes sacremens ne fera que resserrer les nœuds funestes, par le crime de la profanation, dont vous vous allez rendre coupable en y participant avec un cœur impénitent? Ne pleurez donc pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père ; il lève sa voix mourante : *Mon Père, pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ;* (Luc. 23. 34.) il offre tout son sang pour laver leur crime ; et la croix même où ils l'ont attaché, est l'autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur ! vous mourez pour vos ennemis, et nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères !

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer, il se forme encore un disciple. Sa parole n'est point liée avec lui ; il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde : ses yeux mourans, et déjà éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce roi honteusement dégradé promet encore des royaumes. Heureux coupable,

qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang; et qui sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde: le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous: ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère: *Mulier, eccè filius tuus: deindè dicit discipulo: Eccè mater tua.* (Joan. 19. 26. 27.) Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur; il la voit aux pieds de sa croix, plongée dans une mer de tribulation et d'amertume; ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie et son Fils qui expire! quels témoignages douloureux et secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation! quel glaive de douleur perce alors l'ame de cette mère affligée! que de sacrifices invisibles! que de douleurs inexplicables dans ce moment! et qu'il en devoit coûter à Marie pour être la mère de son Dieu! Mais dans son accablement, elle adore la main qui la frappe: elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Père: elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avoient besoin de ce grand sacrifice; et nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, et

que

que les vues de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les ames affligées.

Enfin, Jésus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre: tout étant consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour; le grand sacrifice offert, et toutes les figures anciennes accomplies; Jérusalem ayant comblé la mesure de ses pères; tous les oracles des prophètes développés; le véritable culte établi; la gloire de son Père vengée; le cours de son ministère fini; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour, il déclare que tout est accompli : *Consummatum est*. Il baisse la tête; il pousse vers le ciel une forte clameur; il expire, et rend à son Père l'ame et l'esprit qu'il avoit reçus de lui. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténèbres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis mêmes du Sauveur le confesser et le reconnoître : je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jésus-Christ que son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la croix; et ne se proposant que vous seul pour prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur; il meurt à votre place; il meurt dans le temps, afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité; il meurt, parce qu'il vous aime; il meurt, parce que vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnois-

sance, peuvent-elles ici se prescrire des bornes? et n'êtes-vous pas un anathème, si vous n'aimez pas Jésus-Christ crucifié?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la croix, et nous croirons en vous.* (Matth. 27. 42.) Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : C'est parce que vous êtes monté sur la croix, ô mon Sauveur ! c'est parce que vous y expirez aujourd'hui pour moi; et que vous préférez à la droite de votre Père, ce trône d'ignominie, pour y être notre hostie et notre pontife; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous, de vous adorer comme notre médiateur, et de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré, où vous êtes la seule espérance de votre peuple : attirez-nous-y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis : plus vous nous paroissez rassasié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre espérance est ferme, plus notre amour s'enflamme. Tant de peines et de souffrances offertes pour nous pourroient-elles nous être inutiles? auriez-vous racheté nos ames d'un si grand prix, si vous aviez voulu les laisser périr? et seriez-vous mort avec tant d'ignominie, si en participant à votre croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité? Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE PÂQUES.

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultrà non dominabitur.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort n'aura plus d'empire sur lui, Rom. 6. 9.

La victoire que Jésus-Christ remporte aujourd'hui sur la mort et sur le péché, lui assure enfin pour toujours le prix de ses souffrances, le fruit de son ministère, la consommation de son œuvre, la durée de son Eglise, la fidélité de ses disciples, la vie immortelle de son corps glorieux, la conquête de l'univers, le triomphe de la croix, et le salut de toutes les nations de la terre.

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité, qu'il laisse dans le tombeau, et dont il ne s'étoit chargé, que pour en délivrer à jamais ce corps mystique, qui doit monter avec lui

dans le ciel, pour y glorifier éternellement la sainteté de son Père. Tout ce qu'il avoit encore de mortel et de terrestre, a été attaché à la croix; mort une fois, il ne mourra plus désormais : la puissance que le Père lui donne aujourd'hui ne lui sera plus ôtée : son nouveau règne ne finira plus; et sa vie glorieuse et ressuscitée n'aura plus d'autres bornes, que celles des siècles éternels, et de la gloire de Dieu même : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes Frères, le grand caractère de la résurrection de Jésus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avoient été ressuscités par son ministère, ou par celui des prophètes, que pour mourir encore; et l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modèle : *Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché à la vie de la grace en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante et si peu durable? d'où vient que la grace du temps pascal ne fait que des conversions passagères; que notre nouvelle vie n'est jamais que d'un instant; et que nos anciennes passions attendent à peine la fin de la solennité, pour reprendre leur premier empire?

Cherchons, mes Frères, les raisons d'un malheur si commun et si déplorable : avoir connu les sources du mal, c'est en avoir déjà trouvé le remède. Vous ne persévérez pas dans la vie nou-

velle et ressuscitée, où la grace des sacremens vient de vous établir : premièrement, parce que vous n'évitez pas avec assez de soin tout ce qui peut ou l'affoiblir en vous, ou vous la faire perdre; secondement, parce que vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conserver; troisièmement enfin, parce que vous manquez de réparer tout ce qui devoit l'être, et sans quoi votre nouvelle vie ne pouvoit être durable.

Et voilà, mes Frères, les trois causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité : les précautions négligées, première cause; les résolutions violées, seconde cause; les réparations omises, dernière cause. Développons ces trois vérités, après avoir imploré le secours de l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie, en chantant avec l'Eglise : *Regina cœli.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je n'ignore pas, mes Frères, qu'une des causes les plus ordinaires des rechutes, après la solennité sainte, c'est que la pénitence n'avoit pas été sincère et véritable. On ne se corrige point, parce qu'on ne s'étoit pas converti : il n'y a aucun changement dans les mœurs, parce qu'il n'y en avoit point eu dans la volonté, et les sacremens nous laissent toutes nos passions, parce que nous les avions toutes portées aux pieds du tribunal sacré, sans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cause si commune,

parce que nous en avons déjà parlé ailleurs, et que de plus, elle ne regarde que les pécheurs que la grace du temps pascal n'a pas ressuscités, qui ont trouvé une nouvelle mort dans les sacremens, loin d'y trouver une vie nouvelle; et que les crimes où ils tombent ensuite ne sont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes désordres.

Je suppose donc, mes Frères, que la plupart de ceux qui m'écoutent, ont voulu de bonne foi retourner à Dieu dans cette solennité sainte; qu'un cœur brisé et humilié les a préparés à la grace des sacremens; et qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle et ressuscitée, promise à ceux qui étoient déjà morts avec Jésus-Christ par la douleur d'une sincère pénitence : je suppose que les vérités saintes entendues durant ces jours de salut; que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs; que des sentimens de grace formés par l'Esprit-Saint; que la lassitude des passions, que les dégoûts du monde, que le vide des plaisirs, que la chimère des espérances, que la tristesse secrète du crime, que tout cela ensemble a formé au dedans de vous, une résolution nouvelle de rompre enfin des chaînes trop long-temps portées; et de chercher dans le service de Dieu, et dans des mœurs plus pures, une paix et des consolations que le monde n'a jamais pu vous donner.

Or, je dis que la première cause de vos rechutes, après des démarches de pénitence, qui sembloient promettre une vie toute nouvelle, est

dans les précautions négligées; je dis, les précautions de nécessité et les précautions de pure sûreté.

J'appelle précautions de nécessité, la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable; la présence et l'assiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des passions injustes; les plaisirs et les sociétés où l'on ne se propose que le crime, les familiarités, et les libertés où la perte de la grace est sûre; en un mot, certaines situations incompatibles avec le salut.

Et voilà, mes Frères, où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amendement et de conversion. On se promet à soi-même plus d'attention et plus de fidélité dans ces occasions dont nous venons de parler; on se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre; on se fait à soi-même mille raisons spécieuses pour ne pas s'en éloigner. Des raisons de bienséance; ce seroient des discours publics, si l'on venoit à rompre tout d'un coup, et on ne veut pas s'y exposer : des raisons de devoir; ce sont des liens et des engagemens indispensables, et on ne sauroit les rompre : des raisons de prudence; ce seroit un éclat, et on veut l'éviter: des raisons de fortune; ce seroit ruiner sans ressource ses affaires, et on ne peut pas tout abandonner: des raisons d'impossibilité prétendue; on n'en est pas le maître, et Dieu ne demande que ce qui dépend de nous: enfin, des raisons même de religion; on ramènera peut-être à Dieu, ceux

qui nous en ont éloignés autrefois, et l'on ne voit pas de mal à l'essayer.

Or, mes Frères, le mystère de Jésus-Christ ressuscité va nous fournir pour confondre ces vains prétextes, de grandes règles et des instructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre après sa résurrection et dans sa vie nouvelle, de la fureur de ses ennemis, il ne vient pas cependant encore s'exposer au milieu de Jérusalem; il n'apparoît qu'à ses disciples; il ne se montre que dans des lieux solitaires et écartés : et comme si la nouvelle vie qu'il a reçue au sortir du tombeau, étoit encore sujette à la mort, il ne l'expose plus à la malice des Juifs; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu, et qu'exposer la grace à des périls certains, c'est l'avoir déjà perdue.

Et certes, mes Frères, je ne vous dis pas premièrement qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir; que sa protection deviendra le prix de votre témérité; et que ses graces seront la récompense de la transgression de ses ordres.

Je ne vous dis pas en second lieu, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, et qui peut encore le devenir pour nous : un crime, parce que aimer le péril, c'est aimer tout ce qui conduit à la chute; un crime, parce que ne pas craindre de retomber, c'est ne faire aucun cas de la grace qui nous a relevés;

un crime, parce que ne vouloir pas s'éloigner des occasions, c'est aimer encore tout ce qui les rend funestes à l'innocence; un crime, parce que revoir avec plaisir ce qui a fait tous nos malheurs, c'est n'être pas faché d'avoir été coupable; un crime, parce que ne pouvoir perdre de vue tout ce qui réveille les passions, c'est les porter encore toutes dans le cœur; un crime enfin, parce que chercher soi-même à combattre, c'est toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas en dernier lieu, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve; que mille fois dégoûté de votre passion, et de l'objet infortuné qui l'avoit allumée dans votre cœur; rebuté de ses caprices et de ses inconstances, déchiré de remords, résolu enfin de rompre des liens injustes; sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts et vos projets: un instant de péril a renoué vos chaînes; toutes vos résolutions ont échoué contre cet écueil fatal; et que la même occasion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites, qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que toute disposition qui nous conduit au péril est profane et criminelle; que plus la grace a opéré dans notre cœur des desirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'exposer son opération, et les miséricordes du Seigneur sur notre ame; que la première disposition que l'Esprit de Dieu met

en nous, c'est la défiance de notre foiblesse; et qu'enfin, ce qui fait le crime dans les périls, n'est pas l'intention d'y succomber; c'est l'imprudence et la témérité qui les cherche.

Vous dites, que rompre tout d'un coup, ce seroit un éclat qui réveilleroit l'attention du public, et qui donneroit lieu à des soupçons, dont jusqu'ici vous avez su vous défendre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense; et que ces soupçons que vous voulez éviter, naissent plus de vos assiduités, qu'ils ne naîtront de votre éloignement et de votre fuite; que plus vous différez, plus vous accoutumez les yeux du public, et par-là, plus vous rendez la rupture difficile et l'éclat inévitable; et qu'enfin un homme qui est au milieu des flammes, n'examine pas tant pour se sauver; que la promptitude de sa fuite prévient toutes ses réflexions; et qu'il suffit de sentir qu'on va périr pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites, que ce sont des engagemens indispensables de bienséance et de devoir, qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que votre premier devoir est de lui obéir et de sauver votre ame; que tout engagement incompatible avec le salut n'engage point; que nul n'est obligé malgré lui de périr; et qu'enfin on peut se faire une bienséance de la règle et de la vertu, mais qu'il est insensé de vouloir s'en faire une du désordre et du vice même.

Vous dites, que ce seroit ruiner sans ressource votre fortune et vos affaires, et que Dieu n'exige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son ame; que la plus grande fortune d'un chrétien, est de faire son salut; qu'on a tout quand on a la grace; que c'est avoir perdu la foi, d'aimer mieux risquer son salut éternel qu'une fortune de boue; et qu'enfin, quand on a trouvé Dieu, on ne sauroit plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites, que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de sa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous; qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire; que l'impossibilité prétendue de nos devoirs est toujours dans les prétextes de nos passions, et jamais dans nos devoirs mêmes; et qu'enfin, les obstacles prouvent seulement qu'il est difficile de se sauver, mais non pas qu'il est permis de se perdre.

Vous dites enfin, que dans les nouveaux sentimens que Dieu vous donne, vous voudriez pouvoir les inspirer aux personnes qui vous ont séduit; et que la part qu'elles ont eue à vos déréglemens, les rendra plus sensibles à vos discours et à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide et pasteur de votre frère? Vous

n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déjà à donner la main aux autres ? à peine êtes-vous néophyte dans la foi, et vous voulez déjà en devenir l'apôtre ? Mais le Seigneur vous a-t-il permis d'exposer votre salut, sous prétexte d'empêcher que votre frère ne périsse ? Dieu demande-t-il de vous que vous commenciez par corriger les passions d'autrui, ou par pleurer vos passions propres ? Un lépreux qui veut remédier à la lèpre de son frère, ne le purifie pas, mais achève de se souiller lui-même ; un zèle qui cherche les périls, n'est pas un zèle du salut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour son salut propre. Et qui êtes-vous, pour vouloir être déjà un instrument des miséricordes du Seigneur sur les ames ? les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite et la prière. Attendez que Dieu vous envoie pour entreprendre son œuvre : préparez, par de longs exemples, l'efficace à vos discours : édifiez long-temps vos frères, avant que d'oser les exhorter : achetez, par une longue fuite, le droit de les voir sans danger ; et souvenez-vous que les complices de nos passions, ne sauroient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous rassurez-vous sur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, et toutes les occasions certaines de crime ; que celles au milieu desquelles vous vivez maintenant, sont plutôt des dissipations inévitables dans le monde, que des périls ; qu'elles font

sont peu d'impression sur votre cœur; que le long usage leur a ôté par rapport à vous, tout ce qu'elles pourroient avoir de venin pour les autres; qu'au fond, à moins de se condamner à une retraite entière, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde d'une certaine façon, et d'entrer dans certains plaisirs; que vous en sortez toujours comme vous y êtes entré; et que si quelquefois, vous vous laissez aller, c'est plutôt une foiblesse qui est en vous, qu'un venin qui se trouve dans la chose même : seconde illusion qui devient un principe certain de rechute : et seconde sorte de précautions qu'on néglige après la pénitence; les précautions de pure sûreté.

Or, mes Frères, une ame qui revient à Dieu, après les égaremens du monde et des passions, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles; l'esprit rempli de préjugés et de ténèbres; l'imagination souillée de mille images impures; la volonté affoiblie par une longue servitude; les sens déréglés par un long usage de plaisirs; la chair rebelle et indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire : tout est encore malade, foible, languissant, dans une ame depuis long-temps esclave du péché, et depuis peu arrivée à l'heureuse liberté de la justice; et la grace qui a guéri ses plaies, lui a encore laissé les impressions et les foiblesses, c'est-à-dire, les cicatrices prêtes à se rouvrir à la première occasion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de justice, la grace ne peut se conserver que par des précautions infinies; que toutes vos passions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle, est capable de vous renverser et de vous abattre.

Cependant vous voulez vivre au sortir des sacremens, où la grace vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des justes solidement établis, et qui n'auroient plus rien à craindre: vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit; vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire: le crime vous alarme; le danger ne vous touche pas: vous vous faites à vous-même un plan de conduite, d'où vous ne bannissez que vos malheurs passés; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes: les jeux, les spectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens, la licence des discours, la sensualité des tables, les soins de l'ambition, l'amertume des jalousies et des concurrences: vous ne changez rien au fonds de votre vie; vous n'en voulez retrancher que le désordre; les sources, les attraits, les routes qui y mènent, vous les laissez: vous ne poussez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle; vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber; que vivre dans la grace, c'est ne plus vivre dans le péché; et que le changement du cœur n'est pas un renouvel-

lement de l'homme tout entier, et un changement universel de conduite.

Or, Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle: tout est nouveau et changé en lui: ses plaies mêmes sont devenues des rayons de gloire et des marques d'immortalité: ce n'est plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités et de nos misères; c'est un Roi glorieux, qui mène en triomphe les principautés et les puissances: en un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle, un ministère nouveau, une rédemption et une justification nouvelle: tel est le modèle d'une vie ressuscitée.

En effet, mes Frères, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos moeurs, vous puissiez conserver la grace. Car premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule de notre cœur; si nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle; si nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous possèdent, les inégalités qui nous entraînent; en un mot, si tout ce qui est en nous est péché, ou source de péché; hélas! pouvons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes? un malade qui porte déjà un poison lent dans le sein, n'a-t-il rien à craindre d'un air contagieux

et funeste à la santé la mieux établie? et pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocens pour nous, puisque nous nous sommes sans cesse un danger à nous-mêmes?

En second lieu, le passé devroit ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir: la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances: la révolution de chaque année, vous a presque toujours trouvé en ce saint temps, touché de vos crimes et résolu de vivre plus chrétiennement; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pu l'achever? d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux; et qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidèle? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr; vous vous interdisiez certaines occasions, où la chute n'auroit pas été douteuse pour vous; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé? N'est-ce pas que comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit y conduire, et que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avoit conduit à le perdre?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, votre cœur plus touché; et que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres: en vain les

dispositions paroissent différentes; les suites seront encore les mêmes. Ce qui fait persévérer dans la grace, n'est pas la vivacité des sentimens qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient: ce n'est pas une certaine ardeur qui commence, c'est la vigilance qui poursuit. Les premières impressions de la grace, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes: le premier goût de Dieu, nous trouvant lassés et dégoûtés du monde, nous saisit et nous transporte: plus même les passions avoient eu d'empire sur nous, plus la grace d'abord nous attendrit et nous touche: le cœur accoutumé aux sentimens les plus vifs, ne sent plus rien que d'extrême; et les premières larmes dans le pécheur qui va retomber, sont souvent plus vives et plus abondantes que dans le pécheur qui persévère.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle: la vie chrétienne n'est pas dans des sentimens passagers; elle est dans une fidélité constante et durable: ce n'est pas une saillie d'un cœur facile à s'attendrir; c'est une disposition stable de foi et de componction: ce n'est pas une étincelle qui s'évanouit aussitôt; c'est une lampe ardente et luisante, que les vents des tentations éteignent difficilement, et qui nous montre long-temps la vérité, et les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être, que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables; que

destiné par votre naissance, ou par votre rang, à vivre au milieu du monde et de la cour, vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part; qu'il faut suivre les usages établis; ne pas reculer à certaines propositions, de peur de paroître extraordinaire; et qu'en un mot, si vous étiez à vous, il vous seroit aisé de vous faire un plan de vie, tel que nous pourrions le souhaiter: mais qu'étant redevable à tous ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter, et remplir les devoirs et les bienséances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même, qu'il est vrai, que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots, où Jésus-Christ lui avoit ordonné de marcher, étoit plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son infidélité l'avoit conduit; que Daniel au milieu des lions dévorans, avoit moins à craindre que ce prophète infidèle sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours; que ce qui fait la sûreté, n'est pas précisément la situation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place; qu'ainsi il faut bien distinguer les périls attachés par l'ordre de la providence à notre état, de ceux que notre goût et nos penchans y cherchent; et que si nous voulons être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs; mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore, qu'il y a presque plus d'occasions de vertu, que de chute, attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics; et que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujettissemens, en supporter les contre-temps, en étudier les révolutions et les vicissitudes, en rapporter à Dieu les peines, les dégoûts et les contraintes, vous trouveriez dans la vie du monde et de la cour, plus de leçons et de moyens de salut, que dans celles des cloîtres et des déserts. Mais vous ne comptez parmi vos devoirs, que les périls que vous aimez et qui n'en sont pas; et vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires, dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels vous vivez, ne font aucune impression marquée sur votre cœur; et qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrois vous répondre premièrement, que les impressions sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus insensibles; qu'on se défie des sentimens marqués et profonds, et qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même; mais qu'on s'endort sur ceux qui ne font que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentimens vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines et frivoles, qui

nourrir notre esprit de maximes passionnées et lascives ; et que souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse et plus universelle.

Je pourrois vous répondre encore, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, et qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocens, mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible : le long usage des plaisirs leur a ôté, à notre égard, le privilége de nous toucher vivement, sans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous souillent et nous infectent sans nous piquer ; comme un corps déjà engourdi par le venin de la première piqûre que lui a faite le serpent, reçoit la seconde sans en sentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible ; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur : l'insensibilité qui nous rassure, est donc plutôt un engourdissement qui vient de corruption, qu'une force qui naisse de la vertu : c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrois vous répondre : Vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur ; et que les périls contre lesquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours insensible : mais d'où vient donc que lorsque vous venez enfin

nous ouvrir votre conscience au tribunal sacré, et avouer à nos pieds des chutes qui vous couvrent de confusion, vous nous alléguez si fort votre foiblesse, pour excuser vos égaremens? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte et vous échappe? d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, et dont vous n'êtes presque plus le maître? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout est danger pour vous; que ce qui seroit innocent pour les autres, devient par la corruption de votre cœur, criminel à votre égard; que vous n'avez jamais su résister; que vous donnez à la complaisance ce que l'inclination refuse; qu'il faudroit vous retirer dans un désert pour être en sûreté; que toutes vos résolutions n'ont jamais été plus loin, que jusqu'au premier péril qui les a attaquées; et que vous pouvez bien répondre de la sincérité et de la bonne foi de vos promesses, mais que vous ne sauriez répondre de vous-même? Vous exagérez votre foiblesse, quand il s'agit d'excuser vos crimes passés; et vous voulez qu'on vous croie fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu! mes propres malheurs ne devroient-ils pas suffire ici pour m'instruire? En vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidèle; j'ai toujours éprouvé qu'on le vouloit en vain, tandis qu'on vouloit encore s'exposer au milieu des flots et des écueils; et tous mes projets de fidélité n'ont

jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages : *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me.* (Ps. 68. 3.) O mon Dieu ! vous seul savez que, le plus foible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissois de ma confusion et de ma foiblesse : *Deus, tu scis inscipientiam meam, et confusionem meam.* (Ibid. ℣. 6 et 20.) Arrachez moi vous-même du milieu de ces objets, où à peine relevé de ma chute, vous m'avez vu retomber à l'instant : tirez-moi de cette boue où je ne saurois marcher, sans enfoncer tous les jours davantage : *Eripe me de luto, ut non infigar.* (Ibid. ℣. 15.) Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légèreté et de mon inconstance : je sens que malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidèle : fixez enfin les incertitudes de mon ame : délivrez-la de sa propre instabilité : *Intende animæ meæ, et libera eam.* (Ibid. ℣ 19.) Il est bien plus dangereux de pouvoir vous oublier, un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore : je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colère sur ma tête ; que mes soupirs et mes promesses tant de fois violées, ne soient à vos yeux comme des dérisions et des outrages ; et que les flots qui m'agitent depuis si long-temps, ne me creusent enfin eux-mêmes un éternel précipice : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.* (Ibid. ℣. 16.) Et voilà la

seconde excuse de nos rechutes, les résolutions violées.

SECONDE RÉFLEXION.

Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Il avoit promis à son Père de le glorifier s'il le délivroit de la mort; de faire connoitre son nom à toute la terre, et de lui former partout des adorateurs en esprit et en vérité : il avoit promis à ses disciples de les revêtir de la vertu du Très-Haut; de leur donner une force et une sagesse, à laquelle le monde entier ne pourroit résister; de les établir les maîtres de la mort et de la vie : il leur avoit promis la conquête de l'univers, les clefs du ciel et de l'enfer, la conversion des peuples et des Césars, le triomphe de la croix, le renversement des idoles, l'établissement de la science du salut sur la terre. Ces promesses étoient magnifiques: mais à peine est-il ressuscité, qu'elles commencent à s'accomplir; et si le miracle de sa résurrection justifie la vérité de ses promesses, on peut dire que l'accomplissement de ses promesses est la preuve la plus décisive du miracle de sa résurrection.

Or voilà, mes Frères, la seconde instruction que nous fournit ce mystère. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré où nous avons trouvé une nouvelle vie; les

accomplissons-nous après être ressuscités? et peut-on dire de nous comme de Jésus-Christ, que le miracle de notre résurrection et de notre nouvelle vie, prouve la sincérité de nos promesses passées; et que l'accomplissement de nos promesses, est le témoignage le plus certain du miracle et de la vérité de notre vie nouvelle. Seconde cause de nos rechutes; les promesses et les résolutions violées.

Oui, mes Frères, lorsque, touchés du desir d'une vie plus chrétienne, lassés du monde et de nos passions, nous sommes venus les détester en ces jours de salut aux pieds de Jésus-Christ; nous nous sommes prescrit à nous-mêmes mille moyens de conserver la grace, sans lesquels il ne nous paroissoit pas possible de persévérer dans la voie de Dieu: nous avons fait mille projets sur toute la conduite de notre vie; nous avons marqué en détail un remède à chacun de nos maux; la fuite, à certains périls; la fermeté, à certaines complaisances; la retraite, à certaines dissipations; la modestie, à certaines indécences; le silence et la circonspection, à certains discours; la charité, à certaines antipathies; le retranchement et la règle, à certaines superfluités; l'usage de la prière et les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie; la fréquentation plus exacte des sacremens, à notre paresse; enfin, éclairés alors sur tous nos besoins, sentant vivement toutes nos plaies qui saignoient encore, nous leur avons préparé à chacune son remède; et pénétrés des miséricordes

miséricordes de Dieu sur nous, qui vouloit bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés; de sa patience, que la durée de nos crimes n'avoit pu rebuter; de sa sagesse, qui avoit fait servir à notre salut, nos passions mêmes; nous avons fait mille résolutions de fidélité que nous avons scellées de nos soupirs et de nos larmes.

Cependant ces résolutions si essentielles à notre salut, n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : semblables à ces projets spécieux, qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, et dont on n'aime jamais que l'idée, la nouveauté seule nous en a plu : nous avons cru qu'il n'en coûteroit plus rien de les accomplir, parce que nous avions trouvé une sorte de plaisir à les former; et que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le songe et la chimère: peut-être même y avons-nous été fidèles un certain temps : un reste de honte de violer nos promesses, un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels, nous a soutenus les premiers jours. Mais notre fidélité n'a pas été loin : nous sommes parvenus peu à peu à nous persuader que nos résolutions étoient des scrupules; que c'étoit un joug inutile que nous nous étions imposé à nous-mêmes; qu'il y a de la foiblesse d'esprit à vouloir se faire une obligation de ce qui n'en est pas une pour les autres; qu'au fond, on peut se sauver sans s'assujettir à ces sortes de pratiques; que le zèle qui nous les

inspira, étoit bon; mais que nous ne nous connoissions pas nous-mêmes, en supposant qu'il dureroit toujours; qu'il ne faut pas chicaner avec Dieu; que le salut ne gît point en des minuties; et qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainsi les résolutions s'oublient; les promesses s'évanouissent; le plan qu'on s'étoit formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus même dans le souvenir; et l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promesses, comme l'affranchissement d'un joug qui commençoit à peser, et le retour d'une liberté dont on s'étoit mal à propos privé soi-même.

Or, voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte. Premièrement, parce que nos résolutions renfermoient les moyens uniques de notre persévérance; et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée. Vous vous étiez prescrit certains temps de prière; parce que vous sentiez que votre cœur, privé de ce secours, retomboit sur lui-même, se ranimoit pour le monde, se refroidissoit pour la piété, et ne trouvoit plus en lui dans les périls, que sa propre foiblesse: vous vous étiez imposé certaines mortifications; parce que votre propre expérience vous avoit appris qu'en ne refusant rien à vos sens, cette vie de paresse et de sensualité mettoit en vous des dispositions inévitables au crime: vous vous étiez marqué à vous-même certains sacrifices de l'honneur, de la fierté,

de la vanité; parce que vous aviez éprouvé, que pour peu que vous vous prêtassiez à ces penchans, vous n'étiez plus à temps d'y mettre des bornes, et que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens; ces temps de prière, si nécessaires à votre foiblesse, vous les abandonnez; ces sacrifices si utiles à votre foi, vous vous en dispensez: et comment voulez-vous que la vie de la grace ne s'éteigne pas en vous, si tout l'affoiblit, et si rien ne la nourrit et ne la préserve?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse, et toujours suivie d'un retour dans nos premiers désordres, c'est que non-seulement elle renferme les moyens généraux de la persévérance de tout fidèle; mais que Dieu vous les ayant inspirées à vous dans les premiers momens de votre conversion, vous avoit fait connoître que c'étoient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grace reçue, les seuls remèdes spécifiques de vos propres maux, et les moyens personnels par où il vouloit vous conduire dans votre nouvelle vie. Vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener: vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut: vous dérangez l'ouvrage de votre justification: vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite, qui n'étant pas celui que l'Esprit de Dieu vous avoit d'abord proposé, ne peut être qu'un édifice de

l'amour-propre fondé sur un sable mouvant, et qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoutumant à violer vos résolutions, vous vous faites une coutume dangereuse d'agir contre vos propres lumières; de résister à la voix de votre cœur; de vous rassurer contre vous-même: vous émoussez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu: vous perdez une certaine tendresse de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, et qui nous sert de frein contre le crime: vous vous accoutumez à vous soutenir contre les jugemens de votre propre cœur: et par là, ou votre conscience devient tranquille, ou, malgré ses agitations, vous êtes tranquille vous-même; c'est-à-dire, ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords et vos troubles. Ainsi la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes: car nous ne sommes pas long-temps fidèles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoute pas enfin, que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avoit opéré en vous ces mouvemens de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs: vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience, plus commode et plus tranquille:

vous vous savez mauvais gré d'une certaine délicatesse de cœur, qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous-même, et que vous vous reprochez les choses à votre avis les plus indifférentes : vous voudriez pouvoir parvenir à vous persuader que mille omissions sur lesquelles vous sentez de vifs remords, sont de vains scrupules : vous regardez la lumière que la main miséricordieuse de Dieu met dans votre cœur, comme une lumière importune, ennemie du repos et du bonheur de votre vie : vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne se montre presque point : vous reprochez à Dieu ses propres bienfaits ; ses graces sont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grace cherche les bons cœurs : une ame que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes : il a horreur d'un cœur noir à qui ses bienfaits sont à charge ; d'un cœur ingrat, qui se reproche d'y avoir été trop sensible ; d'un cœur corrompu, qui voudroit pouvoir soutenir le crime sans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit et rejette, ces cœurs légers et infidèles, si vifs dans leurs promesses, si tranquilles, un moment après, dans leurs transgressions.

C'est à vous à nous dire si vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous ressemble. Car rappelez ici vos momens heureux, où touché de la grace, vous êtes venu vous humilier aux pieds du tribunal sacré, et former le dessein d'une vie nouvelle : que de regrets sincères sur le passé ! que de protestations tendres d'une éternelle fidé-

lité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard? combien de fois lui avez-vous redit que ce moment de pénitence étoit le plus heureux de votre vie; et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille dans le crime? Infidèle! et après tout cet appareil de réconciliation, vous oubliez vos promesses que vos larmes toutes seules et vos soupirs auroient dû rendre sacrées, quand le respect dû au Seigneur à qui vous les faisiez, n'auroit pas suffi pour vous empêcher de les violer? Ah! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures, mon cher auditeur; la foi donnée dans un engagement profane et criminel est souvent l'unique raison, qui, malgré vos remords et vos dégoûts, vous défend de le rompre: la gloire chimérique de passer pour constant et fidèle, dans des passions où la fidélité n'est qu'une foiblesse honteuse, vous retient et vous touche: vous vous faites un honneur insensé d'une constance et d'une bonté de cœur, qui n'en est qu'une corruption plus profonde et plus désespérée; et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide? et la bonne foi, en traitant avec votre Seigneur et votre Père, ne vous paroît pas une vertu si estimable? et le bon cœur pour lui n'est plus une gloire qui vous intéresse et qui vous pique? Ah! il se plaignoit autrefois dans son prophète, que le pécheur ne le distinguoit pas de l'homme: mais c'est tout ce que je vous demanderois aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu, comme vous

traitez avec les créatures: faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion, ce que vous avez peut-être été dans des passions profanes et insensées, sincère, solide, généreux, fidèle, incapable de trahir votre foi et la religion de vos promesses. N'est-il pas beau de servir constamment un si grand Maître? n'y a-t-il point de noblesse, de force, d'élévation à lui conserver la fidélité qu'on lui a jurée? et ne seroit-ce point une gloire et une vertu, de se piquer de constance et de grandeur envers celui envers qui seul il est grand d'avoir su être fidèle?

Hélas, mes Frères! nous regardons comme des fautes légères de violer les résolutions saintes que la grace nous a inspirées; les personnes mêmes qui sont depuis long-temps dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités sans scrupule: c'est là cependant la source de tous nos malheurs: c'est par-là que la foi s'éteint; que la grace se retire; que Dieu se dégoûte, et que sa justice nous abandonne: c'est par-là que nous contristons l'Esprit-Saint, que nous rejetons sa vérité et sa lumière, que nous résistons à notre propre conscience, que nous nous jouons de Dieu, et que nous nous creusons un précipice à nous-mêmes: c'est par-là que nous devenons de foibles roseaux qui se laissent aller à tout vent, et des nuées légères et sans eau, qui sans cesse changent de route: c'est par-là que nous nous faisons une habitude de notre propre inconstance; de sentir mille bons desirs, et de les étouffer; de com-

mencer mille entreprises, et de les abandonner; d'avoir mille envies de mieux faire, et d'être toujours les mêmes; de nous imposer mille précautions, et de nous en lasser: c'est par-là que toute notre vie n'est plus qu'une vicissitude de crime et de repentir; de relâchement et de zèle; de dissipation et de retraite: c'est par-là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes; ne pouvant nous faire un état fixe, ni dans le crime, ni dans la vertu; incapables de soutenir, ni la licence du désordre, ni les contraintes de la piété; flottant toujours au gré de notre légèreté; nous lassant bientôt de la même situation; et nous promettant toujours de trouver dans celle où nous ne sommes pas, le repos et la tranquillité qui nous manquent. Ainsi la vie se passe, la conscience s'use, la sensibilité au bien s'éteint, Dieu se lasse, l'éternité approche, le moment décisif arrive, et nous surprend encore dans ces tristes alternatives: nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti: notre course est finie avant que nous nous soyons déclarés: nous sortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre: nous cessons d'être, avant d'avoir décidé à qui nous sommes; et tous ces sentimens de regret et de repentir, qui accompagnent notre mort, ne sont proprement que la dernière inconstance de notre vie.

Grand Dieu! notre propre foiblesse doit vous parler ici pour nous; ce fonds d'inconstance, dont nous sommes pétris, et qui est la source de tous nos

malheurs, doit devenir le grand motif de vos miséricordes : vous connoissez, ô mon Dieu ! la fragilité de notre boue, puisque c'est vous qui nous avez formés ; et vous n'avez pas oublié que nous ne sommes qu'une poussière frivole, qu'un souffle agité, et qui ne sauroit presque trouver ici-bas de consistance : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum : recordatus est quoniam pulvis sumus.* (Ps. 102. 14.) Vous savez, Seigneur, que votre Esprit, qui forme en nous les saintes pensées et les mouvemens du salut, ne sauroit presque se fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'est pour nous qu'un esprit rapide et passager ; et qu'à peine a-t-il opéré en nous de bons desirs, que de nouveaux objets effacent à l'instant ces impressions saintes, de sorte qu'il n'en reste pas même de foibles traces. *Quoniam spiritus pertransibit in illo, et non subsistet ; et non cognoscet ampliùs locum suum.* (Ibid. ℣. 16.) Mais que votre miséricorde, grand Dieu ! soit plus abondante que notre foiblesse : un père est touché de la légèreté de ses enfans ; mais sa tendresse croît avec les dangers où les expose l'instabilité de leur âge : *Quomodò miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se.* (Ibid. ℣. 13.) Ne rejetez pas des cœurs plus foibles, que coupables ; plus légers, que corrompus ; plus incapables de solidité et de vertu, que de noirceur et de crime ; et qui ne se laissent jamais entraîner aux objets des sens et des passions, sans un desir secret de revenir encore à vous, et de

réparer par une nouvelle fidélité, ces momens de foiblesse et de complaisance. Dernière source de nos rechutes, les réparations omises; mais je n'en dis qu'un mot.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Oui, mes Frères, on ne persévère pas dans le service de Dieu après la sainte solennité, parce que notre nouvelle vertu n'est jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or, la résurrection de Jésus-Christ répare tout : la gloire de son Père, par la destruction des idoles; le scandale de sa mort, par l'immortalité qu'il se donne à lui-même; la bassesse de son ministère, par l'éclat de sa nouvelle vie; les doutes et la timidité de ses disciples, par l'effusion de l'Esprit-Saint qui les change en de nouveaux hommes; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples; enfin, l'obscurité des Ecritures, par l'accomplissement des prophéties. Tout est réparé, dit l'Apôtre, par la résurrection de Jésus-Christ; tout est rétabli à sa place; tout rentre dans l'ordre: *Per ipsum instaurare omnia.* (Eph. 1. 10.) Aussi, mort une fois, il ne meurt plus : pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne; et voilà la dernière source de nos rechutes : les réparations omises. . . . . . .

Je dis les réparations, premièrement de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la

volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne se punit point; on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance : on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est un joug qu'on ne peut plus porter, parce que c'est un ver dévorant dont on est rongé : on veut bien sortir du crime, parce que c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parce qu'on se trouve dans certaines situations où le monde ne plaît plus, parce que le frivole des passions ne nous sied plus : on veut bien sortir du crime, parce que la conscience crie, la vérité presse, l'éternité étonne, la mort paroît à la porte, Dieu se fait entendre : on veut, dis-je, sortir du crime; mais on ne se propose dans la vertu, que le plaisir de l'exemption du crime même; que le bonheur d'être quitte enfin de ses remords et de ses inquiétudes; que la douceur de vivre en paix avec soi-même : on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avoit de triste et de pénible dans le crime, comme une vie douce et tranquille que les passions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les excès n'affoiblissent plus, que les plaisirs ne dérangent plus : on se cherche soi-même en revenant à Dieu : on secoue le joug du péché; mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ : on bannit les amertumes des passions; mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence : on se dépouille de l'ignominie du vieil homme; mais on ne se revêt pas de la mortification du nouveau :

on sort de l'oppression de l'Egypte ; mais on n'entre pas dans les voies laborieuses du désert : en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur et le plaisir de ne plus l'être.

Les réparations, secondement de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on se contente de renoncer à certains vices crians qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines discussions qui auroient des suites, et qui nous engageroient en des démarches désagréables, on n'y pense pas. Ainsi, vous êtes dans une place où votre nom sert de prétexte à mille abus ; où des subalternes corrompus s'enrichissent sous votre protection, aux dépens de l'équité ; où ils vendent les graces, où ils font même acheter la justice, où ils exigent ce qui n'est pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces mystères d'iniquité ; mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près : vous craignez l'embarras d'une discussion, et d'en venir à éloigner des personnes nécessaires : peut-être même le fruit de leurs injustices coule-t-il jusque dans vos mains ; or, une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis long-temps : le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne : le public ne se ressent point de votre prétendue vertu : vous devenez meilleur pour vous ; vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainsi vous avez passé par des charges militaires, où des vexations

et

et des pillages sont arrivés, que vous auriez dû empêcher; où la licence du soldat a été une suite de votre inattention, ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu; mais tant de peuples qui ont souffert à votre occasion, les soulagez-vous ? mais tant de dommages dont vous avez été le protecteur ou la cause, les réparez-vous ? mais tant de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la consolation et la paix ? mais tant de larmes répandues, les essuyez-vous ? vous ne portez pas si loin les vues de la vertu : vous les bornez toutes à vous-même. Ainsi vous vous êtes servi de votre crédit auprès de ceux qui sont en place, pour faire passer des affaires onéreuses au peuple : vous avez fait un trafic honteux de votre nom et de votre faveur : vous avez vendu lâchement les larmes de vos frères : vos mains ont touché le prix du sang et de l'infortune de mille malheureux : vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaisirs, de cet argent d'iniquité ; tout l'anathème des malheurs publics tombe sur vous seul : cependant, en participant aux sacremens, vous croyez avoir effacé d'un seul coup toutes ces horreurs de votre vie : des maux que vos larmes et vos biens pourroient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos scrupules et vos doutes; et loin de trembler sur les suites d'un crime presque irréparable, vous croyez être allé fort au delà de ce que vous devez, en vous en faisant seulement une peine légère. Ainsi, enfin vos dépenses et vos profusions

ne connoissent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance, comme si la source de vos revenus étoit intarissable, ou que le monde entier vous appartînt : cependant, mille créanciers malheureux souffrent de vos profusions et de vos magnificences : l'ouvrier et le marchand portent tout seuls le poids et l'incommodité de votre faste : eux seuls se ressentent du mauvais état secret de vos affaires : vous leur refusez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au delà du vôtre : vous leur retranchez leur pain et leur nécessité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-même les bizarreries des superfluités et de l'abondance. Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point : une nouvelle vie ne retranche point de dépense : la dévotion n'incommode personne : on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'ouvrier et le marchand murmurent : on jouit avec complaisance de la réputation de la vertu, tandis qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité et de la justice : on vient avec confiance manger le pain du ciel à la table sainte, tandis que nos profusions outrées ôtent la nourriture à nos frères : on s'applaudit soi-même, tandis que mille malheureux nous maudissent ; et l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'est qu'elle est chargée de la haine et des imprécations qui n'étoient dues qu'à nous-mêmes. Oui, mes Frères ; de là, tant de murmures contre la piété ; de là, ces discours publics que le monde fait

tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphase, et peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui se disent justes : que la véritable dévotion est de ne faire tort à personne, est de rendre à chacun ce qui lui appartient, est de payer ses dettes, et de ne vouloir avoir que ce qui est à soi ; qu'on se fait des scrupules sur des riens, et qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui ; qu'on ne voudroit pas manquer à un salut, et qu'on ne compte pour rien de manquer aux choses les plus essentielles ; en un mot, qu'on donne à la dévotion les minuties, mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien peu sérieux pour la chaire chrétienne : mais ce qui me touche, mes Frères, c'est que nous accoutumions les pécheurs à le tenir ; et que nous fournissions au monde des dérisions contre la vertu, qui paroissent avoir la justice et la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de scandale : je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage si outré et si continuel de médisance, que le monde lui-même, si indulgent pour ce vice, nous avoit fait de l'excès où nous l'avions poussé, une espèce de flétrissure publique, et une réputation odieuse même dans la société. Tant de désordres secrets rendus publics, tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de soupçons confiés : et tout cela, que les larmes, qu'un silence éternel pourroit à peine réparer ; on ne le répare, il est vrai,

qu'en ne faisant plus le public confident de ces discours empoisonnés ; mais en les confiant à un petit nombre de personnes, en choisissant ses auditeurs, en ne se contraignant devant le monde, que pour se donner plus de licence en secret ; enfin, en confirmant ce préjugé si répandu dans le monde et si injurieux à la vertu ; qu'en se retranchant sur tout le reste, les gens de bien se réservent le droit de médire ; et qu'ils se dédommagent de la gêne de leur vertu, par le plaisir de censurer les vices des autres.

Voilà, mes Frères, d'où vient qu'on ne se soutient pas dans la voie de Dieu ; c'est que notre pénitence n'est jamais une réparation de nos crimes. Car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, et Dieu ne vous les remet pas ; vous ne devez point attendre de grace de lui, tandis que vous ne voulez pas satisfaire à sa justice ; la pénitence n'est sincère, qu'autant que les réparations sont réelles : en un mot, une conversion qui n'est pas entière, n'est point du tout ; et vous ne devez pas être surpris, si vous redevenez bientôt pécheur, puisque vous n'aviez jamais été qu'un faux juste.

Ainsi, voulez-vous ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu ? évitez les écueils marqués dans ce discours. Ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence ; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre foiblesse ; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes. Hélas ! mes Frères, c'est un si grand

bonheur d'être à Dieu, d'avoir enfin détruit ce mur de séparation, qui depuis tant d'années nous éloignoit de lui; d'être enfin rentrés dans le sein paternel de sa miséricorde, après avoir erré si long-temps loin de lui, dans les voies tristes du monde et les égaremens des passions; d'avoir enfin rétabli la paix et la douceur dans sa conscience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble, et la tristesse du crime!

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits; de servir enfin un maître fidèle et bienfaisant, après avoir porté si long-temps le joug d'un monde ingrat et injuste; d'aimer enfin le seul objet qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pu ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconstance; de travailler enfin pour quelque chose de réel et de solide, après avoir perdu tant de soins et de peines à poursuivre des songes et des chimères.

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu si long-temps pour la vanité; de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus en essayant de tout, qu'on ne pouvoit être heureux en celle-ci; et de sauver enfin notre ame, après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point; c'est un si grand bonheur, que quand vous auriez tous les sceptres, toutes les couronnes, l'empire de

l'univers, si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien, et quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout, puisque vous avez la paix de la vie présente, et l'espérance de la future.

Grand Dieu ! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire et de vos triomphes : jetez sur ce royaume où la foi est montée sur le trône en même temps que nos rois, des regards de miséricorde, en sanctifiant les grands et les puissans, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu et les exemples des peuples. Que votre parole, ô mon Dieu, ne retourne pas à vous vide ! que l'indignité du ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu, et n'affoiblisse pas son onction et sa force ! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de ce lieu auguste, sans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés et les puissances ! Grand Dieu ! consolez mon ministère ; récompensez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom et vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé ; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données : sanctifiez-les maintenant dans la vérité : consommez en eux votre ouvrage, et faites qu'aucun d'eux ne périsse.

Grand Dieu, sauvez le roi (1) : faites régner dans le ciel, un prince qui vous fait régner sur

(1) Louis XIV.

la terre : un si bon maître, un cœur si religieux, une ame si grande devant les hommes, si humble et si simple devant vous; un si grand spectacle sur le théâtre de l'univers, et à vos pieds un adorateur si anéanti et si sincère : le monde ne parle que de sa gloire; mais je ne vous parle ici que pour son salut; et vous savez, ô mon Dieu, que toute sa gloire l'occupe et le touche moins que vos miséricordes éternelles.

Grand Dieu, sauvez Monseigneur (1) : formez de ce prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur : sanctifiez ses augustes enfans (2) : que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs ancêtres; que le sang de saint Louis soit toujours fécond en saints, comme il l'est en héros; que leurs noms soient écrits dans le livre de vie, en caractères encore plus éclatans et plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre princesse (3), qui porte dans son sein l'espérance de l'état, et qui en fait elle-même l'amour et les plus chères délices. Répandez l'abondance de vos bénédictions sur toute la race royale : faites-la croître et multiplier de génération en génération; donnez aux peuples des maîtres d'un sang si généreux et si chrétien : étendez les bornes de la foi, en étendant celles

(1) Louis, Dauphin, fils unique de Louis XIV.

(2) Les Ducs de Bourgogne; d'Anjou, depuis Roi d'Espagne; et de Berry.

(3) Adelaïde de Savoie, Duchesse de Bourgogne, alors enceinte de son premier enfant.

de leur domination et de leur empire; et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvoient être écoutés, recevez, grand Dieu! ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures secrètes que vous y découvrez, n'ôtent rien, devant vous à la vertu et au mérite de ma prière. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE PÂQUES.

SUR LA FAUSSE CONFIANCE.

Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.

Nous espérions que ce seroit lui qui racheteroit Israël Luc. 24. 21.

En vain Jésus-Christ pendant sa vie mortelle avoit mille fois averti ses disciples, que c'étoit se flatter que de compter sur une récompense que les croix et les travaux n'avoient pas méritée: cette vérité si peu favorable à la nature, n'avoit pu trouver leurs esprits dociles; et toutes les fois que le Sauveur avoit entrepris de les détromper sur l'erreur opposée, ils n'entendoient pas cette

parole, dit l'Evangile, et elle étoit cachée à leurs yeux. Telle est encore aujourd'hui la disposition des deux disciples auxquels Jésus-Christ daigne apparoître sur le chemin d'Emmaüs : ils attendoient que leur Maître délivreroit Israël du joug des nations, et qu'il les feroit asseoir eux-mêmes sur douze trônes terrestres, sans qu'il leur en coûtât ni soins ni peines pour y monter; sans que le Sauveur lui-même eût besoin de souffrir pour triompher de ses ennemis.

Outre l'erreur qui leur faisoit regarder Jésus-Christ comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paroît pas moins dangereuse en eux, mais qui est aujourd'hui plus commune parmi nous : c'est cette fausse confiance qui leur persuade que sans qu'ils y coopèrent eux-mêmes, et en laissant conduire à Jésus-Christ tout seul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promesses qu'il leur avoit tant de fois réitérées, en conversant avec eux sur la terre : *Sperabamus*. Or, mes Frères, cette fausse confiance qui fait tout attendre aux pécheurs de la grace seule sans aucune coopération de leur part, et espérer la récompense des saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter; cette fausse confiance, qui compte toujours sur la bonté du Dieu qu'elle offense; qui sans combattre se promet d'être couronnée, et qui espère toujours contre l'espérance; cette fausse confiance, qui ne veut pas acheter le ciel et qui l'attend; c'est l'erreur la plus universelle et la

plus établie parmi les chrétiens ; et lorsque Jésus-Christ paroîtra une seconde fois sur la terre, il se trouvera bien des disciples infidèles qui auront sujet de lui dire : *Sperabamus*, nous espérions.

C'est ce qui m'oblige, mes Frères, à vous entretenir aujourd'hui sur une matière si importante, persuadé que la fausse sécurité damne presque tous les pécheurs ; que ceux qui craignent de périr, ne périssent jamais ; et que je ne pouvois mieux finir mon ministère, qu'en établissant dans vos cœurs les sentimens salutaires de défiance qui mènent aux précautions et aux remèdes, et qui en troublant la paix du péché, laissent à la place la paix de Jésus-Christ qui surpasse tout sentiment. Ainsi pour traiter un sujet si utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propositions : il n'est point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger, c'est la première : il n'en est point de plus injurieuse à Dieu, c'est la seconde. La folie de la fausse confiance, l'attentat de la fausse confiance : développons ces deux vérités après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes Frères, que les miséricordes du Seigneur sont toujours plus abondantes que nos malices, et que sa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que

je dois établir est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à demi les les vérités qui peuvent l'adoucir; et si l'on a besoin d'user de ménagement en cette matière, c'est plutôt en n'exposant pas tout ce qui seroit capable d'alarmer les consciences, qu'en taisant une partie de ce qui pourroit les consoler.

Il est vrai, mes Frères, que les livres saints nous donnent partout de la bonté de Dieu des idées magnifiques et consolantes. Tantôt c'est un maître doux et patient qui attend le pécheur à pénitence; qui dissimule les péchés des hommes pour les porter à s'en repentir; qui se tait, qui se repose, qui ne se presse point de punir, qui diffère afin qu'on le prévienne, qui menace pour être désarmé : tantôt c'est un ami tendre qui ne se lasse point de heurter à la porte du cœur; qui nous flatte, qui nous presse, qui nous sollicite, qui nous supplie; et qui emploie pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviser pour amener un cœur rebelle : tantôt enfin, car on n'auroit jamais tout dit, c'est un pasteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ses brebis égarées; qui les ayant trouvées, les met sur ses épaules, et en est si transporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleste célèbre leur heureux retour. Certes, mes Frères, il faut l'avouer, on ne peut rien ajouter à la douceur et à la consolation de ces images; et tout pécheur qui désespère après cela, ou même qui se décourage, est le plus insensé de tous les

hommes. Mais ne concluez pas de là que le pécheur qui présume soit moins insensé, et que la miséricorde du Seigneur puisse être un légitime fondement de confiance à ceux qui desirent sans cesse leur conversion, et qui sans travailler à ce grand ouvrage, se promettent tout d'une bonté que leur confiance toute seule outrage. Pour vous en convaincre avant que d'entrer dans le fond de mon sujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les sortes dont le monde est plein, il n'en est aucun qui n'espère de se convertir; aucun qui se regarde par avance comme un enfant de colère destiné à périr; aucun qui ne se flatte que le Seigneur jettera enfin sur lui des regards de miséricorde: l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuste, tous espèrent, et cependant nul ne se repent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que cette disposition de fausse confiance est la plus insensée où puisse être la créature : suivez, je vous prie, mes raisons; elles paroissent dignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurois à faire sentir la folie de la fausse confiance, que par l'incertitude où est de son salut un pécheur qui a perdu la grace sanctifiante, il ne faudroit pas d'autre raison pour justifier ma première proposition. Et lorsque je parle de l'incertitude de son salut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les fidèles, qui fait que nul ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine;

s'il

s'il persévérera jusqu'à la fin, ou s'il tombera pour ne plus se relever : terrible sujet de frayeur, même pour les plus justes! Je parle d'une incertitude plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de justice, et des frayeurs chrétiennes sur des chutes à venir; mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre.

Or, je dis que présumer en cet état est le comble de la folie. Car convenez-en, mon cher auditeur, pécheur invétéré comme vous êtes; croupissant, comme vous faites, tranquillement dans des passions injustes, au milieu même des solennités de la religion et de toutes les terreurs de la parole sainte, sur cet espoir insensé qu'un jour enfin vous sortirez de cet état déplorable; vous ne sauriez nier qu'il est douteux du moins si vous vous releverez, ou si vous demeurerez jusqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous soyez plein de bons desirs; vous n'ignorez pas que les desirs ne convertissent personne, et que les plus grands pécheurs sont quelquefois ceux qui desirent plus leur conversion. Or, quand le doute ne seroit ici qu'égal, seriez-vous raisonnable d'être tranquille? Quoi! dans l'incertitude affreuse si vous mourrez dans votre désordre, ou si Dieu vous en retirera; flottant, pour ainsi dire, entre le ciel et l'enfer; balancé entre ces deux destinées, vous seriez tranquille sur la décision? L'espérance est le parti le plus doux et le plus flatteur; et cela suffiroit

pour vous faire pencher de son côté? Ah! mon cher auditeur, quand il n'y auroit pas plus de raison de craindre que d'espérer, vous ne seriez pa sage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas là; il s'en faut bien que les choses ne soient égales: dans ce doute affreux que peut se former à soi-même tout pécheur, Mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement et depuis si long-temps? n'y mourrai-je point? le premier parti est infiniment plus certain. Car premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue: il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre; au lieu que vous n'avez besoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché: vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puisse ressusciter la grace perdue, nulle semence de salut, nul principe de vie spirituelle; et vous portez au milieu de votre cœur une source funeste de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort: il est donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'est que vous vous convertirez. Secondement, non-seulement il faut un secours étranger et divin, mais encore il faut un secours singulier, rare, refusé presqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir; car la conversion du pécheur est un des plus grands prodiges de la grace, et vous savez vous-même que les exemples en sont très-rares dans le

monde. Quelque ame heureuse de temps en temps que Dieu retire du déréglement ; mais ce sont des coups qui se font remarquer, et qui sortent de l'ordre commun : au lieu qu'il n'y a qu'à laisser aller les choses leur cours naturel, et vous mourrez tel que vous êtes ; Dieu n'a qu'à suivre ses lois ordinaires, et votre perte est certaine : la possibilité de votre salut n'est fondée que sur un coup singulier de sa puissance et de sa miséricorde ; la la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les règles : en un mot, que vous périssiez, c'est le destin ordinaire des pécheurs qui vous ressemblent ; que vous vous convertissiez, c'est une singularité qui a peu d'exemples. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchans, vous prêter à vous-même, vous laisser entraîner mollement au courant ; vous n'avez besoin pour cela ni d'efforts ni de violence : mais pour revenir, ah ! il faut rompre des inclinations que le temps a fortifiées ; vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers, briser les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande, en matière d'avenir et d'événemens incertains, augure-t-on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obstacles à surmonter, et plus de difficultés à combattre ? le plus aisé ne paroît-il pas toujours le plus assuré ? Adoucissez, tant qu'il vous plaira, cette vérité

dans votre esprit ; envisagez-la dans les jours les plus favorables ; cette proposition sur votre destinée éternelle est la plus incontestable de la morale chrétienne : il est sans comparaison plus certain que je ne me convertirai jamais et que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'est que le Seigneur m'en retirera et me fera enfin miséricorde : voilà où vous en êtes ; et si dans cette situation vous pouvez être tranquille et vous flatter encore, votre sécurité m'épouvante, mon cher auditeur.

Mais je vais plus loin, et je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paroît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. En voici les preuves : premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse ; mais comment l'attendez-vous? en mettan toujours de nouveaux obstacles à sa grace, en resserrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occasions de salut que ses solennités, ses mystères, les terreurs mêmes de sa parole vous offrent ; en demeurant toujours dans les mêmes périls ; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaisirs, à vos liaisons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la passion fatale dont vous espérez que la grace vous délivrera ? Eh quoi ! les vierges folles sont rejetées seulement parce qu'elles ont attendu l'époux sans ferveur, sans vigilance, sans em-

pressement; et vous, ame infidèle, qui l'attendez en comblant la mesure de vos crimes, vous osez vous flatter que vous serez traitée plus favorablement?

Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux desirs; elle veut être long-temps demandée. Or, priez-vous? du moins sollicitez-vous? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile? travaillez-vous à l'attirer cette grace, par l'aumône et par des œuvres déjà chrétiennes, comme Corneille le gentil? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le prophète: Seigneur, convertissez-moi; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce pour toujours. Ah! vous lui dites: Seigneur, vous me convertirez: j'ai beau me défendre contre vous; vous briserez enfin mes chaînes: vous changerez enfin mon cœur, quelle qu'en puisse être la corruption. Insensé! quoi de plus propre à éloigner un bienfait, que la témérité qui l'exige, et qui fait qu'on ose y prétendre dans le temps même qu'on s'en rend le plus indigne! Nouvelle raison encore contre vous; la grace est réservée aux humbles, à ceux qui se défient, qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas: c'est sur ces ames que l'Esprit de Dieu se repose et se plaît à opérer de grandes choses; au lieu qu'il méprise les pécheurs présomptueux, et qu'il ne les regarde jamais que de loin: *A longè cognoscit.* (Ps. 137. 6.)

Troisièmement, la grace de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez. Cependant

il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, vous le savez encore mieux : indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connoissez la honte et l'énormité ; indigne par les lumières et les inspirations dont vous avez cent fois abusé ; indigne par les graces des mystères et des vérités que vous avez toujours négligées ; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le ciel en naissant vous avoit formées si heureuses et si dociles à la vertu, et dont vous avez fait de si tristes ressources de vice ; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété, ainsi que par ces desirs impies et injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables ; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez, qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité : si un seul pécheur devoit être exclu de la grace de conversion que vous attendez, vous auriez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous, et que vous ne fussiez cet enfant unique de malédiction séparé comme un anathème de tous ses frères. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh ! mon cher auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même ? et qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péché ? Si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voie par où tous les autres

périssent? Je sais qu'il ne faut jamais désespérer; mais l'humble confiance n'est pas la présomption. L'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien; et vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris : l'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le supplément des défauts de sa pénitence; et vous en faites l'asile de vos crimes : l'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi; et vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir. Je sais, encore une fois, qu'il ne faut jamais désespérer; mais s'il y avoit une circonstance où le désespoir fût légitime, ah! ce seroit lorsqu'on espère témérairement.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur : les occasions qui entraînent ne seront pas toujours les mêmes; le temps amènera des circonstances plus favorables au salut; et ce qu'on ne pourroit pas tout à l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choses à quoi on tient aujourd'hui se trouveront changées. Mon Dieu! ainsi s'abuse l'ame infortunée, et c'est d'une illusion si grossière dont le démon se sert pour séduire presque tous les hommes, les plus sages comme les plus insensés, les plus éclairés comme les plus crédules, les grands comme le peuple. Car dîtes-moi, mon cher auditeur, lorsque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miséricorde,

vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or, ce changement si nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui? Premièrement, vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables? trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ses chaînes? Quoi! des inclinations à qui les temps et les années auront fait jeter de profondes racines, seront plus aisées à arracher? un torrent qui se sera déjà creusé une pente plus profonde, sera plus facile à détourner? Etes-vous raisonnable de le prétendre? Ah! il vous paroît si difficile de réprimer maintenant vos passions désordonnées, lesquelles pourtant encore dans leur naissance, doivent être plus dociles et plus aisées à discipliner! vous ne différez votre conversion que parce qu'il vous en coûteroit trop pour vous vaincre sur certains points : eh quoi! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite; que cette plante fatale déjà devenue un arbre, pliera plus facilement; que cette plaie plus envieillie et plus corrompue, sera plus près de sa guérison, et demandera des remèdes moins douloureux? Vous attendez du temps des ressources et des facilités de pénitence; et c'est le temps, mes Frères, qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui.

Secondement, les graces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses? Mais quand cela seroit, votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles, les graces

qui aujourd'hui triompheroient de votre cœur, et vous changeroient en un parfait pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légèrement, et réveiller en vous de foibles et inutiles desirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flatter de cet espoir: plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion, plus il s'éloignera de vous: chaque jour, chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs et à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidèle, souvenez-vous-en, il ne se passoit pas de jour qu'il n'opérât au dedans de vous quelque mouvement de salut, des troubles, des remords, des desirs de pénitence. Aujourd'hui, si vous y prenez garde, ces inspirations sont plus rares: c'est en certaines occasions seulement que votre conscience se réveille, dans la préparation du temps pascal; et encore ce sont des agitations qui finissent avec la solennité: vous êtes à demi familiarisé avec vos désordres. Ah! mon cher auditeur, la suite ne fera qu'ajouter de nouveaux degrés à votre insensibilité, vous le voyez bien; Dieu se retirera de plus en plus de vous, et vous livrera à un sens réprouvé, et à cette tranquillité funeste qui est la consommation et la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un temps où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grace, et moins de facilité du côté de votre cœur?

Je pourrois encore ajouter, que plus vous at-

tendez, plus vous contractez de dettes, plus vous enrichissez le trésor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et par conséquent, plus votre pénitence sera difficile. De légères austérités, quelques retranchemens, des largesses chrétiennes, suffiroient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre juge, et apaiser sa justice. Mais dans la suite que l'abondance de vos crimes sera montée au-dessus de votre tête, et que les temps et les années auront confondu dans votre souvenir la multitude et l'horreur de vos iniquités: ah! il n'y aura plus alors pour vous de satisfaction assez pénible, plus de jeûne assez austère, plus d'humiliation assez profonde, plus de plaisir, quelqu'innocent qu'il puisse être, qu'il ne faille vous interdire, plus d'adoucissement qui ne vous devienne criminel: il faudra de saints excès de pénitence pour compenser la durée et l'énormité de vos crimes; tout quitter, vous arracher à tout, sacrifier fortune, intérêts, bienséance; vous condamner peut-être à une retraite éternelle: les grands pécheurs ne reviennent que par-là. Or, si de légères rigueurs dont on se contenteroit aujourd'hui, vous paroissent si insupportables, et vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t-elle plus d'attraits pour vous, lorsqu'elle vous offrira plus de travaux, et des démarches mille fois plus amères? Mon Dieu! ce n'est que sur l'affaire du salut que les hommes sont capables de pareils mécomptes. Eh! que servent, mes

Frères, les grandes lumières, l'étendue de génie, la pénétration profonde, le jugement solide pour conduire les affaires de la terre, des entreprises vaines, et qui périront peut-être avec nous, si nous sommes des enfans dans l'ouvrage de l'éternité?

Et voulez-vous que je finisse cette partie de mon discours par une dernière raison qui achevera de vous convaincre? Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir, comme un sentiment de grace et de salut, et comme une marque que le Seigneur vous visite, et qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurcissement du péché. Mais, mon cher auditeur, le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde, qu'en vous inspirant des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience; c'est par-là que commencent toutes les opérations de la grace: donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa justice, qu'il exerce à votre égard le plus terrible de ses châtimens; je veux dire, son abandon et le refus de ses graces. La paix dans le péché, la sécurité où vous vivez, est donc la marque la plus infaillible que Dieu n'est plus avec vous, et que sa grace qui opère toujours dans l'ame criminelle le trouble et l'inquiétude, la crainte et la défiance, est entièrement éteinte dans la vôtre. Ainsi, mon cher auditeur, vous vous rassurez sur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus justes frayeurs: les signes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement

de votre espérance : la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur, et vous en faites un préjugé de salut et de pénitence. Tremblez, s'il vous reste un peu de foi ; ce calme n'est pas loin du naufrage ; vous êtes marqué du caractère des réprouvés : ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement, qu'elle vous permet d'espérer et de compter sur elle.

Ce qui trompe la plupart des pécheurs, mes Frères, c'est qu'on s'imagine que la grace de la conversion est un de ces miracles soudains, qui, dans un clin d'œil, change la face des choses, qui plante, qui arrache, qui détruit, qui édifie du premier coup, et crée en un instant l'homme nouveau comme l'homme terrestre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher auditeur ; la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs et des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière destruction de ce monde visible, et l'avénement du Fils de l'Homme, seront des jours de trouble et de frayeur, dit Jésus-Christ : les peuples s'élèveront contre les peuples, et les rois contre les rois : des signes horribles paroîtront dans les airs longtemps avant que le Roi de gloire y paroisse lui-même : toute la nature annoncera par son dérangement sa destruction prochaine, et l'arrivée de son Dieu. Ah ! voilà l'image, mon cher auditeur, du changement de votre cœur, de la destruction

de

de ce monde de passions qui est en vous, de l'avénement du Fils de l'Homme dans votre ame. Long-temps avant ce grand événement, vous verrez précéder au dedans de vous, des guerres intérieures; vous sentirez vos passions s'élever les unes contre les autres: des signes heureux de salut paroîtront sur votre personne: tout s'ébranlera, tout se déconcertera: tout annoncera en vous la destruction de l'homme charnel, l'arrivée du Fils de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement de votre ame, un ciel nouveau et une nouvelle terre. Ah! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder, levez alors la tête, et dites que votre délivrance approche: *His autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* (Luc. 21. 28.) Alors confiez-vous: adorez les préparatifs, terribles mais consolans, d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au dedans de vous; qu'il ne paroîtra dans votre ame aucun signe de changement; que vous ne sécherez pas de frayeur, et que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en retarderont les plaisirs: ah! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paroître; que vous allez le trouver dans le sanctuaire, je veux dire dans la participation des sacremens aux jours solennels; dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés; qui vous promettront toujours qu'enfin il vous

visitera ; ne les croyez point : ce sont de faux prophètes, dit Jésus-Christ, *Nolite credere* : (Matth. 24. 23.) il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée : vous avez beau attendre et présumer : ce n'est point ainsi qu'il viendra ; le trouble et la terreur marchent devant lui ; et l'ame qui est tranquille, et qui se confie, n'en sera jamais visitée.

Heureux donc l'homme, mes Frères, qui craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus* : (Prov. 28. 14.) heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout-à-fait sur sa destinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non-seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons, me dira quelqu'un? une idée digne de lui, mes Frères ; et je vais vous prouver dans ma seconde partie, que la fausse confiance lui est injurieuse, et se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véritable, ni sage, ni juste, ni même miséricordieux.

SECONDE PARTIE.

Il est assez surprenant, mes Frères, que la fausse confiance prétende trouver dans la religion même, des motifs qui l'autorisent, et qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions, pour

un sentiment de salut, et un fruit de la foi et de la grace. En effet, le pécheur, qui, sans vouloir sortir de ses désordres, se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, qui dans un instant peut changer la volonté, et à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieillesse stérile que d'un âge plus fécond : secondement, sa justice qui, ayant pétri l'homme de boue, c'est-à-dire, foible, et avec des penchans presque invincibles pour le plaisir, doit avoir quelques égards à sa foiblesse, et lui pardonner plus facilement des fautes qui lui sont comme inévitables : enfin, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes Frères, il est aisé d'ôter à la fausse confiance des prétextes si indignes de la piété, et de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler. Souffrez que je vous en expose les raisons, et continuez à m'honorer de votre attention.

En premier lieu, lorsque vous concevez un Dieu puissant, maître des cœurs, et changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'est-il pas vrai que vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse; c'est-à-dire, qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi? Or, le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle, qui agit sans discer-

nement. Car, quoiqu'il puisse tout ce qu'il veut; néanmoins, comme il est infiniment sage, il y a un ordre dans ses volontés; il ne veut pas au hasard, et tout ce qu'il fait a ses raisons éternelles dans les secrets de sa divine sagesse. Or, il est clair que cette divine sagesse ne seroit pas assez justifiée devant les hommes, si la grace de la conversion étoit enfin accordée à la fausse confiance. Car, dites-moi, pour mériter la plus grande de toutes les graces, il suffiroit donc de l'avoir mille fois rejetée? le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'auroit donc rien au-dessus du pécheur qui se l'est toujours promis, sans s'être jamais mis en état de le mériter? il seroit donc égal de servir le Seigneur, et de marcher devant lui dans la droiture, ou de suivre les voies égarées des passions, puisqu'à la fin le sort des uns et des autres seroit le même? bien plus, ce seroit donc un malheur, une folie, une peine perdue, de porter le joug dès sa jeunesse, puisqu'on ne risqueroit rien en différant? les maximes du libertinage sur l'amour des plaisirs dans la première saison de la vie, et sur le repentir renvoyé aux années de caducité et de défaillance, seroient donc des règles de prudence et de religion? les prodiges de la grace ne serviroient donc plus qu'à tenter la fidélité des justes, qu'à autoriser l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des sacremens, et augmenter les maux de l'Eglise? Est-ce là le Dieu que nous adorons? et

seroit-il si admirable dans ses dons, selon l'expression du prophète, s'il les dispensoit avec si peu d'ordre et de sagesse?

En effet, mes chers auditeurs, si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux; sur ce fondement, il faudroit se promettre la conversion de tous les hommes: de ces infidèles qui ne connoissent point le Seigneur, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ses mains? qui a jamais résisté à sa volonté? ne peut-il pas faire luire sa lumière dans les ténèbres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, et faire de ses ennemis les confesseurs les plus intrépides de son nom? le cœur d'un Indien et d'un sauvage est-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur présomptueux? tout ne lui est-il pas également aisé? il n'a qu'à dire, et tout est fait. Et cependant, voudriez-vous là-dessus que votre destinée éternelle courût les mêmes risques que celle d'un sauvage, qui, au fond de ces forêts inaccessibles presque à la prédication de l'Évangile, adore des divinités monstrueuses? Dieu peut susciter en sa faveur des ministres évangéliques qui lui porteront avec les lumières de la foi, la grace et le salut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la toute-puissance pour vaincre toutes les difficultés qui semblent rendre la conversion de cet infortuné impossible; au lieu que vous, environné du secours

des sacremens, des lumières de la doctrine et de l'instruction, vous vous trouvez dans des circonstances plus favorables au salut, et qu'ainsi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah! vous vous trompez, mon cher auditeur, et je vous réponds que le salut de cet infidèle me paroît moins désespéré que le vôtre. Il n'a jamais abusé des graces qu'il n'a pas reçues; et jusqu'ici vous avez indignement rejeté toutes celles qu'on vous a offertes : il n'a jamais résisté à la vérité qu'il n'a pas connue; et vous la retenez dans l'injustice : un premier mouvement de salut triomphera de son cœur; et les plus fortes impressions de la grace viennent échouer contre la dureté du vôtre : un seul rayon de lumière lui montrera des erreurs et des vérités jusque-là inconnues; et toutes les lumières de la foi ne sauroient troubler la tranquillité de vos passions : il n'offre à la miséricorde de Dieu que le malheur de sa naissance, que des péchés presque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher; et vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées et des obstinations odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah! il n'est pas difficile au Seigneur de porter sur ses ailes à travers les mers, des hommes apostoliques : ses anges, quand il lui plaît, savent transporter ses prophètes, de la terre où on l'adore, jusque dans Babylone, pour visiter un juste exposé à la fureur des lions : mais si quelque chose lui étoit difficile, ce seroit de

vaincre un cœur rebelle, de ramener une ame née dans un royaume de lumière, environnée de tous les secours de la foi, pénétrée de tous les sentimens de la grace, aidée de tous les exemples de la piété, et toujours constante dans ses égaremens. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité : Dieu pourroit opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grace : c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance a son fondement dans l'idée injuste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des penchans violens pour le plaisir, nos égaremens sont plus dignes de la pitié du Seigneur, que de sa colère; et que notre foiblesse toute seule sollicite ses graces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'elle est l'ouvrage de l'homme et la peine de son péché; que le Seigneur avoit créé l'homme droit, et qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez, est un déréglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez : comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse ? c'est par-là que vous êtes un enfant de colère et un vase de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer

en contestation avec Dieu même, et défier sa justice ? c'est par-là enfin que vous êtes indigne de toutes les graces : comment oseriez-vous en prendre occasion de les exiger ?

On pourroit vous répondre en second lieu, que, quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses desirs ; qu'il a été laissé entre les mains de son conseil ; que ses passions n'ont d'empire sur lui, qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même ; et qu'on a mis devant nous l'eau et le feu, pour en laisser le choix libre à notre volonté. Ah ! je pourrois même là-dessus attester votre conscience ; et vous demander à vous surtout, mon cher auditeur, si, malgré votre foiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la loi de Dieu, vous n'avez pas senti qu'il ne tenoit qu'à vous d'être fidèle ; si de vives lumières ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression ; si de secrets remords ne vous en ont point détourné ; si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir et le devoir ; si, après mille délibérations intérieures, et ces vicissitudes secrètes, où tantôt la grace, tantôt la cupidité l'emportoit, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore, et ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même ? Je pourrois même aller plus loin, et vous demander si, eu égard aux inclinations heureuses de pudeur et de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avoit favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas

été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le déréglement du vice; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté pour être infidèle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juste; s'il n'a pas fallu prendre plus sur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles? Eh! que peut donc trouver la justice de Dieu dans vos dissolutions, qui ne lui fournisse contre vous de nouveaux sujets de sévérité et de colère?

On pourroit enfin ajouter, que si vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille secours; que c'est cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ses plus tendres soins, qu'il a entourée d'un vaste fossé, fortifiée d'une tour inaccessible; je veux dire que votre ame a été comme défendue dès sa naissance, par le secours des sacremens, par les lumières de la doctrine, par la force des exemples, par les inspirations continuelles de la grace, et peut-être encore par les secours particuliers d'une éducation sainte et chrétienne que le Seigneur vous a ménagés, et qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat! en quoi pourriez-vous justifier vos foiblesses devant le Seigneur, et intéresser sa justice même à user envers vous d'indulgence? eh! que lui offrent vos transgressions, que l'abus de ses graces, et des moyens de salut changés par le déréglement de votre volonté en des occasions de péché?

Mais laissons-là toutes ces raisons ; et dites-moi : Cette foiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous prétendez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos déréglemens particuliers ? rappelez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avoit pas encore fait naufrage ; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos passions ? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la justice, vous paroissoient-elles alors des vertus impraticables ? vous étoit-il impossible de résister aux occasions ? et vos penchans de plaisirs étoient-ils si violens que vous n'en fussiez alors le maître ? Eh ! d'où vient donc qu'ils tyrannisent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire ? N'est-ce pas depuis que les ayant laissé prévaloir par une funeste négligence, vous les avez mis désormais presque hors d'état d'être vaincus ? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains ? jetez les yeux sur tant d'ames justes qui portent le joug depuis leur jeunesse, et voyez si elles sont seulement tentées dans des occasions où vous êtes toujours sûr de périr. Eh ! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une foiblesse que vous vous êtes donnée ? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, sera capable de l'apaiser ? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos penchans ? il voit le fruit de vos crimes, les suites d'une vie de licence et de plaisir. Est-ce là-dessus que vous osez en appeler à la justice même, à

cette justice devant laquelle les saints demandent de n'être point jugés ? Mon Dieu ! sur quoi le pécheur ne se flattera-t-il pas, puisqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raisons de confiance ?

La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre foiblesse, et de ces penchans pour le monde et pour les plaisirs, qui vous entraînent malgré toutes vos résolutions, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres; c'est que vous devez éviter avec plus de soin, les périls et les attraits des sens et de la chair. Mais c'est alors que vous vous croyez invincible, lorsque nous vous exhortons à fuir les conversations profanes, les commerces suspects, les plaisirs douteux, les spectacles lubriques, les assemblées de péché; ah ! vous vous en défendez alors sur ce que votre innocence n'y est point blessée; vous renvoyez à des ames foibles les précautions de fuite et de circonspection : vous nous dites que chacun doit se sentir et se connoître; et que ceux qui sont assez foibles pour y être blessés, doivent s'en éloigner : et comment voulez-vous que Dieu ait égard à une foiblesse à laquelle vous en avez si peu vous-même ? vous êtes foible quand il faut excuser vos crimes auprès de lui; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-dessus des mesures pénibles pour lui être fidèle.

Mais du moins, me direz-vous, si l'on a tout à craindre de sa justice, ses miséricordes sont

infinies : quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assez pressans en elle-même ? Ce seroit ici la troisième illusion de la fausse confiance que je devrois combattre ; mais outre que j'en ai assez parlé ailleurs, il est presque temps de finir. Je ne veux donc, mon cher auditeur, que vous faire une seule demande : Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? Qu'il ne punit jamais le crime ? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur ? les Saül, les Antiochus, les Pharaon, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux, comme les justes ? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ? mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos pieds ? Qu'il vous a déjà donné mille marques de sa bonté ? mais c'est ce qui devroit confondre votre ingratitude sur le passé, et vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait ? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui-même. Qu'il seroit obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons étoit vrai ? mais l'Evangile vous déclare en termes formels, que peu seront sauvés. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité ? mais chaque grace refusée peut être le terme de ses miséricordes. Qu'il ne lui en coûte rien de pardonner ? mais n'a-t-il pas les

intérêts

intérêts de sa gloire à ménager? Qu'il faut peu de chose pour le désarmer? mais il faut être changé, et le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne sauroit venir que de lui? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne sauroit venir de lui. Que voulez-vous donc dire? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié? et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints desirs : la grace qu'il fait en inspirant les sentimens d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare : ne vous défiez jamais de sa miséricorde; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui, quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande : ne vous laissez jamais abattre par le souvenir de vos iniquités passées; tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné : renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser; ils seront comme s'ils n'avoient jamais été : vous commencerez à naître devant lui, le jour que vous aurez commencé à le

servir : mille ans ne sont plus qu'un jour à ses yeux, dès qu'un changement sincère a fini les crimes : il est le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le père des enfans prodigues, le pasteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des pécheresses ; en un mot, toutes les consolations de la foi semblent être pour le pécheur qui revient.

Mais si vous vous promettez toujours, qu'enfin le temps viendra que vous penserez au salut, sans y penser encore ; ah ! souvenez-vous, mon cher auditeur, que c'est par-là que tous les pécheurs ont péri jusqu'ici, et que c'est la grande voie qui mène à la mort dans le péché : souvenez-vous que le pécheur qui desire souvent en vain, ne se convertit jamais. Plus même vous sentirez en vous de ces mouvemens stériles de salut, plus aussi comptez que votre mesure se remplit, et que chaque grace méprisée vous approche d'un degré de l'endurcissement : ne vous rassurez pas sur des desirs qui avancent votre perte, et qui ont été de tout temps le partage des réprouvés ; et dites souvent au Seigneur avec le prophète : jusques à quand, ô mon Dieu ! amuserai-je les inquiétudes secrètes de mon ame par de vains projets de pénitence ? *Quamdiù ponam consilia in animâ meâ ?* (Ps. 12. 2.) jusques à quand verrai-je couler les jours rapides de ma vie, en promettant à mon cœur pour le calmer dans ses désordres, une douleur et un repentir qui s'éloignent toujours plus de moi ? *Dolorem in corde*

meo per diem? (Ps. 12. 2.) jusques à quand l'ennemi, se prévalant de ma foiblesse, se servira-t-il d'une erreur si grossière pour me séduire? *Usquequò exaltabitur inimicus meus super me?* (Ibid. ℣. 3.) Ah! dissipez, Seigneur, ce vain prestige qui m'abuse : regardez ces foibles desirs de salut comme les cris d'une conscience qui ne peut être heureuse sans vous : acceptez ces timides commencemens de pénitence : exaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu! où il me semble que votre grace les rend plus vifs et plus sincères : *Respice, et exaudi me, Domine Deus meus;* (Ibid. ℣. 4.) et achevez par votre opération secrète ce qui manque encore à la plénitude et à la sincérité de cette offre; et perfectionnez mes desirs en les recevant, afin qu'ils soient dignes de la récompense que vous promettez à la faim et à la soif de la justice.

Ecoutez, dit le Seigneur dans son prophète à l'ame infidèle, vous qui vivez dans la mollesse et dans les plaisirs, et qui ne laissez pas d'espérer en moi : *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter;* (Is. 47. 8.) ces deux malheurs fondront tout à la fois sur vous, la stérilité et le veuvage : *Venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas;* (Ibid. ℣. 9.) la stérilité, c'est-à-dire, que ne vous serez plus propre à porter des fruits de pénitence; qu'on aura beau cultiver, arroser; la force de ma parole, la vertu de mes sacremens, la grace de mes mystères, tous les soins vous seront inutiles, et vous ne serez plus qu'un arbre stérile et destiné au

feu : le veuvage, c'est-à-dire, je me retirerai pour toujours de vous ; je vous laisserai seule ; je vous livrerai à vos penchans, à la fausse paix de vos passions ; je ne serai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux ; je vous abandonnerai jusques à la fin : *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter : venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes Frères, par les paroles dont se servit autrefois Jésus-Christ en finissant sa mission vers un peuple ingrat ? Vous n'avez pas voulu croire à mes discours, leur disoit-il peu de jours avant sa mort ; vous avez fermé les yeux à la lumière : vous avez eu des oreilles, et vous n'avez pas entendu : je m'en vas, et vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles, et que vous n'eussiez jamais connu la vérité, votre péché seroit plus excusable ; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avois apprises de mon Père, et voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse : votre endurcissement est consommé ; vous avez rejeté le salut qui ne s'offrira plus à vous, et le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête.

Grand Dieu ! seroit-ce donc là le prix de mes peines et tout le fruit de mon ministère ? l'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole, en auroit-elle anéanti la vertu, et mis un obstacle fatal au progrès de l'Evangile ? Non, mes chers Frères, la vertu

de la parole de la croix n'est pas attachée à celle du ministre qui l'annonce. La boue entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles; et les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes Frères; qu'ayant reçu sa parole avec joie, comme le disoit autrefois saint Paul aux fidèles de Corinthe; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme foible, pécheur, environné de misère, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile, et indigne d'un si grand ministère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous; et qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon ministère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je serai votre défense et votre justification, et vous ma gloire et ma couronne. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE MERCREDI DE LA IVe SEMAINE.

DE L'INJUSTICE DU MONDE ENVERS LES GENS DE BIEN.

DIVISION. *I. Le monde attaque les intentions des gens de bien, quand il n'a rien à dire contre leurs œuvres, et c'est une témérité. II. Il exagère leurs foiblesses, et leur fait des crimes des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité. III. Il tourne même en ridicule leur ferveur et leur zèle, et c'est une impiété.*

Ire PARTIE. *Injustice de témérité qui soupçonne toujours les intentions des gens de bien.* Le monde semble respecter la vertu en idée ; mais il méprise toujours ceux qui en font profession. Or le premier objet sur lequel tombent d'ordinaire les discours du monde contre les gens de bien, c'est sur la droiture de leurs intentions, sur lesquelles on se retranche, parce que d'ordinaire leurs actions donnent peu de prise à la malignité et à la censure ; or il y a dans cette témérité trois caractères odieux qui en font sentir tout le ridicule et toute l'injustice.

1° C'est une témérité d'indiscrétion : car à Dieu

seul est réservé le jugement des intentions et des pensées ; en jugeant donc des intentions de votre frère, vous décidez de ce que vous ne pouvez connoître. Mais ce qui rend ici votre témérité plu injuste, plus noire, plus cruelle, c'est la nature de vos soupçons : car vous ne vous contentez pas de soupçonner les gens de bien de quelqu'une de ces foiblesses inséparables de la condition humaine ; vous attaquez leur probité et la droiture de leur cœur ; vous les soupçonnez de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie ; en un mot de se jouer de Dieu et des hommes, et cela, sur les seules apparences de la vertu. Ainsi, vous portez d'un homme de bien un jugement que vous n'oseriez pas porter, après le crime le plus éclatant, d'un criminel convaincu : faut-il donc que la vertu soit le seul crime qui ne mérite point d'indulgence de votre part?

L'hypocrisie, j'en conviens, est digne de l'exécration de Dieu et des hommes : mais je soutiens que ces soupçons téméraires qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite, fournissent des armes aux impies, et leur aident à croire qu'il n'y a plus de juste sur la terre ; que les saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Eglise, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu ; et que l'Evangile n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites : cela doit faire comprendre tout le crime de ces dérisions insensées : on croit rire de la fausse vertu, et on fait blasphémer contre la religion. Ajoutez que par-là

tout devient douteux et incertain dans la société : car si ceux que l'on appelle gens de bien ne sont selon vous que des imposteurs et des hypocrites, nous ne compterons pas davantage sur la probité des pécheurs et des mondains : il n'y a donc plus ni bonne foi, ni droiture, ni fidélité parmi les hommes.

2° C'est une témérité de corruption : en effet, ce fonds de malignité qui voit le crime à travers même les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une ame noire et corrompue : comme les passions vous ont gâté le cœur, à vous que ce discours regarde, que vous êtes capable de toute duplicité et de toute bassesse, vous soupçonnez aisément vos frères d'être ce que vous êtes. Un bon cœur, un cœur droit, simple et sincère, ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre, parce qu'il trouve dans son propre fonds l'apologie de tous les autres hommes : aussi qu'on examine ceux qui forment ces soupçons affreux et téméraires contre les gens de bien, on trouvera que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui tâchent de se persuader qu'il n'y a plus de vertu véritable, afin que le vice plus commun leur paroisse plus excusable.

Mais, dites-vous, on a vu tant d'hypocrites qu'on regardoit comme des saints, qui, cependant, n'étoient que des hommes pervers et corrompus : on ne peut le nier. Mais que voulez-

vous conclure de là? que tous les gens de bien leur ressemblent? Et où en seroit le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur le reste des hommes: on a vu tant d'épouses infidèles, tant de magistrats iniques, etc.; donc, la pudeur et la fidélité sont bannies du mariage, et la justice et l'intégrité de tous les tribunaux? Quoi de plus injuste et de plus insensé, que de faire à tous un crime de la faute de quelques-uns? La source de cette injustice, c'est que nous haïssons tous les hommes qui ne nous ressemblent pas; et nous sommes ravis de pouvoir condamner la vertu, parce que la vertu elle-même nous condamne.

Mais on y a été si souvent trompé, dites-vous. Je le veux; mais je vous réponds, quand même vous vous tromperiez en ne voulant pas soupçonner vos frères, que vous arriveroit-il de si triste et de si honteux de votre crédulité? vous auriez jugé selon les règles de la charité, de la prudence, de la justice : et qu'y auroit-il dans cette méprise qui dût tant vous alarmer? il est si beau de se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence!

Et d'ailleurs, d'où vous vient ce zèle et ce déchaînement contre l'abus que l'hypocrite fait de la vertu véritable? que vous importe que le Seigneur soit servi avec un cœur double ou sincère, vous qui ne le servez et qui ne le connoissez même pas? Ah! ce n'est pas l'hypocrisie qui vous blesse, c'est la piété qui vous déplaît; si vos censures partoient d'un fonds de religion et de zèle véri-

table, vous ne rappelleriez qu'avec douleur l'histoire de ces imposteurs qui ont pu quelquefois réussir à tromper le monde, et vous souhaiteriez que ces tristes événemens fussent effacés de la mémoire des hommes !

3° C'est une témérité de contradiction. Le monde accuse les gens de bien d'aller à leurs fins, d'avoir leurs vues dans les actions les plus saintes, et de ne jouer que le personnage de la vertu : mais sied-il à ceux, surtout, qui vivent à la cour, de faire ce reproche aux gens de bien, eux dont toute la vie est une feinte éternelle ? Quand ils n'auront rien à se reprocher là-dessus, on écoutera alors la témérité de leurs censures.

D'ailleurs, les gens du monde se récrient si fort, lorsqu'on est trop attentif à des démarches qui sont selon eux indifférentes, et qu'on les interprète malignement ; mais les justes donnent-ils plus de lieu à la témérité des soupçons que le monde forme contre eux? Les gens du monde exigent qu'on juge leurs intentions pures, lorsque leurs œuvres ne le sont pas ; et ils croient avoir droit de nous persuader que les intentions des gens de bien ne sont pas innocentes, lorsque toutes leurs actions le paroissent : quelle contradiction !

IIe Partie. *Le monde exagère les foiblesses des gens de bien, et leur fait un crime des imperfections les plus légères, et c'est une inhumanité.*

1° Une inhumanité par rapport à la foiblesse de l'homme : car c'est une illusion de croire qu'il

y ait parmi les hommes des vertus parfaites; ce n'est pas la condition de cette vie mortelle; chacun presque porte dans la piété, ses défauts, ses humeurs, et ses propres foiblesses: la grace corrige la nature, mais ne la détruit pas : ce n'est que dans le ciel que nous serons parfaitement délivrés de toutes nos misères. Tout ce qu'on peut donc exiger de la foiblesse humaine, c'est que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille sans cesse à régler le reste. Et dans le fond, portant, comme nous faisons, au dedans de nous une contradiction éternelle à la loi de Dieu, foibles pour le bien, toujours prêts pour le mal, doit-il paroître étrange que des hommes environnés, pétris de misère, en laissent encore paroître quelques-unes? et si le monde avoit de l'équité, ne trouveroit-il pas les gens de bien plus dignes d'admiration d'avoir encore quelques vertus, que dignes de censure pour conserver encore quelques vices?

D'ailleurs, Dieu a ses raisons en laissant encore aux gens de bien certaines foiblesses sensibles : il veut par-là les tenir dans l'humilité, ranimer leur vigilance, exciter en eux un desir continuel de la patrie céleste, empêcher que les pécheurs ne se découragent par le spectacle d'une vertu trop parfaite, ménager aux justes une matière continuelle de prière et de pénitence, prévenir les honneurs excessifs que le monde pourroit rendre à leur vertu, si elle étoit si pure et si éclatante; peut-être enfin, Dieu veut par là achever d'endurcir et d'aveugler les ennemis de la piété.

2° Une inhumanité par rapport à la difficulté toute seule de la vertu. Vous paroît-il si aisé, mondains, de vivre selon Dieu, et de marcher dans les voies étroites du salut, que vous deviez être si impitoyables envers les justes, dès qu'ils s'en écartent un seul moment? Que ne nous dites-vous pas vous-mêmes tous les jours sur les difficultés d'une vie chrétienne, lorsque nous vous en proposons les règles saintes? Cependant, par une barbarie étrange, la plus légère imperfection dans les gens de bien, anéantit dans notre esprit toutes leurs qualités les plus estimables; et loin de faire grace à leur foiblesse en faveur de leurs vertus, c'est leur vertu elle-même qui nous rend plus cruels et plus inexorables envers leurs foiblesses.

Mais en quoi l'injustice du monde envers les gens de bien est plus cruelle, c'est que ce sont vos censures, mondains, et la corruption de vos mœurs, qui deviennent tous les jours le piége le plus dangereux de leur innocence. Comment voulez-vous que la piété des plus justes se conserve toujours pure au milieu des mœurs d'aujourd'hui? vous êtes les séducteurs des gens de bien; et vous trouvez mauvais qu'ils se laissent séduire?

3° Une inhumanité par rapport aux maximes du monde même. Je vous en fais juges : vous dites tous les jours qu'un tel avec sa dévotion ne laisse pas d'aller à ses fins; qu'un autre est fort exact à faire sa cour; que celle-ci a une vertu fort commode; que celle-là est toute pétrie d'humeur, et insupportable dans son domestique, etc.; et

et là-dessus vous décidez fièrement qu'une dévotion mêlée de tant de défauts ne sauroit jamais en faire des saints : cependant, lorsque nous venons vous annoncer ici nous-mêmes que la vie mondaine, oiseuse, sensuelle, et presque toute profane que vous menez, ne sauroit être une voie de salut, vous nous soutenez que vous n'y voyez point de mal, et que vous ne croyez pas qu'il en faille davantage pour se sauver. Mais de quel côté est ici l'inhumanité et l'injustice? vous damnez les gens de bien, parce qu'ils ajoutent à leur piété quelques défauts qui vous ressemblent; et vous vous croyez dans la voie du salut, vous qui n'avez que ces défauts sans la piété qui les purifie.

Ce n'est pas assez : les gens de bien quittent-ils tout pour se donner entièrement à Dieu? vous dites qu'ils poussent les choses trop loin. Tâchent-ils d'accorder avec la piété les devoirs de leur état, et les intérêts innocens de leur fortune? vous dites alors qu'ils sont faits comme les autres hommes, et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en falloit pas davantage : accordez-vous donc avec vous-même.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable dans la sévérité avec laquelle vous condamnez les gens de bien, c'est que si un pécheur célèbre et scandaleux, après bien des délais et des répugnances, prononce enfin seulement le nom d'un Dieu qu'il n'a jamais connu, et qu'il a toujours blasphémé; il ne vous en faut pas davantage, vous le rangez

parmi les saints, et vous dites qu'il a fait une mort chrétienne : vous sauvez donc l'impie sur les signes les plus frivoles et les plus équivoques de la piété; et vous damnez le juste sur les marques les plus légères de l'humanité et de la foiblesse, sans songer qu'il est même de votre intérêt de ménager les imperfections des gens de bien; puisqu'eux seuls vous épargnent, adoucissent vos défauts, excusent vos fautes; je n'en dis pas assez, eux seuls sont vos amis véritables, eux seuls sont touchés de vos maux, et occupés de votre salut.

IIe Partie. *Le monde tourne en ridicule la ferveur et le zèle des gens de bien, et c'est une impiété.* Oui une impiété : car en effet, les gens du monde font de la religion un jeu et une scène comique, sans penser que par ces dérisions et ces censures, 1° ils persécutent la vertu, et se la rendent inutile à eux-mêmes : car Dieu pour les punir les prive souvent de l'exemple des gens de bien, qui étoit un moyen de salut que sa bonté leur avoit préparé; ou bien, accoutumés à décrier la vertu et à la tourner en ridicule, si jamais lassés du monde ils veulent revenir à Dieu, le respect humain les arrête, ils n'osent plus changer ni de mœurs ni de langage.

2°. Par ces dérisions vous déshonorez la vertu, et vous la rendez inutile aux autres, qui n'osent se déclarer pour la piété, parce qu'ils craignent de s'exposer à vos railleries profanes, et n'opposent en secret que ce seul obstacle à la voix de

Dieu qui les appelle : ainsi, par-là vous anéantissez le fruit de l'Evangile, et rendez notre ministère inutile.

3° Par vos censures vous tentez la vertu, et la rendez insoutenable à elle-même : car vos dérisions deviennent l'écueil de la piété même des justes; vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle, vous suspendez leurs bons desirs; et par-là vous privez l'Eglise de l'édification de leurs exemples; les foibles, du secours qu'ils y trouveroient; et les pécheurs, de la confusion qui leur en reviendroit : n'est-ce pas là le comble de l'impiété?

LE JEUDI DE LA IVe SEMAINE.

DE LA MORT.

Division. *I. La mort est incertaine : vous êtes donc téméraire, de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre. II. La mort est certaine : vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue.*

Ire Partie. *La mort est incertaine : pensez-y donc, puisque vous ne savez à quelle heure elle arrivera.* Cependant c'est son incertitude même qui fait que nous n'y pensons pas : or, je dis que c'est là de toutes les dispositions la plus téméraire et la moins sensée. En effet, un malheur qui

peut arriver chaque jour, est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce que le péril est toujours présent, l'attention seroit moins nécessaire? ce devroit être tout le contraire. Aussi, le grand motif dont Jésus-Christ s'est servi pour nous exhorter à veiller sans cesse, c'est l'incertitude du dernier jour. Il n'est point en effet de motif plus pressant que celui-là: car si la mort, vue de loin, mais à un point sûr et marqué, nous effraieroit, nous détacheroit du monde, nous occuperoit sans cesse; son incertitude, si nous étions sages, devroit faire sur nous des impressions infiniment plus fortes. Remarquez en effet que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage.

1° La surprise de ce dernier jour que vous avez à craindre n'est pas un accident rare; c'est un malheur familier: il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples, puisque presque tous les hommes sont surpris de la mort.

2° Si cette incertitude ne rouloit que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas si affreuse; mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur ou dans votre péché: la mort seule vous découvrira ce secret; et dans cette incertitude vous êtes tranquille?

3° Dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous les mêmes

périls peut nous rassurer, ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pis, la surprise n'est qu'une instruction pour l'avenir. Mais dans l'incertitude terrible de la mort, rien de cela ne s'y trouve, et surtout la surprise est sans retour, parce que nous ne mourons qu'une fois; et cependant nous ne sommes point alarmés!

Mais sur quoi donc pouvez-vous justifier cet oubli incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour? Sur la jeunesse? mais la mort respecte-t-elle les âges non plus que les rangs? Sur la force du tempérament? mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint. Après tout, prolongez vos jours au delà même de vos espérances; ce qui doit finir peut-il vous paroître long?

Tirons les conséquences naturelles de l'incertitude de la mort: la première, c'est que la mort étant incertaine, c'est une folie de s'attacher à ce qui doit passer en un instant; la seconde, c'est que nous devons donc mourir chaque jour, et ne nous permettre aucune action dans laquelle nous ne voulussions point être surpris; la troisième, c'est que nous ne devons donc pas différer notre pénitence. Voilà les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure.

IIe Partie. *La mort est certaine: pensez-y donc, parce qu'elle doit arriver.* Rien ne nous effraie tant que ce qui nous rappelle le souvenir

de la mort : aussi est-ce ce que nous fuyons avec le plus de soin. Mais si ces frayeurs étoient pardonnables à des païens, on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, 1° je veux que vous ayez raison de craindre la mort : mais puisqu'elle est certaine, je ne comprends pas que parce qu'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir ; au contraire, plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne le pas perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris.

2° Si en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuse : mais pensez-y, n'y pensez pas, la mort avance toujours. Que gagnez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée ? vous vous rendez la surprise inévitable.

3° Quand cette pensée feroit sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où seroit l'inconvénient ? vous n'êtes pas sur la terre pour ne vous y occuper que d'images douces et riantes.

Mais, dites-vous, si on pensoit tout de bon à la mort, on en perdroit la raison. Mais tant d'ames fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, en ont-elles perdu la raison ? Vous en perdriez cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, qui vous séduit ; mais vous y acquerriez la véritable sagesse, puisque cette

pensée vous apprendroit à regarder le monde comme un exil, les plaisirs comme une ivresse, le péché comme le plus grand des maux, les honneurs et la fortune comme des songes, le salut comme la grande et unique affaire.

Mais, ajoutez-vous, cette pensée, si on l'approfondissoit, seroit capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes. C'est-à-dire, elle seroit capable de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, pour vous faire mener une vie chrétienne seule digne de la raison : voilà ce qu'on appelle des résolutions violentes et extrêmes. D'ailleurs, ne craignez rien ; quand vous iriez d'abord trop loin, les premiers transports se ralentiront bientôt : prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le relâchement ; voilà, indolent et sensuel comme vous êtes, le seul écueil que vous avez à craindre. Outre cela, quelle illusion? de peur de faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout, tandis qu'on ne trouve jamais rien de trop pour le monde.

4° C'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : cette impression de crainte et de terreur est une grace singulière dont Dieu vous favorise, tandis qu'il la refuse à tant d'autres : c'est par la pensée de la mort qu'il veut vous ramener à lui ; c'est à ce remède que votre salut paroît attaché. Tremblez plutôt que votre cœur ne se rassure

contre ces frayeurs salutaires, et que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut: ainsi, mettez à profit, pour le réglement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore.

5° Remontez à la source de ces frayeurs excessives, qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible; vous la trouverez surtout dans les embarras d'une conscience criminelle. Ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà: purifiez donc votre conscience; alors vous verrez arriver ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement. En effet, qu'a la mort d'effrayant pour une ame juste? elle ne lui ôte que des choses dont l'usage est environné de plaisirs souvent criminels, et qu'elle ne pouvoit conserver long-temps, et elle lui rend des biens immuables et des plaisirs éternels, qu'elle goûtera sans crainte et sans remords. Aussi la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes: arrivés à cet heureux moment, ils voient sans regret périr un monde qui ne leur avoit jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'ils n'avoient jamais aimé.

LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE.

HOMÉLIE SUR L'ÉVANGILE DE LAZARE.

Division. *Trois Réflexions renfermeront toute l'histoire de notre Evangile. I. Combien est affreux et déplorable l'état d'une ame qui vit dans l'habitude du désordre. II. Par quels moyens elle en peut sortir. III. Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Ire Réflexion. *Combien est affreux et déplorable l'état d'une ame qui vit dans l'habitude du désordre.*

1° Lazare devenu déjà un amas de vers et de pourriture, répand l'infection et la puanteur: *Jam fœtet;* et voilà la profonde corruption d'une ame dans le péché d'habitude. Car il n'est pas d'image plus naturelle d'une ame qui croupit dans le désordre, que celle d'un cadavre déjà en proie aux vers et à la pourriture. Or la mort produit deux effets sur le corps où elle s'attache: elle le prive de la vie; elle altère ensuite tous ses traits, et corrompt tous ses membres. Elle le prive de la vie; et c'est par-là que le péché commence à défigurer la beauté de l'ame: car Dieu est la vie de nos ames, la lumière de nos esprits, le mouvement pour ainsi dire de nos cœurs; or, par un seul péché cette vie cesse, cette lumière s'é-

teint, cet esprit se retire, tous ces mouvemens sont suspendus.

Ainsi l'ame sans Dieu est une ame sans vie: mais l'habitude du péché, qui est une mort invétérée, va plus loin. Lazare répand l'infection dans le tombeau, parce qu'il y est depuis quatre jours : *Jam fœtet, quatriduanus est enim.* Le premier péché, en nous faisant perdre la grace, nous laisse à la vérité sans vie aux yeux de Dieu; on peut dire néanmoins qu'il nous reste encore certaines semences de vie spirituelle, certaines facilités à recouvrer la grace perdue : mais à mesure que l'âme persévère dans le crime, tout s'éteint, tout se corrompt en elle, la corruption devient universelle, et change en un spectacle d'horreur et les dons de la grace, et les dons de la nature.

Mais comme un cadavre ne sauroit être long-temps caché, sans qu'une odeur de mort se répande à l'entour, on ne peut croupir long-temps dans le désordre sans que l'odeur d'une mauvaise vie se fasse bientôt sentir : ainsi la corruption ne se borne pas au pécheur tout seul; or ses excès venant à être connus, servent de modèle en mille lieux, et le spectacle de ses mœurs rassure peut-être en secret des consciences que le crime troubloit encore. Nous ajouterions, si nous l'osions, que la corruption que l'habitude du crime met dans tout l'intérieur du pécheur est si universelle, qu'elle infecte son corps même.

2° Un voile lugubre couvre les yeux et le visage

de Lazare : *Et facies ejus sudario erat ligata ;* et voilà l'aveuglement funeste d'une ame dans le péché d'habitude. J'avoue que tout péché est une erreur qui nous fait prendre les faux biens pour le bien véritable ; cependant une première chute n'éteint pas tout-à-fait nos lumières : mais à mesure que le péché dégénère en habitude, la lumière de Dieu se retire, les ténèbres croissent, et arrive enfin la nuit profonde et l'aveuglement entier ; alors tout devient une occasion d'erreur à l'ame criminelle, parce que tout change de face à ses yeux.

3° Lazare paroît dans le tombeau, les mains et les pieds liés : *Ligatus pedes et manus institis ;* et voilà la triste servitude d'une ame dans le péché d'habitude. Le monde a beau décrier la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de servitude, le règne de la justice est un règne de liberté, parce que l'ame fidèle et soumise à Dieu devient indépendante et même maîtresse de toutes les créatures : le pécheur, au contraire, quoiqu'il paroisse vivre sans joug et sans règle, n'est pourtant qu'un vil esclave dépendant de tout, de son corps, de ses passions, de ses biens, de ses amis, de ses ennemis, etc. D'abord, la passion ménage encore, pour ainsi dire, la liberté du cœur ; mais dès qu'une fois elle se sent maîtresse, combien nous fait-elle sentir tout le poids et toute l'amertume de notre servitude : servitude honteuse par l'assujettissement de l'ame déréglée aux sens, par l'indignité des

démarches que la force de la passion obtient d'elle, par le sacrifice des devoirs les plus importans à la passion injuste, par l'avilissement et le mépris public qu'attire toujours une vie déréglée, etc.

On se plaint quelquefois des rigueurs de la vertu, et l'on craint la vie chrétienne comme une vie d'assujettissement et de tristesse; mais on conviendroit qu'il ne s'y trouve rien de si triste que ce que l'on éprouve dans le désordre, si l'on osoit se plaindre de l'amertume et de la tyrannie de ses passions.

IIe Réflexion. *Par quels moyens l'ame peut sortir de l'habitude du désordre.*

Le premier moyen, c'est la confiance en Jésus-Christ. *Si vous aviez été ici*, dit une des sœurs de Lazare au Sauveur, *mon frère ne seroit pas mort: mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Aussi l'illusion dont le démon se sert tous les jours, pour rendre inutiles nos desirs de conversion, c'est de nous jeter dans la défiance et le découragement: et là-dessus on s'abandonne à la paresse et à l'indolence; et après avoir irrité la justice de Dieu par nos égaremens, nous outrageons sa miséricorde par l'excès de notre défiance. Ce n'est pas que je prétende qu'il n'en coûte à une ame depuis long-temps morte dans le péché, pour revenir à Dieu: mais je dis que ses misères doivent augmenter sa componction, et non pas son découragement; et que la première démarche de sa pénitence doit être d'adorer Jésus-Christ comme

la

la résurrection et la vie, avec une confiance secrète que nos misères sont toujours moindres que ses miséricordes. En effet, quelle que puisse être l'horreur de vos crimes passés, il est à croire que le Seigneur n'est pas éloigné de vous faire grace, dès qu'il vous inspire le desir et la résolution de la demander; c'est donc à tort que l'état de votre conscience vous décourage, et que vous vous persuadez que c'est fait de vous sans ressource. Je vous réponds comme la mère de Samson à son mari : Si le Seigneur vouloit vous perdre, il ne feroit pas descendre le feu du ciel sur votre cœur; s'il vouloit vous laisser mourir dans l'aveuglement de vos passions, il ne vous montreroit pas les vérités du salut; il ne vous les mettroit pas dans un jour qui vous éclaire, et qui vous trouble. Dieu veut toujours le salut de sa créature; dès que nous voulons retourner à lui, ne nous défions que de notre volonté.

D'ailleurs, et ceci doit bien nous rassurer; que savez-vous si Jésus-Christ n'a pas permis que vous tombassiez dans cet état déplorable, pour faire du prodige de votre conversion un attrait pour la conversion de vos frères, et pour manifester sa gloire?

Second moyen. L'éloignement des occasions qui mettent un obstacle invincible à notre résurrection et à notre délivrance; obstacles figurés par la pierre qui fermoit l'entrée du tombeau de Lazare, et que Jésus-Christ commande qu'on ôte avant de le ressusciter : *Tollite lapidem.*

Et voilà pourquoi tant de pécheurs passent tristement leur vie à détester leurs chaînes, et à ne pouvoir parvenir à les rompre ; c'est qu'en prenant des mesures de changement, ils ne prennent pas de ces mesures qui éloignent les périls par l'éloignement des occasions : c'est une erreur de croire que le cœur puisse changer, tandis que tout ce qui l'environne est encore à notre égard le même. C'est donc une pure illusion de venir nous dire que vous ne manquez pas de bonne volonté, mais que le moment n'est pas encore venu. Comment peut-il venir au milieu de tout ce qui l'éloigne? et quelle est cette bonne volonté renfermée au dedans de vous qui ne conduit jamais à rien de réel, et à aucune démarche sérieuse de changement? c'est-à-dire, que vous voudriez changer sans qu'il vous en coûtât rien. Commencez par éloigner toutes ces occasions fatales à votre innocence ; ôtez la pierre qui ferme à la grace l'entrée de votre cœur : après cela vous aurez droit de demander à Dieu qu'il achève en vous son ouvrage.

Troisième et dernier moyen. Le ministère de l'Eglise qui délie nos liens ; moyen marqué dans l'Evangile par ces paroles que le Sauveur adresse à ses apôtres : *Solvite et sinite abire ;* déliez-le, et le laissez aller.

Il n'est pas question ici de vous apprendre que la rémission de nos crimes ne nous est accordée que par le ministère de l'Eglise : vous ne l'ignorez pas. Ce que je dis, c'est que comme Jésus-Christ

n'ordonna à ses disciples de délier Lazare qu'après qu'il fut sorti entièrement du tombeau, de même le pécheur d'habitude ne doit espérer d'être délié qu'en se montrant tout entier hors du tombeau de ses désordres : il faut une manifestation universelle qui remonte jusqu'aux commencemens de sa vie, sans compter sur les sacremens qu'il a reçus et qu'il doit mettre au nombre de ses crimes: Premièrement, parce que n'ayant pas eu de douleur véritable de ses fautes, les remèdes de l'Eglise, loin de le purifier, ont achevé de le souiller. Secondement, parce que ne s'étant pas connu, il n'a pu se faire connoître. Troisièmement, parce que quand même il se seroit connu, comme il n'y a que la douleur qui sache s'expliquer comme il faut, jamais il ne s'est fait connoître, s'il n'a jamais eu de douleur véritable : et c'est en vain qu'il allégueroit les difficultés d'une telle démarche pour s'en dispenser : les difficultés nous rebutent-elles jamais, lorsqu'il s'agit d'éclaircir nos affaires?

III[e] Réflexion. *Quels sont les motifs qui déterminent Jésus-Christ à opérer le miracle de sa résurrection et de sa délivrance.*

Le premier motif que le Seigneur paroît se proposer dans la résurrection de Lazare, c'est de consoler les larmes, et de récompenser les prières et la piété de ses deux sœurs : et voilà aussi le premier motif qui détermine souvent Jésus-Christ à opérer la conversion d'un grand pécheur ; les larmes et les prières des ames justes qui la demandent. Comme tout se fait pour les justes dans

l'Eglise, dit l'Apôtre, on peut dire aussi que tout se fait par eux; c'est donc une espérance de conversion pour les plus grands pécheurs que de rechercher la société des gens de bien, estimer leur confiance, et les intéresser à leur salut. Il semble que notre cœur se lasse déjà de ses passions, dès que nous nous plaisons avec ceux qui les condamnent. Et vous qui autrefois, comme peut-être Marie, étiez esclaves du monde, et qui depuis, touchés de la grace, ne bougez plus comme elle des pieds du Sauveur, que désormais un des plus importans devoirs de votre nouvelle vie soit de demander continuellement à Jésus-Christ la résurrection de vos frères, et de dire, comme elle: *Seigneur, celui que vous aimez est malade.*

Mais que les pécheurs, d'un autre côté, ne comptent pas si fort sur les prières des gens de bien, qu'ils attendent d'elles seules le changement de leur cœur, et le don de la pénitence; ce seroit une pure illusion: les prières des gens de bien rendent le Seigneur plus attentif à nos besoins, mais non pas plus indulgent pour nos crimes.

Le second motif, c'est de ranimer la tiédeur et la lâcheté des justes, comme Jésus-Christ en ressuscitant Lazare voulut réveiller la foi de ses disciples encore foible et languissante. *Gaudeo propter vos*, leur dit-il, *ut credatis*. En effet, il opère des conversions soudaines et surprenantes, aux yeux de ceux qui marchent depuis long-temps dans ses voies, pour confondre par la ferveur et par le zèle de ces ames depuis peu ressuscitées, leur tiédeur et leur indolence.

Troisième motif. La justice divine y ménage pour certains pécheurs, comme pour ces Juifs incrédules qui furent témoins de la résurrection de Lazare, une nouvelle occasion d'endurcissement et d'incrédulité. Et c'est là en effet le seul fruit que la plupart des gens du monde retirent d'ordinaire, de la conversion et de la résurrection spirituelle des grands pécheurs ; ils ne font que s'endurcir davantage dans le mal. Avant que la miséricorde de Jésus-Christ eût jeté sur une ame criminelle des regards de grace et de salut, ils paroissoient touchés de ses égaremens et de son ignominie ; mais à peine la grace de Jésus-Christ l'a rappelée à la vie, ils deviennent les censeurs de sa piété même, et ils trouvent dans les miracles mêmes de la grace si capables d'ouvrir les yeux, un nouveau motif d'aveuglement et d'incrédulité.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

DIVISION. *Les hommes se rassurent sur mille abus que le monde autorise, ou parce que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'ils sont dans la bonne foi, ou bien à cause de l'obscurité de l'Evangile, auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or, la loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes. I.*

Elle est évidente dans la conscience du pécheur ; et par-là elle jugera la fausse sécurité, ou la prétendue bonne foi des ames mondaines. II. Elle est évidente dans la simplicité de ses règles ; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées, et les fausses interprètations des pécheurs.

Ire Partie. *La loi de Dieu évidente dans la conscience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la loi de Dieu ; sa conscience rend un double témoignage à cette loi divine : premièrement, un témoignage de vérité, à l'équité et à la nécessité de ses maximes ; secondement, un témoignage de sévérité, à l'exactitude de ses règles.

1° Un témoignage de vérité, à l'équité et à la nécessité de ses maximes. La loi d'un Dieu sage et bon doit avoir un caractère d'équité qui règle tous les devoirs, et un caractère de bonté qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur à la pratiquer ; et c'est en effet ce que nous sentons au fond de nos cœurs par rapport à la loi de Dieu. Nous sentons que ses règles sont justes et raisonnables ; qu'elle n'ordonne aucune vertu qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que les passions qu'elle interdit sont la seule source de tous nos troubles ; et que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur : voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les passions peuvent

nous faire secouer le joug des règles saintes; mais elles ne peuvent réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres: nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions; et nous avons beau faire, nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchans et nos lumières, de manière que la loi nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles. Et d'où vient cela, sinon de ce que tous les préceptes de la loi de Dieu ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; qu'ils sont les remèdes de nos maux les plus secrets, et les secours de nos penchans les plus justes, comme les païens eux-mêmes l'ont reconnu?

Mais, dit-on, c'est la nature qui est notre première loi; et des penchans de plaisirs nés avec nous ne sauroient être des crimes. C'est là une impiété qui n'est que dans le discours; c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret: et la preuve, c'est que ces pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisoient une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu, après être revenus de leurs égaremens, ont avoué qu'ils n'avoient jamais pu réussir à effacer la règle et la vérité du fond de leur ame, et que leur incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte partout, dit l'Esprit-Saint, un témoignage de condamnation contre lui-même; et par l'ennui et la tristesse qui l'accompagnent, il vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont

le seul bonheur qui vous étoit destiné sur la terre.

2° La conscience rend un témoignage de sévérité à l'exactitude des règles de la loi de Dieu. Nous nous rendons ce témoignage à nous-mêmes, et nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses; que partout nous nous retrouvons foibles et toujours opposés à l'ordre et au devoir. Donc, nous sentons que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchans; que partout nous devons la trouver sévère, parce que partout elle doit nous être opposée. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, et nos penchans et nos plaisirs, de ses règles et de ses devoirs; et lorsque dans les actions douteuses, nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu toujours plus sévère que nous-mêmes. Aussi êtes-vous jamais calmes, quoique vous en disiez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, etc.; et dans ces momens, où, touchés plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? Ne blâmez-vous pas, et ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique

de piété ces abus, ces amusemens dont vous nous faites sans cesse l'apologie? Vous sentez donc que l'Evangile exige de vous et de ces personnes quelque chose de plus que ce que vous faites, et vous rendez malgré vous témoignage à sa sévérité. Mais de plus, si au lieu des maximes saintes que nous vous annonçons dans ces chaires chrétiennes, nous venions vous prêcher ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde, vous dire que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie, que Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage; que penseriez-vous de nous? Ou vous ririez de notre ignorance, ou vous auriez horreur de la profanation de notre ministère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons, quelque sévères qu'elles soient, et votre conscience leur rend témoignage.

IIe Partie. *La loi de Dieu est évidente dans la simplicité de ses règles; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées, et les fausses interprétations des pécheurs.* L'Evangile nous a été donné pour régler nos mœurs et nos devoirs. Jésus-Christ auroit-il voulu y laisser des obscurités, capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre? D'ailleurs, c'est Jésus-Christ qui est l'auteur de l'Evangile: il a prévu par sa lumière tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa loi: ainsi, il l'a concerté d'une manière si divine et si in-

telligible, si simple et si sublime, que les plus ignorans comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ses volontés. Si les mystères y sont obscurs, les règles des mœurs y sont formelles et précises. Ce n'est pas qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations : mais, et ceci mérite une grande attention : Je dis,

1° Que si sur le détail des devoirs, la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais; que l'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile; que les règles s'éclaircissent toutes les unes les autres; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières; et qu'enfin, si la loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du législateur par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Je dis, 2° Que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs : et la preuve, c'est que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs; tandis que les ames fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil; mais elle a beau luire et briller, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Père; ôtez-en le bandeau fatal des passions, alors vous verrez clair dans vos devoirs.

Aussi voyons-nous tous les jours qu'à mesure que les passions diminuent dans une ame, ses lumières croissent, et elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si long-temps sur des devoirs qui lui paroissent alors si évidens et si incontestables. Est-ce la loi de Dieu qui devient plus évidente? non, c'est l'ame qui se dégage, et sort de ses ténèbres. Et ce qui prouve encore que ce sont les passions toutes seules qui obscurcissent la loi de Dieu à nos yeux, et forment nos doutes, c'est que sur les points de la loi, sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyans.

Je dis, 3° Qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui est incontestable dans l'Evangile, et vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis, 4° Que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne, c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles: on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut.

Je dis, 5° Que quand même il se trouveroit encore quelque chose d'obscur dans la loi de Dieu, elle trouve toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère. Jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, parce que jamais siècle ne fut plus éclairé que celui-ci; et quoiqu'on ne

puisse nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

II. SERMON.—SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Division. *Le monde oppose trois prétextes à l'immutabilité de la loi de Dieu: le prétexte des mœurs et des usages, le prétexte du rang et de la naissance, le prétexte des situations et des inconvéniens. Or, I. La loi de Dieu est immuable dans sa durée: donc, les mœurs et les usages ne sauroient la changer. II. La loi de Dieu est immuable dans son étendue: donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même. III. La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations: donc, les inconvéniens, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression.*

Ire Partie. *L'Evangile, la loi de Jésus-Christ, est immuable dans sa durée.* Elle ne change point, parce que les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Telle les premiers fidèles la reçurent à la naissance de la foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui,

jourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour, telle enfin les bienheureux dans le ciel l'adoreront et l'aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siècles, le zèle ou la complaisance des hommes n'ajoute ou ne diminue rien à son indulgence où à sa sévérité : cependant, lorsque les ministres nous représentent quelquefois dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, pour nous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les nôtres, combien nous sommes loin du royaume de Dieu; non-seulement nous ne sommes point effrayés de nous trouver si dissemblables à eux, qu'on croiroit à peine que nous fussions disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi; mais nous leur reprochons de rappeler sans cesse ces premiers temps et l'Eglise primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs qui sont désormais impraticables; nous prétendons que les temps sont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, et que ce seroit les désespérer, que de vouloir les ramener à la vie des premiers siècles.

Mais, 1° Les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-ils altéré celle de l'Evangile? Jésus-Christ prédit que dans les derniers temps, il ne se trouvera presque plus de foi sur la terre; mais ajoute-t-il, qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile? ou plutôt, n'a-

joute-t-il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer, pour se mettre à couvert de la corruption générale?

2° Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Evangile n'aient été faits que pour le premier âge de la foi, où les hommes étoient chastes, innocens, charitables, fervens; et que Jésus-Christ ait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Où seroit l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne?

3° Nos usages n'étoient pas établi du temps de nos pères, et sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux; ils ne sont pas même communs à tous les peuples. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre règle, ni la changer : autrement, il faudroit un Evangile pour chaque siècle et pour chaque peuple, au lieu que la règle est de tous les temps et de tous les lieux. Donc, de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile : il faut donc juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles, et non pas des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages.

Ne disons plus que les temps ne sont plus les mêmes; mais la loi de Dieu n'a pas changé. Ne disons donc plus que les chrétiens des premiers temps avoient ou plus de force, ou plus de grace que nous. Hélas! ils avoient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde. Du reste nous avons les mêmes sources de graces qu'eux,

le même ministère, le même autel, la même victime. S'il y a quelque différence entre les premiers chrétiens et nous, c'est que dans les premiers temps, ce n'étoient pas de seuls usages arbitraires qu'il falloit éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avoit à craindre, c'étoient les supplices les plus cruels auxquels il falloit s'exposer. Cependant l'Evangile qui pouvoit autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle.

IIe Partie. *La loi de Dieu est immuable dans son étendue.* La loi de Moïse étoit pour un peuple seul : mais Jésus-Christ est un législateur universel, il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les états et de toutes les conditions, ne former qu'un corps, animé par le même esprit, et gouverné par les mêmes lois. Cependant, une autre illusion ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle s'adoucit en faveur du rang et de la naissance ; et que les mœurs attachées à la grandeur par l'usage, en rendant l'observance presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente.

Mais si l'Evangile est la loi de tous les hommes, les grands ont promis sur les fonts sacrés de l'observer, tout comme le peuple ; et l'Eglise en les recevant au nombre de ses enfans, ne leur a pas proposé d'autres vœux à faire, et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Evangile ; ils se ré-

duisent à deux points : les uns sont proposés pour combattre et affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant ; les autres pour perfectionner cette première grace du chrétien que nous avons reçue dans le baptême : la violence, le renoncement, la mortification, sont de la première espèce de devoirs ; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le desir des biens invisibles, sont de la seconde : voilà tout l'Evangile. Or, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs dont le rang et la naissance puissent dispenser les grands? Au contraire, plus ils sont élevés, plus leur élévation leur fournit de raisons de pratiquer ces devoirs, tant à cause des périls auxquels leur état les expose, que parce qu'ils doivent des réparations plus rigoureuses à la justice de Dieu, à cause des crimes et des excès presque inséparables de la grandeur. Aussi nous ne voyons pas que Jésus-Christ dans l'Evangile propose aux princes du peuple, et aux grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple ; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent ; et ses ennemis eux-mêmes lui rendent cette justice, qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avoit égard ni au rang, ni aux personnes. D'où vient qu'après sa mort, l'Evangile parut une doctrine descendue du ciel, sinon, parce qu'annonçant aux grands et aux puissans des maximes tristes et crucifiantes, incompatibles en apparence

avec leur état, ils ne laissèrent pas d'embrasser une loi, qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas qu'aux pauvres et au simple peuple? Mais il n'y auroit eu rien de surprenant et de divin dans la conversion des riches, si la doctrine qu'ils auroient embrassée les distinguoit du peuple par une plus grande indulgence, et si ce qui est voie de perdition pour les pauvres, étoit pour eux seuls la voie du salut.

D'ailleurs, si l'Evangile avoit des distinctions à faire, et des complaisances à accorder, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance? Quoi! il conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux, et il n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par les plaisirs?

IIIe Partie. *La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie : donc, les inconvéniens, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression.* Cependant tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la loi de Dieu. Les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu seroit injuste, et exigeroit trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usoit d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds, 1° que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts; que

la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en parallèle avec notre ame, ne doit être compté pour rien.

2° Que comme la loi a toujours du moins la sûreté pour elle contre le prétexte, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

3° Que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvéniens certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles et commodes; mais au contraire, nous montrer une voie rude et malaisée à tenir; ainsi, ce que nous appelons inconvéniens et extrémités inouïes, ne sont au fond que l'esprit de la loi, et la fin que Jésus-Christ s'étoit proposée en nous la donnant. D'ailleurs, il est certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; et la vertu ressembleroit au vice, si elle ne trouvoit au dehors et au dedans de nous que des facilités et des convenances. Jamais les justes n'ont été paisibles observateurs des règles saintes.

Enfin, convenons que ce sont nos passions seules qui forment les inconvéniens qui nous autorisent à chercher des tempéramens, et à nos

devoirs, et à la loi de Dieu : ainsi, mourons au monde et à nous-mêmes ; alors tout nous paroîtra possible, les difficultés s'aplaniront en un instant ; et ce que nous appelons inconvénient, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice.

LE LUNDI DE LA PASSION.

DE L'EMPLOI DU TEMPS.

Division. *Nous perdons le temps sans regret, ou nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas. I. Connoissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas, parce qu'il est court. II. Connoissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver.*

Ire Partie. *Connoissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable. Premièrement, il est le prix de l'éternité. Secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Troisièmement, enfin, il est irréparable ; et ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource.

1° Le temps est le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naissance, comme notre premier père, nous ne devrions

recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même que nous l'avons reçue; bien plus, autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle auroit dû dans le moment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation et de notre mort n'est suspendu que parce que Jésus-Christ est mort à notre place : outre cela, de combien de maladies, de périls, d'accidens, la bonté de Dieu nous a-t-elle délivrés jusqu'ici? La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine; chaque moment où nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne nous l'accorde que pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avons fait de celui qui s'est écoulé jusqu'à ce jour : donc, passer ce temps et ces momens en inutilités, n'est-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde, prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité? Nous regarderions comme un insensé un homme qui laisseroit inutile un trésor immense dont il seroit héritier, sans l'employer, ou pour établir sa fortune, ou pour s'élever aux honneurs : quelle folie donc à nous de ne faire aucun usage du temps, qui est un trésor tout autrement estimable, dont nous avons hérité; puisqu'il peut nous servir, non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais pour nous placer au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ dans cette société immortelle

de bienheureux qui seront tous rois, et cela, pendant toute l'éternité? Cependant, ce temps dont il n'est point d'heure et de moment qui, mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel, dont la moindre perte devroit nous causer les regrets les plus vifs et les plus cuisans; ce temps nous est à charge, il fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

2° Le temps est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue suite de siècles, du moins les jours et les momens perdus ne formeroient qu'un point imperceptible dans un si grand espace, et nous pourrions regagner sur la longueur, ces pertes passagères; mais nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins du corps, et aux bienséances; que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? Et nous ne savons quel usage faire de ce peu qui nous reste; et nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la durée. Que nous sommes dignes de pitié! Car, ne devrions-nous pas penser que dans ce peu de temps que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier? Dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie; comment donc peut-il nous rester du temps pour des plaisirs et des inutilités dans une vie aussi courte et aussi criminelle? Un criminel condamné

à la mort, et à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace, y trouveroit-il encore des heures et des momens à perdre ? Insensés que nous sommes ! notre arrêt est prononcé; on nous laisse encore un jour pour changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique nous est à charge, et nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; nous cherchons comment l'abréger; et nous arrivons au soir, sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous a laissé, que de nous être rendus encore plus criminels? Et que savons-nous si même l'abus que nous en faisons, n'obligera pas la justice divine à l'abréger ? les morts soudaines et imprévues étoient autrefois des accidens rares; ce sont aujourd'hui des événemens de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des momens vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser, et passer le temps à quelque chose. Quoi ! le temps est si court, vos obligations si infinies, et vous pouvez encore trouver tant de momens vides dans la journée ? On est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose? Eh ! le chrétien, l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser? Ce n'est pas que je ne convienne qu'il y a des délassemens innocens dans la vie : mais les délassemens supposent les peines et les soins qui les ont précédés, et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel; ou si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassemens mêmes.

3° Le temps est irréparable : Premièrement, parce que, sans doute, Dieu a attaché à chacun des momens de notre vie, des graces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification : or, ces jours et ces mómens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées, le sont aussi pour nous. Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devroit nous avancer vers le ciel : or, les jours et les momens perdus nous laissent en arrière : ou nous ne fournirons point le reste du chemin que nous avons à faire, ou il faudra consommer dans un court intervalle, ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troisièmement, parce qu'il faut que le péché soit puni pour être effacé : or, en certaine saison de la vie, on n'est plus capable des œuvres de pénitence et de satisfaction : et on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impossible ; mais c'est vous-même qui vous êtes mis dans cette impossibilité ; or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

IIe Partie. *Connoissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut.* L'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les momens, c'est de les remplir dans l'ordre, et selon la volonté du Seigneur qui nous les donne. Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps ? Il consiste :

1° A nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas compter parmi les devoirs

de notre état, les soins et les embarras que l'inquiétude où nos passions toutes seules nous forment, et à ne pas chercher les places et les situations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parce qu'en rentrant au dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, des réflexions tristes. Nous cherchons donc l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations et dans des distractions éternelles : mais nous nous trompons. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et ce n'est que pour les ames justes que le temps ne pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage : or, outre que l'inquiétude, par ses agitations et son inconstance, ne sauroit nous faire trouver cette paix et cette joie qui ne se trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, elle ne sanctifie pas non plus l'usage de notre temps, puisqu'une vie de dérangement est entièrement opposée à cette vie d'ordre et de règle que Dieu exige de nous.

Les passions nous mettent aussi dans un mouvement perpétuel; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : on croit bien employer son temps; mais on prend encore le change en cela, parce

parce qu'on se livre aux affaires, on se charge d'un emploi sans consulter ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée, que Dieu ne demandoit pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2° L'ordre qui doit régler et sanctifier l'usage de notre temps, consiste à regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées de nos occupations, celles que nous devons à notre salut : c'est l'unique moyen de réparer en quelque manière la dissipation de cette partie de notre vie que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : toutes nos autres occupations nous paroissent essentielles, nous n'oserions y toucher ; et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce que l'on retranche, ce sont les soins du salut : on ne trouve jamais de temps pour cela ; et si l'on donne quelques momens à Dieu, ce sont ceux dont le monde ne veut plus, et dont nous sommes peut-être embarrassés. Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires,

sur l'affaire de leur salut. Il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre, et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut. Cependant les soins de la terre, quelque brillans qu'ils puissent être, nous sont étrangers, ils ne sont pas dignes de nous : les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée; car nous nous devons à Dieu avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : Dieu a les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison; c'est donc pour Dieu premièrement que nous devons en faire usage, et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelqu'autre chose sur la terre.

On dira qu'on croit, en remplissant les devoirs pénibles et infinis de son état, servir Dieu et travailler à son salut. Il est vrai : mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi et dans un esprit de religion et de piété, car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui. Cela étant, que les jugemens de Dieu sont différens de ceux du monde! On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes; mais si dans tout cela, on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, c'est devant Dieu une vie perdue. En effet

seroit-il juste qu'il nous tînt compte au jour terrible, de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever sur la terre, et qu'il mît au nombre de nos œuvres de salut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil ou l'intérêt pour principe? Tout ce qui n'est pas fait pour le ciel, temps perdu pour l'éternité.

LE MARDI DE LA PASSION.

DU SALUT.

DIVISION. *I. Il faut travailler au salut avec vivacité, pour ne pas se rebuter. II. Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.*

Ire PARTIE. *Travailler au salut avec vivacité.* Le salut est la grande affaire où il s'agit de tout pour nous; rien donc ne devroit nous intéresser davantage en cette vie; cependant nous travaillons à cette grande affaire sans estime, sans goût, sans préférence; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1° Sans estime. Le monde par une erreur digne de larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables, tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas; les actions de la foi toutes seules, qui demeurent éternellement, passent pour des occupations oiseuses et obscures, et n'ont

rien qui les relève aux yeux des hommes : voilà la première raison pourquoi nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, c'est que nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise. Or, faut-il combattre une illusion si indigne même de la raison? Car si ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'est la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes, les œuvres du juste toutes seules seront immortelles et survivront à la ruine entière de l'univers : si c'est la récompense qu'on nous propose, c'est Dieu même qui sera sa récompense : si c'est la dignité des occupations auxquelles on nous engage; dans l'affaire du salut tout est grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité. Cependant si nous avons des concurrens dans le monde plus heureux et plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité; mais lorsque les complices de nos plaisirs viennent à rompre généreusement tous les liens honteux des passions, hélas! ou nous censurons leur conduite, ou nous ne songeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laisser vacantes, sans jamais porter envie à leur nouvel état. D'où vient cela, sinon de ce que nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut?

2° Nous travaillons au salut avec indolence, parce que nous ne lui donnons jamais la préférence

sur tous nos autres soins. Dans nos journées tout a son temps et ses momens marqués, non-seulement les devoirs, mais les bienséances, les inutilités, les plaisirs mêmes : mais où plaçons-nous l'affaire du salut? quel rang lui donnons-nous? Si nous faisons quelque chose pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple? les momens sont pour Dieu; la vie tout entière est pour le monde et pour nous-mêmes. Vous le sentez bien, et vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupant presque tout entier, il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais pour vous calmer, vous dites que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire. Et voilà ce qui vous abuse, de regarder le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la providence vous a placé; au contraire, vous pouvez en faire des moyens de sanctification, et y exercer toutes les vertus chrétiennes, à l'exemple de Joseph, de cet officier de la reine d'Éthiopie, qui étoient chargés de toutes les affaires d'un grand royaume, et de tant d'autres qui, dans la même situation où vous êtes, dans une vie aussi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure et chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une preuve qu'on ne veut pas encore changer son cœur : aussi lorsque l'on vous dit que le salut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas

que vous renonciez à toutes les autres ; vous sortiriez de l'ordre de Dieu ; on veut seulement que vous les rapportiez toutes au salut, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Attendre que vous soyez plus tranquille pour être plus homme de bien, c'est premièrement une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence ; secondement, c'est faire outrage à la religion de Jésus-Christ, et justifier les reproches que les païens faisoient contre elle, comme si elle eût été incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille. Désabusez-vous donc ; ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchans qui sont pour vous des écueils : or, quand vous serez libre d'embarras, votre cœur sera-t-il libre de passions? au contraire, elles n'en seront que plus vives et plus indomptables, parce que ne trouvant plus de quoi s'occuper au dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3° Nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, parce que nous accomplissons les devoirs de religion sans plaisir, sans goût et comme à regret ; tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît. Mais premièrement, vous êtes injuste d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption : ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre goût qui est déréglé ; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux ; voyez si

les justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement, le joug du Seigneur n'est pour vous dur et accablant, que parce que vous le portez trop rarement; vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids : il faut se familiariser avec la vertu pour en connoître les saints attraits. Troisièmement, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, parce que vous ne les accomplissez qu'à demi; il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; et d'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore; or un cœur divisé, et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon Jésus-Christ, qu'un lieu de trouble et de désolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur et sans réserve, et vous le servirez avec allégresse.

II[e] Partie. *Il faut travailler à l'affaire du salut avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.* C'est une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles : eûmes-nous jamais besoin de tant de circonspection et de prudence? Mais à quoi doit nous porter cette prudence? à deux choses qui ne sont que les règles communes que les enfans du siècle suivent eux-mêmes dans la poursuite de leurs prétentions.

1° C'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent, les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité, ne donner rien à l'opinion et à l'exemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de suivre, lorsqu'il s'agit d'affaires temporelles : mais dans l'affaire du salut, cette règle est négligée; nul n'examine si les voies sont sûres, et on ne demande point d'autre garant de leur sûreté que la foule qu'on voit marcher devant soi. On adopte sans attention des préjugés communs, seulement parce qu'ils sont établis; on ne daigne pas se demander à soi-même si on ne se trompe point; en un mot, on ne fait pas même usage de sa raison.

2° C'est lorsqu'on se détermine, de ne laisser rien à l'incertitude des événemens, et de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde; mais s'agit-il des affaires de l'éternité? dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour soi, il a toujours aussi la préférence, quoique nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choisissons. Car il n'est guère de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : cependant partout nous résistons à nos propres lumières, partout nous préférons le péril à la sûreté; dans toutes nos actions nous flottons, non

pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes; tous nos doutes se bornent à nous demander, si se permettre une telle chose est un crime ou une simple offense, et notre conscience ne peut jamais nous rendre ce témoignage, que dans une telle occasion, nous nous sommes déterminés pour le parti où il n'y avoit point de péril.

LE MERCREDI DE LA PASSION.

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

DIVISION. *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie ne doivent point être un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir quand on a commencé à le connoître : I. Parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie. II. Parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure. III. Parce qu'ils le sont moins que ceux du monde. IV. Parce que, quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.*

Ire RÉFLEXION. *Les dégoûts sont inévitables en cette vie.* Ils sont une suite nécessaire de l'inquiétude du cœur, qui cherche à se fixer, et qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent; qui dégoûté de tout le reste, s'attache

à Dieu, mais qui ne pouvant le posséder en cette vie, autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : mais consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde promet ; vous verrez que nul n'est heureux ici-bas, que chacun se plaint, et que la terre est la patrie des mécontens : ainsi les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs, Dieu en laissant ici-bas les ames les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent et désagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie misérable, et nous faire soupirer après notre délivrance et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles, elle deviendroit une récompense temporelle ; on ne chercheroit plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre.

Les justes vivent de la foi ; or la foi espère et ne possède pas encore ; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage ; le présent n'est point pour eux : c'est ici le temps des tribulations et des amertumes ; c'est ici un exil et une terre étrangère,

où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls : or n'est-il pas injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfans de Dieu ? Attendons patiemment les jours de paix et de joie qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne serions pas plus heureux, nous ne ferions que changer de supplice.

IIe Réflexion. *Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.* Il y a des dégoûts à essuyer dans la vertu, on en convient; mais, 1.° du moins on y est à couvert des dégoûts du monde et des passions; et quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde, la destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie, quelles que pussent être les amertumes de la vertu.

2° Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions et des disgraces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit en soumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes.

3° Ces répugnances et ces dégoûts qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais qui servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage : ainsi les amer-

tumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage; ce ne sont pas des dégoûts du monde, dont il ne reste jamais que l'amertume.

4° Je pourrois ajouter que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances; que si notre cœur n'avoit pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant que les plaisirs de l'innocence, parce que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité; que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes sur tout le détail de la vie chrétienne, parce qu'étant nés avec des passions plus vives, un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, et nous y étant livrés pendant long-temps, le sérieux de la piété nous paroît triste et insoutenable : ce qui montre combien c'est un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté, et que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parce que plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais après tout, est-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service? Si nos serviteurs osoient nous dire qu'ils s'ennuient en nous servant, quelque bien fondés qu'ils fussent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des

des insensés ; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices ; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Or Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent? ne les comble-t-il pas de bienfaits? et ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'ils s'ennuient à son service?

IIIe Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde.* Je pourrois appeler le monde lui-même en témoignage. Qu'est-ce que la vie du monde, qu'un ennui continuel, qu'un vide éternel, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'inutilités ; qu'un flux et reflux de haines, de desirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances, etc. Quelle comparaison entre les fureurs des passions et les peines légères de la vertu? entre les remords affreux de la conscience, et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Aussi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils servent ; mais trouvez, si vous le pouvez, des ames vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu, qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrin et d'amertumes, qui envient la destinée du monde? On a vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir etpar dégoût du monde des partis extrêmes ; mais a-

t-on jamais vu des justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? Ils se plaignent quelquefois de leurs peines, à la vérité; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions. Ils sentent ce que le monde appelle la pesanteur du joug de Jésus-Christ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, premièrement, les violences de la vertu sont volontaires, et en cela infiniment plus douces; mais les dégoûts du monde sont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne sont amères qu'aux sens; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les passions, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume. Troisièmement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches, parce que plus on réprime les passions, plus elles deviennent dociles; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes passions, nous laissent toujours les mêmes amertumes. Quatrièmement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement et notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IV[e] Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne

fournit point de remèdes; mais dans la vertu il n'est point de peine qui n'ait sa consolation. Premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues. Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui en nous refusant les consolations sensibles de la vertu, consulte plus nos intérêts que nos penchans. Quatrièmement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre. Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources daus l'abattement et dans la sécheresse. Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions. Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, et nous découvre le néant de tout ce qui passe. Que de ressources pour un cœur fidèle ! et par conséquent quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime !

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; et les premiers fidèles qui sacrifioient pour Jésus-Christ leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne se plaignoient pas de l'amertume de son service, et ne croyoient pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses : ne devrions-nous pas en rougir ?

Cessons donc de nous plaindre de Dieu ; servons-le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre foiblesse ; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore, qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs et nos hommages.

LE JEUDI DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Division. *Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premièrement, ils se figurent la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, et ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur et sans consolations ; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement les trouvent peu sensibles, parce qu'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés. I. Sa pénitence non-seulement finit ses égaremens, mais les expie et les répare. II. Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur ; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.*

Ire Partie. *La pénitence de la pécheresse,*

non-seulement finit ses égaremens, mais les expie et les répare tous; et c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.

1° Elle avoit fait un injuste usage de son cœur; il n'avoit jamais été occupé que des créatures; et née pour n'aimer que Dieu seul, il étoit le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu son Sauveur, *ut cognovit*, dit l'Evangile, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur: première réparation de sa pénitence, son amour. Ne dites donc pas lorsqu'on vous propose son exemple à suivre, que vous ne vous sentez point né pour la dévotion, et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitens. Eh quoi! votre cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu? vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge?

2° Elle avoit fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les instrumens de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence, est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égaremens. Car ce ne sont pas les sentimens qui prouvent la vérité de l'amour; ce sont les sacrifices. Or ces sacrifices, elle les pousse non-seulement jusqu'à renoncer aux choses visiblement criminelles; elle en retranche même celles qui auroient pu passer pour innocentes; parce qu'elle

croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle auroit pû avoir d'en user encore. Et en effet, comme le pécheur en abusant des créatures perd le droit qu'il avoit sur elles; tout ce qui est permis à une ame innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence : en vain paroissez-vous revenu des égaremens grossiers des passions; si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachemens conservés ne seroient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent.

3° Elle avoit fait servir jusque-là, par un assujettissement indigne, tous ses sens à la volupté et à l'ignominie : elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût des ministères les plus tristes, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant: troisième réparation de sa pénitence. En effet il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Autrement, en vous épargnant, vous deviendrez malheureux; car dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter et multiplier ses sacrifices, et tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4° Le dernier désordre enfin qui avoit accompagné son péché, étoit un scandale public dans le déréglement de sa conduite : scandale de la loi qui se trouvoit déshonorée dans l'esprit des païens répandus dans la Palestine; parce que témoins des égaremens de notre pécheresse, ils en prenoient occasion de blasphémer le nom du Seigneur et de mépriser la sainteté de sa loi : scandale du lieu; car ses égaremens avoient éclaté dans Jérusalem, la capitale du pays, d'où le bruit de tels événemens se répandoit bientôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ces scandales par sa pénitence : le scandale de la loi : ne se contentant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion, et d'une manière extérieure et pharisaïque, mais venant reconnoître Jésus-Christ qui en étoit la fin et l'accomplissement; au lieu que souvent nous devenons superstitieux sans devenir pénitens, et nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fausse dévotion. Le scandale du lieu : cette même cité qui avoit été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence; et elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement, ceux qui l'avoient été de ses crimes : elle n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal; au lieu que nous, souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu; et les yeux du public qui ne paroissoient pas redoutables dans nos égaremens, le deviennent dans notre pénitence.

IIe Partie. *Les consolations et les nouveaux plaisirs que la pécheresse trouve dans sa pénitence.* Elle est heureuse avec Jésus-Christ, par les mêmes endroits qui avoient fait ses malheurs dans le crime.

1° Un amour injuste avoit fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs : la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau, d'avec cet amour profane qui jusque-là avoit occupé son cœur. Premièrement, différence dans l'objet : elle s'étoit attachée dans son déréglement à des hommes corrompus, inconstans, perfides, etc. ; sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les graces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de sa passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; et cela pour des hommes en qui elle ne trouvoit d'ordinaire que de l'ingratitude ; au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. Troisièmement enfin, différence dans la certitude de la correspondance : l'amour de notre pécheresse pour les créatures avoit toujours été suiv des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée.

2° La seconde consolation de sa pénitence, c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jésus-Christ tous les attachemens de son cœur, tous les instrumens déplorables de ses vanités et de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs ; elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines. On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre pécheresse en sacrifiant ses passions, et tout ce qui les suit, met aux pieds de Jésus-Christ ses liens, ses troubles, ses servitudes, les instrumens de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or quand la vertu n'auroit point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions, de ne faire plus dépendre son bonheur, de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures, etc. Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse, *allez en paix*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie.

3° Enfin son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes ; car le monde qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette pécheresse si méprisée, si décriée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur : il

la loue par les endroits mêmes les plus glorieux selon le monde : la bonté de cœur, la générosité des sentimens, la fidélité d'un saint amour; il l'élève au-dessus du pharisien, etc. Tel est le pouvoir admirable de la vertu; elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges, et des hommes; elle rétablit une réputation perdue; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avoient attiré de honte et de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finissions notre honte et notre inquiétude avec nos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous alarment? Mais plus nous différons, plus elles grossissent. Craignons-nous de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence? Puisque nous avons pu porter jusqu'à ce jour, les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignons plus celles de la vertu; d'autant plus que la grace adoucit et rend aimables les peines de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

LE JOUR DES RAMEAUX.

DE LA COMMUNION.

Division. *Trois sortes d'épreuves sont nécessaires, pour s'approcher dignement de Jésus-Christ: I. Une épreuve de changement. II. Une épreuve de pénitence. III. Une épreuve de ferveur.* Probet *autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Ire Partie. *Une épreuve de changement.* Ainsi, si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grace de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jésus-Christ vous est interdite. Comme c'est un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-vous à l'autel un cœur véritablement pénitent et changé? Examinons vos démarches. Vous allez confesser vos iniquités aux pieds d'un prêtre: je pourrois vous demander si vous choisirez le plus habile et le plus éclairé; si dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même, et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras, et à la multitude de vos crimes : mais je vous demande, si venant mettre vos péchés aux pieds d'un prêtre, vous venez y laisser vos passions; si vous portez au tribunal ce desir sincère de réparer

le passé; si vous prenez tout de bon des mesures pour commencer, pour vous retirer sans délai des occasions; si vous arrangez déjà par avance dans votre esprit, vos devoirs, vos liaisons, en un mot tout le détail de vos mœurs, etc. Car voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une ame touchée, sur le point d'une sincère conversion; et ce n'est que par-là que vous pouvez connoître si vous êtes revenu de bonne foi de vos égaremens, et si vous êtes une nouvelle créature. Car si vous ne mettez entre vos désordres et votre confession, que l'intervalle d'un léger examen; si au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout doit aller encore le même train; si on ne doit pas avoir plus de précautions qu'auparavant contre des périls éprouvés; en vous approchant de l'autel, vous venez manger et boire votre condamnation. Peut-on croire en effet, que ce court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, ait été précisément le moment de votre justification? Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état de justice tellement fixe et permanent, que vous ne puissiez plus en déchoir : qui ne sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre? Mais on voudroit au moins qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, dit Jésus-Christ, demeure en moi et je demeure en lui. Il ne dit pas, Il s'unit à moi; mais, Il y demeure, et je demeure en lui. Donc, dit saint Augustin, celui qui

qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, il a mangé et bu sa condamnation.

Ainsi voulez-vous savoir si dans ces jours solennels vos communions sont des profanations ou des graces? Voyez quel en est le fruit, et quel changement elles opèrent en vous : si au sortir de l'autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

IIe Partie. *Une épreuve de pénitence.* Sans vouloir rappeler ici l'ancienne pratique de l'Eglise, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous alliez d'abord recevoir Jésus-Christ ? ne devez-vous pas au moins avant de vous consoler avec les justes, répandre quelque temps des larmes avec les pénitens? au sortir du tribunal, la communion vous tiendroit-elle lieu de pénitence? elle qui doit en être la récompense et la consolation, comme disent les saints. Un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel, qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières : mais parce qu'une sage dispensation a changé cet usage, vous ne devez pas supposer, qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis : l'usage n'a rien changé à la loi : l'Eglise s'est relâchée sur les épreuves publiques ; mais elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières ; parce que le corps

de Jésus-Christ n'exige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale, afin d'apprendre aux fidèles, qu'il doit y avoir un intervalle entre les désordres et la table du Seigneur.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que les lois de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité, et de condescendance; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement, devient plus conforme à son esprit. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix, et non la première démarche de sa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu au délai, et aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne foi que l'Eglise regarde une communion indigne comme l'accomplissement du devoir pascal, et qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles? En communiant même indignement, vous évitez ses censures, parce qu'elle ne juge que de ce qui paroît; mais vous n'évitez pas les anathèmes du ciel qui juge des profanations secrètes. Eh! l'Eglise auroit-elle prétendu, en faisant une loi de la participation du corps du Seigneur, autoriser la témérité et les profanations des pécheurs! Elle vous ordonne de participer

aux saints mystères en ces jours solennels; mais elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable: et elle vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état: elle consent que ses ministres vous marquent un autre temps que le sien, pour satisfaire au devoir pascal. Votre pâque véritable sera le jour où vous communierez dignement: l'Eglise n'en connoît point d'autre; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

III[e] Partie. *Une épreuve de ferveur.* C'est cette ferveur si nécessaire qui manque pourtant à la plupart des pécheurs dont nous parlons, et qui fait craindre qu'ils ne viennent manger et boire leur condamnation. Car quel est le motif qui les conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de leur foiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à les fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? Hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte: cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous leurs plaisirs: et ce n'est enfin que la crainte des foudres et des anathèmes de l'Eglise, qui les traîne malgré eux au festin du père de famille. Ils ne sentent pas que la privation du corps de Jésus-Christ est la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les fidèles; puisque la divine Eucharistie est la

seule consolation de notre exil, le remède journalier de nos foiblesses, et la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, disent-ils, des dispositions si parfaites pour en approcher: il est vrai; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déjà ébauchées; et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente; plus les passions croissent; plus Jésus-Christ diminue dans notre cœur; plus l'homme de péché augmente et se fortifie. Aussi les communions au temps pascal ne sont inutiles, ou plutôt pernicieuses, qu'à ces ames mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, et qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre.

Nos pères autrefois s'éloignoient de leur patrie et de leurs enfans, nos rois s'arrachoient aux délices de leur cour et traversoient les mers, pour aller dans cette terre consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds: en la voyant, ils versoient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion, et ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappeloient les actions, les mystères, et les prodiges d'un si bon maître. Il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois saint Chrysostôme à son peuple: venez à l'autel, ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa

présence : c'est lui-même : tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. Un si grand avantage devroit enflammer nos desirs, et nous attirer avec empressement à la table sacrée. Cependant nous regardons le devoir pascal comme une servitude pénible; nous en faisons un devoir de pure bienséance; nous n'y venons que comme des esclaves; et la table de Jésus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, si la loi de l'Eglise nous laissoit libres. Faut-il s'étonner après cela, si la fête de Pâques voit plus de profanateurs et de Judas, que de véritables disciples? Aussi, si l'Apôtre, dans un siècle où la divine Eucharistie faisoit des martyrs, ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, la source des calamités publiques; quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner la chair adorable de Jésus-Christ? et ne les éprouvons-nous pas ces marques de la colère divine?

Mais les afflictions temporelles ne sont pas les suites les plus terribles des communions indignes. *Celui qui mange et boit indignement*, dit l'Apôtre, *il mange et boit sa propre condamnation*. C'est-à-dire, que le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort qu'il s'incorpore avec lui-même, et qui devient sa propre substance; c'est-à-dire, que les sacremens profanés ne laissent

presque plus d'espérance de retour, parce que l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours les tristes suites. Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence; mais le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré: et si le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime est plus secret, il n'en est en cela même que plus terrible; il les frappe d'un anathème invisible, et les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs qui, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints à la table du Seigneur point d'autre préparation, qu'une confession précipitée, tombent après la solennité dans des égaremens encore plus déplorables que les passés; parce que la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur leur cœur; les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, et le pain du ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde et de la terre.

LE VENDREDI SAINT.

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Division. *La mort de Jésus-Christ renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystère de la croix. I. Une consommation de justice du côté de son Père. II. Une consommation de malice de la part des hommes. III. Une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.*

Ire Partie. *Une consommation de justice du côté du Père.* Dieu doit à toutes ses perfections la punition du péché; mais sa justice en punissant le pécheur ne trouve rien en lui qui puisse la dédommager et la satisfaire; car l'homme a pu offenser Dieu, mais l'homme n'a pu réparer l'offense. Il falloit donc qu'une victime seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, fût substituée à la place du pécheur, afin que la justice de Dieu pût être satisfaite. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes: il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu.

Or le péché renferme trois désordres. Premièrement, un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue.

Secondement, un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu. Troisièmement, un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auroient dû suivre. Le Sauveur dans son agonie expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées.

1° La justice divine s'applique à contrister l'esprit de Jésus-Christ, en y retraçant les plus vives horreurs du péché; et c'est ainsi qu'est expié le désordre que le péché cause dans l'esprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'est premièrement un défaut de lumière, parce que notre ame toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles. Mais l'ame sainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité, et de lumière, voit le péché dans toute son horreur, elle en voit le désordre, l'injustice, et toutes les suites déplorables: depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre: elle parcourt l'histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse: elle rappelle même en particulier l'histoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette ame sainte se trouve chargée devant son Père. Secondement, le défaut de zèle est encore une cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu. Mais l'ame sainte de Jésus-Christ qui ne cherche

que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense et plus ardent que celui de tous les chérubins; ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. Troisièmement, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, c'est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime; et il nous paroît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'ame sainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime; et avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous les vices des pécheurs. En vain voudroit-elle détourner l'innocence de ses regards de cet objet affreux, la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle.

2° Pour réparer le second désordre du péché, qui est le désordre du cœur, la justice du Père couvre le Fils de toute la honte du péché. Premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement : son ame sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort. Secondement, il est humilié dans le secours qu'il reçoit d'un ange; et par-là il est abaissé en quelque sorte au-dessous de ces esprits bienheureux qui ne s'approchoient de lui auparavant que pour le servir et l'adorer. Troisièmement, il est humilié par le sommeil et par la fuite de ses disciples, que le spectacle de

son agonie ne touche pas. Voilà les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie.

3° Pour expier le troisième désordre du péché qui est le plaisir injuste, la douleur violente de son ame, à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. La justice du Père présente distinctement et en même temps à l'ame du Sauveur tout l'appareil de la croix; la nuit du prétoire; les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal. Ces images affreuses la crucifient par avance; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit des pénibes efforts qu'il fait, pour porter le poids de ses maux. Voilà jusqu'où ce Dieu que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

IIe Partie. *Consommation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes est portée aujourd'hui dans son plus haut point.

1° Dans la foiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2° Dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent et qui le condamnent, sans que le repentir de Judas les touche, quoique jamais témoignage ne fût moins suspect que le sien; sans que le silence surnaturel de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge, leur fasse la moindre impression.

3° Dans l'inconstance du peuple qui demande

sa mort. Et jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté? et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premièrement, une injustice monstrueuse, préférant Barabbas, un insigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle; un magistrat païen n'ose passer outre à la condamnation de Jésus-Christ, et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité. Troisièmement, une noire ingratitude: autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avoient voulu l'établir roi sur eux; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et ils rejettent le fils de David.

4° Dans la foiblesse de Pilate, qui malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent. On voit dans la conduite de ce magistrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premièrement, il reconnoît qu'il n'a ni la connoissance nécessaire pour juger Jésus-Christ, puisqu'il ignore la loi sur laquelle roulent les accusations; ni l'autorité, puisque le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine: cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il entreprend de juger Jésus-Christ. Secondement, ce n'est pas la crainte de commettre une injustice, c'est la crainte de perdre les bonnes graces de César, qui le touche. Troisièmement, c'est des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel est son crime. Quatrièmement, il interroge Jésus-Christ; il est touché

et frappé de sa réponse; il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel : cependant il ne le délivre pas. Cinquièmement, enfin, effrayé des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode; sous prétexte que Jésus-Christ étant Galiléen, c'étoit à ce prince à juger de sa cause, quoiqu'il dût bien voir que ce n'étoit pas là que Jésus-Christ trouveroit des défenseurs.

5° Dans la barbarie des soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur, et qui ajoutent les insultes et les outrages les plus sanglans aux traitemens les plus cruels.

III[e] Partie. *Consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.* En effet, ce n'est que dans son cœur, que nous devons chercher les raisons et les motifs de son supplice; ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort, c'est son amour; cet amour divin qui brûle son cœur est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret de s'immoler sans cesse, même après sa mort.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul, et demande qu'on épargne ses disciples! qu'il est plus touché des maux qui menacent l'infidèle Jérusalem, et en général des malheurs prêts à fondre sur nous et sur tous ceux auxquels leurs iniquités rendront l'effusion de son sang inutile, que du supplice affreux qu'on lui prépare.

Amour

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient; il recueille ce que leur barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père.

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer, il se forme encore un disciple.

Amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple bien-aimé à sa mère.

Enfin ce divin Sauveur n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre, il expire, déclarant que tout est consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour.

LE JOUR DE PAQUES.

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

DIVISION. *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus; d'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, dont celle de Jésus-Christ est le modèle, est si peu constante et si peu durable? J'en trouve trois causes. I. Les précautions négligées après la conversion. II. Les résolutions violées. III. Les réparations omises.*

Ire PARTIE. *Les précautions négligées.* Première cause des rechutes, les précautions de né-

cessité et les précautions de pure sûreté que l'on néglige.

1° Les précautions de nécessité. J'appelle ainsi la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable. On ne les fuit pas et on retombe, parce qu'on se promet désormais à soi-même plus d'attention et plus de fidélité lorsqu'on s'y trouvera. On se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre. On se fait à soi-même mille raisons spécieuses, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jésus-Christ après sa résurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour sa vie glorieuse, ne l'expose pourtant point à la fureur des Juifs. Or, je dis premièrement, qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, et qui peut encore le devenir pour vous. Troisièmement, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve, puisque mille fois dégoûté de votre passion, la même occasion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le péril deviendra moindre; et je vous dis de la part de Dieu que toute disposition qui nous conduit au péril, est profane et criminelle, parce que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre foiblesse.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce seroit un éclat qui donneroit lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez su vous défendre; et je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense; que les soupçons naissent plus de votre assiduité, qu'ils ne naîtront de votre éloignement; qu'après tout il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagemens indispensables de bienséance et de devoir; que les rompre, ce seroit ruiner sans ressource votre fortune; et je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir est de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son ame.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; et je vous dis de sa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, et qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire.

Vous dites que vous voudriez inspirer les nouveaux sentimens que Dieu vous donne aux personnes qui vous ont séduit; et je vous dis de la part de Dieu, Qui vous a établi guide et pasteur de votre frère? vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déjà à donner la main aux autres? Commencez par pleurer vos passions propres avant de corriger les passions d'autrui: les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite et la prière.

2° On néglige encore plus les précautions de

pure sûreté, et cette négligence devient un principe certain de rechute. Une ame qui revient à Dieu après le péché, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances, dans le cœur, dans l'esprit, dans l'imagination, etc. La grace qui a guéri ses plaies lui en a encore laissé les impressions et les foiblesses : dans ce nouvel état de justice cette grace ne peut donc se conserver que par des précautions infinies. Cependant vous voulez vivre au sortir des sacremens et dans cet état de foiblesse, comme des justes solidement établis, et qui n'auroient plus rien à craindre. Vous fuyez les occasions qui vous ont séduit, et vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire. Le crime vous alarme ; le danger ne vous touche pas : vous ne changez rien au fonds de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le désordre : vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber ; et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, et un changement universel de conduite.

Mais remarquez que Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle ; tout est nouveau et changé en lui ; ce n'est plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités et de nos misères, c'est un roi glorieux, en un mot sa résurrection est une vie toute nouvelle ; tel est le modèle d'une vie ressuscitée. En effet, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs,

vous puissiez conserver la grace : car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule et la corruption de notre cœur, hélas! pourrons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes?

Secondement, le passé devroit ici nous tenir lieu de preuve; la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déjà formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux? vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé? c'est que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit vous y conduire. Quand même vos résolutions seroient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, et votre cœur plus touché, les suites seront encore les mêmes; parce que ce qui fait persévérer dans la grace, n'est pas la vivacité des sentimens qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : il ne faut donc pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle; les premières impressions de la grace, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes; mais la vie chrétienne n'est pas dans les sentimens passagers, elle est dans une fidélité constante et durable.

Vous répondrez peut-être que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables, et que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela je réponds, premièrement, qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots étoit plus en sûreté que Jonas dans le navire; mais que si nous sommes de bonne foi, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent. Secondement, que si vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez presque plus d'occasions de vertu que de chutes.

Les gens du monde se rassurent peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels ils vivent, ne font aucune impression marquée sur leur cœur; pourquoi donc les leur interdiroit-on?

A cela je pourrois répondre: premièrement, que les impressions du mal sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont moins sensibles. Secondement, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, n'est pas une marque que nous en sortions innocens, mais que nous y sommes entrés plus corrompus; enfin, qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne foi, lorsque vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre

cœur, c'est que, lorsque vous revenez enfin de vos égaremens, vous nous alléguez sans cesse votre foiblesse, et le malheur d'un tempérament fragile, pour les excuser.

IIe Partie. *Résolutions violées après la conversion.* Seconde cause des rechutes. Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, parce que sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses : pour nous, nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré ; mais les accomplissons-nous après être ressuscités ? Hélas ! ces résolutions si essentielles à notre salut n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : bientôt le plan que nous nous étions formé d'une vie nouvelle n'a plus subsisté, même dans le souvenir. Voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte.

1° Parce que nos résolutions renfermoient les moyens uniques de notre persévérance, et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée.

2° Dieu vous ayant inspiré ces résolutions, à vous dans les premiers momens de votre conversion, il vous avoit fait connoître que c'étoient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grace reçue ; vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener.

3° C'est que la conscience accoutumée à violer

tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes.

4° C'est que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu, qui avoit opéré en vous ces mouvemens de salut; il semble que les graces de Dieu vous fatiguent: or une ame que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes: il la vomit, il la rejette et l'abandonne à elle-même.

III° Partie. *Réparations omises après la conversion.* Dernière cause de nos rechutes. Tout est réparé par la résurrection de Jésus-Christ: pour nous, notre dernière vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne. Nous omettons:

1° Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs; on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance: on veut bien sortir du crime, parce qu'on en est fatigué, parce que c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parce que la conscience crie; mais on ne se propose dans la vertu que l'exemption du crime même; on secoue le joug du péché, mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ.

2° Les réparations de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain; on se contente de renoncer à certains vices crians qui

étoient à charge; mais d'en venir à certaines discussions qui auroient des suites, et qui nous engageroient en des démarches désagréables, on n'y pense pas; et de là tant de murmures contre la piété.

3° Les réparations de scandale. Je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage outré et continuel de médisance: on ne répare pas ce scandale; ou si on le répare, c'est en ne faisant plus à la vérité le public confident de ses discours empoisonnés, mais en les confiant à un petit nombre de personnes devant lesquelles on se donne d'autant plus de licence, qu'on se contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu, ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre foiblesse; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes.

LE LUNDI DE PAQUES.

DE LA FAUSSE CONFIANCE.

DIVISION. *I. Point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger; ou la folie de la fausse confiance. II. Point de disposition plus inju-*

rieuse à Dieu; ou l'attentat de la fausse confiance.

Ire PARTIE. *La folie de la fausse confiance.* Tout pécheur est dans l'incertitude de son salut, non dans cette incertitude commune à tous les fidèles, mais dans une incertitude bien plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas un état douteux de justice dans le pécheur, mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre. Or je dis que présumer dans cet état, sans travailler à se corriger, c'est le comble de la folie. Car le pécheur ne sauroit nier qu'il ne soit douteux du moins s'il se relevera, ou s'il demeurera jusqu'à la fin dans son péché : et il ne doit pas se rassurer sur ce qu'il est plein de bons desirs; car qui ne sait que les plus grands pécheurs sont ceux qui desirent quelquefois le plus leur conversion ? Quand donc le doute ne seroit ici qu'égal, est-il raisonnable d'être tranquille ? mais le pécheur n'en est pas là; il s'en faut bien que les choses ne soient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut se former, mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point ? le premier parti est infiniment plus certain. Car, premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue; il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un secours singulier, rare, refusé à presque tous les pécheurs, un mi-

racle pour vous convertir. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchans.

Mais de plus, le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paroît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. Car, premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse; mais comment l'attendez-vous? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grace. Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux desirs; or priez-vous, du moins sollicitez-vous, imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile, travaillez-vous à attirer cette grace par l'aumône et d'autres bonnes œuvres? Troisièmement, la grace de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez; cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, par le caractère de vos désordres, par l'abus que vous avez fait des graces de Dieu, etc.; vous le savez encore mieux.

Mais, dit le pécheur, l'âge mûrira les passions, les occasions qui entraînent, les attachemens qui arrêtent, les circonstances ne seront pas toujours les mêmes, et il se flatte qu'alors il se convertira. Quelle illusion! Car, dites-moi, lorsque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour mi-

séricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or ce changement nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premièrement, vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables ? Secondement, les graces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses ? Troisièmement, ajoutons que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes ; or plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et par conséquent plus votre pénitence sera difficile. Quatrièmement, écoutez une dernière raison qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir comme un sentiment de grace et de salut, et que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurcissement du péché : mais si le Seigneur vous visitoit dans sa miséricorde, il vous inspireroit des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience, parce que c'est par-là que commencent toutes les opérations de sa grace : donc tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu exerce sur vous le plus terrible de ses châtimens, je veux dire son abandon et le refus de ses graces ; vous vous rassurez donc sur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus justes frayeurs. Ce qui trompe la plupart des pécheurs, c'est qu'au lieu que la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs ; il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles

racles soudains, qui, dans un clin d'œil, change la face des choses, et crée en un instant l'homme nouveau.

IIe PARTIE. *La fausse confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui sans vouloir sortir des désordres se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui peut en un instant changer sa volonté. Secondement, sa justice, qui ayant pétri l'homme foible, doit avoir égard à notre foiblesse. Troisièmement, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il est aisé de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1° Dans sa puissance. Car lorsque vous concevez un Dieu puissant et maître des cœurs, vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse : or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle. Car sa divine sagesse seroit-elle assez justifiée devant les hommes, si la grace de la conversion étoit enfin accordée à la fausse confiance : il s'ensuivroit donc de là que pour mériter la plus grande de toutes les graces, il suffiroit de l'avoir mille fois rejetée; ainsi le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'auroit rien au-dessus du pécheur, qui se l'est toujours promis sans s'être jamais mis en peine de le mériter : ajoutez à cela que si l'empire que Dieu a sur les

cœurs, pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux, sur ce fondement il faudroit se promettre la conversion de tous les hommes, des infidèles, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-dessus que votre destinée courût le même risque que celle d'un sauvage ?

2° La fausse confiance outrage Dieu dans sa justice. Le pécheur se persuade qu'étant né avec des penchans violens pour le plaisir, ses égaremens sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère.

Mais, premièrement, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur, qu'étant l'ouvrage de l'homme, et la peine de son péché, Dieu doit la punir lorsque vous y succombez. Secondement, que quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses desirs. Troisièmement, que si vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille secours; des sacremens, de l'instruction, des inspirations continuelles de la grace, peut-être même du secours particulier d'une éducation sainte et chrétienne.

Mais, sans s'arrêter à ces raisons, dites-moi, cette foiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous espérez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos déréglemens particuliers? comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, sera capable de l'apaiser? La seule conclusion

sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre foiblesse, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres.

3° La fausse confiance outrage Dieu dans sa miséricorde. Si l'on a tout à craindre de la justice divine, dit le pécheur, d'un autre côté les miséricordes de Dieu sont infinies : quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assez pressans en elle-même ? Mais je vous demande : quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux; qu'il seroit obligé de damner tous les hommes, si tout ce que nous disons étoit vrai. Rien de plus frivole que tout cela; et penser de la sorte n'est-ce pas outrager sa miséricorde ? Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié; et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous au Seigneur; quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

FIN DES ANALYSES.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Pour le mercredi de la quatrième semaine de Carême. Sur l'injustice du monde envers les gens de bien. Page 1
Pour le jeudi de la quatrième semaine. Sur la mort. 45
Pour le vendredi de la quatrième semaine. Homélie sur l'évangile de Lazare. 83
Pour le même jour. Sur les fautes légères. 127
Pour le dimanche de la Passion. Sur l'évidence de la loi de Dieu. 163
Pour le même jour. Sur l'immutabilité de la loi de Dieu. 203
Pour le lundi de la même semaine. Sur l'emploi du temps. 233
Pour le mardi de la même semaine. Sur le salut. 266
Pour le mercredi de la même semaine. Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie. 305
Pour le jeudi de la même semaine. La pécheresse de l'Evangile. 337
Pour le dimanche des Rameaux. Sur la communion. 373

Fragment de sermon pour le même jour. Sur l'énormité des communions indignes. 408
Pour le vendredi saint. Sur la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. 425
Pour le jour de Pâques. Sur les causes ordinaires de nos rechutes. 483
Pour le lundi de Pâques. Sur la fausse confiance. 524

FIN DU IVe VOLUME.